


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



TOME SEIZIÉME.

ESSAI

SUR

LES MŒURS, ET L'ESPRIT DES NATIONS;

ET SUR

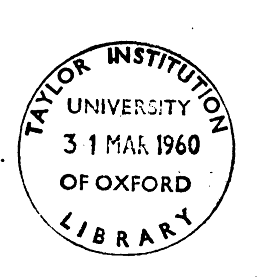
LES PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE,

DEPUIS

CHARLEMAGNE, JUSQU'À LOUIS XIII.

TOME TROISIÉME.

M. DCC. LXXV.





ESSAI

SUR LES MOEURS ET L'ESPRIT DES NATIONS, ET SUR LES PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE, DEPUIS CHARLEMAGNE JUSQU'À LOUIS XIII.

CHAPITRE CENT-DIXIÉME.

Du pape ALEXANDRE VI *& du roi* LOUIS XII. *Crimes du pape & de son fils. Malheurs du faible* LOUIS XII.

LE pape *Alexandre VI* avait alors deux grands objets; celui de joindre au domaine de Rome tant de terres qu'on prétendait en avoir été démembrées, & celui de donner une couronne à son fils *César Borgia.* Le scandale de ses amours & les horreurs de sa conduite ne lui ôtaient rien de son autorité. On ne vit point le peuple se révolter contre lui dans Rome. Il était accusé par la voix publique d'abuser de sa propre fille *Lucrèce*, qu'il enleva successivement à trois maris, dont il fit assassiner le dernier (*Alphonse d'Arragon*), pour la donner enfin à l'héritier de la maison d'*Este.* Ces noces furent célébrées au Vatican, par la plus infame réjouïssance que la débauche ait jamais inventée & qui ait effrayé la pudeur. Cinquante courtisannes nues dansèrent devant cette famille incestueuse, & des prix furent donnés aux mouvemens les plus lascifs. Les enfans de ce

pape, le duc de *Gandie*, & *César de Borgia* alors diacre, archevêque de Valence en Espagne & cardinal, avaient passé publiquement pour se disputer la jouissance de leur sœur *Lucrèce*. Le duc de *Gandie* fut assassiné dans Rome : la voix publique imputa ce meurtre au cardinal *Borgia*, & *Guichardin* n'hésite pas à l'en accuser. Le mobilier des cardinaux appartenait après leur mort au pontife ; & il y avait de fortes présomptions qu'on avait hâté la mort de plus d'un cardinal dont on avait voulu hériter. Cependant le peuple Romain était obéïssant, & toutes les puissances recherchaient *Alexandre VI*.

Louis XII roi de France, successeur de *Charles VIII*, s'empressa plus qu'aucun autre à s'allier avec ce pontife. Il en avait plus d'une raison. Il voulait se séparer, par un divorce, de sa femme fille de *Louis XI*, avec laquelle il avait consommé son mariage, & qui avait vécu avec lui vingt-deux années, mais sans en avoir d'enfans. Nul droit, hors le droit naturel, ne pouvait autoriser ce divorce ; mais le dégoût & la politique le rendaient nécessaire.

Anne de Bretagne, veuve de *Charles VIII*, conservait pour *Louis XII* l'inclination qu'elle avait sentie pour le duc d'Orléans ; & s'il ne l'épousait pas, la Bretagne échappait à la France. C'était un usage ancien, mais dangereux, de s'adresser à Rome, soit pour se marier avec ses parentes, soit pour répudier sa femme. Car de tels mariages ou de tels divorces étant souvent nécessaires à l'état, la tranquillité d'un royaume dépendait donc de la manière de penser d'un pape souvent ennemi de ce royaume.

L'autre raison qui liait *Louis XII* avec *Alexandre VI*, c'était ce droit funeste qu'on voulait faire valoir sur les états d'Italie. *Louis XII* revendiquait le duché de Milan, parce qu'il comptait parmi ses grand'mères une sœur d'un *Visconti*, lequel avait eu cette

principauté. On lui oppofait la prefcription & l'inveftiture que l'empereur *Maximilien* avait donnée à *Louis le Maure*, dont même cet empereur avait époufé la niéce.

Le droit public féodal toûjours incertain ne pouvait être interprété que par la loi du plus fort. Ce duché de Milan, cet ancien royaume des Lombards, était un fief de l'empire. On n'avait point décidé fi ce fief était mâle ou femelle, fi les filles devaient en hériter. L'ayeule de *Louis XII* fille d'un *Vifconti* duc de Milan, n'avait eu par fon contrat de mariage que le comté d'Aft. Ce contrat de mariage fut la fource des malheurs de l'Italie, des difgraces de *Louis XII*, & des malheurs de *François I.* Prefque tous les états d'Italie ont flotté ainfi dans l'incertitude, ne pouvant ni être libres, ni décider à quel maître ils devaient appartenir.

Les droits de *Louis XII* fur Naples étaient les mêmes que ceux de *Charles VIII.*

Le bâtard du pape, *Céfar de Borgia*, fut chargé d'apporter en France la bulle du divorce, & de négocier avec le roi fur tous ces projets de conquête. *Borgia* ne partit de Rome qu'après être affuré du duché de Valentinois, d'une compagnie de cent hommes d'armes & d'une penfion de vingt mille livres que lui donnait *Louis XII*, avec promeffe de faire époufer à cet archevêque la fœur du roi de Navarre. *Céfar Borgia*, tout diacre & archevêque qu'il était, paffa donc à l'état féculier, & fon père le pape donna en même tems difpenfe à fon fils & au roi de France, à l'un pour quitter l'églife, à l'autre pour quitter fa femme. On fut bientôt d'accord. *Louis XII* prépara une nouvelle defcente en Italie.

Il avait pour lui les Vénitiens, qui devaient partager une partie des dépouilles du Milanais. Ils avaient

déja pris le Bressan & le pays de Bergame : ils voulaient au moins le Crémonois, sur lequel ils n'avaient pas plus de droit que sur Constantinople.

L'empereur *Maximilien*, qui eût dû défendre le duc de Milan son beau-père & son vassal contre la France son ennemie naturelle, n'était alors en état de défendre personne. Il se soutenait à peine contre les Suisses, qui achevaient d'ôter à la maison d'*Autriche* ce qui lui restait dans leur pays. *Maximilien* joua donc en cette conjoncture le rôle forcé de l'indifférence.

Louis XII termina tranquillement quelques discussions avec le fils de cet empereur, *Philippe le beau*, père de *Charles-Quint*, maître des Pays-Bas ; & ce *Philippe le beau* rendit hommage en personne à la France pour les comtés de Flandre & d'Artois. Le chancelier *Gui de Rochefort* reçut dans Arras cet hommage. Il était assis & couvert, tenant entre ses mains les mains jointes du prince, qui découvert, sans armes & sans ceinture, prononça ces mots : *Je fais hommage à monsieur le roi pour mes pairies de Flandre & d'Artois*, &c.

Louis XII ayant d'ailleurs renouvellé les traités de *Charles VIII* avec l'Angleterre, assuré de tous côtés, du moins pour un tems, fait passer les Alpes à son armée. Il est à remarquer qu'en entreprenant cette guerre, loin d'augmenter les impôts, il les diminua, & que cette indulgence commença à lui faire donner le nom de *père du peuple*. Mais il vendit plusieurs offices qu'on nomme royaux, & surtout ceux des finances. N'eût-il pas mieux valu établir des impôts également répartis, que d'introduire la vénalité honteuse des charges dans un pays dont il voulait être le père ? Cet usage de mettre des emplois à l'encan venait d'Italie : on a vendu longtems à Rome les places de la chambre apostolique,

& ce n'eſt que de nos jours que les papes ont aboli cette coutume.

L'armée que *Louis XII* envoya au-delà des Alpes, n'était guères plus forte que celle avec laquelle *Charles VIII* avait conquis Naples. Mais ce qui doit paraître étrange, c'eſt que *Louis le Maure*, ſimple duc de Milan, de Parme & de Plaiſance, & ſeigneur de Gènes, avait une armée tout auſſi conſidérable que le roi de France.

On vit encor ce que pouvait *la furia Franceſe* contre la ſagacité italienne. L'armée du roi s'empara en vingt jours de l'état de Milan & de celui de Gènes, tandis que les Vénitiens occupèrent le Crémonois.

Louis XII après avoir pris ces belles provinces par ſes généraux, fit ſon entrée dans Milan; il y reçut les députés de tous les états d'Italie en homme qui était leur arbitre. Mais à peine fut-il retourné à Lyon, que la négligence qui ſuit preſque toujours la fougue, fit perdre aux Français le Milanais, comme ils avaient perdu Naples. *Louis le Maure* dans ce rétabliſſement paſſager, payait un ducat d'or pour chaque tête de Français qu'on lui portait. Alors *Louis XII* fit un nouvel effort. *Louis de la Trimouille* va réparer les fautes qu'on avait faites. On rentre dans le Milanais. Les Suiſſes qui depuis *Charles VIII* faiſaient uſage de leur liberté pour ſe vendre à qui les payait, étaient à la fois en grand nombre dans l'armée Françaiſe, & dans la Milanaiſe. Il eſt remarquable que les ducs de Milan furent les premiers princes qui prirent des Suiſſes à leur ſolde. *Marie Sforze* avait donné cet exemple aux ſouverains.

Quelques capitaines de cette nation, ſi reſſemblante juſqu'alors aux anciens Lacédémoniens, par la liberté, l'égalité, la pauvreté & le courage, flétrirent

sa gloire par l'amour de l'argent. Ils gardaient dans Novâre le duc de Milan, qui leur avait confié sa personne préférablement aux Italiens. Mais loin de mériter cette confiance, ils composèrent avec les Français. Tout ce que *Louis le Maure* put en obtenir, ce fut de sortir avec eux habillé à la suisse, une hallebarde à la main. Il parut ainsi à travers les hayes des soldats Français : mais ceux qui l'avaient vendu, le firent bientôt reconnaître. Il est pris, conduit à Pierre-en-Cise, de-là dans la même tour de Bourges où *Louis XII* lui-même avait été en prison ; enfin transféré à Loches, où il vécut encor dix années, non dans une cage de fer, comme on le croit communément, mais servi avec distinction, & se promenant les dernières années à cinq lieues du château.

Louis XII maître du Milanais & de Gènes, veut encor avoir Naples ; mais il devait craindre ce même *Ferdinand le catholique* qui en avait déja chassé les Français.

Ainsi qu'il s'était uni avec les Vénitiens pour conquérir le Milanais dont ils partagèrent les dépouilles, il s'unit avec *Ferdinand* pour conquérir Naples. Le roi catholique alors aima mieux dépouiller sa maison que la secourir. Il partagea par un traité avec la France, ce royaume où régnait *Fréderic* le dernier roi de la branche bâtarde d'*Arragon*. Le roi catholique retient pour lui la Pouille & la Calabre : le reste est destiné pour la France. Le pape *Alexandre VI*, allié de *Louis XII*, entre dans cette conjuration contre un monarque innocent son feudataire, & donne aux deux rois l'investiture qu'il avait donnée au roi de Naples. Le roi catholique envoye ce même général *Gonsalve de Cordoue* à Naples, sous prétexte de défendre son parent, & en effet pour l'accabler. Les Français arrivent par mer & par terre. Il faut avouer que dans cette conquête de Naples il n'y eut qu'injustice, perfidie & bassesse ; mais l'Italie ne fut

pas gouvernée autrement pendant plus de six cent années.

Les Napolitains n'étaient point dans l'habitude de combattre pour leurs rois. L'infortuné monarque trahi par son parent, pressé par les armes françaises, dénué de toute ressource, aima mieux se remettre dans les mains de *Louis XII*, qu'il crut généreux, que dans celles du roi catholique, qui le traitait avec tant de perfidie. Il demande aux Français un passeport pour sortir de son royaume. Il vient en France avec cinq galères, & là il reçoit une pension du roi de cent vingt mille livres de notre monnoie d'aujourd'hui. Etrange destinée pour un souverain!

Louis XII avait donc tout à la fois un duc de Milan prisonnier, un roi de Naples suivant sa cour & son pensionnaire. La république de Gènes était une de ses provinces. Le royaume peu chargé d'impôts, était un des plus florissans de la terre. Il lui manquait seulement l'industrie du commerce & la gloire des beaux arts, qui étaient, comme nous le verrons, le partage de l'Italie.

CHAPITRE CENT-ONZIÉME.

*Attentats de la famille d'*ALEXANDRE VI *& de* CÉSAR de Borgia. *Suite des affaires de* LOUIS XII *avec* FERDINAND le catholique. *Mort du pape.*

ALEXANDRE VI faisait alors en petit ce que *Louis XII* exécutait en grand. Il conquérait les fiefs de la Romagne, par les mains de son fils. Tout était destiné à l'agrandissement de ce fils; mais il n'en jouït guères. Il travaillait sans y penser pour le domaine ecclésiastique.

Il n'y eut ni violence, ni artifice, ni grandeur de courage, ni scélérateſſe que *Céſar Borgia* ne mît en uſage. Il employa pour envahir huit ou dix petites villes, & pour ſe défaire de quelques petits ſeigneurs, plus d'art que les *Alexandres*, les *Gengis*, les *Tamerlans*, les *Mahomets* n'en mirent à ſubjuguer une grande partie de la terre. On vendit des indulgences pour avoir une armée. Le cardinal *Bembo* aſſure que dans les ſeuls domaines de Veniſe on en vendit pour près de ſeize cent marcs d'or. On impoſa le dixiéme ſur tous les revenus eccléſiaſtiques, ſous prétexte d'une guerre contre les Turcs : & il ne s'agiſſait que d'une petite guerre aux portes de Rome.

D'abord on ſaiſit les places des *Colonna* & des *Savelli* auprès de Rome. *Borgia* emporta par force & par adreſſe Forli, Faënza, Rimini, Imola, Piombino ; & dans ces conquêtes, la perfidie, l'aſſaſſinat, l'empoiſonnement font une partie de ſes armes. Il demande au nom du pape des troupes & de l'artillerie au duc d'Urbin. Il s'en ſert contre le duc d'Urbin même, & lui ravit ſon duché. Il attire dans une conférence le ſeigneur de la ville de Camerino ; il le fait étrangler avec ſes deux fils. Il engage par les plus grands ſermens le duc de Gravina, *Oliverotto*, *Pagolo Vitelli*, & un autre, à venir traiter avec lui auprès de Sinigaglia. L'embuſcade était préparée. Il fait maſſacrer impitoyablement *Vitelli* & *Oliverotto*. Pourrait-on penſer que *Vitelli* en expirant ſuppliât ſon aſſaſſin d'obtenir pour lui auprès du pape ſon père, une indulgence à l'article de la mort ? C'eſt pourtant ce que diſent les contemporains. Rien ne montre mieux la faibleſſe humaine & le pouvoir de l'opinion. Si *Céſar Borgia* fût mort avant *Alexandre VI* du poiſon qu'on prétend qu'ils préparèrent à des cardinaux & qu'ils bûrent l'un & l'autre, il ne faudrait pas s'étonner que *Borgia* en mourant eût demandé une indulgence plénière au pontife ſon père.

Alexandre VI, dans le même tems se saisissait des amis de ces infortunés, & les faisait étrangler au château St. Ange. *Guicciardino* croit que le seigneur de Farneza, nommé *Astor*, jeune homme d'une grande beauté, livré au bâtard du pape, fut forcé de servir à ses plaisirs, & envoyé ensuite avec son frère naturel au pape, qui les fit périr tous deux par la corde. Le roi de France, père de son peuple, & honnête homme chez lui, favorisait en Italie ces crimes qu'il aurait punis dans son royaume. Il s'en rendait le complice. Il abandonnait au pape ces victimes, pour être secondé par lui dans sa conquête de Naples. Ce qu'on appelle la politique, l'intérêt d'état, le rendit injuste en faveur d'*Alexandre VI*. Quelle politique, quel intérêt d'état, de seconder les atrocités d'un scélérat qui le trahit bientôt après ! Et comment les hommes sont gouvernés ! Un pape, & son bâtard qu'on avait vu archevêque, souillaient l'Italie de tous les crimes ; un roi de France qu'on a nommé père du peuple, les secondait ; & les nations hébétées demeuraient dans le silence.

La destinée des Français, qui était de conquérir Naples, était aussi d'en être chassés. *Ferdinand le catholique* ou *le perfide*, qui avait trompé le dernier roi de Naples son parent, ne fut pas plus fidèle à *Louis XII*. Il fut bientôt d'accord avec *Alexandre VI* pour ôter au roi de France son partage.

Gonsalve de Cordoue, qui mérita si bien le titre de *grand capitaine*, & non de *vertueux*, lui qui disait que *la toile d'honneur doit être grossièrement tissue*, trompa d'abord les Français, & ensuite les vainquit. Il me semble qu'il y a eu souvent dans les généraux Français beaucoup plus de ce courage que l'honneur inspire, que de cet art nécessaire dans les grandes affaires. Le duc de *Nemours*, ce descendant de *Clovis* qui commandait les Français, appella *Gonsalve* en duel. *Gonsalve* répondit en battant plusieurs fois son

armée, & furtout à Cérignola dans la Pouille où *Nemours* fut tué avec quatre mille Français. Il ne périt, dit-on, que neuf Efpagnols dans cette bataille; preuve évidente que *Gonfalve* avait choifi un pofte avantageux, que *Nemours* avait manqué de prudence, & qu'il n'avait que des troupes découragées. En vain le fameux chevalier *Bayard* foutint feul fur un pont étroit l'effort de deux cent ennemis qui l'attaquaient. Cet effort de valeur fut glorieux & inutile.

Ce fut dans cette guerre qu'on trouva une nouvelle manière d'exterminer les hommes. *Pierre de Navarre* foldat de fortune, & grand général Efpagnol, inventa les mines, dont les Français éprouvèrent les premiers effets.

La France cependant était alors fi puiffante, que *Louis XII* put mettre à la fois trois armées en campagne, & une flotte en mer. De ces trois armées, l'une fut deftinée pour Naples, les deux autres pour le Rouffillon & pour Fontarabie. Mais aucune de ces armées ne fit des progrès, & celle de Naples fut bientôt entiérement diffipée, tant on oppofa une mauvaife conduite à celle du *grand capitaine*. Enfin *Louis XII* perdit fa part du royaume de Naples fans retour.

Bientôt après l'Italie fut délivrée d'*Alexandre VI* & de fon fils. Tous les hiftoriens fe plaifent à tranfmettre à la poftérité que ce pape mourut du poifon qu'il avait deftiné dans un feftin à plufieurs cardinaux; trépas digne en effet de fa vie; mais le fait eft bien peu vraifemblable. On prétend que dans un befoin preffant d'argent, il voulut hériter de ces cardinaux; mais il eft prouvé que *Céfar Borgia* emporta cent mille ducats d'or du tréfor de fon père après fa mort: le befoin n'était donc pas réel. D'ailleurs, comment fe méprit-on à cette bouteille de vin empoifonnée, qui, dit-on, donna la mort au pape, & mit fon fils au

bord du tombeau ? Des hommes qui ont une si longue expérience du crime, ne laissent pas lieu à une telle méprise. On ne cite personne qui en ait fait l'aveu. Il paraît donc bien difficile qu'on en fût informé. Si quand le pape mourut, cette cause de sa mort avait été sue, elle l'eût été par ceux-là mêmes qu'on avait voulu empoisonner. Ils n'eussent point laissé un tel crime impuni : ils n'eussent point souffert que *Borgia* s'emparât paisiblement des trésors de son père. Le peuple qui hait souvent ses maîtres & qui a de tels maîtres en exécration, tenu dans l'esclavage sous *Alexandre*, eût éclaté à sa mort : il eût troublé la pompe funèbre de ce monstre : il eût déchiré son abominable fils. Enfin le journal de la maison de *Borgia* porte que le pape âgé de soixante & douze ans fut attaqué d'une fièvre tierce, qui bientôt devint continue & mortelle. Ce n'est pas là l'effet du poison. On ajoute que le duc de *Borgia* se fit enfermer dans le ventre d'une mule. Je voudrais bien savoir de quel venin le ventre d'une mule est l'antidote. Et comment ce *Borgia* moribond serait-il allé au Vatican prendre cent mille ducats d'or ? était-il enfermé dans sa mule quand il enleva ce trésor ?

Il est vrai qu'après la mort du pape, il y eut du tumulte dans Rome. Les *Colonnes* & les *Ursins* y rentrèrent en armes. Mais c'était dans ce tumulte même qu'on eût dû accuser solemnellement le père & le fils de ce crime. Enfin le pape *Jules II*, mortel ennemi de cette maison, & qui eut longtems le duc en sa puissance, ne lui imputa point ce que la voix publique lui attribue.

Mais d'un autre côté pourquoi le cardinal *Bembo*, *Guichardin*, *Paul Jove*, *Tomasi*, & tant de contemporains s'accordent-ils dans cette étrange accusation ? d'où viennent tant de circonstances détaillées ? pourquoi nomme-t-on l'espèce de poison dont on se servit, qui s'appellait *cantarella* ? On peut répondre qu'il

n'eſt pas difficile d'inventer quand on accuſe, & qu'il falait colorer de quelques vraiſemblances une accuſation ſi horrible, que ces écrivains ne faiſaient pas ſcrupule de charger *Alexandre* d'un forfait de plus, & qu'on pouvait ſoupçonner cette dernière ſcélérateſſe lorſque tant d'autres étaient avérées.

Alexandre VI laiſſa dans l'Europe une mémoire plus odieuſe que celle des *Néron* & des *Caligula*, parce que la ſainteté de ſon miniſtère le rendit plus coupable. Cependant c'eſt à lui que Rome dut ſa grandeur temporelle : & ce fut lui qui mit ſes ſucceſſeurs en état de tenir quelquefois la balance de l'Italie. Son fils perdit tout le fruit de ſes crimes, que l'égliſe recueillit. Preſque toutes les villes dont il s'était emparé, ſe donnèrent à d'autres, dès que ſon père fut mort: & le pape *Jules II* le força bientôt après de lui rendre celles qu'il avait priſes. Il ne lui reſta rien de toute ſa funeſte grandeur. Tout fut pour le St. Siége, à qui ſa ſcélérateſſe fut plus utile que ne l'avait été l'habileté de tant de papes ſoutenue des armes de la religion. Mais ce qui eſt ſingulier, c'eſt que cette religion ne fut pas attaquée alors; comme la plûpart des princes, des miniſtres & des guerriers n'en avaient point du tout, les crimes des papes ne les inquiétaient pas. L'ambition effrénée ne faiſait aucune réflexion à cette ſuite horrible de ſacrilèges: on n'étudiait point, on ne liſait point. Le peuple hébété allait en pélérinage. Les grands égorgeaient & pillaient, ils ne voyaient dans *Alexandre VI* que leur ſemblable, & on donnait toûjours le nom de St. Siége au ſiége de tous les crimes.

Machiavel prétend que les meſures de *Borgia* étaient ſi bien priſes, qu'il devait reſter maître de Rome & de tout l'Etat-Eccléſiaſtique après la mort de ſon père; mais qu'il ne pouvait pas prévoir que lui-même ſerait aux portes du tombeau, dans le tems qu'*Alexandre* y deſcendrait. Amis, ennemis, alliés, parens, tout l'a-

bandonna en peu de tems, ou le trahit, comme il avait trahi tout le monde. *Gonſalve de Cordoue*, le grand capitaine, auquel il s'était confié, l'envoya priſonnier en Eſpagne. *Louis XII* lui ôta ſon duché de Valentinois & ſa penſion. Enfin évadé de ſa priſon, il ſe réfugia dans la Navarre. Le courage qui n'eſt pas une vertu, mais une qualité heureuſe, commune aux ſcélérats & aux grands-hommes, ne l'abandonna pas dans ſon aſyle. Il ne quitta en rien ſon caractère; il intrigua; il commanda l'armée du roi de Navarre ſon beau-frère, dans une guerre qu'il conſeilla pour dépoſſéder les vaſſaux de la Navarre, comme il avait autrefois dépoſſédé les vaſſaux de l'Empire & du St. Siége. Il fut tué les armes à la main. Sa mort fut glorieuſe; & nous voyons dans le cours de cette hiſtoire des ſouverains légitimes, & des hommes vertueux périr par la main des bourreaux.

CHAPITRE CENT-DOUZIÉME.

Suite des affaires politiques de LOUIS XII.

IL eût été poſſible aux Français de reprendre Naples, de même qu'ils avaient repris le Milanais. L'ambition du premier miniſtre de *Louis XII* fut cauſe que cet état fut perdu pour toûjours. Le cardinal *Chaumont d'Amboiſe*, archevêque de Rouen, tant loué pour n'avoir eu qu'un ſeul bénéfice, mais à qui la France qu'il gouvernait en maître, tenait au moins lieu d'un ſecond, voulut en avoir un autre plus relevé. Il prétendit être pape après la mort d'*Alexandre VI*, & on eût été forcé de l'élire, s'il eût été auſſi politique qu'ambitieux. Il avait des tréſors: les troupes qui devaient aller au royaume de Naples, étaient aux portes de Rome: mais les cardinaux Italiens lui perſuadèrent d'éloigner cette armée, afin que ſon élection en parût plus libre, & en fût plus valide. Il l'écarta, & alors le cardinal

Julien de la Rovère fit élire *Pie III* qui mourut au bout de vingt-fept jours. Enfuite ce cardinal *Julien*, qu'on appelle *Jules II*, fut pape lui-même. Cependant la faifon pluvieufe empêcha les Français de paffer affez tôt le Garillan, & favorifa *Gonfalve de Cordoue.* Ainfi le cardinal d'*Amboife*, qui pourtant paffe pour un homme fage, perdit à la fois la tiare pour lui, & Naples pour fon roi.

Une feconde faute d'un autre genre qu'on lui a reprochée, fut l'incompréhenfible traité de Blois, par lequel le confeil du roi démembrait & détruifait d'un coup de plume la monarchie Françaife. Par ce traité le roi donnait la feule fille qu'il eût d'*Anne de Bretagne* au petit-fils de l'empereur & du roi *Ferdinand d'Arragon* fes deux ennemis, à ce même prince qui fut depuis, fous le nom de *Charles-Quint*, fi terrible à la France & à l'Europe. Qui croirait que fa dot devait être compofée de la Bretagne entière, de la Bourgogne, & qu'on abandonnait Milan, Gènes, fur lefquels on cédait fes droits ? Voilà ce que *Louis XII* ôtait à la France en cas qu'il mourût fans enfans mâles. On ne peut excufer un traité fi extraordinaire, qu'en difant que le roi & le cardinal d'*Amboife* n'avaient nulle intention de le tenir, & qu'enfin *Ferdinand* avait accoutumé le cardinal d'*Amboife* à l'artifice. Mais quel artifice, & quelle infamie ! On eft réduit à imputer au bon *Louis XII* l'imbécillité ou la fraude.

Auffi les états-généraux affemblés à Tours réclamèrent contre ce projet funefte. Peut-être le roi, qui s'en repentait, eut-il l'habileté de fe faire demander par la France entière ce qu'il n'ofait faire de lui-même. Peut-être céda-t-il par raifon aux remontrances de la nation. L'héritière d'*Anne de Bretagne* fut donc ôtée à l'héritier de la maifon d'*Autriche* & de l'Efpagne ; ainfi qu'*Anne* elle-même avait été ravie à l'empereur *Maximilien.* Elle époufa le comte d'An-

goulême, qui fut depuis *François I.* La Bretagne deux fois unie à la France, & deux fois prête à lui échapper, lui fut incorporée; & la Bourgogne n'en fut point démembrée.

Une autre faute qu'on reproche à *Louis XII*, fut de fe liguer contre les Vénitiens fes alliés, avec tous fes ennemis fecrets. Ce fut un événement inouï jufqu'alors, que la confpiration de tant de rois contre une république, qui trois cent années auparavant était une ville de pêcheurs devenus d'illuftres négocians.

CHAPITRE CENT-TREIZIÉME.

De la ligue de Cambrai, & quelle en fut la fuite. Du pape JULES II, *&c.*

LE pape *Jules II*, né à Savone domaine de Gènes, voyait avec indignation fa patrie fous le joug de la France. Un effort que fit Gènes en ce tems-là pour recouvrer fon ancienne liberté, avait été puni par *Louis XII* avec plus de fafte que de rigueur. Il était entré dans la ville l'épée nue à la main; il avait fait brûler en fa préfence tous les privilèges de la ville. Enfuite ayant fait dreffer fon trône dans la grande place fur un échaffaut fuperbe, il fit venir les Génois au pied de l'échaffaut, qui entendirent leur fentence à genoux. Il ne les condamna qu'à une amende de cent mille écus d'or, & bâtit une citadelle, qu'il appella *la bride de Gènes.*

Le pape qui, comme tous fes prédéceffeurs, aurait voulu chaffer tous les étrangers d'Italie, cherchait à renvoyer les Français au-delà des Alpes; mais il voulait d'abord que les Vénitiens s'uniffent avec lui, & commençaffent par lui remettre beaucoup de villes

que l'église réclamait. La plûpart de ces villes avaient été arrachées à leurs possesseurs par le duc de Valentinois *César Borgia :* & les Vénitiens toûjours attentifs à leurs intérêts, s'étaient emparés immédiatement après la mort d'*Alexandre VI*, de Rimini, de Faënza, de beaucoup de terres dans la Romagne, dans le Ferrarois & dans le duché d'Urbin. Ils voulurent retenir leurs conquêtes. *Jules II* se servit alors contre Venise des Français mêmes contre lesquels il eût voulu l'armer. Ce ne fut pas assez des Français ; il fit entrer toute l'Europe dans la ligue.

Il n'y avait guères de souverain qui ne pût redemander quelque territoire à cette république. L'empereur *Maximilien* avait des prétentions illimitées comme empereur : un fait très intéressant qui n'a pas été connu à l'abbé *Dubos* dans son excellente histoire de *la ligue de Cambrai*, un fait qui nous paraît aujourd'hui très extraordinaire, & qui pourtant ne l'était pas aux yeux de la chancellerie Allemande, c'est que l'empereur *Maximilien* avait cité déja le doge *Loredano* & tout le sénat de Venise à comparaître devant lui, & à demander pardon de n'avoir pas souffert qu'il passât par leur territoire avec des troupes, pour aller se faire couronner empereur à Rome. Le sénat n'ayant point obéi à ses sommations, la chambre impériale le condamna par contumace & le mit au ban de l'empire.

Il est donc évident qu'on regardait à Vienne les Vénitiens comme des vassaux rebelles, & que jamais la cour impériale ne se départit de ses prétentions sur presque toute l'Europe. S'il eût été aussi aisé de prendre Venise que de la condamner, cette république la plus ancienne & la plus florissante de la terre n'existerait plus. Le droit le plus sacré des hommes, la liberté, ce droit plus ancien que tous les empires ne serait qu'une rébellion. C'est là un étrange droit public !

D'ail-

D'ailleurs Vérone, Vicence, Padoue, la marche Trévisane, le Frioul étaient à la bienséance de l'empereur. Le roi d'Arragon *Ferdinand le catbolique* pouvait reprendre quelques villes maritimes dans le royaume de Naples qu'il avait engagées aux Vénitiens. C'était une manière promte de s'acquitter. Le roi de Hongrie avait des prétentions sur une partie de la Dalmatie. Le duc de Savoie pouvait aussi revendiquer l'isle de Chypre, parce qu'il était allié de la maison de *Cbypre*, qui n'existait plus. Les Florentins en qualité de voisins, avaient aussi des droits.

Presque tous les potentats ennemis les uns des autres suspendirent leurs querelles pour s'unir ensemble à Cambrai contre Venise. Le Turc son ennemi naturel, & qui était alors en paix avec elle, fut le seul qui n'accéda pas à ce traité. Jamais tant de rois ne s'étaient ligués contre l'ancienne Rome. Venise était aussi riche qu'eux tous ensemble. Elle se confia dans cette ressource, & surtout dans la désunion qui se mit bientôt entre tant d'alliés. Il ne tenait qu'à elle d'appaiser *Jules II*, principal auteur de la ligue. Mais elle dédaigna de demander grace, & osa attendre l'orage. C'est peut-être la seule fois qu'elle ait été téméraire.

Les excommunications plus méprisées chez les Vénitiens qu'ailleurs, furent la déclaration du pape. *Louis XII* envoya un héraut d'armes annoncer la guerre au doge. Il redemandait le Crémonois, qu'il avait cédé lui-même aux Vénitiens quand ils l'avaient aidé à prendre le Milanais. Il revendiquait le Bressan, Bergame & d'autres terres.

Cette rapidité de fortune qui avait accompagné les Français dans les commencemens de toutes leurs expéditions, ne se démentit pas. *Louis XII* à la tête de son armée détruisit les forces Vénitiennes à la célèbre journée d'Agnadel près de la rivière d'Adda.

Alors chacun des prétendans ſe jetta ſur ſon partage. *Jules II* s'empara de toute la Romagne. Ainſi les papes qui devaient, dit-on, à un empereur de France leurs premiers domaines, durent le reſte aux armes de *Louis XII.* Ils furent alors en poſſeſſion de preſque tout le pays qu'ils occupent aujourd'hui.

Les troupes de l'empereur s'avançant cependant dans le Frioul, s'emparèrent de Trieſte, qui eſt reſté à la maiſon d'*Autriche.* Les troupes d'Eſpagne occupèrent ce que Veniſe avait en Calabre. Il n'y eut pas juſqu'au duc de Ferrare, & au marquis de Mantoue, autrefois général au ſervice des Vénitiens, qui ne ſaiſiſſent leur proie. Veniſe paſſa de la témérité à la conſternation. Elle abandonna elle-même ſes villes de terre ferme, & leur remit non-ſeulement les ſermens de fidélité, mais l'argent qu'elles devaient à l'état; & réduite à ſes lagunes, elle implora la miſéricorde de l'empereur *Maximilien*, qui ſe voyant heureux fut inflexible.

Le ſénat excommunié par le pape & opprimé par tant de princes, n'eut alors d'autre parti à prendre que de ſe jetter entre les bras du Turc. Il députa *Louis Raimond* en qualité d'ambaſſadeur vers *Bajazet*; mais l'empereur *Maximilien* ayant échoué au ſiége de Padoue les Vénitiens reprirent courage & contremandèrent leur ambaſſadeur. Au-lieu de devenir tributaires de la porte Ottomane, ils conſentirent à demander pardon au pape *Jules II*, auquel ils envoyèrent ſix nobles. Le pape leur impoſa des pénitences comme s'il avait fait la guerre par ordre de DIEU, & comme ſi DIEU avait ordonné aux Vénitiens de ne pas ſe défendre.

Jules II ayant rempli ſon premier projet d'agrandir Rome ſur les ruines de Veniſe, ſongea au ſecond: c'était de chaſſer *les Barbares* d'Italie.

Louis XII était retourné en France, prenant toujours ainsi que *Charles VIII* moins de mesures pour conserver, qu'il n'avait eu de promtitude à conquérir. Le pape pardonna aux Vénitiens, qui revenus de leur première terreur, résistaient aux armes impériales.

Enfin il se ligua avec cette même république contre ces mêmes Français, après l'avoir opprimée par eux. Il voulait détruire en Italie tous les étrangers les uns par les autres, exterminer le reste alors languissant de l'autorité allemande, & faire de l'Italie un corps puissant dont le souverain pontife serait le chef. Il n'épargna dans ces desseins ni négociations, ni argent, ni peines. Il fit lui-même la guerre; il alla à la tranchée; il affronta la mort. Nos historiens blâment son ambition, & son opiniâtreté; il fallait aussi rendre justice à son courage, & à ses grandes vues. C'était un mauvais prêtre, mais un prince aussi estimable qu'aucun de son tems.

Une nouvelle faute de *Louis XII* seconda les desseins de *Jules II.* Le premier avait une œconomie, qui est une vertu dans le gouvernement ordinaire d'un état paisible, & un vice dans les grandes affaires.

Une mauvaise discipline faisait consister alors toute la force des armées dans la gendarmerie, qui combattait à pied comme à cheval. On n'avait pas su faire encor une bonne infanterie Française, ce qui était pourtant aisé, comme l'expérience l'a prouvé depuis; & les rois de France soudoyaient des fantassins Allemands ou Suisses.

Les Français commencèrent très bien & finirent très mal la guerre d'Italie. *Louis XII* avait encor une destinée plus triste que *Charles VIII*; car du moins les Français s'étaient ouvert une retraite glorieuse sous

Charles par la bataille de Fornoue ; mais fous *Louis* ils furent chaffés par les feuls Suiffes à la bataille de Novâre. Ce fut le comble du malheur & de la honte. *Louis de la Trimouille* fut envoyé avec une armée pour conferver au moins les reftes du Milanais qu'on perdait. Il affigéa Novâre. Douze mille Suiffes viennent l'attaquer avant qu'il fe foit retranché. Ils fe préfentent fans canon, ils marchent droit au lien & s'en emparent, ils détruifent toute fon infanterie, font fuir la gendarmerie, remportent une victoire complette dont le P. *Hénault* ne parle pas, & donnent à *Maximilien Sforze* le duché de Milan que *Louis* avait tant difputé. Le père de ce duc était mort prifonnier en France & fon fils règne. *Louis* perd Gènes en un inftant. Il ne lui refte rien au-delà des Alpes. Voilà le fruit de tant de fang & de tant de tréfors prodigués ; toutes fes négociations, toutes fes guerres eurent une fin malheureufe.

On fait que les Suiffes furtout avaient contribué à la conquête du Milanais. Ils avaient vendu leur fang, & jufqu'à leur bonne foi, en livrant *Louis le Maure*. Les cantons demandèrent au roi une augmentation de penfion ; *Louis* la refufa. Le pape profita de la conjoncture. Il les flatta & leur donna de l'argent : il les encouragea par les titres qu'il leur prodigua de défenfeurs de l'églife. Il fit prêcher chez eux contre les Français. Ils accouraient à ces fermons guerriers qui flattaient leurs paffions. C'était prêcher une croifade.

On voit que par la bizarrerie des conjonctures, ces mêmes Français étaient alors les alliés de l'empire Allemand, dont ils ont été fi fouvent ennemis. Ils étaient de plus fes vaffaux. *Louis XII* avait donné pour l'inveftiture de Milan cent mille écus d'or à l'empereur *Maximilien*, qui n'était ni un allié puiffant, ni un ami fidèle ; & comme empereur, il n'aimait ni les Français ni le pape.

Ferdinand le catholique, par qui *Louis XII* fut toujours trompé, abandonna la ligue de Cambrai, dès qu'il eut ce qu'il prétendait en Calabre. Il reçut du pape l'investiture pleine & entière du royaume de Naples. *Jules II* le mit à ce prix entiérement dans ses intérêts. Ainsi le pape par sa politique avait pour lui les Vénitiens, les Suisses, les secours du royaume de Naples, ceux même de l'Angleterre; & ce fut aux Français à soutenir tout le fardeau.

Louis XII attaqué par le pape, convoqua une assemblée d'évêques à Tours, pour savoir s'il lui était permis de se défendre, & si les excommunications du pape seraient valides. La postérité éclairée sera étonnée qu'on ait fait de telles questions; mais il falait alors respecter les préjugés du tems. Je ne peux m'empêcher de remarquer le premier cas de conscience qui fut proposé dans cette assemblée. Le président demanda *si le pape avait droit de faire la guerre, quand il ne s'agissait ni de religion ni du domaine de l'église*; & il fut répondu que non. Il est évident qu'on ne proposait pas ce qu'il falait demander, & qu'on répondait le contraire de ce qu'il falait répondre. Car en matière de religion & de possession ecclésiastique, si on s'en tient à l'Evangile, un évêque loin de faire la guerre, ne doit que prier & souffrir; mais en matière de politique, un souverain de Rome peut & doit assurément secourir ses alliés & venger l'Italie. Et si *Jules* s'en était tenu là, il eût été un grand prince.

Cette assemblée Française répondit plus dignement, en concluant qu'il falait s'en tenir à la fameuse pragmatique sanction de *Charles VII*, ne plus envoyer d'argent à Rome, & en lever sur le clergé de France pour faire la guerre au pape, chef Romain de ce clergé Français.

On commença par se battre vers Bologne & vers le Ferrarois. *Jules II* avait déja enlevé Bologne aux

Bentivoglio; & il voulait s'emparer de Ferrare. Il détruisait par ces invasions son grand dessein de chasser d'Italie les étrangers; car Bologne & Ferrare appellaient nécessairement les Français à leur secours contre lui; & après avoir voulu être le vengeur de l'Italie, il en devint l'oppresseur. Son ambition qui l'emportait, plongea l'Italie dans les calamités dont il eût été si glorieux de la tirer. Il préféra ses intérêts aux bienséances, au point de recevoir dans Bologne une nombreuse troupe de Turcs arrivée avec les Vénitiens pour le défendre contre l'armée française commandée par *Chaumont d'Amboise*; c'est *Paul Jove*, évêque de Nocera, témoin occulaire, qui nous instruit de ce fait singulier. Les autres papes avaient armé contre les Turcs. *Jules* fut le premier qui se servit d'eux. Il fit ce que les Vénitiens avaient voulu faire, on ne pouvait insulter davantage au christianisme, dont il était le premier pontife. On vit ce pape âgé de soixante & dix ans, assiéger en personne la Mirandole, aller le casque en tête à la tranchée, visiter les travaux, presser les ouvrages, & entrer en vainqueur par la brèche.

Tandis que le pape cassé de vieillesse sous les armes, le roi de France encor dans la vigueur de l'âge assemblait un concile. Il remuait la chrêtienté ecclésiastique, & le pape la chrêtienté guerrière. Le concile fut indiqué à Pise, où quelques cardinaux ennemis du pape se rendirent. Mais le concile du roi ne fut qu'une entreprise vaine, & la guerre du pape fut heureuse.

En vain on fit frapper à Paris quelques médailles, sur lesquelles *Louis XII* était représenté, avec cette devise: *Perdam Babilonis nomen; Je détruirai jusqu'au nom de Babilone.* Il était honteux de s'en vanter, quand on était si loin de l'exécuter: & d'ailleurs quel rapport de Paris à Jérusalem, & de Rome à Babilone.

Les actions de courage les plus brillantes, souvent même des batailles gagnées, ne servent qu'à illustrer une nation & non à l'agrandir, quand il y a dans le gouvernement politique un vice radical, qui à la longue porte la destruction. C'est ce qui arriva aux Français en Italie. Le brave chevalier *Bayard* fit admirer sa valeur & sa générosité. Le jeune *Gaston de Foix* rendit à vingt-trois ans son nom immortel, en repoussant d'abord une armée de Suisses, en passant rapidement quatre rivières, en chassant le pape de Bologne, en gagnant la célèbre bataille de Ravenne, où il acquit tant de gloire, & où il perdit la vie. Tous ces faits d'armes rapides étaient éclatans : mais le roi était éloigné, les ordres arrivaient trop tard, & quelquefois se contredisaient. Son œconomie quand il falait prodiguer l'or, donnait peu d'émulation. L'esprit de subordination était inconnu dans les troupes. L'infanterie était composée d'étrangers Allemands, mercenaires peu attachés. La galanterie des Français, & l'air de supériorité, qui convenait à des vainqueurs, irritait les Italiens humiliés & jaloux. Le coup fatal fut porté, quand l'empereur *Maximilien*, gagné enfin par le pape, fit publier les avocatoires impériaux, par lesquels tout soldat Allemand qui servait sous les drapeaux de France, devait les quitter, sous peine d'être déclaré traître à la patrie.

Les Suisses descendent aussi-tôt de leurs montagnes contre ces Français, qui au tems de la ligue de Cambrai avaient l'Europe pour alliée, & qui maintenant l'avaient pour ennemie. Ces montagnards se faisaient un honneur de mener avec eux le fils de ce duc de Milan *Louis le Maure*, & d'expier, en couronnant le fils, la trahison qu'ils avaient faite au père.

Les Français commandés par le maréchal de *Trivulce*, abandonnent l'une après l'autre toutes les villes qu'ils avaient prises du fond de la Romagne aux confins de la Savoie. Le fameux *Bayard* faisait

de belles retraites : mais c'était un héros obligé de fuir. Il n'y eut que trois mois entre la victoire de Ravenne & la totale expulsion des Français. *Louis XII* eut la mortification de voir établi dans Milan par les Suisses le jeune *Maximilien Sforze*, fils du duc mort prisonnier dans ses états. Gènes où il avait étalé la pompe d'un roi d'Asie, reprit sa liberté, & chassa deux fois les Français.

Les Suisses devenus ennemis du roi, dont ils avaient été les fantassins mercenaires, vinrent au nombre de vingt mille mettre le siége devant Dijon. Paris même fut épouvanté. *Louis de la Trimouille*, gouverneur de Bourgogne, ne put les renvoyer qu'avec vingt mille écus comptant, une promesse de quatre cent mille au nom du roi, & sept ôtages qui en répondaient. Le roi ne voulut donner que cent mille écus ; payant encor à ce prix leur invasion plus cher que leurs secours refusés. Mais les Suisses furieux de ne recevoit que le quart de leur argent, condamnèrent à la mort leurs sept ôtages. Alors le roi fut obligé de promettre non-seulement toute la somme, mais encor la moitié par-dessus. Les ôtages heureusement évadés, sauvèrent au roi son argent, mais non pas sa gloire.

CHAPITRE CENT-QUATORZIÉME.

Suite des affaires de LOUIS XII. *De* FERDINAND le catholique *&* *de* HENRI VIII *roi d'Angleterre.*

CEtte fameuse ligue de Cambrai, qui s'était d'abord tramée contre Venise, ne fut donc à la fin tournée que contre la France ; & c'est à *Louis XII* qu'elle devint funeste. On voit qu'il y avait surtout deux princes plus habiles que lui, *Ferdinand le catholique* & le pape. *Louis* n'avait été à craindre

qu'un moment, & il eut depuis le reste de l'Europe à craindre.

Tandis qu'il perdait Milan & Gènes, ses trésors, ses troupes, on le privait encor d'un rempart que la France avait contre l'Espagne. Son allié, & son parent le roi de Navarre, *Jean d'Albret*, vit son état enlevé tout-d'un-coup par *Ferdinand le catholique*. Ce brigandage était appuyé d'un prétexte sacré. *Ferdinand* prétendait avoir une bulle du pape *Jules II* qui excommuniait *Jean d'Albret*, comme adhérent du roi de France, & du concile de Pise. La Navarre est restée depuis à l'Espagne, sans que jamais elle en ait été détachée.

Pour mieux connaître la politique de ce *Ferdinand le catholique*, fameux par la religion & la bonne foi dont il parlait sans cesse, & qu'il viola toujours, il faut voir avec quel art il fit cette conquête. Le jeune *Henri VIII* roi d'Angleterre était son gendre. Il lui propose de s'unir ensemble pour rendre aux Anglais la Guienne, leur ancien patrimoine, dont ils étaient chassés depuis plus de cent ans. Le jeune roi d'Angleterre ébloui, envoye une flotte en Biscaye. *Ferdinand* se sert de l'armée Anglaise pour conquérir la Navarre, & laisse les Anglais retourner ensuite chez eux, sans avoir rien tenté sur la Guienne, dont l'invasion était impraticable. C'est ainsi qu'il trompa son gendre, après avoir successivement trompé son parent le roi de Naples, & le roi *Louis XII*, & les Vénitiens, & les papes. On l'appellait en Espagne *le sage*, *le prudent*; en Italie *le pieux*; en France & à Londres *le perfide*.

Louis XII qui avait mis un bon ordre à la défense de la Guienne, ne fut pas aussi heureux en Picardie. Le nouveau roi d'Angleterre *Henri VIII* prenait ce tems de calamité pour faire de ce côté

une irruption en France, dont la ville de Calais donnait toûjours l'entrée.

Ce jeune roi bouillant d'ambition & de courage, attaqua seul la France, sans être secouru des troupes de l'empereur *Maximilien*, ni de *Ferdinand le catholique*, ses alliés. Le vieil empereur toûjours entreprenant & pauvre servit dans l'armée du roi d'Angleterre, & ne rougit point d'en recevoir une paye de cent écus par jour. *Henri VIII* avec ses seules forces semblait près de renouveller les tems funestes de Poitiers & d'Azincourt. Il eut une victoire complette à la journée de Guinegaste, qu'on nomma *la journée des éperons.* Il prit Terouane, qui à présent n'existe plus; & Tournai, ville de tout tems incorporée à la France, & le berceau de la monarchie Françaife.

Louis XII alors veuf d'*Anne de Bretagne*, ne put avoir la paix avec *Henri VIII* qu'en épousant sa sœur *Marie d'Angleterre*; mais au-lieu que les rois, aussi-bien que les particuliers, reçoivent une dot de leurs femmes, *Louis XII* en paya une. Il lui en coûta un million d'écus pour épouser la sœur de son vainqueur. Rançonné à la fois par l'Angleterre & par les Suisses, toûjours trompé par *Ferdinand le catholique*, & chassé de ses conquêtes d'Italie par la fermeté de *Jules II*, il finit bientôt après sa carrière.

Comme il mit peu d'impôts, il fut appellé *père* par le peuple. Les héros dont la France était pleine, l'eussent aussi appellé leur père, s'il avait, en imposant des tributs nécessaires, conservé l'Italie, réprimé les Suisses, secouru efficacement la Navarre, & repoussé l'Anglais.

Mais s'il fut malheureux au-dehors de son royaume, il fut heureux au-dedans. On ne peut reprocher à ce roi que la vente des charges, laquelle ne

s'étendit pas fous lui aux offices de judicature. Il en tira en dix-fept années de règne, la fomme de douze cent mille livres dans le feul diftrict de Paris. Mais les tailles, les aides furent modiques. Il eut toûjours une attention paternelle à ne point faire porter au peuple un fardeau pefant. Il ne fe croyait pas roi des Français, comme un feigneur l'eft de fa terre, uniquement pour en tirer la fubftance. On ne connut de fon tems aucune impofition nouvelle : & lorfque *Fromenteau* préfenta au diffipateur *Henri III*, en 1580, un état de comparaifon de ce qu'on exigeait fous ce malheureux prince, avec ce qu'on avait payé fous *Louis XII*, on vit à chaque article une fomme immenfe pour *Henri III*, & une modique pour *Louis*, fi c'était un ancien droit ; mais quand c'était une taxe extraordinaire, il y avait à l'article, *Louis XII néant* ; & malheureufement cet état de ce qu'on ne payait pas à *Louis XII* & de ce qu'on exigeait fous *Henri III*, contient un gros volume.

Ce roi n'avait environ que treize millions de revenu; mais ces treize millions en valaient environ cinquante d'aujourd'hui. Les denrées étaient beaucoup moins chères, & l'état n'était pas endetté. Il n'eft donc pas étonnant qu'avec ce faible revenu numéraire, & une fage œconomie, il vécût avec fplendeur, & maintînt fon peuple dans l'abondance. Il avait foin que la juftice fût rendue partout avec promptitude, avec impartialité & prefque fans frais. On payait quarante fois moins d'épices qu'aujourd'hui (*). Il n'y avait dans le bailliage de Paris que quarante-neuf fergens, & à préfent il y en a plus de cinq cent. Il eft vrai que Paris n'était pas la cinquiéme partie de ce qu'il eft de nos jours. Mais le nombre des officiers de juftice s'eft accru dans une bien

(*a*) Sous *Louis XV* on n'en paya plus depuis 1771 : le chancelier de *Maupeou* en aboliffant l'infame vénalité des offices de judicature, introduite par le chancelier *Duprat*, fupprima auffi l'opprobre des épices.

plus grande proportion que Paris ; & les maux inséparables des grandes villes ont augmenté plus que le nombre des habitans.

Il maintint l'usage où étaient les parlemens du royaume, de choisir trois sujets pour remplir une place vacante. Le roi nommait un des trois. Les dignités de la robe n'étaient données alors qu'aux avocats ; elles étaient l'effet du mérite, ou de la réputation qui suppose le mérite. Son édit de 1499, éternellement mémorable, & que nos historiens n'auraient pas dû oublier, a rendu sa mémoire chère à tous ceux qui rendent la justice, & à ceux qui l'aiment. Il ordonne par cet édit, *qu'on suive toujours la loi, malgré les ordres contraires à la loi que l'importunité pourait arracher du monarque.*

Le plan général suivant lequel vous étudiez ici l'histoire, n'admet que peu de détails ; mais de telles particularités, qui font le bonheur des états, & la leçon des bons princes, deviennent un objet principal.

Louis XII fut le premier des rois qui mit les laboureurs à couvert de la rapacité du soldat, & qui fit punir de mort les gendarmes qui rançonnaient le paysan. Il en coûta la vie à cinq gendarmes, & les campagnes furent tranquilles. S'il ne fut ni un grand héros ni un grand politique, il eut donc la gloire plus précieuse, d'être un bon roi ; & sa mémoire sera toujours en bénédiction à la postérité.

CHAPITRE CENT-QUINZIÉME.

De l'Angleterre, & de ses malheurs après l'invasion de la France. De Marguerite d'Anjou *femme de* Henri VI, *&c.*

Le pape *Jules II* au milieu de toutes les dissentions qui agitèrent toûjours l'Italie, ferme dans le dessein d'en chasser tous les étrangers, avait donné au pontificat une force temporelle qu'il n'avait point euë jusqu'alors. Parme & Plaisance détachés du Milanais étaient joints au domaine de Rome du consentement de l'empereur même. *Jules* avait consommé son pontificat & sa vie par cette action qui honore sa mémoire. Les papes n'ont point conservé cette état. Le St. Siége était alors en Italie une puissance temporelle prépondérante.

Venise, quoiqu'en guerre avec *Ferdinand le catholique* roi de Naples, demeurait encor très puissante. Elle résistait à la fois aux mahométans, & aux chrétiens. L'Allemagne était paisible. L'Angleterre recommençait à être redoutable. Il faut voir d'où elle sortait, & où elle parvint.

L'aliénation d'esprit de *Charles VI* avait perdu la France. La faiblesse d'esprit de *Henri VI* désola l'Angleterre.

D'abord ses parens se disputèrent le gouvernement dans sa jeunesse, ainsi que les parens de *Charles VI* avaient tout bouleversé pour commander en son nom. Si dans Paris un duc de Bourgogne fit assassiner un duc d'Orléans, on vit à Londres la duchesse de *Glocester*, tante du roi, accusée d'avoir attenté à la vie de *Henri VI* par des sortilèges. Une malheureuse devineresse, & un prêtre imbécille ou scélérat, qui se

difaient forciers, furent brûlés vifs pour cette prétendue confpiration. La ducheffe fut heureufe de n'être condamnée qu'à faire *une amende honorable* en chemife, & à une prifon perpétuelle. L'efprit de philofophie était alors bien éloigné de cette ifle, elle était le centre de la fuperftition & de la cruauté.

La plûpart des querelles des fouverains ont fini par des mariages. *Charles VII* donna pour femme à *Henri VI*, *Marguerite d'Anjou*, fille de ce *René d'Anjou* roi de Naples, duc de Lorraine, comte du Maine, qui avec tous ces titres était fans états, & qui n'eut pas de quoi donner la plus légère dot à fa fille. Peu de princeffes ont été plus malheureufes en père & en époux. C'était une femme entreprenante, courageufe, inébranlable; héroïne, fi elle n'avait d'abord fouillé fes vertus par un crime. Elle eut tous les talens du gouvernement & toutes les vertus guerrières. Mais auffi elle fe livra quelquefois aux cruautés & aux attentats, que l'ambition, la guerre & les factions infpirent. Sa hardieffe & la pufillanimité de fon mari furent les premières fources des calamités publiques.

Elle voulut gouverner; & il falut fe défaire du duc de *Glocefter*, oncle du roi, & mari de cette ducheffe déja facrifiée à fes ennemis, & confinée en prifon. On fait arrêter ce duc fous prétexte d'une confpiration nouvelle, & le lendemain il eft trouvé mort dans fon lit. Cette violence rendit le gouvernement de la reine, & le nom du roi odieux. Rarement les Anglais haïffent fans confpirer. Il fe trouvait alors en Angleterre un defcendant d'*Edouard III*, de qui même la branche était plus près d'un degré de la fouche commune, que la branche alors régnante. Ce prince était un duc d'Yorck. Il portait fur fon écu une *rofe blanche*, & le roi *Henri VI* de la branche de *Lancaftre*, portait une *rofe rouge*. C'eft de-là que vinrent ces noms fameux confacrés à la guerre civile.

Dans les commencemens des factions, il faut être protégé par un parlement, en attendant que ce parlement devienne l'esclave du vainqueur. Le duc d'Yorck accuse devant le parlement le duc de *Suffolk*, premier ministre & favori de la reine, à qui ces deux titres avaient valu la haine de la nation. Voici un étrange exemple de ce que peut cette haine. La cour pour contenter le peuple, bannit d'Angleterre le premier ministre. Il s'embarque pour passer en France. Le capitaine d'un vaisseau de guerre, garde-côte, rencontre le vaisseau qui porte ce ministre. Il demande qui est à bord. Le patron dit qu'il mène en France le duc de *Suffolk*. Vous ne conduirez pas ailleurs celui qui est accusé par mon pays, dit le capitaine ; & sur le champ il lui fait trancher la tête. C'est ainsi que les Anglais en usaient en pleine paix. Bientôt la guerre ouvrit une carrière plus horrible.

Le roi *Henri VI* avait des maladies de langueur, qui le rendaient, pendant des années entières, incapable d'agir & de penser. L'Europe vit dans ce siécle trois souverains, que le dérangement des organes du cerveau plongea dans les plus extrêmes malheurs, l'empereur *Venceslas*, *Charles VI* de France, & *Henri VI* d'Angleterre. Pendant une de ces années funestes de la langueur de *Henri VI*, le duc d'Yorck & son parti se rendent les maîtres du conseil. Le roi, comme en revenant d'un long assoupissement, ouvrit les yeux. Il se vit sans autorité. Sa femme *Marguerite d'Anjou* l'exhortait à être roi : mais pour l'être il falut tirer l'épée. Le duc d'Yorck chassé du conseil, était déja à la tête d'une armée. On traîna *Henri* à la bataille de St. Alban ; il y fut blessé & pris, mais non encor détrôné. Le duc d'Yorck son vainqueur le conduisit en triomphe à Londres ; & lui laissant le titre de roi, il prit pour lui-même celui de *protecteur*, titre déja connu aux Anglais.

Henri VI souvent malade & toûjours faible, n'é-

tait qu'un prisonnier servi avec l'appareil de la royauté. Sa femme voulut le rendre libre pour l'être elle-même. Son courage était plus grand que ses malheurs. Elle lève des troupes comme on en levait dans ce tems-là, avec le secours des seigneurs de son parti. Elle tire son mari de Londres, & devient la générale de son armée. Les Anglais en peu de tems virent ainsi quatre Françaises conduire des soldats, la femme du comte de *Montfort* en Bretagne, la femme du roi *Edouard II* en Angleterre, la *Pucelle d'Orléans* en France, & *Marguerite d'Anjou*.

Cette reine rangea elle-même son armée en bataille, à la sanglante journée de Northampton, & combattit à côté de son mari. Le duc d'Yorck son grand ennemi n'était pas dans l'armée opposée. Son fils aîné, le comte de *la Marche*, y faisait son apprentissage de la guerre civile sous le comte de *Warwick*, l'homme de ce tems-là qui avait le plus de réputation, esprit né pour ces tems de trouble, pêtri d'artifice, & plus encor de courage & de fierté; propre pour une campagne & pour un jour de bataille; fécond en ressources, capable de tout, fait pour donner & pour ôter le trône selon sa volonté. Le génie du comte de *Warwick* l'emporta sur celui de *Marguerite d'Anjou*. Elle fut vaincue; elle eut la douleur de voir prendre prisonnier le roi son mari dans sa tente; & tandis que ce malheureux prince lui tendait les bras, il falut qu'elle s'enfuît à toute bride avec son fils le prince de Galles. Le roi est reconduit pour la seconde fois par ses vainqueurs dans sa capitale, toûjours roi & toûjours prisonnier.

On convoqua un parlement, & le duc d'Yorck, auparavant protecteur, demanda cette fois un autre titre. Il réclamait la couronne, comme représentant *Edouard III*, à l'exclusion de *Henri VI*, né d'une branche cadette. La cause du roi & de celui qui prétendait l'être, fut solemnellement débattue dans la

la chambre des pairs. Chaque parti fournit ses raisons par écrit, comme dans un procès ordinaire. Le duc d'Yorck, tout vainqueur qu'il était, ne put gagner sa cause entiérement. Le parlement décida que *Henri VI* garderait le trône pendant sa vie, & que le duc d'Yorck, à l'exclusion du Prince de Galles, serait son successeur. Mais à cet arrêt on ajouta une clause, qui était une nouvelle déclaration de trouble & de guerre; c'est que si le roi violait cette loi, la couronne dès ce moment serait dévolue au duc d'Yorck.

Marguerite d'Anjou vaincue, fugitive, éloignée de son mari, ayant contr'elle le duc d'Yorck victorieux, & Londres, & le parlement, ne perdit point courage. Elle courait dans la principauté de Galles, & dans les provinces voisines, animant ses amis, s'en faisant de nouveaux, & formant une armée. On sait assez que ces armées n'étaient pas des troupes régulières, tenues longtems sous le drapeau, & soudoyées par un seul chef. Chaque seigneur amenait ce qu'il pouvait d'hommes rassemblés à la hâte. Le pillage tenait lieu de provisions & de solde. Il falait en venir bientôt à une bataille, ou se retirer. La reine se trouva enfin en présence de son grand ennemi le duc d'Yorck, dans la province de ce nom, près du château de Sandal. Elle était à la tête de dix-huit mille hommes. La fortune dans cette journée seconda son courage. Le duc d'Yorck vaincu, mourut percé de coups. Son second fils *Rutland* fut tué en fuyant. La tête du père, plantée sur la muraille avec celles de quelques généraux, y resta longtems comme un monument de sa défaite.

Marguerite victorieuse marche vers Londres pour délivrer le roi son époux. Le comte de *Warwick*, l'ame du parti d'*Yorck*, avait encor une armée dans laquelle il traînait *Henri* son roi & son captif à sa suite. La reine & *Warwick* se rencontrèrent près de

St. Alban, lieu fameux par plus d'un combat. La reine eut encor le bonheur de vaincre. Elle goûta le plaisir de voir fuir devant elle ce *Warwick* si redoutable, & de rendre à son mari sur le champ de bataille sa liberté & son autorité. Jamais femme n'avait eu plus de succès & plus de gloire ; mais le triomphe fut court. Il falait avoir pour soi la ville de Londres. *Warwick* avait su la mettre dans son parti. La reine ne put y être reçue, ni la forcer avec une faible armée. Le comte de *la Marche*, fils aîné du duc d'Yorck, était dans la ville & respirait la vengeance. Le fruit des victoires de la reine ne fut que la retraite. Elle alla dans le nord d'Angleterre fortifier son parti, que le nom & la présence du roi rendaient encor plus considérable.

Cependant *Warwick* maître dans Londres, assemble le peuple dans une campagne aux portes de la ville, & lui montrant le fils du duc d'Yorck ; *Lequel voulez-vous pour votre roi*, dit-il, *ou ce jeune prince, ou Henri de Lancastre ?* Le peuple répondit, *Yorck.* Les cris de la multitude tinrent lieu d'une délibération du parlement. Il n'y en avait point de convoqué pour lors. *Warwick* assembla quelques seigneurs & quelques évêques. Ils jugèrent que *Henri VI de Lancastre* avait enfreint la loi du parlement, parce que sa femme avait combattu pour lui. Le jeune *Yorck* fut donc reconnu roi dans Londres sous le nom d'*Edouard IV*, tandis que la tête de son père était encor attachée aux murailles d'Yorck, comme celle d'un coupable. On ôta la couronne à *Henri VI* qui avait été déclaré roi de France & d'Angleterre au berceau, & qui avait régné à Londres trente-huit années, sans qu'on eût pu jamais lui rien reprocher que sa faiblesse.

Sa femme à cette nouvelle rassembla dans le nord d'Angleterre jusqu'à soixante mille combattans. C'était un grand effort. Elle ne hazarda cette fois ni la per-

sonne de son mari, ni celle de son fils, ni la sienne. *Warwick* conduisit son jeune roi à la tête de quarante mille hommes contre l'armée de la reine. On se trouva en présence à Santon, & vers les bords de la rivière d'Aire, aux confins de la province d'Yorck. Ce fut là que se donna la plus sanglante bataille qui ait dépeuplé l'Angleterre. Il y périt, disent les contemporains, plus de trente-six mille hommes. Il faut toujours faire attention que ces grandes batailles se donnaient par une populace effrénée, qui abandonnait pendant quelques semaines sa charrue & ses paturages ; l'esprit de parti l'entraînait. On combattait alors de près, & l'acharnement produisait ces grands massacres, dont il y a peu d'exemples depuis que des troupes réglées combattent pour de l'argent, & que les peuples oisifs attendent à quel vainqueur leurs bleds appartiendront.

Warwick fut pleinement victorieux, le jeune *Edouard IV* affermi, & *Marguerite d'Anjou* abandonnée. Elle s'enfuit dans l'Écosse avec son mari & son fils. Alors le roi *Edouard* fit ôter des murs d'Yorck la tête de son père, pour y mettre celles des généraux ennemis. Chaque parti dans le cours de ces guerres exterminait tour-à-tour par la main des bourreaux les principaux prisonniers. L'Angleterre était un vaste théatre de carnage, où les échaffauts étaient dressés de tous côtés sur les champs de bataille. La France avait été aussi malheureuse sous *Philippe de Valois*, sous *Jean*, sous *Charles VI*, mais elle le fut par les Anglais, qui sous leur *Henri VI*, jusqu'à leur *Henri VII* ne furent malheureux que par eux-mêmes.

CHAPITRE CENT-SEIZIÉME.

*D'*EDOUARD IV. *De* MARGUERITE D'ANJOU, & *de la mort de* HENRI VI.

L'Intrépide *Marguerite* ne perdit point courage. Mal ſecourue en Ecoſſe, elle paſſe en France à travers des vaiſſeaux ennemis qui couvraient la mer. *Louis XI* commençait alors à régner. Elle ſollicita du ſecours ; & quoique la fauſſe politique de *Louis* lui en refuſe, elle ne ſe rebute point. Elle emprunte de l'argent, elle emprunte des vaiſſeaux ; elle obtient enfin cinq cent hommes ; elle ſe rembarque ; elle eſſuie une tempête qui ſépare ſon vaiſſeau de ſa petite flotte : enfin elle regagne le bord de l'Angleterre : elle y aſſemble des forces : elle affronte encor le ſort des batailles ; elle ne craint plus alors d'expoſer ſa perſonne, & ſon mari, & ſon fils. Elle donne une nouvelle bataille vers Exham ; mais elle la perd encore. Toutes les reſſources lui manquent après cette défaite. Le mari fuit d'un côté, la femme & le fils de l'autre, ſans domeſtiques, ſans ſecours, expoſés à tous les accidens & à tous les affronts. *Henri* dans ſa fuite tomba entre les mains de ſes ennemis. On le conduiſit à Londres avec ignominie, & on le renferma dans la Tour. *Marguerite* moins malheureuſe, ſe ſauva avec ſon fils en France chez *René d'Anjou* ſon père, qui ne pouvait que la plaindre.

Le jeune *Edouard IV* mis ſur le trône par les mains de *Warwick*, délivré par lui de tous ſes ennemis, maître de la perſonne de *Henri*, régnait paiſiblement. Mais dès qu'il fut tranquille, il fut ingrat. *Warwick*, qui lui ſervait de père, négociait en France le mariage de ce prince avec *Bonne de Savoie*, ſœur de la femme de *Louis XI. Edouard*, pendant qu'on était prêt à conclure, voit *Elizabeth Voodville*,

veuve du chevalier *Gray*, en devient amoureux, l'épouſe en ſecret, & enfin la déclare reine ſans en faire part à *Warwick.* L'ayant ainſi offenſé, il le néglige ; il l'écarte des conſeils ; il s'en fait un ennemi irréconciliable. *Warwick*, dont l'artifice égalait l'audace, employa bientôt l'un & l'autre à ſe venger. Il ſéduiſit le duc de *Clarence*, frère du roi ; il arma l'Angleterre ; & ce n'était point alors le parti de la *Roſe rouge* contre la *Roſe blanche :* la guerre civile était entre le roi & ſon ſujet irrité. Les combats, les trêves, les négociations, les trahiſons ſe ſuccédèrent rapidement. *Warwick* chaſſa enfin d'Angleterre le roi qu'il avait fait, & alla à la Tour de Londres tirer de priſon ce même *Henri VI* qu'il avait détrôné, & le replaça ſur le trône. On le nommait *le faiſeur de rois.* Les parlemens n'étaient que les organes de la volonté du plus fort. *Warwick* en fit convoquer un, qui rétablit bientôt *Henri VI* dans tous ſes droits, & qui déclara uſurpateur & traître ce même *Edouard IV* auquel il avait peu d'années auparavant décerné la couronne. Cette longue & ſanglante tragédie n'était pas à ſon dénouement. *Edouard IV* réfugié en Hollande, avait des partiſans en Angleterre. Il y rentra après ſept mois d'exil. Sa faction lui ouvrit les portes de Londres. *Henri*, le jouet de la fortune, rétabli à peine, fut encor remis dans la Tour. Sa femme *Marguerite d'Anjou*, toûjours prête à le venger, & toûjours féconde en reſſources, repaſſait dans ces tems-là même en Angleterre avec ſon fils le prince de Galles. Elle apprit en abordant ſon nouveau malheur. *Warwick*, qui l'avait tant perſécutée, était ſon défenſeur. Il marchait contre *Edouard.* C'était un reſte d'eſpérance pour cette malheureuſe reine. Mais à peine avait-elle appris la nouvelle priſon de ſon mari, qu'un ſecond courier lui apprend ſur le rivage que *Warwick* vient d'être tué dans un combat, & qu'*Edouard IV* eſt vainqueur.

On eſt étonné qu'une femme après cette foule de

disgraces, ait osé encor tenter la fortune. L'excès de son courage lui fit trouver des ressources & des amis. Quiconque avait un parti en Angleterre était sûr au bout de quelque tems de trouver sa faction fortifiée par la haine contre la cour & contre le ministre. C'est en partie ce qui valut encor une armée à *Marguerite d'Anjou*, après tant de revers & de défaites. Il n'y avait guères de province en Angleterre dans laquelle elle n'eût combattu. Les bords de la Saverne, & le parc de Teuksbury, furent le champ de sa dernière bataille. Elle commandait ses troupes, menant de rang en rang le prince de *Galles*. Le combat fut opiniâtre ; mais enfin *Edouard IV* demeura victorieux.

La reine dans le désordre de sa défaite, ne voyant point son fils, & demandant en vain de ses nouvelles, perdit tout sentiment, & toute connaissance. Elle resta longtems évanouïe sur un chariot, & ne reprit ses sens que pour voir son fils prisonnier, & son vainqueur *Edouard IV* devant elle. On sépara la mère & le fils. Elle fut conduite à Londres dans la Tour où était le roi son mari.

Tandis qu'on enlevait ainsi la mère, *Edouard* se tournant vers le prince de Galles : *Qui vous a rendu assez hardi*, lui dit-il, *pour entrer dans mes états ? Je suis venu dans les états de mon père*, répondit le prince, *pour le venger*, & *pour sauver de vos mains mon héritage.* Edouard irrité le frappa de son gantelet au visage ; & les historiens disent que les propres frères d'*Edouard*, le duc de *Clarence* rentré pour lors en grace, & le duc de *Glocester*, accompagnés de quelques seigneurs, se jettèrent alors comme des bêtes féroces sur le prince de Galles, & le percèrent de coups. Quand les premiers d'une nation ont de telles mœurs, quelles doivent être celles du peuple ? On ne donna la vie à aucun prisonnier ; & enfin on résolut la mort de *Henri VI*.

Le respect que dans ces tems féroces on avait eu pendant plus de quarante années pour la vertu de ce monarque, avait toûjours arrêté jusques-là les mains des assassins. Mais après avoir ainsi massacré le prince de Galles, on respecta moins le roi. On prétend que ce même duc de *Glocester*, depuis *Richard III*, qui avait trempé ses mains dans le sang du fils, alla lui-même dans la Tour de Londres assassiner le père. Cette horreur peut être vraie & n'est point du tout vraisemblable ; à moins, comme le dit l'ingénieux Mr. *Walpole*, que ce duc de *Glocester* n'eût reçu d'*Edouard IV* son frère des patentes de bourreau en titre d'office. On laissa vivre *Marguerite d'Anjou*, parce qu'on espérait que les Français payeraient sa rançon. En effet lorsque quatre ans après *Edouard* paisible chez lui vint à Calais pour faire la guerre à la France, & que *Louis XI* le renvoya en Angleterre à force d'argent par un traité honteux, *Louis* dans cet accord racheta cette héroïne pour cinquante mille écus. C'était beaucoup pour des Anglais appauvris par les guerres de France, & par leurs troubles domestiques. *Marguerite d'Anjou*, après avoir soutenu dans douze batailles les droits de son mari & de son fils, mourut en 1482 la reine, l'épouse, & la mère la plus malheureuse de l'Europe ; & sans le meurtre de l'oncle de son mari, la plus vénérable.

CHAPITRE CENT-DIX-SEPTIÉME.

Suite des troubles d'Angleterre sous EDOUARD IV, *sous le tyran* RICHARD III, *& jusqu'à la fin du règne de* HENRI VII.

EDouard IV régna tranquille. Le triomphe de la *Rose blanche* était complet, & sa domination était cimentée du sang de presque tous les princes

de la *Rose rouge*. Il n'y a personne qui en considérant la conduite d'*Edouard IV*, ne se figure un barbare uniquement occupé de ses vengeances. C'était cependant un homme livré au plaisir, plongé dans les intrigues des femmes autant que dans celles de l'état. Il n'avait pas besoin d'être roi pour plaire. La nature l'avait fait le plus bel homme de son tems, & le plus amoureux; & par un contraste étonnant, elle mit dans un cœur si sensible une barbarie qui fait horreur. Il fit condamner son frère *Clarence* sur les sujets les plus légers, & ne lui fit d'autre grace que de lui laisser le choix de sa mort. *Clarence* demanda qu'on l'étouffât dans un tonneau de vin; choix bizarre dont on ne voit pas la raison. Mais qu'il ait été noyé dans du vin ou qu'il ait péri d'un genre de mort plus vraisemblable, il en résulte qu'*Edouard* était un monstre, & que les peuples n'avaient que ce qu'ils méritaient en se laissant gouverner par de tels scélérats.

Le secret de plaire à sa nation, était de faire la guerre à la France. On a déja vu dans l'article de *Louis XI*, comment cet *Edouard* passa la mer en 1475, & par quelle politique mêlée de honte *Louis XI* acheta la retraite de ce roi, moins puissant que lui & mal affermi. Acheter la paix d'un ennemi, c'est lui donner de quoi faire la guerre. *Edouard* proposa donc à son parlement en 1483 une nouvelle invasion en France. Jamais offre ne fut acceptée avec une joie plus universelle. Mais lorsqu'il se préparait à cette grande entreprise, il mourut à l'âge de quarante-deux ans.

Comme il était d'une constitution très robuste, on soupçonna son frère *Richard*, duc de *Glocester*, d'avoir avancé ses jours par le poison. Ce n'était pas juger témérairement du duc de *Glocester*; ce prince était un autre monstre né pour commettre de sang-froid tous les crimes.

Edouard IV laiſſa deux enfans mâles, dont l'aîné âgé de treize ans porta le nom d'*Edouard V*. *Gloceſter* forma le deſſein d'arracher les deux enfans à la reine leur mère, & de les faire mourir pour régner. Il s'était déja rendu maître de la perſonne du roi qui était alors vers la province de Galles. Il falait avoir en ſa puiſſance le duc d'*Yorck* ſon frère. Il prodigua les ſermens & les artifices. La faible mère mit ſon ſecond fils dans les mains du traître, croyant que deux parricides ſeraient plus difficiles à commettre qu'un ſeul. Il les fit garder dans la Tour. C'était, diſait-il, pour leur ſûreté. Mais quand il falut en venir à ce double aſſaſſinat, il trouva un obſtacle. Le lord *Haſtings*, homme d'un caractère farouche, mais attaché au jeune roi, fut ſondé par les émiſſaires de *Gloceſter*, & laiſſa entrevoir qu'il ne prêterait jamais ſon miniſtère à ce crime. *Gloceſter* voyant un tel ſecret en des mains ſi dangeureuſes, n'héſita pas un moment ſur ce qu'il devait faire. Le conſeil d'état était aſſemblé dans la Tour: *Haſtings* y aſſiſtait: *Gloceſter* entre avec des ſatellites: *Je t'arrête pour tes crimes*, dit-il au lord Haſtings. *Qui? moi, mylord?* répondit l'accuſé. *Oui*, *toi*, *traître*, dit le duc de *Gloceſter*; & dans l'inſtant il lui fit trancher la tête en préſence du conſeil.

Délivré ainſi de celui qui ſavait ſon ſecret, & mépriſant les formes des loix avec leſquelles on colorait en Angleterre tous les attentats, il raſſemble des malheureux de la lie du peuple, qui crient dans l'hôtel-de-ville, qu'ils veulent avoir *Richard de Gloceſter* pour monarque. Un maire de Londres va le lendemain ſuivi de cette populace lui offrir la couronne. Il l'accepte; il ſe fait couronner ſans aſſembler de parlement, ſans prétexter la moindre raiſon. Il ſe contente de ſemer le bruit que le roi *Edouard IV* ſon frère était né d'adultère, & ne fit point de ſcrupule de déshonorer ſa mère qui était vivante. De telles raiſons n'étaient inventées que pour la vile

populace. Les intrigues, la séduction & la crainte faisaient tout le reste auprès des seigneurs du royaume, non moins méprisables que le peuple.

A peine fut-il couronné, qu'un nommé *Tirrel* étrangla, dit-on, dans la Tour le jeune roi & son frère. La nation le sut, & ne fit que murmurer en secret; tant les hommes changent avec les tems. *Glocester* sous le nom de *Richard III* jouït deux ans & demi du fruit du plus grand des crimes que l'Angleterre eût encor vus, toute accoutumée qu'elle y était. Mr. *Walpole* révoque en doute ce double crime. Mais sous le règne de *Charles II* on retrouva les ossemens de ces deux enfans précisément au même endroit où l'on disait qu'ils avaient été enterrés. Peut-être dans la foule des forfaits qu'on impute à ce tyran, il en est qu'il n'a pas commis. Mais si l'on a fait de lui des jugemens téméraires, c'est lui qui en est coupable. Il est certain qu'il enferma ses neveux dans la Tour, ils ne parurent plus, c'est à lui d'en répondre.

Dans cette courte jouïssance du trône, il assembla un parlement, dans lequel il osa faire examiner son droit. Il y a des tems où les hommes sont lâches à proportion que leurs maîtres sont cruels. Ce parlement déclara que la mère de *Richard III* avait été adultère : que ni le feu roi *Edouard IV*, ni ses autres frères n'étaient légitimes : que le seul qui le fût était *Richard*; & qu'ainsi la couronne lui appartenait à l'exclusion des deux jeunes princes étranglés dans la Tour, mais sur la mort desquels on ne s'expliquait pas. Les parlemens ont fait quelquefois des actions plus cruelles, mais jamais de si infames. Il faut des siécles entiers de vertu, pour réparer une telle lâcheté.

Enfin au bout de deux ans & demi, il parut un vengeur. Il restait après tous les princes massacrés un seul rejetton de la *Rose rouge* caché dans la Bre-

tagne. On l'appellait *Henri* comte de *Richemont*. Il ne descendait point de *Henri VI*. Il rapportait comme lui son origine à *Jean de Gand* duc de *Lancastre*, fils du grand *Edouard III*, mais par les femmes, & même par un mariage très équivoque de ce *Jean de Gand*. Son droit au trône était plus que douteux; mais l'horreur des crimes de *Richard III* le fortifiait. Il était encor fort jeune quand il conçut le dessein de venger le sang de tant de princes de la maison de *Lancastre*, de punir *Richard III*, & de conquérir l'Angleterre. Sa première tentative fut malheureuse; & après avoir vu son parti défait, il fut obligé de retourner en Bretagne mendier un asyle. *Richard* négocia secrettement avec le ministre de *François II* duc de Bretagne, père d'*Anne de Bretagne*, qui épousa *Charles VIII* & *Louis XII*. Ce duc n'était pas capable d'une action lâche, mais son ministre *Landois* l'était. Il promit de livrer le comte de *Richemont* au tyran. Le jeune prince s'enfuit de Bretagne déguisé sur les terres d'Anjou, & n'y arriva qu'une heure avant les satellites qui le cherchaient.

Il était de l'intérêt de *Charles VIII*, alors roi de France, de protéger *Richemont*. Le petit-fils de *Charles VII*, qui pouvait nuire aux Anglais, & qui les eût laissés en repos, eût manqué au premier devoir de la politique. Mais *Charles VIII* ne donna que deux mille hommes. C'en était assez, supposé que le parti de *Richemont* eût été considérable. Il le devint bientôt; & *Richard* même, quand il sut que son rival ne débarquait qu'avec cette escorte, jugea que *Richemont* trouverait bientôt une armée. Tout le pays de Galles dont ce jeune prince était originaire, s'arma en sa faveur. *Richard III* & *Richemont* combattirent à Bosworth près de Liechfields. *Richard* avait la couronne en tête, croyant avertir par-là ses soldats qu'ils combattaient pour leur roi contre un rebelle. Mais le lord *Stanley* un de ses généraux, qui voyait depuis longtems avec horreur cette couronne

ufurpée par tant d'affaffinats, trahit fon indigne maître, & paffa avec un corps de troupes du côté de *Richemont*. *Richard* avait de la valeur, c'était fa feule vertu. Quand il vit la bataille défefpérée, il fe jetta en fureur au milieu de fes ennemis, & y reçut une mort plus glorieufe qu'il ne méritait. Son corps nud & fanglant trouvé dans la foule des morts, fut porté dans la ville de Leyceftre fur un cheval, la tête pendante d'un côté & les pieds de l'autre. Il y refta deux jours expofé à la vue du peuple, qui fe rappellant tous fes crimes, n'eut pour lui aucune pitié. *Stanley* qui lui avait arraché la couronne de la tête lorfqu'il avait été tué, la porta à *Henri de Richemont*.

Les victorieux chantèrent le *Te Deum* fur le champ de bataille, & après cette prière tous les foldats infpirés d'un même mouvement s'écrièrent, *Vive notre roi Henri*. Cette journée mit fin aux défolations dont la *Rofe rouge* & la *Rofe blanche* avaient rempli l'Angleterre. Le trône toûjours enfanglanté & renverfé, fut enfin ferme & tranquille. Les malheurs qui avaient perfécuté la famille d'*Edouard III* ceffèrent. *Henri VII*, en époufant une fille d'*Edouard IV*, réunit les droits des *Lancaftre* & des *Yorck* en fa perfonne. Ayant fu vaincre, il fut gouverner. Son règne qui fut de vingt-quatre ans, & prefque toûjours paifible, humanifa un peu les mœurs de la nation. Les parlemens qu'il affembla & qu'il ménagea, firent de fages loix; la juftice diftributive rentra dans tous fes droits: le commerce qui avait commencé à fleurir fous le grand *Edouard III*, ruiné pendant les guerres civiles, commença à fe rétablir. L'Angleterre en avait befoin. On voit qu'elle était pauvre par la difficulté extrême que *Henri VII* eut à tirer de la ville de Londres un prêt de deux mille livres fterling, qui ne revenait pas à cinquante mille livres de notre monnoie d'aujourd'hui. Son goût & la néceffité le rendirent avare. Il eût été fage, s'il n'eût été qu'œconome; mais une léfine honteufe, & des

rapines fiscales, ternirent sa gloire. Il tenait un régistre secret de tout ce que lui valaient les confiscations. Jamais les grands rois n'ont descendu à ces bassesses. Ses coffres se trouvèrent remplis à sa mort de deux millions de livres sterling, somme immense, qui eût été plus utile en circulant dans le public, qu'en restant ensevelie dans le trésor du prince. Mais dans un pays où les peuples étaient plus enclins à faire des révolutions qu'à donner de l'argent à leurs rois, il était nécessaire que le roi eût un trésor.

Son règne fut plutôt inquiété que troublé par deux avantures étonnantes. Un garçon boulanger lui disputa la couronne : il se dit neveu d'*Edouard IV*. Instruit à jouer ce rôle par un prêtre, il fut couronné roi à Dublin en Irlande, & osa donner bataille au roi près de Nottingham. *Henri* qui le prit prisonnier, crut humilier assez les factieux en mettant ce roi dans sa cuisine, où il servit longtems.

Les entreprises hardies, quoique malheureuses, font souvent des imitateurs. On est excité par un exemple brillant, & on espère de meilleurs succès. Témoins six faux *Demetrius* qu'on a vus de suite en Moscovie, & témoins tant d'autres imposteurs. Le garçon boulanger fut suivi par le fils d'un Juif courtier d'Anvers, qui joua un plus grand personnage.

Ce jeune Juif, qu'on appellait *Perkins*, se dit fils du roi *Edouard IV*. Le roi de France attentif à nourrir toutes les semences de division en Angleterre, le reçut à sa cour, le reconnut, l'encouragea ; mais bientôt ménageant *Henri VII*, il abandonna cet imposteur à sa destinée.

La vieille douairière de Bourgogne, sœur d'*Edouard IV* & veuve de *Charles le téméraire*, laquelle faisait jouer ce ressort, reconnut le jeune Juif pour son neveu. Il jouït plus longtems de sa fourberie que le

jeune garçon boulanger. Sa taille majeftueufe, fa politeffe, fa valeur, femblaient le rendre digne du rang qu'il ufurpait. Il époufa une princeffe de la maifon d'*Yorck*, dont il fut encor aimé, même quand fon impofture fut découverte. Il eut les armes à la main pendant cinq ans entiers. Il arma même l'Ecoffe, & eut des reffources dans fes défaites. Mais enfin abandonné & livré au roi, condamné feulement à la prifon, & ayant voulu s'évader, il paya fa hardieffe de fa tête. Ce fut alors que l'efprit de faction fut anéanti, & que les Anglais, n'étant plus redoutables à leur monarque, commencèrent à le devenir à leurs voifins, furtout lorfque *Henri VIII* en montant au trône, fut, par l'œconomie extrême de fon père, poffeffeur d'un ample tréfor, & par la fageffe de ce gouvernement, maître d'un peuple belliqueux, & pourtant foumis autant que les Anglais peuvent l'être.

CHAPITRE CENT-DIX-HUITIÉME.

Idée générale du feizième fiécle.

LE commencement du feiziéme fiécle que nous avons déja entamé, nous préfente à la fois les plus grands fpectacles que le monde ait jamais fournis. Si on jette la vue fur ceux qui régnaient pour lors en Europe, leur gloire, ou leur conduite, ou les grands changemens dont ils ont été caufe, rendent leurs noms immortels. C'eft à Conftantinople un *Sélim* qui met fous la domination Ottomane la Syrie & l'Egypte, dont les mahométans mammelucs avaient été en poffeffion depuis le treiziéme fiécle. C'eft après lui fon fils, le grand *Soliman*, qui le premier des empereurs Turcs marche jufqu'à Vienne, & fe fait couronner roi de Perfe dans Bagdat prife par fes armes, faifant trembler à la fois l'Europe & l'Afie.

On voit en même tems vers le Nord, *Gustave Vasa*, brisant dans la Suède le joug étranger, élu roi du pays dont il est le libérateur.

En Moscovie les deux *Jean Basilovits* ou *Basilides* délivrent leur patrie du joug des Tartares dont elle était tributaire; princes à la vérité barbares, & chefs d'une nation plus barbare encor: mais les vengeurs de leur pays méritent d'être comptés parmi les grands princes.

En Espagne, en Allemagne, en Italie, on voit *Charles-Quint* maître de tous ces états sous des titres différens, soutenant le fardeau de l'Europe, toûjours en action & en négociation, heureux longtems en politique & en guerre, le seul empereur puissant depuis *Charlemagne*, & le premier roi de toute l'Espagne depuis la conquête des Maures; opposant des barrières à l'empire Ottoman, faisant des rois, & une multitude de princes, & se dépouillant enfin de toutes les couronnes dont il est chargé, pour aller mourir en solitaire après avoir troublé l'Europe.

Son rival de gloire & de politique *François I* roi de France, moins heureux, mais plus brave & plus aimable, partage entre *Charles-Quint* & lui les vœux & l'estime des nations. Vaincu & plein de gloire, il rend son royaume florissant malgré ses malheurs; il transplante en France les beaux arts, qui étaient en Italie au plus haut point de perfection.

Le roi d'Angleterre *Henri VIII* trop cruel, trop capricieux, pour être mis au rang des héros, a pourtant sa place entre ces rois; & par la révolution qu'il fit dans les esprits de ses peuples, & par la balance que l'Angleterre apprit sous lui à tenir entre les souverains. Il prit pour devise un guerrier tendant son arc, avec ces mots, *Qui je défends, est maître*; devise que sa nation a rendue quelquefois véritable.

Le nom du pape *Léon X* eſt célèbre, par ſon eſprit, par ſes mœurs aimables, par les grands-hommes dans les arts qui éterniſent ſon ſiécle, & par le grand changement qui ſous lui diviſa l'égliſe.

Au commencement du même ſiécle la religion, & le prétexte d'épurer la loi reçue, ces deux grands inſtrumens de l'ambition, font le même effet ſur les bords de l'Afrique qu'en Allemagne, & chez les mahométans que chez les chrétiens. Un nouveau gouvernement, une race nouvelle de rois, s'établiſſent dans le vaſte empire de Maroc & de Fez, qui s'étend juſqu'aux déſerts de la Nigritie. Ainſi l'Aſie, l'Afrique & l'Europe éprouvent à la fois une révolution dans les religions; car les Perſons ſe ſéparent pour jamais des Turcs; & reconnaiſſant le même DIEU, & le même prophête, ils conſomment le ſchiſme d'*Omar* & d'*Aly*. Immédiatement après, les chrétiens ſe diviſent auſſi entr'eux, & arrachent au pontife de Rome la moitié de l'Europe.

L'ancien monde eſt ébranlé, le nouveau monde eſt découvert & conquis pour *Charles-Quint*; le commerce s'établit entre les Indes orientales & l'Europe par les vaiſſeaux & les armes du Portugal.

D'un côté *Cortez* ſoumet le puiſſant empire du Mexique, & les *Pizarro* font la conquête du Pérou avec moins de ſoldats qu'il n'en faut en Europe pour aſſiéger une petite ville. De l'autre, *Albuquerque* dans les Indes établit la domination & le commerce du Portugal avec preſque auſſi peu de forces, malgré les rois des Indes, & malgré les efforts des muſulmans en poſſeſſion de ce commerce.

La nature produit alors des hommes extraordinaires preſqu'en tous les genres, ſurtout en Italie.

Ce qui frappe encor dans ce ſiécle illuſtre, c'eſt que malgré les guerres que l'ambition excita, & malgré

gré les querelles de religion qui commençaient à troubler les états, ce même génie qui faisait fleurir les beaux arts à Rome, à Naples, à Florence, à Venise, à Ferrare, & qui de-là portait sa lumière dans l'Europe, adoucit d'abord les mœurs des hommes dans presque toutes les provinces de l'Europe chrétienne. La galanterie de la cour de *François I* opéra en partie ce grand changement. Il y eut entre *Charles-Quint* & lui une émulation de gloire, d'esprit de chevalerie, de courtoisie, au milieu même de leurs plus furieuses dissentions; & cette émulation qui se communiqua à tous les courtisans, donna à ce siécle un air de grandeur & de politesse inconnu jusqu'alors.

L'opulence y contribua; & cette opulence devenue plus générale était en partie (par une étrange révolution) la suite de la perte funeste de Constantinople: car bientôt après, tout le commerce des Ottomans fut fait par les chrétiens, qui leur vendaient jusqu'aux épiceries des Indes, en les allant charger sur leurs vaisseaux dans Alexandrie, & les portant ensuite dans les mers du Levant. Les Vénitiens surtout firent ce commerce non-seulement jusqu'à la conquête de l'Egypte par le sultan *Sélim*; mais jusqu'au tems où les Portugais devinrent les négocians des Indes.

L'industrie fut partout excitée. Marseille fit un grand commerce. Lyon eut de belles manufactures. Les villes des Pays-Bas furent plus florissantes encor que sous la maison de *Bourgogne*. Les dames appellées à la cour de *François I* en firent le centre de la magnificence, comme de la politesse. Les mœurs étaient plus dures à Londres, où régnait un roi capricieux & féroce: mais Londres commençait déja à s'enrichir par le commerce.

En Allemagne les villes d'Augsbourg & de Nuremberg, répandant les richesses de l'Asie qu'elles tiraient

de Venise, se ressentaient déja de leur correspondance avec les Italiens. On voyait dans Augsbourg de belles maisons dont les murs étaient ornés de peintures *à fresque*, à la manière vénitienne. En un mot l'Europe voyait naître de beaux jours; mais ils furent troublés par les tempêtes que la rivalité entre *Charles-Quint* & *François I* excitèrent; & les querelles de religion, qui déja commençaient à naître, souillèrent la fin de ce siécle: elles la rendirent affreuse, & y portèrent une espèce de barbarie que les Hérules, les Vandales & les Huns n'avaient jamais connue.

CHAPITRE CENT-DIX-NEUVIÉME.

Etat de l'Europe du tems de CHARLES-QUINT. *De la Moscovie ou Russie. Digression sur la Lapponie.*

AVant de voir ce que fut l'Europe sous *Charles-Quint*, je dois me former un tableau des différens gouvernemens qui la partageaient. J'ai déja vu ce qu'étaient l'Espagne, la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre. Je ne parlerai de la Turquie, & de ses conquêtes en Syrie & en Afrique, qu'aprés avoir vu tout ce qui se passa d'admirable & de funeste chez les chrêtiens, & lorsqu'ayant suivi les Portugais dans leurs voyages & dans leur commerce militaire en Asie, j'aurai vu en quel état était le monde oriental.

Je commence à présent par les royaumes chrêtiens du septentrion. L'état de la Moscovie ou Russie prenait quelque forme. Cet empire si puissant, & qui le devint tous les jours davantage, n'était depuis l'onziéme siécle qu'un assemblage de demi-chrêtiens sauvages, esclaves des Tartares de Casan, descendans de *Tamerlan*. Le duc de Russie payait tous les ans un tribut à ces Tartares en argent, en pelleteries & en bétail. Il conduisait le tribut à pied devant

l'ambassadeur Tartare, se prosternait à ses pieds, lui présentait du lait à boire; & s'il en tombait sur le col du cheval de l'ambassadeur, le prince était obligé de le lécher. Les Russes étaient d'un côté esclaves des Tartares, de l'autre pressés par les Lithuaniens; & vers l'Ukraine, ils étaient encor exposés aux déprédations des Tartares de la Crimée, successeurs des Scythes de la Chersonèse Taurique, auxquels ils payaient un tribut. Enfin il se trouva un chef nommé *Jean Basilides*, ou fils de *Basile*, homme de courage, qui anima les Russes, s'affranchit de tant de servitude, & joignit à ses états Novogorod & la ville de Moscou, qu'il conquit sur les Lithuaniens à la fin du quinziéme siécle. Il étendit ses conquêtes dans la Finlande, qui a été souvent un sujet de rupture entre la Russie & la Suède.

La Russie fut donc alors une grande monarchie, mais non encor redoutable à l'Europe. On dit que *Jean Basilides* ramena de Moscou trois cent chariots chargés d'or, d'argent, & de pierreries. Les fables sont l'histoire des tems grossiers. Les peuples de Moscou, non plus que les Tartares, n'avaient alors d'argent que celui qu'ils avaient pillé; mais volés eux-mêmes dès longtems par ces Tartares, quelles richesses pouvaient-ils avoir? Ils ne connaissaient guères que le nécessaire.

Le pays de Moscou produit de bon bled, qu'on séme en Mai, & qu'on recueille en Septembre. La terre porte quelques fruits; le miel y est commun ainsi qu'en Pologne; le gros & le menu bétail y a toûjours été en abondance; mais la laine n'étant point propre aux manufactures, & les peuples grossiers n'ayant aucune industrie, les peaux étaient leurs seuls vêtemens. Il n'y avait pas à Moscou une seule maison de pierre. Leurs huttes de bois étaient faites de troncs d'arbres enduits de mousse. Quant à leurs mœurs, ils vivaient en brutes, ayant une idée con-

fuſe de l'égliſe grecque, de laquelle ils croyaient être. Leurs paſteurs les enterraient avec un billet pour *St. Pierre* & pour *St. Nicolas*, qu'on mettait dans la main du mort. C'était-là leur plus grand acte de religion : mais au-delà de Moſcou vers le nord-eſt, preſque tous les villages étaient idolâtres.

Les czars depuis *Jean Baſilides* eurent des richeſſes, ſurtout lorſqu'en 1551 un autre *Jean Baſilovits* eut pris Caſan & Aſtracan ſur les Tartares : mais les Ruſſes furent toûjours pauvres ; car ces ſouverains abſolus faiſant preſque tout le commerce de leur empire, & rançonnant ceux qui avaient gagné de quoi vivre, eurent bientôt des tréſors, & ils étalèrent même une magnificence aſiatique dans les jours de ſolemnité. Ils commerçaient avec Conſtantinople par la mer Noire, avec la Pologne par Novogorod. Ils pouvaient donc policer leurs états, mais le tems n'en était pas venu. Tout le nord de leur empire par-delà Moſcou conſiſtait dans de vaſtes déſerts, & dans quelques habitations de ſauvages. Ils ignoraient même que la vaſte Sibérie exiſtât. Un coſaque découvrit la Sibérie ſous ce *Jean Baſilovits*, & la conquit, comme *Cortez* conquit le Mexique, avec quelques armes à feu.

Les czars prenaient peu de part aux affaires de l'Europe, excepté dans quelques guerres contre la Suède au ſujet de la Finlande, ou contre la Pologne pour des frontières. Nul Moſcovite ne ſortait de ſon pays : ils ne trafiquaient ſur aucune mer, excepté le Pont-Euxin. Le port même d'Archangel était alors auſſi inconnu que ceux de l'Amérique. Il ne fut découvert que dans l'année 1553 par les Anglais, lorſqu'ils cherchèrent de nouvelles terres vers le nord, à l'éxemple des Portugais & des Eſpagnols, qui avaient fait tant de nouveaux établiſſemens au midi, à l'orient, & à l'occident. Il falait paſſer le Cap-Nord à l'extrémité de la Lapponie. On ſut par expérience, qu'il y a

des pays où pendant près de cinq mois le ſoleil n'éclaire pas l'horiſon. L'équipage entier de deux vaiſſeaux périt de froid & de maladie dans ces terres. Un troiſiéme ſous la conduite de *Chancelor* aborda le port d'Archangel ſur la Duina, dont les bords n'étaient habités que par des ſauvages. *Chancelor* alla par la Duina vers le chemin de Moſcou. Les Anglais depuis ce tems furent preſque les ſeuls maîtres du commerce de la Moſcovie, dont les pelleteries précieuſes contribuèrent à les enrichir. Ce fut encor une branche de commerce enlevée à Veniſe. Cette république ainſi que Gènes avait eu des comptoirs autrefois, & même une ville ſur les bords du Tanaïs ; & depuis elle avait fait ce commerce de pelleteries par Conſtantinople. Quiconque lit l'hiſtoire avec fruit, voit qu'il y a eu autant de révolutions dans le commerce que dans les états.

On était alors bien loin d'imaginer qu'un jour un prince Ruſſe fonderait dans des marais, au fond du golfe de *Finlande*, une nouvelle capitale, où il aborde tous les ans environ deux cent cinquante vaiſſeaux étrangers, & que de-là il partirait des armées qui viendraient faire des rois en Pologne, ſecourir l'empire Allemand contre la France, démembrer la Suède, & prendre deux fois la Crimée ; triompher de toutes les forces de l'empire Ottoman, & envoyer des flottes victorieuſes aux Dardanelles. (*a*)

On commençà dans ces tems-là à connaître plus particuliérent la Lapponie, dont les Suédois mêmes, les Danois & les Ruſſes n'avaient encor que de faibles notions. Ce vaſte pays voiſin du pole avait été déſigné par *Strabon* ſous le nom de la contrée des *Troglodites* & des *Pygmées* ſeptentrionaux. Nous apprimes que la race des *Pygmées* n'eſt point une fable. Il eſt probable que les *Pygmées* méridionaux ont péri, & que leurs voiſins les ont détruits. Pluſieurs eſpèces d'hommes

(*a*) Ces derniers mots ont été ajoutés en 1772.

ont pu ainsi disparaître de la face de la terre, comme plusieurs espèces d'animaux. Les Lappons ne paraissent point tenir de leurs voisins. Les hommes, par exemple, sont grands & bien-faits en Norvège; & la Lapponie ne produit que des hommes de trois coudées de haut. Leurs yeux, leurs oreilles, leur nez les différencient encor de tous les peuples qui entourent leurs déserts. Ils paraissent une espèce particulière faite pour le climat qu'ils habitent, qu'ils aiment, & qu'eux seuls peuvent aimer. La nature qui n'a mis les rennes ou les rangifères que dans ces contrées, semble y avoir produit des Lappons; & comme leurs rennes ne sont point venues d'ailleurs, ce n'est pas non plus d'un autre pays que les Lappons y paraissent venus. Il n'est pas vraisemblable que les habitans d'une terre moins sauvage ayent franchi les glaces & les déserts pour se transplanter dans des terres si stériles. Une famille peut être jettée par la tempête dans une isle déserte & la peupler; mais on ne quitte point le continent des habitations qui produisent quelque nourriture, pour aller s'établir au loin sur des rochers couverts de mousse, où l'on ne peut se nourrir que de lait de rennes, & de poissons. De plus, si des Norvégiens, des Suédois s'étaient transplantés en Lapponie, y auraient-ils changé absolument de figure? Pourquoi les Islandais, qui sont aussi septentrionaux que les Lappons, sont-ils d'une haute stature, & les Lappons non-seulement petits, mais d'une figure toute différente? C'était donc une nouvelle espèce d'hommes qui se présentait à nous, tandis que l'Amérique, l'Asie & l'Afrique nous en faisait voir tant d'autres. La sphère de la nature s'élargissait pour nous de tous côtés, & c'est par-là seulement que la Lapponie mérite notre attention.

Je ne parlerai point de l'Islande, qui était le Thulé des anciens, ni du Groenland, ni de toutes ces contrées voisines du pole, où l'espérance de découvrir un passage en Amérique a porté nos vaisseaux. La connaissance de ces pays est aussi stérile

qu'eux, & n'entre point dans le plan politique du monde.

DE LA POLOGNE.

La Pologne ayant longtems conservé les mœurs des Sarmates, commençait à être considérée de l'Allemagne, depuis que la race des *Jagellons* était sur le trône. Ce n'était plus le tems où ce pays recevait un roi de la main des empereurs, & leur payait tribut.

Le premier des *Jagellons* avait été élu roi de cette république en 1382. Il était duc de Lithuanie. Son pays & lui étaient idolâtres, ou du moins ce que nous appellons idolâtres, aussi-bien que plus d'un palatinat. Il promit de se faire chrêtien & d'incorporer la Lithuanie à la Pologne. Il fut roi à ces conditions.

Ce *Jagellon*, qui prit le nom de *Ladislas*, fut père de ce malheureux *Ladislas* roi de Hongrie & de Pologne, né pour être un des plus puissans rois du monde, mais qui fut défait & tué en 1445 à cette bataille de Varnes que le cardinal *Julien* lui fit donner contre les Turcs malgré la foi jurée, ainsi que nous l'avons vu.

Les deux grands ennemis de la Pologne furent longtems les Turcs & les religieux chevaliers Teutoniques. Ceux-ci qui s'étaient formés dans les croisades, n'ayant pu réussir contre les musulmans, s'étaient jettés sur les idolâtres & sur les chrêtiens de la Prusse, province que les Polonais possédaient.

Sous *Casimir* au quinziéme siécle, les chevaliers religieux Teutoniques firent longtems la guerre à la Pologne, & enfin partagèrent la Prusse avec elle, à condition que le grand-maître serait vassal du royaume, & en même tems palatin ayant séance aux diètes.

Il n'y avait alors que ces palatins qui euſſent voix dans les états du royaume ; mais *Caſimir* y appella les députés de la nobleſſe vers l'an 1460, & ils ont toûjours conſervé ce droit.

Les nobles en eurent alors un autre, commun avec les palatins ; ce fut de n'être arrêtés pour aucun crime, avant d'avoir été convaincus juridiquement. Ce droit était celui de l'impunité. Ils avaient encor droit de vie & de mort ſur leurs payſans : ils pouvaient tuer impunément un de ces ſerfs, pourvu qu'ils miſſent environ dix écus ſur la foſſe ; & quand un noble Polonais avait tué un payſan appartenant à un autre noble, la loi d'honneur l'obligeait d'en rendre un autre. Ce qu'il y a d'humiliant pour la nature humaine, c'eſt qu'un tel privilège ſubſiſte encore.

Sigiſmond, de la race des *Jagellons*, qui mourut en 1548, était contemporain de *Charles-Quint*, & paſſait pour un grand prince. Les Polonais eurent de ſon tems beaucoup de guerres contre les Moſcovites, & encor contre ces chevaliers Teutoniques, dont *Albert de Brandebourg* était grand-maître. Mais la guerre était tout ce que connaiſſaient les Polonais, ſans en connaître l'art, qui ſe perfectionnait dans l'Europe méridionale. Ils combattaient ſans ordre, n'avaient point de place fortifiée ; leur cavalerie faiſait comme aujourd'hui toute leur force.

Ils négligeaient le commerce. On n'avait découvert qu'au treiziéme ſiécle les ſalines de Cracovie, qui font une des richeſſes du pays. Le négoce du bled & du ſel était abandonné aux Juifs & aux étrangers, qui s'enrichiſſaient de l'orgueilleuſe oiſiveté des nobles & de l'eſclavage du peuple. Il y avait déja en Pologne plus de deux cent ſynagogues.

D'un côté cette adminiſtration était à quelques égards une image de l'ancien gouvernement des Francs,

des Moſcovites & des Huns. De l'autre il reſſemblait à celui des anciens Romains, en ce que chaque noble a le droit des tribuns du peuple, de pouvoir s'oppoſer aux loix du ſénat par le ſeul mot *veto*. Ce pouvoir étendu à tous les gentilshommes, & porté juſqu'au droit d'annuller par une ſeule voix toutes les voix de la république, eſt devenu la prérogative de l'anarchie. Le tribun était le magiſtrat du peuple Romain, & le gentilhomme n'eſt qu'un membre, un ſujet de l'état : le droit de ce membre eſt de troubler tout le corps. Mais ce droit eſt ſi cher à l'amour-propre, qu'un ſûr moyen d'être mis en piéces ſerait de propoſer dans une diète l'abolition de cette coutume.

Il n'y avait d'autre titre en Pologne que celui de noble, de même qu'en Suède, en Dannemarck & dans tout le Nord : les qualités de duc & de comte ſont récentes ; c'eſt une imitation des uſages d'Allemagne : mais ces titres ne donnent aucun pouvoir ; toute la nobleſſe eſt égale. Ces palatins, qui ôtaient la liberté au peuple, n'étaient occupés qu'à défendre la leur contre leur roi. Quoique le ſang des *Jagellons* eût régné longtems, les princes ne furent jamais ni abſolus par leur royauté, ni rois par droit de naiſſance. Ils furent toûjours élus comme les chefs de l'état, & non comme les maîtres. Le ferment prêté par les rois à leur couronnement portait en termes exprès, qu'*ils priaient la nation de les détrôner s'ils n'obſervaient pas les loix qu'ils avaient jurées.*

Ce n'était pas une choſe aiſée de conſerver toûjours le droit d'élection, en laiſſant toûjours la même famille ſur le trône. Mais les rois n'ayant ni forteresſe, ni la diſpoſition du tréſor public, ni celle des armées, la liberté n'a jamais reçu d'atteinte. L'état n'accordait alors au roi que douze cent mille de nos livres annuelles pour ſoutenir ſa dignité. Le roi de Suède aujourd'hui n'en a pas tant. L'empereur n'a rien ; il eſt à ſes frais *le chef de l'univers chrêtien*, *caput orbis*

christiani ; tandis que l'isle de la Grande-Bretagne donne à son roi environ vingt-trois millions pour sa liste civile. La vente de la royauté est devenue en Pologne la plus grande source de l'argent qui roule dans l'état. La capitation des Juifs, qui fait un de ses gros revenus, ne monte pas à plus de cent vingt mille florins du pays.

A l'égard de leurs loix, ils n'en eurent d'écrites en leur langue qu'en 1552. Les nobles toûjours égaux entr'eux se gouvernaient suivant leurs résolutions prises dans leurs assemblées, qui sont la loi véritable encor aujourd'hui ; & le reste de la nation ne s'informe seulement pas de ce qu'on y a résolu. Comme ces possesseurs des terres sont les maîtres de tout, & que les cultivateurs sont esclaves, c'est aussi à ces seuls possesseurs qu'appartiennent les biens de l'église. Il en est de même en Allemagne ; mais c'est en Pologne une loi expresse & générale ; au-lieu qu'en Allemagne ce n'est qu'un usage établi, usage trop contraire au christianisme, mais conforme à l'esprit de la constitution germanique. Rome différemment gouvernée a eu toûjours cet avantage, depuis ses rois & ses consuls jusqu'aux derniers tems de la monarchie pontificale, de ne fermer jamais la porte des honneurs au simple mérite.

DE LA SUÈDE ET DU DANNEMARCK.

Les royaumes de Suède, de Dannemarck & de Norvège étaient électifs à-peu-près comme la Pologne. Les agriculteurs étaient esclaves en Dannemarck : mais en Suède ils avaient séance aux diètes de l'état, & donnaient leur voix pour régler les impôts. Jamais peuples voisins n'eurent une antipatie plus violente que les Suédois & les Danois. Cependant ces nations rivales n'avaient composé qu'un seul état par la fameuse union de Calmar à la fin du quatorziéme siécle.

Un roi de Suède, nommé *Albert*, ayant voulu prendre pour lui le tiers des métairies du royaume, ses sujets se soulevèrent. *Marguerite Valdemar* fille de *Valdemar III*, la *Sémiramis* du Nord, profita de ces troubles, & se fit reconnaître en 1395 reine de Suède, de Dannemarck & de Norvège. Elle unit deux ans après ces royaumes, qui devaient être à perpétuité gouvernés par un même souverain.

Quand on se souvient qu'autrefois de simples pirates Danois avaient porté leurs armes victorieuses presque dans toute l'Europe, & conquis l'Angleterre & la Normandie, & qu'on voit ensuite la Suède, la Norvège & le Dannemarck réunis, n'être pas une puissance formidable à leurs voisins, on voit évidemment qu'on ne fait des conquêtes que chez des peuples mal gouvernés. Les seules villes anséatiques, Hambourg, Lubeck, Dantzick, Rostock, Lunebourg, Vismar, pouvaient résister à ces trois royaumes, parce qu'elles étaient plus riches. La seule ville de Lubeck fit même la guerre aux successeurs de *Murguerite Valdemar*. Cette union de trois royaumes, qui semble si belle au premier coup d'œil, fut la source de leurs malheurs.

Il y avait en Suède un primat archevêque d'Upsal, & six évêques, qui avaient à-peu-près cette autorité que la plûpart des ecclésiastiques avaient acquise en Allemagne & ailleurs. L'archevêque d'Upsal surtout était, ainsi que le primat de Pologne, la seconde personne du royaume. Quiconque est la seconde veut toûjours être la première.

Il arriva qu'en 1452 les états de Suède lassés du joug Danois, élurent pour leur roi d'un commun consentement le grand maréchal *Charles Canutson*, *bonde* d'une maison qui subsiste encore.

Non moins lassés du joug des évêques, ils ordonnèrent qu'on ferait une recherche des biens que l'é-

glise avait envahis à la faveur des troubles. L'archevêque d'Upsal, nommé *Jean de Salstad*, assisté des six évêques de Suède & du clergé, excommunia le roi & le sénat dans une messe solemnelle, déposa ses ornemens sur l'autel; & prenant une cuirasse & une épée, sortit de l'église en commençant la guerre civile. Les évêques la continuèrent pendant sept ans. Ce ne fut depuis qu'une anarchie sanglante & une guerre perpétuelle entre les Suédois qui voulaient avoir un roi indépendant, & les Danois qui étaient presque toûjours les maitres. Le clergé tantôt armé pour la patrie, tantôt contr'elle, excommuniait, se battait & pillait. Il eût mieux valu pour la Suède d'être demeurée payenne que d'être devenue chrêtienne à ce prix.

Enfin les Danois l'ayant emporté sous leur roi *Jean* fils de *Christiern I*, les Suédois s'étant soumis, & s'étant depuis soulevés, ce roi *Jean* fit rendre par son sénat en Dannemarck un arrêt contre le sénat de Suède, par lequel tous les sénateurs Suédois étaient condamnés à perdre leur noblesse & leurs biens. Ce qui est fort singulier, c'est qu'il fit confirmer cet arrêt par l'empereur *Maximilien*, & que cet empereur écrivit aux états de Suède, qu'*ils eussent à obéir, qu'autrement il procéderait contr'eux selon les loix de l'empire.* Je ne sais comment l'abbé de *Vertot* a oublié dans ses *Révolutions de Suède* un fait aussi important, soigneusement recueilli par *Puffendorf*.

Ce fait prouve que les empereurs Allemands, ainsi que les papes, ont toûjours prétendu une jurisdiction universelle. Il prouve encor que le roi Danois voulait flatter *Maximilien*, dont en effet il obtint la fille pour son fils *Christiern II*. Voilà comme les droits s'établissent. La chancellerie de *Maximilien* écrivait aux Suédois comme celle de *Charlemagne* eût écrit aux peuples de Bénévent ou de la Guienne. Mais il falait avoir les armées & la puissance de *Charlemagne*.

Ce *Christiern II* après la mort de son père, prit des mesures différentes. Au-lieu de demander un arrêt à la chambre impériale, il obtint de *François I* roi de France, trois mille hommes. Jamais les Français jusqu'alors n'étaient entrés dans les querelles du Nord. Il est vraisemblable que *François I*, qui aspirait à l'empire, voulait se faire un appui du Dannemarck. Les troupes Françaises combattirent en Suède sous *Christiern*, mais elles en furent bien mal récompensées: congédiées sans paye, poursuivies dans leur retour par les paysans, il n'en revint pas trois cent hommes en France; suite ordinaire parmi nous de toute expédition qui se fait trop loin de sa patrie.

Nous verrons dans l'article du luthéranisme quel tyran était *Christiern*. Un de ses crimes fut la source de son châtiment qui lui fit perdre trois royaumes. Il venait de faire un accord avec un administrateur créé par les états de Suède, nommé *Stenon Sture*. *Christiern* semblait moins craindre cet administrateur, que le jeune *Gustave Vasa*, neveu du roi *Canutson*, prince d'un courage entreprenant, le héros & l'idole de la Suède. Il feignit de vouloir conférer avec l'administrateur dans Stockholm, & demanda qu'on lui amenât sur sa flotte à la rade de la ville le jeune *Gustave* & six autres ôtages.

A peine furent-ils sur son vaisseau qu'il les fit mettre aux fers, & fit voile en Dannemarck avec sa proie. Alors il prépara tout pour une guerre ouverte. Rome se mêlait de cette guerre. Voici comme elle y entra, & comme elle fut trompée.

Troll archevêque d'Upsal, dont je rapporterai les cruautés en parlant du luthéranisme, élu par le clergé, confirmé par *Léon X*, & lié d'intérêt avec *Christiern*, avait été déposé par les états de Suède en 1517, & condamné à faire pénitence dans un monastère. Les états furent excommuniés par le pape selon le stile or-

dinaire. Cette excommunication, qui n'était rien par elle-même, était beaucoup par les armes de *Christiern*.

Il y avait alors en Dannemarck un légat du pape nommé *Arcemboldi*, qui avait vendu les indulgences dans les trois royaumes. Telle avait été son adresse & telle l'imbécillité des peuples, qu'il avait tiré près de deux millions de florins de ces pays les plus pauvres de l'Europe. Il allait les faire passer à Rome. *Christiern* les prit, pour faire, disait-il, la guerre à des excommuniés. Sa guerre fut heureuse. Il fut reconnu roi, & l'archevêque *Troll* fut rétabli.

C'est après ce rétablissement que le roi & son primat donnèrent dans Stockholm cette fête funeste, dans laquelle ils firent égorger le sénat entier & tant de citoyens. Cependant *Gustave* s'était échappé de sa prison, & avait repassé en Suède. Il fut obligé de se cacher quelque tems dans les montagnes de la Dalécarlie, déguisé en paysan. Il travailla même aux mines, soit pour subsister, soit pour se mieux déguiser. Mais enfin il se fit connaître à ces hommes sauvages, qui détestaient d'autant plus la tyrannie, que toute politique était inconnue à leur simplicité rustique. Ils le suivirent, & *Gustave Vasa* se vit bientôt à la tête d'une armée. L'usage des armes à feu n'était point encor connu de ces hommes grossiers, & peu familier au reste des Suédois. C'est ce qui avait donné toûjours aux Danois la supériorité. Mais *Gustave* ayant fait acheter sur son crédit des mousquets à Lubeck, combattit bientôt avec des armes égales.

Lubeck ne fournit pas seulement des armes, elle envoya des troupes; sans quoi *Gustave* eût eu bien de la peine à réussir. C'était une simple ville de marchands de qui dépendait la destinée de la Suède. *Christiern* était alors en Dannemarck. L'archevêque d'Upsal soutint tout le poids de la guerre contre le libérateur. Enfin, ce qui n'est pas ordinaire, le parti le plus juste

l'emporta. *Gustave* après des avantures malheureuses battit les lieutenans du tyran, & fut maître d'une partie du pays.

Christiern furieux, qui dès longtems avait en son pouvoir à Copenhague la mère & la sœur de *Gustave*, fit une action, qui même après ce qu'on a vu de lui, parait d'une atrocité presque incroyable. Il fit jetter, dit-on, ces deux princesses dans la mer, enfermées dans un sac l'une & l'autre. Il y a des auteurs qui disent qu'on se contenta de les menacer de ce supplice.

Ce tyran savait ainsi se venger, mais il ne savait pas combattre. Il assassinait des femmes, & il n'osait aller en Suède faire tête à *Gustave*. Non moins cruel envers ses Danois qu'envers ses ennemis, il fut bientôt aussi exécrable au peuple de Copenhague qu'aux Suédois.

Ces Danois en possession alors d'élire leurs rois, avaient le droit de punir un tyran. Les premiers qui renoncèrent à sa domination furent ceux de Jutland, du duché de Schlesvich, & de la partie du Holstein qui appartenait à *Christiern*. Son oncle *Fréderic*, duc de Holstein, profita du juste soulévement des peuples. La force appuya le droit. Tous les habitans de ce qui composait autrefois la Chersonèse Cimbrique, firent signifier au tyran l'acte de sa déposition autentique par le premier magistrat de Jutland.

Ce chef de justice intrépide, osa porter à *Christiern* sa sentence dans Copenhague même. Le tyran voyant tout le reste de l'état ébranlé, haï de ses propres officiers, n'osant se fier à personne, reçut dans son palais, comme un criminel, son arrêt, qu'un seul homme désarmé lui signifiait. Il faut conserver à la postérité le nom de ce magistrat; il s'appellait Mons. *Mon nom*, disait-il, *devrait être écrit sur la porte de tous les méchans princes*. Le Dannemarck obéit à l'arrêt. Il n'y a

point d'exemple d'une révolution si juste, si subite, & si tranquille. Le roi se dégrada lui-même en fuyant, & se retira en Flandre dans les états de *Charles-Quint* son beau-frère, dont il implora longtems le secours.

Son oncle *Fréderic* fut élu dans Copenhague roi de Dannemarck, de Norvège & de Suède ; mais il n'eut de la couronne de Suède que le titre. *Gustave Vasa*, ayant pris dans le même tems Stockholm, fut élu roi par les Suédois, & sut défendre le royaume qu'il avait délivré. *Christiern*, avec son archevêque *Troll*, errant comme lui, fit au bout de quelques années une tentative pour rentrer dans quelques-uns de ses états. Il avait la ressource que donnent toûjours les mécontens d'un nouveau règne. Il y en eut en Dannemarck : il y en eut en Suède. Il passa avec eux en Norvège. Le roi *Gustave* avait changé la religion des Suédois. Le roi *Fréderic* permettait que les Danois en changeassent. *Christiern* se déclarait bon catholique : mais n'en étant ni meilleur prince, ni meilleur général, ni plus aimé, il ne fit qu'un effort inutile.

Abandonné bientôt de tout le monde, il se laissa mener en Dannemarck en 1532, & finit ses jours en prison. L'empereur *Charles-Quint* son beau-frère qui ébranla l'Europe, ne fut pas assez puissant pour le seconder. L'archevêque *Troll* d'une ambition inquiète, ayant armé la ville de Lubeck contre le Dannemarck, mourut de ses blessures plus glorieusement que *Christiern* ; dignes l'un & l'autre d'une fin plus tragique.

Gustave libérateur de son pays, jouït assez paisiblement de sa gloire. Il fit le premier connaître aux nations étrangères de quel poids la Suède pouvait être dans les affaires de l'Europe, dans un tems où la politique européane prenait une nouvelle face, & où

où l'on commençait à vouloir établir la balance du pouvoir.

François I fit une alliance avec lui, & même, tout luthérien qu'était *Gustave*, il lui envoya le collier de son ordre malgré les statuts. *Gustave* le reste de sa vie se fit une étude de régler l'état. Il falut user de sa prudence pour que la religion qu'il avait détruite, ne troublât par son gouvernement. Les Dalécarliens qui l'avaient aidé les premiers à monter sur le trône, furent les premiers à l'inquiéter. Leur rusticité farouche les attachait aux anciens usages de leur église; ils n'étaient catholiques que comme ils étaient barbares, par la naissance, & par l'éducation. On en peut juger par une requête qu'ils lui présentèrent; ils demandèrent que le roi ne portât point d'habits découpés à la mode de France, & qu'on fît brûler tous les citoyens qui feraient gras le vendredi. C'était presque la seule chose à quoi ils distinguaient les catholiques des luthériens.

Le roi étouffa tous ces mouvemens, établit avec adresse sa religion en conservant des évêques, & en diminuant leurs revenus & leur pouvoir. Les anciennes loix de l'état furent respectées; il fit déclarer son fils *Fréderic* son successeur par les états en 1544, & même il obtint que la couronne resterait dans sa maison, à condition que si sa race s'éteignait, les états rentreraient dans le droit d'élection; que s'il ne restait qu'une princesse, elle aurait une dot sans prétendre à la couronne.

Voilà dans quelle situation étaient les affaires du Nord du tems de *Charles-Quint*. Les mœurs de tous ces peuples étaient simples, mais dures; on n'en était que moins vertueux pour être plus ignorant. Les titres de comte, de marquis, de baron, de chevalier, & la plûpart des symboles de la vanité, n'avaient point pénétré chez les Suédois, & peu chez les Danois; mais aussi les inventions utiles y étaient igno-

rées. Ils n'avaient ni commerce réglé, ni manufactures. Ce fut *Gustave Vasa*, qui en tirant les Suédois de l'obscurité, anima aussi les Danois par son exemple.

DE LA HONGRIE.

La Hongrie se gouvernait entiérement comme la Pologne : elle élisait ses rois dans ses diètes. Le palatin de Hongrie avait la même autorité que le primat Polonais ; & de plus il était juge entre le roi & la nation. Telle avait été autrefois la puissance ou le droit du palatin de l'empire, du maire du palais de France, du justicier d'Arragon. On voit que dans toutes les monarchies l'autorité des rois commença toûjours par être balancée. On voulut des monarques, mais jamais de despotes.

Les nobles avaient les mêmes privilèges qu'en Pologne, je veux dire d'être impunis, & de disposer de leurs serfs : la populace était esclave. La force de l'état était dans la cavalerie, composée de nobles & de leurs suivans : l'infanterie était un ramas de paysans sans ordre, qui combattaient dans le tems qui suit les semailles, jusqu'à celui de la moisson.

On se souvient, que vers l'an 1000 la Hongrie reçut le christianisme. Le chef des Hongrois *Etienne*, qui voulait être roi, se servit de la force & de la religion. Le pape *Silvestre II* lui donna le titre de roi, & même de roi apostolique. Des auteurs prétendent que ce fut *Jean XVIII* ou *XIX* qui conféra ces deux honneurs à *Etienne* en 1003 ou 1004. De telles discussions ne sont pas le but de mes recherches. Il me suffit de considérer que c'est pour avoir donné ce titre dans une bulle, que les papes prétendaient exiger des tributs de la Hongrie, & c'est en vertu de ce mot *apostolique* que les rois de Hongrie prétendaient donner tous les bénéfices du royaume.

On voit qu'il y a des préjugés par lesquels les rois & les nations entières se gouvernent. Le chef d'une nation guerrière n'avait osé prendre le titre de roi sans la permission du pape. Ce royaume & celui de Pologne étaient gouvernés sur le modèle de l'empire Allemand. Cependant les rois de Pologne & de Hongrie, qui ont fait enfin des comtes, n'osèrent jamais faire des ducs; loin de prendre le titre de *Majesté*, on les appellait alors *Votre excellence.*

Les empereurs regardaient même la Hongrie comme un fief de l'empire. En effet *Conrad le salique* avait reçu un hommage & un tribut du roi *Pierre*; & les papes de leur côté soutenaient qu'ils devaient donner cette couronne, parce qu'ils avaient les premiers appellé du nom de *roi* le chef de la nation Hongroise.

Il faut un moment remonter ici au tems où la maison de *France*, qui a fourni des rois au Portugal, à l'Angleterre, à Naples, vit aussi ses rejettons sur le trône de Hongrie.

Vers l'an 1290 le trône étant vacant, l'empereur *Rodolphe de Habsbourg* en donna l'investiture à son fils *Albert d'Autriche*, comme s'il eût donné un fief ordinaire. Le pape *Nicolas IV* de son côté conféra le royaume comme un bénéfice, au petit-fils de ce fameux *Charles d'Anjou* frère de *St. Louis*, roi de Naples & de Sicile. Ce neveu de *St. Louis* était appellé *Charles Martel*, & il prétendait le royaume parce que sa mère *Marie de Hongrie* était sœur du roi Hongrois dernier mort. Ce n'est pas chez les peuples libres un titre pour régner que d'être parent de leurs rois. La Hongrie ne prit pour maître ni celui que nommait l'empereur, ni celui que lui donnait le pape. Elle choisit *André*, surnommé *le Vénitien* parce qu'il s'était marié à Venise, prince qui d'ailleurs était du sang royal. Il y eut des excom-

Elizabeth & fa fille *Marie*, après avoir vécu en intelligence autant qu'il était poffible avec celui qui poffédait leur couronne, l'invitent chez elles, & le font affaffiner en leur préfence. Elles foulèvent le peuple en leur faveur; & la jeune *Marie*, toûjours conduite par fa mère, reprend la couronne.

Quelque tems après *Elizabeth* & *Marie* voyagent dans la baffe Hongrie. Elles paffent imprudemment fur les terres d'un comte de *Hornac* ban de Croatie. Ce ban était ce qu'on appelle en Hongrie *comte fuprême*, commandant les armées & rendant la juftice. Il était attaché au roi affaffiné. Lui était-il permis ou non de venger la mort de fon roi? Il ne délibéra pas, & parut confulter la juftice dans la cruauté de fa vengeance. Il fait le procès aux deux reines, fait noyer *Elizabeth*, & garde *Marie* en prifon comme la moins criminelle.

Dans le même tems *Sigifmond*, qui depuis fut empereur, entrait en Hongrie, & venait époufer la reine *Marie*. Le ban de Croatie fe crut affez puiffant, & fut affez hardi, pour lui amener lui-même cette reine dont il avait fait noyer la mère. Il femble qu'il crut n'avoir fait qu'un acte de juftice févère. Mais *Sigifmond* le fit tenailler & mourir dans les tourmens. Sa mort fouleva la nobleffe Hongroife, & ce règne ne fut qu'une fuite de troubles & de factions.

On peut régner fur beaucoup d'états, & n'être pas un puiffant prince. Ce *Sigifmond* fut à la fois empereur, roi de Bohéme & de Hongrie. Mais en Hongrie il fut battu par les Turcs, & mis une fois en prifon par fes fujets révoltés. En Bohême il fut prefque toûjours en guerre contre les huffites; & dans l'empire fon autorité fut prefque toûjours contrebalancée par les privilèges des princes & des villes.

En 1438 *Albert d'Autriche* gendre de *Sigifmond*,

fut le premier prince de la maiſon d'*Autriche* qui régna ſur la Hongrie.

Il fut, comme *Sigiſmond*, empereur & roi de Bohême : mais il ne régna que trois ans. Ce règne ſi court fut la ſource des diviſions inteſtines, qui jointes aux irruptions des Turcs, ont dépeuplé la Hongrie, & en ont fait une des malheureuſes contrées de la terre.

Les Hongrois toûjours libres, ne voulurent point pour leur roi d'un enfant que laiſſait *Albert d'Autriche*, & ils choiſirent cet *Uladislas*, ou *Ladislas*, roi de Pologne, que nous avons vu perdre en 1444 la bataille de Varnes avec la vie.

Frèderic III d'Autriche, empereur d'Allemagne en 1440, ſe dit roi de Hongrie, & ne le fut jamais. Il garda dans Vienne le fils d'*Albert d'Autriche*, que j'appellerai *Ladislas Albert*, pour le diſtinguer de tant d'autres, tandis que le fameux *Jean Huniade* tenait tête en Hongrie à *Mahomet II* vainqueur de tant d'états. Ce *Jean Huniade* n'était pas roi, mais il était général chéri d'une nation libre & guerrière, & nul roi ne fut auſſi abſolu que lui.

Après ſa mort la maiſon d'*Autriche* eut la couronne de Hongrie. Ce *Ladislas Albert* fut élu. Il fit périr par la main du bourreau un des fils de ce *Jean Huniade* vengeur de la patrie. Mais chez les peuples libres la tyrannie n'eſt pas impunie. *Ladislas Albert d'Autriche* fut chaſſé de ce trône ſouillé d'un ſi beau ſang, & paya par l'exil ſa cruauté.

Il reſtait un fils de ce grand *Huniade* : ce fut *Mathias Corvin*, que les Hongrois ne tirèrent qu'à force d'argent des mains de la maiſon d'*Autriche*. Il combattit & l'empereur *Frèderic III*, auquel il enleva

l'Autriche, & les Turcs qu'il chaſſa de la haute Hongrie.

Après ſa mort arrivée en 1490, la maiſon d'*Autriche* voulut toûjours ajouter la Hongrie à ſes autres états. L'empereur *Maximilien* rentré dans Vienne ne put obtenir ce royaume. Il fut déféré à un roi de Bohême nommé encor *Ladislas*, que j'appellerai *Ladislas de Bohême.*

Les Hongrois en ſe choiſiſſant ainſi leurs rois, reſtraignaient toûjours leur autorité, à l'exemple des nobles en Pologne, & des électeurs de l'empire. Mais il faut avouer que les nobles de Hongrie étaient de petits tyrans, qui ne voulaient point être tyranniſés. Leur liberté était une indépendance funeſte, & ils réduiſaient le reſte de la nation à un eſclavage ſi miſérable, que tous les habitans de la campagne ſe ſoulevèrent contre des maîtres trop durs. Cette guerre civile, qui dura quatre années, affaiblit encor ce malheureux royaume. La nobleſſe mieux armée que le peuple, & poſſédant tout l'argent, eut enfin le deſſus; & la guerre finit par le redoublement des chaînes du peuple, qui eſt encor réellement eſclave de ſes ſeigneurs.

Un pays ſi longtems dévaſté, & dans lequel il ne reſtait qu'un peuple eſclave & mécontent, ſous des maîtres preſque toûjours diviſés, ne pouvait plus réſiſter par lui-même aux armes des ſultans Turcs. Auſſi quand le jeune *Louis II* fils de ce *Ladislas de Bohême*, & beau-frère de l'empereur *Charles-Quint*, voulut ſoutenir les efforts de *Soliman*, toute la Hongrie ne put dans cette extrême néceſſité lui fournir une armée de trente mille combattans. Un cordelier nommé *Tomoré*, général de cette armée dans laquelle il y avait cinq évêques, promit la victoire au roi *Louis*. L'armée fut détruite à la célèbre journée de Mohats en 1526. Le roi fut tué, & *Soliman* vainqueur

parcourut tout ce royaume malheureux, dont il emmena plus de deux cent mille captifs.

En vain la nature a placé dans ce pays des mines d'or, & les vrais tréſors des bleds & des vins ; en vain elle y forme des hommes robuſtes, bien-faits, ſpirituels ; on ne voyait preſque plus qu'un vaſte déſert, des villes ruinées, des campagnes dont on labourait une partie les armes à la main, des villages creuſés ſous terre où les habitans s'enſeveliſſaient avec leurs grains & leurs beſtiaux, une centaine de châteaux fortifiés, dont les poſſeſſeurs diſputaient la ſouveraineté aux Turcs & aux Allemands.

Il y avait encor pluſieurs beaux pays de l'Europe dévaſtés, incultes, inhabités, tels que la moitié de la Dalmatie, le nord de la Pologne, les bords du Tanaïs, la fertile contrée de l'Ukraine, tandis qu'on allait chercher des terres dans un nouvel univers & aux bornes de l'ancien.

DE L'ECOSSE.

Dans ce tableau du gouvernement politique du Nord, je ne dois pas oublier l'Ecoſſe, dont je parlerai encor en traitant de la religion.

L'Ecoſſe entrait un peu plus que le reſte dans le ſyſtême de l'Europe, parce que cette nation ennemie des Anglais qui voulaient la dominer, était alliée de la France depuis longtems. Il n'en coûtait pas beaucoup aux rois de France pour faire armer les Ecoſſais. On voit que *François I* n'envoya que trente mille écus (qui font aujourd'hui cent trente mille de nos livres) au parti qui devait en 1543 faire déclarer la guerre aux Anglais. En effet l'Ecoſſe eſt ſi pauvre, qu'aujourd'hui qu'elle eſt réunie à l'Angleterre, elle ne paye que la quarantiéme partie des ſubſides des deux royaumes. (*a*)

(*a*) Ceci était écrit en 1740.

Un état pauvre, voisin d'un état riche, est à la longue vénal. Mais tandis que cette province ne se vendit point, elle fut redoutable. Les Anglais qui subjuguèrent si aisément l'Irlande sous *Henri II*, ne purent dominer en Ecosse. *Edouard III* grand guerrier & adroit politique, la domta, mais ne put la garder. Il y eut toûjours entre les Ecossais & les Anglais une inimitié & une jalousie pareille à celle qu'on voit aujourd'hui entre les Portugais & les Espagnols. La maison des *Stuarts* régnait sur l'Ecoss depuis 1370. Jamais maison n'a été plus infortunée. *Jacques I* après avoir été prisonnier en Angleterre dix-huit années, fut assassiné par ses sujets en 1444. *Jacques II* fut tué dans une expédition malheureuse à Roxboroug à l'âge de vingt-neuf ans. *Jacques III* n'en ayant pas encor trente-cinq, fut tué par ses sujets en bataille rangée. *Jacques IV*, gendre du roi d'Angleterre *Henri VII*, périt âgé de trente-neuf ans en 1513 dans une bataille contre les Anglais, après un règne très malheureux. *Jacques V* mourut dans la fleur de son âge à trente ans en 1542.

Nous verrons la fille de *Jacques V*, plus malheureuse que tous ses prédécesseurs, augmenter le nombre des reines mortes par la main des bourreaux. *Jacques VI* son fils ne fut roi d'Ecosse, d'Angleterre & d'Irlande, que pour jetter par sa faiblesse les fondemens des révolutions qui ont porté la tête de *Charles I* sur un échaffaut, qui ont fait languir *Jacques VII* dans l'exil, & qui tiennent encor cette famille infortunée errante loin de sa patrie. Le tems le moins funeste de cette maison était celui de *Charles-Quint* & de *François I*. C'était alors que régnait *Jacques V* père de *Marie Stuart*, & qu'après sa mort sa veuve *Marie de Lorraine*, mère de *Marie Stuart*, eut la régence du royaume. Les troubles ne commencèrent à naître que sous la régence de cette *Marie de Lorraine* : & la religion, comme on le verra, en fut le premier prétexte.

Je n'étendrai pas davantage ce recensement des royaumes du Nord au seiziéme siécle. J'ai déja exposé en quels termes étaient ensemble l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie, l'Espagne. Ainsi je me suis donné une connaissance préliminaire des intérêts du nord & du midi. Il faut voir plus particuliérement ce que c'était que l'empire.

CHAPITRE CENT-VINGTIÉME.

De l'Allemagne & de l'empire, aux quinziéme & seiziéme siécles.

LE nom d'empire d'Occident subsistait toûjours. Ce n'était guères depuis très longtems qu'un titre onéreux; & il y parut bien, puisque l'ambitieux *Edouard III* à qui les électeurs l'offrirent en 1348, n'en voulut point. L'empereur *Charles IV* regardé comme le législateur de l'empire, ne put obtenir du pape *Innocent VI* & des barons Romains, la permission de se faire couronner empereur à Rome, qu'à condition qu'il ne coucherait pas dans la ville. Sa fameuse *bulle d'or* mit quelque ordre dans l'anarchie de l'Allemagne. Le nombre des électeurs fut fixé par cette loi, qu'on regarda comme fondamentale, & à laquelle on a dérogé depuis. De son tems les villes impériales eurent voix délibérative dans les diètes. Toutes les villes de la Lombardie étaient réellement libres; & l'empire ne conservait sur elles que des droits. Chaque seigneur continua d'être souverain dans ses terres en Allemagne & en Lombardie pendant tous les régnes suivans.

Les tems de *Venceslas*, de *Robert*, de *Josse*, de *Sigismond*, furent des tems obscurs, où l'on ne voit aucune trace de la majesté de l'empire, excepté dans le concile de Constance que *Sigismond* convoqua, &

où il parut dans toute ſa gloire ; mais dont il ſortit avec la honte d'avoir violé le droit des gens en laiſſant brûler *Jean Hus* & *Jérôme de Prague.*

Les empereurs n'avaient plus de domaines ; ils les avaient cédés aux évêques & aux villes, tantôt pour ſe faire un appui contre les ſeigneurs des grands fiefs, tantôt pour avoir de l'argent. Il ne leur reſtait que la ſubvention des mois romains ; taxe qu'on ne payait qu'en tems de guerre, & pour la vaine cérémonie de la couronne, & du voyage de Rome. Il était donc abſolument néceſſaire d'élire un chef puiſſant par lui-même ; & ce fut ce qui mit le ſceptre dans la maiſon d'*Autriche.* Il falait un prince dont les états puſſent d'un côté communiquer à l'Italie, & de l'autre réſiſter aux inondations des Turcs. L'Allemagne trouvait cet avantage avec *Albert II* duc d'Autriche, roi de Bohême & de Hongrie ; & c'eſt ce qui fixa la dignité impériale dans ſa maiſon : le trône y fut héréditaire ſans ceſſer d'être électif. *Albert* & ſes ſucceſſeurs furent choiſis, parce qu'ils avaient de grands domaines ; & *Rodolphe de Habsbourg*, tige de cette maiſon, avait été élu parce qu'il n'en avait point. La raiſon en eſt palpable. *Rodolphe* fut choiſi dans un tems où les maiſons de *Saxe* & de *Souabe* avaient fait craindre le deſpotiſme, & *Albert II*, dans un tems où l'on croyait la maiſon d'*Autriche* aſſez puiſſante pour défendre l'empire, & non aſſez pour l'aſſervir.

Fréderic III eut l'empire à ce titre. L'Allemagne de ſon tems fut dans la langueur & dans la tranquillité. Il ne fut pas auſſi puiſſant qu'il aurait pu l'être ; & nous avons vu qu'il était bien loin d'être *ſouverain de la chrêtienté*, comme le porte ſon épitaphe.

Maximilien I n'étant encor que roi des Romains, commença la carrière la plus glorieuſe par la victoire de Guinegaſte en Flandre qu'il remporta contre les Français en 1479, & par le traité de 1492, qui lui aſ-

fura la Franche-Comté, l'Artois, & le Charolois. Mais ne tirant rien des Pays-Bas qui appartenaient à fon fils *Philippe le beau*, rien des peuples de l'Allemagne, & peu de chofe de fes états tenus en échec par la France, il n'aurait jamais eu de crédit en Italie fans la ligue de Cambrai, & fans *Louis XII* qui travailla pour lui.

D'abord le pape & les Vénitiens l'empêchèrent en 1508 de venir fe faire couronner à Rome, & il prit le titre d'*empereur élu*, ne pouvant être empereur couronné par le pape. On le vit depuis la ligue de Cambrai recevoir en 1513 une folde de cent écus par jour du roi d'Angleterre *Henri VIII*. Il avait dans fes états d'Allemagne des hommes avec lefquels on pouvait combattre des Turcs; mais il n'avait pas les tréfors avec lefquels la France, l'Angleterre & l'Italie combattaient alors.

L'Allemagne était devenue véritablement une république de princes & de villes, quoique le chef s'expliquât dans fes édits en maître abfolu de l'univers. Elle était dès l'an 1500 divifée en dix cercles, & les directeurs de ces cercles, étant des princes fouverains, les généraux & les colonels des cercles étant payés par les provinces, & non par l'empereur, cet établiffement, qui liait toutes les parties de l'Allemagne enfemble, en affurait la liberté. La chambre impériale, qui jugeait en dernier reffort, payée par les princes & par les villes, & ne réfidant point dans les domaines particuliers du monarque, était encor un appui de la liberté publique. Il eft vrai qu'elle ne pouvait jamais mettre fes arrêts à exécution contre de grands princes, à moins que l'Allemagne ne la fecondât; mais cet abus même de la liberté en prouvait l'exiftence. Cela eft fi vrai, que la cour aulique, qui prit fa forme en 1512, & qui ne dépendait que des empereurs, fut bientôt le plus ferme appui de leur autorité.

L'Allemagne ſous cette forme de gouvernement était alors auſſi heureuſe qu'aucun autre état du monde. Peuplée d'une nation guerrière & capable des plus grands travaux militaires, il n'y avait pas d'apparence que les Turcs puſſent jamais la ſubjuguer. Son terrain eſt aſſez bon & aſſez bien cultivé pour que ſes habitans n'en cherchaſſent pas d'autres, comme autrefois ; & ils n'étaient ni aſſez riches, ni aſſez pauvres, ni aſſez unis pour conquérir toute l'Italie.

Mais quel était alors le droit ſur l'Italie, & ſur l'empire Romain ? Le même que celui des *Othons*, & de la maiſon impériale de *Souabe* ; le même qui avait coûté tant de ſang, & qui avait ſouffert tant d'altérations, depuis que *Jean XII* patrice de Rome auſſi-bien que pape, au-lieu de réveiller le courage des anciens Romains, avait eu l'imprudence d'appeller les étrangers. Rome ne pouvait que s'en repentir, & depuis ce tems il y eut toûjours une guerre ſourde entre l'empire & le ſacerdoce, auſſi-bien qu'entre les droits des empereurs, & les libertés des provinces d'Italie. Le titre de *Céſar* n'était qu'une ſource de droits conteſtés, de diſputes indéciſes, de grandeur apparente & de faibleſſe réelle. Ce n'était plus le tems où les *Othons* faiſaient des rois & leur impoſaient des tributs. Si le roi de France *Louis XII* s'était entendu avec les Vénitiens au-lieu de les battre, jamais probablement les empereurs ne ſeraient revenus en Italie. Mais il falait néceſſairement, par les diviſions des princes Italiens, & par la nature du gouvernement pontifical, qu'une grande partie de ce pays fût toûjours la proie des étrangers.

CHAPITRE CENT-VINGT-UNIÉME.

Usages des quinzième & seizième siècles, & de l'état des beaux arts.

ON voit qu'en Europe il n'y avait guères de souverains absolus. Les empereurs avant *Charles-Quint* n'avaient osé prétendre au despotisme. Les papes étaient beaucoup plus maîtres à Rome qu'auparavant, mais moins dans l'église. Les couronnes de Hongrie & de Bohême étaient encor électives, ainsi que toutes celles du Nord ; & l'élection suppose nécessairement un contrat entre le roi & la nation. Les rois d'Angleterre ne pouvaient ni faire des loix, ni en abuser sans le concours du parlement. *Isabelle* en Castille avait respecté les privilèges des *Cortes*, qui sont les états du royaume. *Ferdinand le catholique* n'avait pu en Arragon détruire l'autorité du justicier, qui se croyait en droit de juger les rois. La France seule depuis *Louis XI* s'était tournée en état purement monarchique, gouvernement heureux lorsqu'un roi tel que *Louis XII* répara, par son amour pour son peuple, toutes les fautes qu'il commit avec les étrangers ; mais gouvernement le pire de tous sous un roi faible ou méchant.

La police générale de l'Europe s'était perfectionnée, en ce que les guerres particulières des seigneurs féodaux n'étaient plus permises nulle part par les loix ; mais il restait l'usage des duels.

Les décrets des papes, toûjours sages, & de plus toûjours utiles à la chrétienté dans ce qui ne concernait pas leurs intérêts personnels, anathématisaient ces combats : mais plusieurs évêques les permettaient. Les parlemens de France les ordonnaient quelquefois, témoin celui de *Legris* & de *Carrouge* sous *Charles VI*.

Il se fit beaucoup de duels depuis assez juridiquement. Le même abus était aussi appuyé en Allemagne, en Italie, & en Espagne, par des formes regardées comme essentielles. On ne manquait pas surtout de se confesser & de communier avant de se préparer au meurtre. Le bon chevalier *Bayard* faisait toûjours dire une messe lorsqu'il allait se battre en duel. Les combattans choisissaient un parrain, qui prenait soin de leur donner des armes égales, & surtout de voir s'ils n'avaient point sur eux quelques enchantemens; car rien n'était plus crédule qu'un chevalier.

On vit quelquefois de ces chevaliers partir de leurs pays pour aller chercher un duel dans un autre, sans autre raison que l'envie de se signaler. On a vu que le duc *Jean de Bourbonnois* fit déclarer en 1414, *Qu'il irait en Angleterre avec seize chevaliers combattre à outrance pour éviter l'oisiveté, & pour mériter la grace de la très belle dont il est serviteur.*

Les tournois quoiqu'encor condamnés par les papes, étaient partout en usage. On les appellait toûjours *Ludi Gallici*, parce que *Géofroi de Preuilly* en avait rédigé les loix au onziéme siécle. Il y avait eu plus de cent chevaliers tués dans ces jeux, & ils n'en étaient que plus en vogue. C'est ce qui a été détaillé au chapitre des *tournois*.

L'art de la guerre, l'ordonnance des armées, les armes offensives & défensives, étaient tout autres encor qu'aujourd'hui.

L'empereur *Maximilien* avait mis en usage les armes de la phalange Macédonienne, qui étaient des piques de dix-huit pieds : les Suisses s'en servirent dans les guerres du Milanais, mais ils les quittèrent pour l'espadon à deux mains.

Les arquebuses étaient devenues une arme offensive indispensable contre ces remparts d'acier dont chaque

que gendarme était couvert. Il n'y avait guères de casque & de cuirasse à l'épreuve de ces arquebuses. La gendarmerie, qu'on appellait *la bataille*, combattait à pied comme à cheval : celle de France au quinziéme siécle était la plus estimée.

L'infanterie Allemande & l'Espagnole étaient réputées les meilleures. Le cri d'armes était aboli presque partout. Il y a eu des modes dans la guerre comme dans les habillemens.

Quant au gouvernement des états, je vois des cardinaux presque à la tête de tous les royaumes. C'est en Espagne un *Ximénès* sous *Isabelle*, qui après la mort de sa reine est régent du royaume, qui toûjours vêtu en cordelier, met son faste à fouler sous ses sandales le faste espagnol ; qui lève une armée à ses propres dépens, la conduit en Afrique & prend Oran ; qui enfin est absolu, jusqu'à ce que le jeune *Charles-Quint* le renvoye à son archevêché de Tolède, & le fasse mourir de douleur.

On voit *Louis XII* gouverné par le cardinal *d'Amboise*. *François I* a pour ministre le cardinal *Duprat*. *Henri VIII* est pendant vingt ans soumis au cardinal *Volsey* fils d'un boucher, homme aussi fastueux que *d'Amboise*, qui comme lui voulut être pape, & qui n'y réussit pas mieux. *Charles-Quint* prit pour son ministre en Espagne, son précepteur le cardinal *Adrien*, que depuis il fit pape : & le cardinal *Granvelle* gouverna ensuite la Flandre. Le cardinal *Martinusius* fut maître en Hongrie sous *Ferdinand* frère de *Charles-Quint*.

Si tant d'ecclésiastiques ont régi des états tous militaires, ce n'est pas seulement parce que les rois se fiaient plus aisément à un prêtre qu'ils ne craignaient point, qu'à un général d'armée qu'ils redoutaient ; c'est encor parce que ces hommes d'église étaient souvent

plus inſtruits, plus propres aux affaires, que les généraux & les courtiſans.

Ce ne fut que dans ce ſiécle que les cardinaux ſujets des rois commencèrent à prendre le pas ſur les chanceliers. Ils le diſputaient aux électeurs, & le cédaient en France & en Angleterre aux chanceliers de ces royaumes; & c'eſt encor une des contradictions que les uſages de l'orgueil avaient introduites dans la république chrêtienne. Les regiſtres du parlement d'Angleterre font foi que le chancelier *Varbam* précéda le cardinal *Volſey* juſqu'à l'année 1516.

Le terme de *Majeſté* commençait à être affecté par les rois. Leurs rangs étaient réglés à Rome. L'empereur avait ſans contredit les premiers honneurs. Après lui venait le roi de France ſans aucune concurrence: la Caſtille, l'Aragon, le Portugal, la Sicile alternaient avec l'Angleterre: puis venaient l'Ecoſſe, la Hongrie, la Navarre, Chypre, la Bohême, & la Pologne. Le Dannemarck & la Suède étaient les derniers. Ces préſéances cauſèrent depuis de violens démêlés. Preſque tous les rois ont voulu être égaux; mais aucun n'a jamais conteſté le premier rang aux empereurs; ils l'ont conſervé en perdant leur puiſſance.

Tous les uſages de la vie civile différaient des nôtres; le pourpoint & le petit manteau étaient devenus l'habit de toutes les cours. Les hommes de robe portaient partout la robe longue & étroite, les marchands une petite robe qui deſcendait à la moitié des jambes.

Il n'y avait ſous *François I* que deux coches dans Paris, l'un pour la reine, l'autre pour *Diane de Poitiers*. Hommes & femmes allaient à cheval.

Les richeſſes étaient tellement augmentées, que *Henri VIII* roi d'Angleterre promit en 1519 une dot

de trois cent trente-trois mille écus d'or à sa fille *Marie*, qui devait épouser le fils aîné de *François I.* On n'en avait jamais donné une si forte.

L'entrevue de *François I* & de *Henri* fut longtems célèbre par sa magnificence. Leur camp fut appellé *le camp du drap d'or :* mais cet appareil passager, & cet effort de luxe, ne supposait pas cette magnificence générale, & ces commodités d'usage si supérieures à la pompe d'un jour, & qui sont aujourd'hui si communes. L'industrie n'avait point changé en palais somptueux les cabanes de bois & de plâtre qui formaient les rues de Paris. Londres était encor plus mal bâtie, & la vie y était plus dure. Les plus grands seigneurs menaient à cheval leurs femmes en croupe à la campagne. C'était ainsi que voyageaient toutes les princesses, couvertes d'une cappe de toile cirée dans les saisons pluvieuses. On n'allait point autrement aux palais des rois. Cet usage se conserva jusqu'au milieu du dix-septiéme siécle. La magnificence de *Charles-Quint*, de *François I*, de *Henri VIII*, de *Léon X*, n'étaient que pour les jours d'éclat & de solemnité. Aujourd'hui les spectacles journaliers, la foule des chars dorés, les milliers de fanaux qui éclairent pendant la nuit les grandes villes, forment un plus beau spectacle, & annoncent plus d'abondance, que les plus brillantes cérémonies des monarques du seiziéme siécle.

On commençait dès le tems de *Louis XII* à substituer aux fourrures précieuses les étoffes d'or & d'argent qui se fabriquaient en Italie. Il n'y en avait point encor à Lyon. L'orfévrerie était grossière. *Louis XII* l'ayant défendue dans son royaume par une loi somptuaire indiscrète, les Français firent venir leur argenterie de Venise. Les orfêvres de France furent réduits à la pauvreté, & *Louis XII* révoqua sagement la loi.

François I, devenu œconome ſur la fin de ſa vie, défendit les étoffes d'or & de ſoie. *Henri III* renouvella cette défenſe. Mais ſi ces loix avaient été obſervées, les manufactures de Lyon étaient perdues. Ce qui détermina à faire ces loix, c'eſt qu'on tirait la ſoie de l'étranger. On ne permit ſous *Henri II* des habits de ſoie qu'aux évêques. Les princes & les princeſſes eurent la prérogative d'avoir des habits rouges, ſoit en ſoie, ſoit en laine. Enfin en 1563, il n'y eut que les princes & les évêques qui eurent le droit de porter des ſouliers de ſoie.

Toutes ces loix ſomptuaires ne prouvent autre choſe ſinon que le gouvernement n'avait pas toûjours de grandes vues, & qu'il parut plus aiſé aux miniſtres de proſcrire l'induſtrie que de l'encourager.

Les meuriers n'étaient encor cultivés qu'en Italie & en Eſpagne. L'or trait ne ſe fabriquait qu'à Veniſe & à Milan. Cependant les modes des Français ſe communiquaient déja aux cours d'Allemagne, à l'Angleterre, & à la Lombardie. Les hiſtoriens Italiens ſe plaignent que depuis le paſſage de *Charles VIII* on affectait chez eux de s'habiller à la françaiſe, & de faire venir de France tout ce qui ſervait à la parure.

Le pape *Jules II* fut le premier qui laiſſa croître ſa barbe, pour inſpirer par cette ſingularité un nouveau reſpect aux peuples. *François I*, *Charles-Quint*, & tous les autres rois, ſuivirent cet exemple, adopté à l'inſtant par leurs courtiſans. Mais les gens de robe, toûjours attachés à l'ancien uſage, quel qu'il ſoit, continuaient de ſe faire raſer, tandis que les jeunes guerriers affectaient la marque de la gravité & de la vieilleſſe. C'eſt une petite obſervation, mais elle entre dans l'hiſtoire des uſages.

Ce qui eſt bien plus digne de l'attention de la poſtérité, ce qui doit l'emporter ſur toutes ces coutu-

mes introduites par le caprice, ſur toutes ces loix abolies par le tems, ſur les querelles des rois qui paſſent avec eux, c'eſt la gloire des arts qui ne paſſera jamais. Cette gloire a été pendant tout le ſeiziéme ſiécle, le partage de la ſeule Italie. Rien ne rappelle davantage l'idée de l'ancienne Grèce; car ſi les arts fleurirent en Grèce au milieu des guerres étrangères & civiles, ils eurent en Italie le même ſort; & preſque tout y fut porté à ſa perfection; tandis que les armées de *Charles-Quint* ſaccagèrent Rome, que *Barberouſſe* ravagea les côtes, & que les diſſentions des princes & des républiques troublèrent l'intérieur du pays.

L'Italie eut dans *Guichardin* ſon *Thucidide*, ou plutôt ſon *Xénophon*; car il commanda quelquefois dans les guerres qu'il écrivit. Il n'y eut en aucune province d'Italie d'orateurs comme les *Démoſthènes*, les *Péricles*, les *Eſchines*. Le gouvernement ne comportait preſque nulle part cette eſpèce de mérite. Celui du théatre, quoique très inférieur à ce que fut depuis la ſcène françaiſe, pouvait être comparé à la ſcène grecque qu'elle faiſait revivre; & la ſeule *Mandragore* de *Machiavel* vaut peut-être mieux que toutes les comédies d'*Ariſtophane*. *Machiavel* d'ailleurs était un excellent hiſtorien, & un bel eſprit, avec lequel *Ariſtophane* ne peut entrer en aucune ſorte de comparaiſon. Le cardinal *Bibiena* avait fait revivre la comédie grecque, & *Triſſino*, archevêque de Bénévent, la tragédie, dès le commencement du ſeiziéme ſiécle. *Ruccelaï* ſuivit bientôt l'archevêque *Triſſino*. On traduiſit à Veniſe les meilleures piéces de *Plaute*, & on les traduiſit en vers comme elles doivent l'être, puiſque c'eſt en vers que *Plaute* les écrivit; elles furent jouées avec ſuccès ſur les théatres de Veniſe & dans les couvens où l'on cultivait les lettres.

Les Italiens en imitant les tragiques Grecs & les

comiques Latins, ne les égalèrent pas ; mais ils firent de la paſtorale un genre nouveau, dans lequel ils n'avaient point de guides, & où perſonne ne les a ſurpaſſés. L'*Aminta* du *Taſſe*, & le *Paſtor Fido* du *Guarini*, ſont encor le charme de tous ceux qui entendent l'italien.

Preſque toutes les nations polies de l'Europe ſentirent alors le beſoin de l'art théatral, qui raſſemble les citoyens, adoucit les mœurs, & conduit à la morale par le plaiſir. Les Eſpagnols approchèrent un peu des Italiens ; mais ils ne purent parvenir à faire aucun ouvrage régulier. Il y eut un théatre en Angleterre, mais il était encor plus ſauvage. *Shakeſpear* donna de la réputation à ce théatre ſur la fin du ſeizième ſiécle. Son génie perça au milieu de la barbarie, comme *Lopes de Vega* en Eſpagne. C'eſt dommage qu'il y ait beaucoup plus de barbarie encor que de génie dans les ouvrages de *Shakeſpear* : pourquoi des ſcènes entières du *Paſtor Fido* ſont-elles ſues par cœur aujourd'hui à Stockholm & à Pétersbourg ? & pourquoi aucune piéce de *Shakeſpear* n'a-t-elle pu paſſer la mer ? C'eſt que le bon eſt recherché de toutes les nations. Un peuple qui aurait des tragédies, des tableaux, une muſique, uniquement de ſon goût, & réprouvés de tous les autres peuples policés, ne poura jamais ſe flatter juſtement d'avoir le bon goût en partage.

Les Italiens réuſſirent ſurtout dans les grands poëmes de longue haleine ; genre d'autant plus difficile que l'uniformité de la rime & des ſtances à laquelle ils s'aſſervirent, ſemblait devoir étouffer le génie.

Si on veut mettre ſans préjugé dans la balance l'*Odyſſée* d'*Homère* avec le *Roland* de l'*Arioſte*, l'italien l'emporte à tous égards. Tous deux ayant le même défaut, l'intempérance de l'imagination, & le romaneſque incroyable ; l'*Arioſte* a racheté ce défaut

par des allégories si vraies, par des satyres si fines, par une connaissance si approfondie du cœur humain, par les graces du comique qui succèdent sans cesse à des traits terribles, enfin par des beautés si innombrables en tout genre, qu'il a trouvé le secret de faire un monstre admirable.

A l'égard de l'*Iliade*, que chaque lecteur se demande à lui-même ce qu'il penserait s'il lisait pour la première fois ce poëme, & celui du *Tasse*, en ignorant les noms des auteurs, & les tems où ces ouvrages furent composés, en ne prenant enfin pour juge que son plaisir. Pourait-il ne pas donner en tout sens la préférence au *Tasse*? Ne trouverait-il pas dans l'italien plus de conduite, d'intérêt, de variété, de justesse, de graces, & de cette mollesse qui relève le sublime? Encor quelques siécles, & on n'en fera peut-être pas de comparaison.

Il paraît indubitable que la peinture fut portée dans ce seiziéme siécle à une perfection que les Grecs ne connurent jamais, puisque non-seulement ils n'avaient pas cette variété de couleurs que les Italiens employèrent, mais qu'ils ignoraient l'art de la perspective & du clair-obscur.

La sculpture, art plus facile & plus borné, fut celui où les Grecs excellèrent; & la gloire des Italiens est d'avoir approché de leurs modèles. Ils les ont surpassé dans l'architecture; & de l'aveu de toutes les nations, rien n'a jamais été comparable au temple principal de Rome moderne, le plus beau, le plus vaste, le plus hardi qui jamais ait été dans l'univers.

La musique ne fut bien cultivée qu'après ce seiziéme siécle; mais les plus fortes présomptions font penser qu'elle est très supérieure à celle des Grecs,

qui n'ont laiffé aucun monument par lequel on pût foupçonner qu'ils chantaffent en parties.

La gravure en eftampes, inventée à Florence au milieu du quinziéme fiécle, était un art tout nouveau qui était alors dans fa perfection. Les Allemands jouïffaient de la gloire d'avoir inventé l'imprimerie à-peu-près dans le tems que la gravure fut connue, & par ce feul fervice ils multiplièrent les connaiffances humaines. Il n'eft pas vrai, comme le difent les auteurs Anglais de l'*hiftoire univerfelle*, que *Faufte* fut condamné au feu par le parlement de Paris comme forcier. Mais il eft vrai que fes facteurs, qui vinrent vendre à Paris les premiers livres imprimés, furent accufés de magie. Cette accufation n'eut aucune fuite. C'eft feulement une trifte preuve de la groffière ignorance dans laquelle on était plongé, & que l'art même de l'imprimerie ne put diffiper de longtems. Le parlement fit faifir en 1474 tous les livres qu'un des facteurs de Mayence avait apportés. C'eft ce que nous avons vu à l'article de *Louis XI*.

Il n'eût pas fait cette démarche dans un tems plus éclairé; mais tel eft le fort des compagnies les plus fages, qui n'ont d'autres règles que leurs anciens ufages & leurs formalités. Tout ce qui eft nouveau les effarouche. Ils s'oppofent à tous les arts naiffans, à toutes les vérités contraires aux erreurs de leur enfance, à tout ce qui n'eft pas dans l'ancien goût & dans l'ancienne forme. C'eft par cet efprit que ce même parlement a réfifté fi longtems à la réforme du calendrier, qu'il a défendu d'enfeigner d'autre doctrine que celle d'*Ariftote*, qu'il a profcrit l'émétique, qu'il a falu plufieurs lettres de juffion pour lui faire enrégiftrer les lettres de pairie d'un *Montmorenci*, qu'il s'eft refufé quelque tems à l'établiffement de l'académie Françaife, & qu'il s'eft enfin oppofé de nos jours à l'inoculation de la petite vérole, & au débit de l'*Encyclopédie*.

Comme aucun membre d'une compagnie ne répond des délibérations du corps, les avis les moins raisonnables passent quelquefois sans contradiction. C'est pourquoi le duc de *Sulli* dit dans ses mémoires, „ que si la sagesse descendait sur la terre, elle aime„ rait mieux se loger dans une seule tête que dans „ celles d'une compagnie. "

Louis XI qui ne pouvait être méchant quand il ne s'agissait pas de ses intérêts, & dont la raison était supérieure quand elle n'était pas aveuglée par ses passions, ôta la connaissance de cette affaire au parlement; il ne souffrit pas que la France fût à jamais deshonorée par la proscription de l'imprimerie, & fit payer aux artistes de Mayence le prix de leurs livres.

La vraie philosophie ne commença à luire aux hommes que sur la fin du seiziéme siécle. *Galilée* fut le premier qui fit parler à la physique le langage de la vérité & de la raison. C'était un peu avant que *Copernic*, sur les frontières de la Pologne, découvrit le véritable systême du monde. *Galilée* fut non-seulement le premier bon physicien, mais il écrivit aussi élégamment que *Platon*; & il eut sur le philosophe Grec l'avantage incomparable de ne dire que des choses certaines & intelligibles. La manière dont ce grand-homme fut traité par l'inquisition sur la fin de ses jours, imprimerait une honte éternelle à l'Italie, si cette honte n'était pas effacée par la gloire même de *Galilée*. Sept inquisiteurs par leur décret de 1616 déclarèrent l'opinion de *Copernic*, mise par le philosophe Florentin dans un si beau jour, *non-seulement hérétique dans la foi, mais absurde dans la philosophie*. Ce jugement contre une vérité prouvée depuis en tant de manières, est un grand témoignage de la force des préjugés. Il dut apprendre à ceux qui n'ont que le pouvoir, à se taire quand la philosophie parle, & à ne se pas mêler de décider sur ce qui n'est pas de leur ressort. *Galilée* fut condamné depuis par le

même tribunal à la prison & à la pénitence, & fut obligé de se rétracter à genoux. Sa sentence est à la vérité plus douce que celle de *Socrate :* mais elle n'est pas moins honteuse à la raison des juges de Rome, que la condamnation de *Socrate* ne le fut aux lumières des juges d'Athènes. C'est le sort du genre-humain, que la vérité soit persécutée dès qu'elle commence à paraître. La philosophie toûjours gênée ne put dans le seizième siécle faire autant de progrès que les beaux-arts.

Les disputes de religion, qui agitèrent les esprits en Allemagne, dans le Nord, en France, & en Angleterre, retardèrent les progrès de la raison au-lieu de les hâter. Des aveugles qui combattaient avec fureur, ne pouvaient trouver le chemin de la vérité. Ces querelles ne furent qu'une maladie de plus dans l'esprit humain. Les beaux-arts continuèrent à fleurir en Italie, parce que la contagion des controverses ne pénétra guères dans ce pays ; & il arriva que lorsqu'on s'égorgeait en Allemagne, en France, en Angleterre pour des choses qu'on n'entendait point, l'Italie tranquille depuis le saccagement étonnant de Rome par l'armée de *Charles-Quint*, cultiva les arts plus que jamais. Les guerres de religion étalaient ailleurs des ruines, mais à Rome & dans plusieurs autres villes italiennes, l'architecture était signalée par des prodiges. Dix papes de suite contribuèrent presque sans aucune interruption à l'achévement de la basilique de St. Pierre, & encouragèrent les autres arts. On ne voyait rien de semblable dans le reste de l'Europe. Enfin la gloire du génie appartint alors à la seule Italie, ainsi qu'elle avait été le partage de la Grèce.

Une centaine d'artistes en tout genre a formé ce beau siécle que les Italiens appellent le *Seicento ;* plusieurs de ces grands-hommes ont été malheureux, & persécutés : la postérité les venge : leur siécle, com-

me tous les autres, produisit des crimes & des calamités : mais il a sur les autres siécles la supériorité que ces rares génies lui ont donnée. C'est ce qui arriva dans l'âge qui produisit les *Sophocles* & les *Démosthènes*, dans celui qui fit naître les *Cicérons* & les *Virgiles*. Ces hommes qui sont les précepteurs de tous les tems, n'ont pas empêché qu'*Alexandre* n'ait tué *Clitus*, & qu'*Auguste* n'ait signé les proscriptions. *Racine*, *Corneille* & *La Fontaine* n'ont certainement pu empêcher que *Louis XIV* n'ait commis de très grandes fautes. Les crimes & les malheurs ont été de tous les tems, & il n'y a que quatre siécles pour les beaux-arts. Il faut être fou pour dire que ces arts ont nui aux mœurs. Ils sont nés malgré la méchanceté des hommes, & ils ont adouci jusqu'aux mœurs des tyrans.

CHAPITRE CENT-VINGT-DEUXIÉME.

De CHARLES-QUINT, *&* *de* FRANÇOIS I, *jusqu'à l'élection de* CHARLES *à l'empire en* 1519. *Du projet de l'empereur* MAXIMILIEN *de se faire pape. De la bataille de Marignan.*

VErs ce siécle où *Charles-Quint* eut l'empire, les papes ne pouvaient plus en disposer comme autrefois ; & les empereurs avaient oublié leurs droits sur Rome. Ces prétentions réciproques ressemblaient à ces titres vains de *roi de France* que le roi d'Angleterre prend encore, & au nom de *roi de Navarre* que le Roi de France conserve.

Les partis des *Guelfes* & des *Gibelins* étaient presqu'entiérement oubliés. *Maximilien* n'avait acquis en Italie que quelques villes, qu'il devait au succès de la ligue de Cambrai, & qu'il avait prises sur les Véni-

tiens : mais *Maximilien* imagina un nouveau moyen de soumettre Rome & l'Italie aux empereurs ; ce fut d'être pape lui-même après la mort de *Jules II*, étant veuf de sa femme fille de *Galéas Marie Sforze* duc de Milan. On a encor deux lettres écrites de sa main, l'une à sa fille *Marguerite* gouvernante des Pays-Bas, l'autre au seigneur de *Chièvres*, par lesquelles ce dessein est manifesté. Il avoue dans ces lettres qu'il marchandait le pontificat, mais il n'était pas assez riche pour acheter cette singulière couronne, tant de fois mise à l'enchère.

Qui peut savoir ce qui serait arrivé, si la même tête eût porté la couronne impériale & la tiare ? Le système de l'Europe eût bien changé ; mais il changea autrement sous *Charles-Quint*.

A la mort de *Maximilien*, précisément comme les indulgences & *Luther* commençaient à diviser l'Allemagne, *François I* roi de France, & *Charles d'Autriche* roi d'Espagne, des deux Siciles, de Navarre, & souverain des dix-sept provinces des Pays-Bas, briguèrent ouvertement l'empire, dans le tems que l'Allemagne menacée par les Turcs avait besoin d'un chef tel que *François I*, ou *Charles d'Autriche*. On n'avait point vu encor de si grands rois se disputer la couronne d'Allemagne. *François I*, plus âgé de cinq ans que son rival, en paraissait plus digne par les grandes actions qu'il venait de faire.

Dès son avénement à la couronne de France en 1515, la république de Gènes s'était remise sous la domination de la France, par les intrigues de ses propres citoyens. *François I* passe aussi-tôt en Italie aussi rapidement que ses prédécesseurs.

Il s'agissait d'abord de conquérir le Milanais perdu par *Louis XII*, & de l'arracher encór à cette malheureuse maison de *Sforze*. Il avait pour lui les Véni-

tiens, qui voulaient reprendre au moins le Véronois enlevé par *Maximilien.* Il avait contre lui alors le pape *Léon X* vif & intrigant, & l'empereur *Maximilien* affaibli par l'âge & incapable d'agir : mais les Suiſſes toûjours irrités contre la France depuis leur querelle avec *Louis XII*, toûjours animés par les harangues de *Matthieu Skeiner* cardinal de Sion, étaient les plus dangereux ennemis du roi. Ils prenaient alors le titre de défenſeurs des papes, & de protecteurs des princes; & ces titres depuis près de dix ans n'étaient point imaginaires.

Le roi qui marchait à Milan négociait toûjours avec eux. Le cardinal de Sion, qui leur apprit à tromper, fit amuſer le roi de vaines promeſſes, juſqu'à-ce que les Suiſſes, ayant ſu que la caiſſe militaire de France était arrivée, crurent pouvoir enlever cet argent, & le roi même, & délivrer l'Italie.

Vingt-cinq mille Suiſſes, portant ſur l'épaule & ſur la poitrine la clef de *St. Pierre*, les uns armés de ces longues piques de dix-huit pieds que pluſieurs ſoldats pouſſaient enſemble en bataillon ſerré, les autres tenans leurs grands eſpadons à deux mains, vinrent fondre à grands cris dans le camp du roi près de Marignan. Ce fut de toutes les batailles données en Italie, la plus ſanglante & la plus longue. Le jeune roi pour ſon coup d'eſſai s'avança à pied contre l'infanterie Suiſſe une pique à la main, combattit une heure entière accompagné d'une partie de ſa nobleſſe. Les Français & les Suiſſes mêlés enſemble dans l'obſcurité de la nuit, attendirent le jour pour recommencer. On ſait que le roi dormit ſur l'affut d'un canon à cinquante pas d'un bataillon Suiſſe. Ces peuples dans cette bataille attaquèrent toûjours, & les Français furent toûjours ſur la défenſive. C'eſt, me ſemble, une preuve aſſez forte que les Français, quand ils ſont bien conduits, peuvent avoir ce courage patient qui eſt quelquefois auſſi né-

cessaire que l'ardeur impétueuse qu'on leur accorde. Il était beau surtout à un jeune prince de vingt & un ans, de ne perdre point le sang-froid dans une action si vive & si longue. Il était difficile, puisqu'elle durait, que les Suisses fussent vainqueurs, parce que les bandes noires d'Allemagne qui étaient avec le roi, faisaient une infanterie aussi ferme que la leur, & qu'ils n'avaient point de gendarmerie. Tout ce qui surprend, c'est qu'ils purent résister près de deux jours aux efforts de ces grands chevaux de bataille, qui tombaient à tout moment sur leurs bataillons rompus. Le vieux maréchal de *Trivulce* appellait cette journée une *bataille de géants*. Tout le monde convenait que la gloire de cette victoire était due principalement au fameux connétable *Charles de Bourbon*, depuis trop mal récompensé, & qui se vengea trop bien. Les Suisses fuirent enfin, mais sans déroute totale, laissant sur le champ de bataille plus de dix mille de leurs compagnons, & abandonnant le Milanais aux vainqueurs. *Maximilien Sforze* fut emmené en France comme *Louis le Maure*, mais avec des conditions plus douces. Il devint sujet, au-lieu que l'autre avait été captif. On laissa vivre en France avec une pension modique ce souverain du plus beau pays de l'Italie.

François après cette victoire de Marignan, & cette conquête du Milanais, était devenu l'allié du pape *Léon X*, & même celui des Suisses, qui enfin aimèrent mieux fournir des troupes aux Français, que se battre contr'eux. Ses armes forcèrent l'empereur *Maximilien* à céder aux Vénitiens le Véronois, qui leur est toûjours demeuré depuis. Il fit donner à *Léon X* le duché d'Urbin, qui est encor à l'église; on le regardait donc comme l'arbitre de l'Italie, & le plus grand prince de l'Europe, & le plus digne de l'empire qu'il briguait après la mort de *Maximilien*. La renommée ne parlait point encor en faveur du jeune *Charles d'Autriche* : ce fut ce qui détermina

en partie les électeurs de l'empire à le préférer. Ils craignaient d'être trop soumis à un roi de France ; ils redoutaient moins un maître dont les états, quoique plus vastes, étaient éloignés & séparés les uns des autres. *Charles* fut donc empereur, malgré les quatre cent mille écus dont *François I* crut avoir acheté des suffrages.

CHAPITRE CENT-VINGT-TROISIÉME.

De CHARLES-QUINT, & *de* FRANÇOIS I. *Malheurs de la France.*

ON connait quelle rivalité s'éleva dès-lors entre ces deux princes. Comment pouvaient-ils n'être pas éternellement en guerre ? *Charles* seigneur des Pays-Bas avait l'Artois, & beaucoup de villes à revendiquer : roi de Naples & de Sicile, il voyait *François I* prêt à réclamer ces états au même titre que *Louis XII :* roi d'Espagne, il avait l'usurpation de la Navarre à soutenir : empereur, il devait défendre le grand fief du Milanais contre les prétentions de la France. Que de raisons pour désoler l'Europe !

Entre ces deux grands rivaux *Léon X* veut d'abord tenir la balance. Mais comment le peut-il ? Qui choisira-t-il pour vassal, pour roi des deux Siciles, *Charles* ou *François ?* Que deviendra l'ancienne loi des papes portée dès le treiziéme siécle, *que jamais roi de Naples ne poura être empereur ?* Loi à laquelle *Charles d'Anjou* s'était soumis, & que les papes regardaient comme la gardienne de leur indépendance. *Léon X* n'était pas assez puissant pour faire exécuter cette loi : elle pouvait être respectée à Rome ; elle ne l'était pas dans l'empire. Bientôt le pape est obligé de donner une dispense à *Charles-Quint* qui veut bien la solliciter, & de reconnaître malgré lui un vassal qui le fait trem-

bler. Il donne cette diſpenſe, & s'en repent le moment d'après.

Cette balance que *Léon X* voulait tenir, *Henri VIII* l'avait entre les mains. Auſſi le roi de France & l'empereur le courtiſent; auſſi tous deux tâchent de gagner ſon premier miniſtre le cardinal *Volſey*.

D'abord *François I* ménage cette célèbre entrevue près de Calais avec le roi d'Angleterre. *Charles* arrivant d'Eſpagne, va voir enſuite *Henri* à Cantorbéri, & *Henri* le reconduit à Calais & à Gravelines.

Il était naturel que le roi d'Angleterre prît le parti de l'empereur, puiſqu'en ſe liguant avec lui il pouvait eſpérer de reprendre en France les provinces dont avaient joui ſes ancêtres; au-lieu qu'en ſe liguant avec *François I*, il ne pouvait rien gagner en Allemagne, où il n'avait rien à prétendre.

Pendant qu'il temporiſe encore, *François I* commença cette querelle interminable en s'emparant de la Navarre. Je ſuis très éloigné de perdre de vue le tableau de l'Europe, pour chercher à réfuter les détails rapportés par quelques hiſtoriens; mais je ne peux m'empêcher de remarquer combien *Puffendorf* ſe trompe quelquefois: il dit que cette entrepriſe ſur la Navarre fut faite en 1516 par le roi dépoſſédé, immédiatement après la mort de *Ferdinand le catholique*. Il ajoute *que* Charles *avait toûjours devant les yeux ſon* plus ultra, *& formait de jour en jour de vaſtes deſſeins*. Il y a là bien des mépriſes. *Charles* en 1516 avait quinze ans; ce n'eſt pas l'âge des vaſtes deſſeins; il n'avait point pris encor ſa deviſe de *plus ultra*. Enfin après la mort de *Ferdinand* ce ne fut point *Jean d'Albret* qui rentra dans la Navarre en 1516. Ce *Jean d'Albret* mourut cette année-là même; ce fut *François I* qui en fit la conquête paſſagère au nom de *Henri d'Albret*, non pas en 1516, mais en 1521.

Ni

Ni *Charles VIII*, ni *Louis XII*, ni *François I* ne gardèrent leurs conquêtes. La Navarre à peine soumise fut prise par les Espagnols. Dès-lors les Français furent obligés de se battre toûjours contre les forces espagnoles à toutes les extrémités du royaume, vers Fontarabie, vers la Flandre, vers l'Italie; & cette situation des affaires a duré jusqu'au dix-huitiéme siécle.

Dans le même tems que les troupes Espagnoles de *Charles-Quint* reprenaient la Navarre, ses troupes Allemandes pénétraient jusqu'en Picardie, & ses partisans soulevaient l'Italie. Les factions & la guerre étaient partout.

Le pape *Léon X* toûjours flottant entre *François I* & *Charles-Quint*, était alors pour l'empereur. Il avait raison de se plaindre des Français; ils avaient voulu lui enlever Reggio comme une dépendance du Milanais; ils se faisaient des ennemis de leurs nouveaux voisins par des violences hors de saison. *Lautrec* gouverneur du Milanais avait fait écarteler le seigneur *Palavicini* soupçonné de vouloir soulever le Milanais, & il avait donné à son propre frère de *Foix* la confiscation de l'accusé. Cela seul rendait le nom français odieux. Tous les esprits étaient révoltés. Le gouvernement de France ne remédiait à ces désordres ni par sa sagesse, ni en envoyant l'argent nécessaire.

En vain le roi de France devenu l'allié des Suisses en avait à sa solde, il y en eut aussi dans l'armée impériale; & ce cardinal de Sion, toûjours si funeste aux rois de France, ayant su renvoyer en leur pays ceux qui étaient dans l'armée Française, *Lautrec*, gouverneur du Milanais, fut chassé de la capitale, & bientôt de tout le pays. *Léon X* mourut alors dans le tems que sa monarchie temporelle s'affermissait, & que la spirituelle commençait à tomber en décadence.

Il parut bien à quel point *Charles-Quint* était puissant, & quelle était la sagesse de son conseil. Il eut le crédit de faire élire pape son précepteur *Adrien*, quoique né à Utrecht & presque inconnu à Rome. Ce conseil toûjours supérieur à celui de *François I*, eut encor l'habileté de susciter contre la France le roi *Henri VIII*, qui espéra pouvoir démembrer au moins ce pays qu'avaient possédé les rois d'Angleterre. *Charles* va lui-même en Angleterre précipiter l'armement & le départ. Il sut même bientôt après détacher les Vénitiens de l'alliance de la France, & les mettre dans son parti. Pour comble, une faction qu'il avait dans Gènes, aidée de ses troupes, chasse les Français, & fait un nouveau doge sous la protection impériale. Ainsi sa puissance & son adresse pressaient & entouraient de tous côtés la monarchie Française.

François I, qui dans de telles circonstances dépensait trop à ses plaisirs, & gardait peu d'argent pour ses affaires, fut obligé de prendre dans Tours une grande grille d'argent massif, dont *Louis XI* avait entouré le tombeau de *St. Martin*; elle pesait près de sept mille marcs; cet argent à la vérité était plus nécessaire à l'état qu'à *St. Martin*, mais cette ressource montrait un besoin pressant. Il y avait déja quelques années que le roi avait vendu vingt charges nouvelles de conseillers du parlement de Paris. La magistrature ainsi à l'encan, & l'enlévement des ornemens des tombeaux, ne marquaient que trop le dérangement des finances. Il se voyait seul contre l'Europe : & cependant loin de se décourager il résista de tous côtés. On mit si bon ordre aux frontières de Picardie, que l'Anglais, quoiqu'il eût dans Calais la clef de la France, ne put entrer dans le royaume : on tint en Flandre la fortune égale; on ne fut point entamé du côté de l'Espagne; enfin le roi auquel il ne restait en Italie que le château de Crémone, voulut aller lui-même recon-

quérir le Milanais, ce fatal objet de l'ambition des rois de France.

Pour avoir tant de ressources, & pour oser rentrer dans le Milanais lorsqu'on était attaqué partout, vingt charges de conseillers & la grille de *St. Martin* ne suffisaient pas. On aliéna pour la première fois le domaine du roi ; on haussa les tailles & les autres impôts. C'était un grand avantage qu'avaient les rois de France sur leurs voisins ; *Charles-Quint* n'était despotique à ce point dans aucun de ses états ; mais cette facilité funeste de se ruiner produisit plus d'un malheur en France.

On peut compter parmi les causes des disgraces de *François I* l'injustice qu'il fit au connétable de *Bourbon*, auquel il devait le succès de la journée de Marignan. C'était peu qu'on l'eût mortifié dans toutes les occasions. *Louise de Savoie* duchesse d'Angoulême, mère du roi, qui avait voulu se marier au connétable devenu veuf, & qui en avait essuyé un refus, voulut le ruiner ne pouvant l'épouser ; elle lui suscita un procès reconnu pour très injuste par tous les jurisconsultes ; il n'y avait que la mère toute-puissante d'un roi qui pût le gagner.

Il s'agissait de tous les biens de la branche de *Bourbon*. Les juges trop sollicités donnèrent un arrêt, qui mettant ces biens en séquestre, dépouillait le connétable. Ce prince envoye l'évêque d'Autun son ami, demander au roi au moins une surséance. Le roi ne veut pas seulement voir l'évêque. Le connétable au désespoir était déja sollicité secrettement par *Charles-Quint*. Il eût été héroïque de bien servir & de bien souffrir. Il y a une autre sorte de grandeur, celle de se venger. *Charles de Bourbon* prit ce funeste parti : il quitta la France, & se donna à l'empereur. Peu d'hommes ont goûté plus pleinement ce triste plaisir de la vengeance.

Tous les hiſtoriens flétriſſent le connétable du nom de traître. On pouvait, il eſt vrai, l'appeller rebelle & transfuge; il faut donner à chaque choſe ſon nom véritable. Le traître eſt celui qui livre le tréſor, ou le ſecret, ou les places de ſon maître, ou ſon maître lui-même à l'ennemi. Le terme latin *tradere* dont traître dérive, n'a pas d'autre ſignification.

C'était un perſécuté fugitif qui ſe dérobait aux vexations d'une cour injuſte & corrompue, & qui s'allait mettre ſous la protection d'un défenſeur puiſſant pour ſe venger les armes à la main.

Le connétable de *Bourbon*, loin de livrer à *Charles-Quint* rien de ce qui appartenait au roi de France, ſe livra ſeul à lui dans la Franche-Comté où il s'enfuit ſans aucun ſecours.

Dès qu'il fut entré ſur les terres de l'empire il rompit publiquement tous les liens qui l'attachaient au roi dont il était outragé. Il renonça à toutes ſes dignités, & accepta le titre de généraliſſime des armées de l'empereur. Ce n'était point trahir le roi, c'était ſe déclarer contre lui ouvertement. Sa franchiſe était à la vérité celle d'un rebelle, ſa défection était condamnable; mais il n'y avait aſſurément ni perfidie ni baſſeſſe. Il était à-peu-près dans le même cas que le prince *Louis de Bourbon*, nommé le *grand Condé*, qui pour ſe venger du cardinal *Mazarin* alla ſe mettre à la tête des armées Eſpagnoles. Ces deux princes furent également rebelles, mais aucun d'eux n'a été perfide.

Il eſt vrai que la cour de France ſoumiſe à la ducheſſe d'Angoulême ennemie du connétable, perſécuta les amis du fugitif. Le chancelier *Duprat* ſurtout, homme dur autant que ſervile, le fit condamner lui & ſes amis comme traîtres; mais la trahiſon & la rébellion ſont deux choſes très différentes.

Tous nos livres en *ana*, tous nos recueils de contes ont répété l'hiſtoriette d'un grand d'Eſpagne qui brûla ſa maiſon à Madrid parce que le traître *Bourbon* y avait couché. Cette anecdote eſt aiſément détruite ; le connétable de *Bourbon* n'alla jamais en Eſpagne, & d'ailleurs la grandeur eſpagnole conſiſta toujours à protéger les Français perſécutés dans leur patrie.

Le connétable en qualité de généraliſſime des armées de l'empereur, va dans le Milanais, où les Français étaient rentrés ſous l'amiral *Bonnivet* ſon plus grand ennemi. Un connétable qui connaiſſait le fort & le faible de toutes les troupes de France, devait avoir un grand avantage. *Charles* en avait de plus grands ; preſque tous les princes d'Italie étaient dans ſes intérêts : les peuples haïſſaient la domination Françaiſe ; & enfin il avait les meilleurs généraux de l'Europe ; c'était un marquis de *Peſcaire*, un *Lanoy*, un *Jean de Médicis*, noms fameux encor de nos jours.

L'amiral *Bonnivet*, oppoſé à ces généraux, ne leur fut pas comparé ; & quand même il leur eût été ſupérieur par le génie, il était trop inférieur par le nombre & par la qualité des troupes, qui encor n'étaient point payées. Il eſt obligé de fuir. Il eſt attaqué dans ſa retraite à Biagraſſe. Le fameux *Bayard*, qui ne commanda jamais en chef, mais à qui ce ſurnom de *Chevalier ſans peur & ſans reproche*, était ſi bien dû, fut bleſſé à mort dans cette déroute de Biagraſſe. Peu de lecteurs ignorent que *Charles de Bourbon* le voyant dans cet état lui marqua combien il le plaignait, & que le chevalier lui répondit en mourant : „ Ce n'eſt „ pas moi qu'il faut plaindre, mais vous qui com- „ battez contre votre roi & contre votre patrie.

Il s'en falut bien peu que la défection de ce prince ne fût la ruine du royaume. Il avait des droits litigieux ſur la Provence, qu'il pouvait faire valoir par

les armes, au-lieu des droits réels qu'un procès lui avait fait perdre. *Charles-Quint* lui avait promis cet ancien royaume d'Arles dont la Provence devait faire la principale partie. Le roi *Henri VIII* lui donnait cent mille écus par mois cette année pour les frais de la guerre. Il venait de prendre Toulon ; il assiégea Marseille. *François I* avait sans doute à se repentir ; cependant rien n'était désespéré ; le roi avait une armée florissante. Il courut au secours de Marseille, & ayant délivré la Provence, il s'enfonça encor dans le Milanais. *Bourbon* alors retournait par l'Italie en Allemagne chercher de nouveaux soldats. *François I* dans cet intervalle se crut quelque tems maître de l'Italie.

CHAPITRE CENT-VINGT-QUATRIÉME.

Prise de FRANÇOIS I. *Rome saccagée.* SOLIMAN *repoussé. Principautés données. Conquête de Tunis. Question si* CHARLES-QUINT *voulait la monarchie universelle ?* SOLIMAN *reconnu roi de Perse dans Babilone.*

VOici un des plus grands exemples des coups de la fortune, qui n'est autre chose après tout que l'enchainement nécessaire de tous les événemens de l'univers. D'un côté *Charles-Quint* est occupé dans l'Espagne à régler les rangs & à former l'étiquette : de l'autre *François I* déja célèbre dans l'Europe par la victoire de Marignan, aussi valeureux que le chevalier *Bayard*, accompagné de l'intrépide noblesse de son royaume, suivi d'une armée florissante, est au milieu du Milanais. Le pape *Clément VII* qui redoutait avec raison l'empereur, est hautement dans le parti du roi de France. Un des meilleurs capitaines de ce tems-là, *Jean de Médicis*, ayant quitté

alors le fervice des impériaux, combat pour lui à la tête d'une troupe choifie. Cependant il eft vaincu devant Pavie; & malgré des actions de bravoure qui fuffiraient pour l'immortalifer, il eft fait prifonnier ainfi que les principaux feigneurs de France, & le roi titulaire de Navarre *Henri d'Albret*, fils de celui qui avait perdu fon royaume, & confervé feulement le Béarn. Le malheur de *François* voulut encor qu'il fût pris par le feul officier Français qui avait fuivi le duc de *Bourbon*, & que le même homme qui était condamné à Paris, devînt le maître de fa vie. Ce gentilhomme nommé *Pomperan*, eut à la fois la gloire de le garantir de la mort, & de le prendre prifonnier. Il eft certain que le jour même le duc de *Bourbon* l'un de fes vainqueurs vint le voir, & jouït de fon triomphe. Cette entrevue ne fut pas pour *François I* le moment le moins fatal de la journée. Jamais lettre ne fut plus vraie que celle qu'écrivit ce monarque à fa mère : *Madame, tout eft perdu, hors l'honneur.* Des frontières dégarnies, le tréfor royal fans argent, la confternation dans tous les ordres du royaume, la défunion dans le confeil de la mère du roi régente, le roi d'Angleterre *Henri VIII* menaçant d'entrer en France, & d'y renouveller les tems d'*Edouard III* & de *Henri V.* Tout femblait annoncer une ruine inévitable.

Charles-Quint, qui n'avait pas encor tiré l'épée, tient en prifon à Madrid, non-feulement un roi, mais un héros. Il femble qu'alors *Charles* manqua à fa fortune; car au-lieu d'entrer en France, & de venir profiter de la victoire de fes généraux en Italie, il refte oifif en Efpagne; au-lieu de prendre au moins le Milanais pour lui, il fe croit obligé d'en vendre l'inveftiture à *François Sforze*, pour ne pas donner trop d'ombrage à l'Italie. *Henri VIII* au-lieu de fe réunir à lui pour démembrer la France, devient jaloux de fa grandeur, & traite avec la régente. Enfin la prife de *François I* qui devait faire naître de fi

grandes révolutions, ne produisit guères qu'une rançon avec des reproches, des démentis, des défis solemnels & inutiles, qui mêlèrent du ridicule à ces événemens terribles, & qui semblèrent dégrader les deux premiers personnages de la chrêtienté.

Henri d'Albret détenu prisonnier dans Pavie, s'échappa & revint en France. *François I* mieux gardé à Madrid, fut obligé, pour sortir de prison, de céder à l'empereur le duché entier de Bourgogne, une partie de la Franche-Comté, tout ce qu'il prétendait au-delà des Alpes, la suzeraineté sur la Flandre & l'Artois, la possession d'Arras, de Lille, de Tournay, de Mortagne, de Hedin, de St. Amant, d'Orchie; non-seulement il signe qu'il rétablira le connétable de *Bourbon* son vainqueur dans tous les biens dont il l'avait dépouillé; mais il promet encor de *faire droit à cet ennemi pour les prétentions qu'il a sur la Provence.* Enfin pour comble d'humiliation, il épouse en prison la sœur de l'empereur. Le comte de *Lanoy*, l'un des généraux qui l'avaient fait prisonnier, vient en bottes dans sa chambre lui faire signer ce mariage forcé. Ce traité de Madrid était aussi funeste que celui de Bretigni: mais *François I* en liberté n'exécuta pas son traité comme le roi *Jean*.

Ayant cédé la Bourgogne, il se trouva assez puissant pour la garder. Il perdit la suzeraineté de la Flandre & de l'Artois; mais en cela il ne perdit qu'un vain hommage. Ses deux fils furent prisonniers à sa place en qualité d'ôtages, mais il les racheta pour de l'argent: cette rançon à la vérité se monta à deux millions d'écus d'or, & ce fut un grand fardeau pour la France. Si on considère ce qu'il en coûta pour la captivité de *François I*, pour celle du roi *Jean*, pour celle de *St. Louis*, combien la dissipation des trésors de *Charles V* par le duc d'Anjou son frère, combien les guerres contre les Anglais avaient épuisé la France, on admire les ressources que *François I* trouva dans la suite.

Ces ressources étaient dues aux acquisitions successives du Dauphiné, de la Provence, de la Bretagne, à la réunion de la Bourgogne, & au commerce qui florissait. Voilà ce qui répara tant de malheurs, & ce qui soutint la France contre l'ascendant de *Charles-Quint*.

La gloire ne fut pas le partage de *François I* dans toute cette triste avanture. Il avait donné sa parole à *Charles-Quint* de lui remettre la Bourgogne; promesse faite par faiblesse, faussée par raison, mais avec honte. Il en essuya le reproche de l'empereur. Il eut beau lui répondre, *Vous avez menti par la gorge, & toutes les fois que le direz mentirez*; la loi de la politique était pour *François I*, mais la loi de la chevalerie était contre lui.

Le roi voulut assurer son honneur en proposant un duel à *Charles-Quint*, comme *Philippe de Valois* avait défié *Edouard III.* L'empereur l'accepta & lui envoya même un héraut qui apportait ce qu'on appellait *la sûreté du camp*, c'est-à-dire la désignation du lieu du combat & les conditions. *François I* reçut ce héraut dans la grand' salle du palais en présence de toute la cour & des ambassadeurs; mais il ne voulut pas lui permettre de parler. Le duel n'eut point lieu. Tant d'appareil n'aboutit qu'au ridicule dont le trône même ne garantit pas les hommes. Ce qu'il y eut encor d'étrange dans toute cette avanture, c'est que le roi demanda au pape *Clément VII* une bulle d'absolution pour avoir cédé la mouvance de la Flandre & de l'Artois. Il se faisait absoudre pour avoir gardé un serment qu'il ne pouvait violer, & il ne se faisait pas absoudre d'avoir juré qu'il céderait la Bourgogne & de ne l'avoir pas rendue. On ne croirait pas une telle farce si cette bulle du 25 Novembre n'existait pas.

Cette même fortune qui mit un roi dans les fers de l'empereur en 1525, fit encor en 1527 le pape *Clément VII* son prisonnier, sans qu'il le prévît, sans

qu'il y eût la moindre part. La crainte de sa puissance avait uni contre lui le pape, le roi d'Angleterre, & la moitié de l'Italie. Ce même duc de *Bourbon*, si fatal à *François I*, le fut de même à *Clément VII.* Il commandait sur les frontières du Milanais une armée d'Espagnols, d'Italiens, & d'Allemands, victorieuse, mais mal payée, & qui manquait de tout. Il propose à ses capitaines & à ses soldats d'aller piller Rome pour leur solde, précisément comme autrefois les Hérules & les Goths avaient fait ce voyage. Ils y volèrent malgré une trêve signée entre le pape & le vice-roi de Naples. On escalade les murs de Rome; *Bourbon* est tué en montant à la muraille; mais Rome est prise, livrée au pillage, saccagée comme elle le fut par *Alaric*, & le pape réfugié au château St. Ange y est prisonnier.

Les troupes Allemandes & Espagnoles vécurent neuf mois à discrétion dans Rome; le pillage monta, dit-on, à quinze millions d'écus.

Il semble que c'était-là le tems d'être en effet empereur de Rome, & de consommer ce qu'avaient commencé les *Charlemagnes* & les *Othons.* Mais par une fatalité singulière, dont la seule cause est toûjours venue de la jalousie des nations, le nouvel empire Romain n'a jamais été qu'un fantôme.

La prise de Rome, & la captivité du pape, ne servirent pas plus à rendre *Charles-Quint* maître absolu de l'Italie, que la prise de *François I* ne lui avait donné une entrée en France. L'idée de la monarchie universelle qu'on attribue à *Charles-Quint*, est donc aussi fausse & aussi chimérique que celle qu'on imputa depuis à *Louis XIV.* Loin de garder Rome, loin de subjuguer toute l'Italie, il rend la liberté au pape pour quatre cent mille écus d'or, dont même il n'eut jamais que cent mille, comme il rend la liberté aux enfans de France pour deux millions d'écus.

On eſt ſurpris qu'un empereur, maître de l'Eſpagne, des dix-ſept provinces des Pays-Bas, de Naples & de Sicile, ſuzerain de la Lombardie, déja poſſeſſeur du Mexique, & pour qui dans ce tems-là même on faiſait la conquête du Pérou, ait ſi peu profité de ſon bonheur. Mais les premiers tréſors qu'on lui avait envoyés du Mexique furent engloutis dans la mer; il ne recevait point de tribut réglé d'Amérique, comme en reçut depuis *Philippe II.* Les troubles excités en Allemagne par le luthéraniſme, l'inquiétaient: les Turcs en Hongrie l'allarmaient davantage: il avait à repouſſer à la fois *Soliman* & *François I*, à contenir les princes d'Allemagne, à ménager ceux d'Italie, & ſurtout les Vénitiens, à fixer l'inconſtance de *Henri VIII.* Il joua toûjours le premier rôle ſur le théatre de l'Europe; mais il fut toûjours bien loin de la monarchie univerſelle.

Ses généraux ont encor de la peine à chaſſer d'Italie les Français qui étaient juſques dans le royaume de Naples en 1528. Le ſyſtême de la balance & de l'équilibre était dès-lors établi en Europe: car immédiatement après la priſe de *François I*, l'Angleterre & les puiſſances Italiennes ſe liguèrent avec la France pour balancer le pouvoir de l'empereur. Elles ſe liguèrent de même après la priſe du pape.

La paix ſe fit à Cambrai ſur le plan du traité de Madrid, par lequel *François I* avait été délivré de priſon. C'eſt à cette paix que *Charles* rendit les deux enfans de France, & ſe déſiſta de ſes prétentions ſur la Bourgogne pour deux millions d'écus.

Alors *Charles* quitte l'Eſpagne pour aller recevoir la couronne des mains du pape, & pour baiſer les pieds de celui qu'il avait retenu captif. Il diſpoſe à la vérité de toute la Lombardie en maître. Il inveſtit *François Sforze* du Milanais, & *Alexandre de Médicis* de la Toſcane; il donne un duc à Mantoue; il

fait rendre par le pape Modène & Reggio au duc de Ferrare ; mais tout cela pour de l'argent, & sans se réserver d'autre droit que celui de la suzeraineté.

Tant de princes à ses pieds lui donnent une grandeur qui impose. La grandeur véritable fut d'aller repousser *Soliman* de la Hongrie à la tête de cent mille hommes, assisté de son frère *Ferdinand*, & surtout des princes protestans d'Allemagne, qui se signalèrent pour la défense commune. Ce fut-là le commencement de sa vie active & de sa gloire personnelle. On le voit à la fois combattre les Turcs, retenir les Français au-delà des Alpes, indiquer un concile, & revoler en Espagne pour aller faire la guerre en Afrique. Il aborde devant Tunis, remporte une victoire sur l'usurpateur de ce royaume, donne à Tunis un roi tributaire de l'Espagne, délivre dix-huit mille captifs chrétiens, qu'il ramène en triomphe en Europe, & qui aidés de ses bienfaits & de ses dons, vont chacun dans leur patrie élever le nom de *Charles-Quint* jusqu'au ciel. Tous les rois chrétiens alors semblaient petits devant lui, & l'éclat de sa renommée obscurcissait toute autre gloire.

Son bonheur voulut encor que *Soliman*, ennemi plus redoutable que *François I*, fût alors occupé contre les Persans. Il avait pris Tauris, & de là tournant vers l'ancienne Assyrie, il était entré en conquérant dans Bagdat, la nouvelle Babilone, s'étant rendu maître de la Mésopotamie, qu'on nomme à présent le Diarbek, & du Curdistan qui est l'ancienne Suziane. Enfin il s'était fait reconnaître & inaugurer roi de Perse par le calife de Bagdat. Les califes en Perse n'avaient plus depuis longtems d'autre honneur que celui de donner en cérémonie le turban des sultans, & de ceindre le sabre au plus puissant. *Mahmoud*, *Gengis*, *Tamerlan*, *Ismaël Sophi*, avaient accoutumé les Persans à changer de maîtres. *Soliman* après avoir pris la moitié de la Perse sur *Thamas*

fils d'*Ismaël*, retourna triomphant à Constantinople. Ses généraux perdirent en Perse une partie des conquêtes de leur maître. C'est ainsi que tout se balançait, & que tous les états tombaient les uns sur les autres, la Perse sur la Turquie, la Turquie sur l'Allemagne & sur l'Italie, l'Allemagne & l'Espagne sur la France; & s'il y avait eu des peuples plus occidentaux, l'Espagne & la France auraient eu de nouveaux ennemis.

L'Europe ne sentit point de plus violentes secousses depuis la chûte de l'empire Romain, & nul empereur depuis *Charlemagne* n'eut tant d'éclat que *Charles-Quint*. L'un a le premier rang dans la mémoire des hommes comme conquérant & fondateur; l'autre avec autant de puissance, a un personnage bien plus difficile à soutenir. *Charlemagne* avec les nombreuses armées aguerries par *Pepin* & *Charles Martel*, subjugua aisément des Lombards amollis & triompha des Saxons sauvages. *Charles-Quint* a toûjours à craindre la France, l'empire des Turcs, & la moitié de l'Allemagne.

L'Angleterre qui était séparée du reste du monde au huitiéme siécle, est dans le seiziéme un puissant royaume qu'il faut toûjours ménager. Mais ce qui rend la situation de *Charles-Quint* très supérieure à celle de *Charlemagne*, c'est qu'ayant à-peu-près en Europe la même étendue de pays sous ses loix, ce pays est plus peuplé, beaucoup plus florissant, plein de grands-hommes en tout genre. On ne comptait pas une grande ville commerçante dans les premiers tems du renouvellement de l'empire. Aucun nom, excepté celui du maître, ne fut consacré à la postérité. La seule province de Flandre au seiziéme siécle vaut mieux que tout l'empire au neuviéme. L'Italie au tems de *Paul III*, est à l'Italie du tems d'*Adrien I* & de *Léon III* ce qu'est la nouvelle architecture à la gothique. Je ne parle pas ici des beaux-

arts, qui égalaient ce siécle à celui d'*Auguste*, & du bonheur qu'avait *Charles-Quint* de compter tant de grands génies parmi ses sujets. Il ne s'agit que des affaires publiques & du tableau général du monde.

CHAPITRE CENT-VINGT-CINQUIÉME.

Conduite de FRANÇOIS I. *Son entrevue avec* CHARLES-QUINT. *Leurs querelles, leur guerre. Alliance du roi de France & du sultan* SOLIMAN. *Mort de* FRANÇOIS I.

QUe *François I* voyant son rival donner des royaumes, voulut rentrer dans le Milanais auquel il avait renoncé par deux traités ; qu'il ait appellé à son secours ce même *Soliman*, ces mêmes Turcs repoussés par *Charles-Quint* ; cette manœuvre peut être politique, mais il falait de grands succès pour la rendre glorieuse.

Ce prince pouvait abandonner ses prétentions sur le Milanais, source intarissable de guerre, & tombeau des Français, comme *Charles* avait abandonné ses droits sur la Bourgogne, droits fondés sur le traité de Madrid : il eût joui d'une heureuse paix ; il eût embelli, policé, éclairé son royaume beaucoup plus qu'il ne fit dans les derniers tems de sa vie ; il eût donné une libre carrière à toutes ses vertus. Il fut grand pour avoir encouragé les arts : mais la passion malheureuse de vouloir toûjours être duc de Milan & vassal de l'empire malgré l'empereur, fit tort à sa gloire. Réduit bientôt à chercher le secours de *Barberousse* amiral de *Soliman*, il en essuya des reproches pour ne l'avoir pas secondé, & il fut traité de renégat & de parjure en pleine diète de l'empire.

Quel funeste contraste, de faire brûler à petit feu dans Paris des luthériens parmi lesquels il y avait

des Allemands, & de s'unir en même tems aux princes luthériens d'Allemagne, auprès desquels il est obligé de s'excuser de cette rigueur, & d'affirmer même qu'il n'y avait point eu d'Allemands parmi ceux qu'on avait fait mourir ! Comment des historiens peuvent-ils avoir la lâcheté d'approuver ce supplice, & de l'attribuer *au zèle pieux* d'un prince voluptueux qui n'avait pas la moindre ombre de cette piété qu'on lui attribue ? Si c'est-là un acte religieux, il est cruellement démenti par le nombre prodigieux de captifs catholiques que son traité avec *Soliman* livra depuis aux fers de *Barberousse* sur les côtes d'Italie. Si c'est une action de politique, il faut donc approuver les persécutions des payens qui immolèrent tant de chrétiens. Ce fut en 1535 qu'on brûla ces malheureux dans Paris. Le père *Daniel* met à la marge, *Exemple de piété.* Cet exemple de piété consistait à suspendre les patiens à une haute potence, dont on les faisait tomber à plusieurs reprises sur le bucher. Exemple, en effet, d'une barbarie rafinée, qui inspire autant d'horreur contre les historiens qui la louent que contre les juges qui l'ordonnèrent.

On ajoute que *François I* dit publiquement, qu'il ferait mourir ses propres enfans s'ils étaient hérétiques. Cependant il écrivait dans ce tems-là même à *Mélancton*, l'un des fondateurs du luthéranisme, pour l'engager à venir à sa cour.

Charles-Quint ne se conduisait pas ainsi, quoique les luthériens fussent ses ennemis déclarés ; & loin de livrer des hérétiques aux bourreaux, & des chrétiens aux fers, il avait délivré dans Tunis dix-huit mille chrétiens esclaves, soit catholiques, soit protestans.

Il faut pour la funeste expédition de Milan passer par le Piémont ; & le duc de Savoie refuse au roi le passage. Le roi attaque donc le duc de Savoie, pendant que l'empereur revenait triomphant de Tunis. Une

autre caufe de ce que la Savoie fut mife à feu & à fang, c'eft que la mère de *François I* était de cette maifon. Des prétentions fur quelques parties de cet état étaient depuis longtems un fujet de difcorde. Les guerres du Milanais avaient de même leur origine dans le mariage de l'ayeul de *Louis XII*. Il n'y a aucun état héréditaire en Europe où les mariages n'ayent apporté la guerre. Le droit public eft devenu par-là un des plus grands fléaux des peuples ; prefque toutes les claufes des contrats & des traités n'ont été expliquées que par les armes. Les états du duc furent ravagés : c'eft cette invafion de *François I* qui procura une liberté entière à Genève, & qui en fit comme la capitale de la nouvelle religion réformée. Il arriva que ce même roi, qui faifait périr à Paris les novateurs par des fupplices affreux, qui faifait des proceffions pour expier leurs erreurs, qui difait qu'*il n'épargnerait pas fes enfans s'ils en étaient coupables*, était partout ailleurs le plus grand foutien de ce qu'il voulait exterminer dans fes états.

C'eft une grande injuftice dans le père *Daniel* de dire que la ville de Genève mit alors le comble à fa révolte contre le duc de Savoie. Ce duc n'était point fon fouverain. Elle était ville libre impériale : elle partageait, comme Cologne, & comme beaucoup d'autres villes, le gouvernement avec fon évêque. L'évêque avait cédé une partie de fes droits au duc de Savoie, & ces droits difputés étaient en compromis depuis douze années.

Les Genevois difaient qu'un évêque n'a nul droit à la fouveraineté, que les apôtres ne furent point des princes ; que fi dans les tems d'anarchie & de barbarie les évêques ufurpèrent des provinces, les peuples dans des tems éclairés devaient les reprendre.

Mais ce qu'il falait furtout obferver, c'eft que Genève était alors une ville petite & pauvre, & que depuis

puis qu'elle se rendit libre, elle fut plus peuplée du double, plus industrieuse, plus commerçante.

Cependant quel fruit *François I* recueille-t-il de tant d'entreprises ? *Charles-Quint* arrive de Rome, fait repasser les Alpes aux Français, entre en Provence avec cinquante mille hommes, s'avance jusqu'à Marseille, met le siége devant Arles ; & une autre armée ravage la Champagne & la Picardie. Ainsi le fruit de cette nouvelle tentative sur l'Italie, fut de hazarder la France.

La Provence & le Dauphiné ne furent sauvées que par la sage conduite du maréchal de *Montmorenci*, comme elles l'ont été de nos jours par le maréchal de *Belle-Isle*. On peut, ce me semble, tirer un grand fruit de l'histoire, en comparant les tems & les événemens. C'est un plaisir digne d'un bon citoyen, d'examiner par quelles ressources on a chassé dans le même terrain & dans les mêmes occasions deux armées victorieuses. On ne sait guères, dans l'oisiveté des grandes villes, quels efforts il en coûte pour rassembler des vivres dans un pays qui en fournit à peine à ses habitans, pour avoir de quoi payer le soldat, pour lui fournir le nécessaire sur son crédit, pour garder des rivières, pour enlever aux ennemis des postes avantageux dont ils se sont emparés. De tels détails n'entrent point dans notre plan. Il n'est nécessaire de les examiner que dans le tems même de l'action. Ce sont les matériaux de l'édifice ; on ne les compte plus quand la maison est construite.

L'empereur fut obligé de sortir de ce pays dévasté, & de regagner l'Italie avec une armée diminuée par les maladies contagieuses. La France envahie de ce côté regarda sa délivrance comme un triomphe ; mais il eût été plus beau de l'empêcher d'entrer que de s'applaudir de le voir sortir.

Ce qui caractérise davantage les démêlés de *Charles-Quint* & de *François I*, & les secousses qu'ils donnèrent à l'Europe, c'est ce mélange bizarre de franchise & de duplicité, d'emportemens de colère & de réconciliation, des plus sanglans outrages & d'un promt oubli, des artifices les plus rafinés & de la plus noble confiance.

Il y eut des choses horribles, il y en eut de ridicules.

François Dauphin, fils de *François I*, meurt d'une pleurésie. On accuse un Italien nommé *Montécuculi*, son échanson, de l'avoir empoisonné ; on regarde *Charles-Quint* comme l'auteur du crime. Qu'aurait gagné l'empereur à faire périr par le poison un prince de dix-huit ans, qui n'avait jamais fait parler de lui, & qui avait un frère ? *Montécuculi* fut écartelé, voilà ce qui est horrible. Voici le ridicule.

François I, qui par le traité de Madrid n'était plus suzerain de la Flandre & de l'Artois, & qui n'était sorti de prison qu'à cette condition, fait citer l'empereur au parlement de Paris, en qualité de comte de Flandre & d'Artois son vassal. L'avocat-général *Cappel* prend des conclusions contre *Charles-Quint*, & le parlement de Paris le déclare rebelle.

Peut-on s'attendre que *Charles* & *François* se verront familiérement comme deux gentilshommes voisins, après la prison de Madrid, après des *démentis par la gorge*, des défis, des duels proposés en présence du pape en plein consistoire, après la ligue du roi de France avec *Soliman* ; enfin après que l'empereur a été accusé, aussi publiquement qu'injustement, d'avoir fait empoisonner le premier dauphin, & lorsqu'il se voit condamné comme contumace, par une cour de judicature, dans le même pays qu'il a fait trembler tant de fois ?

Cependant ces deux grands rivaux se voyent à la rade d'Aiguemorte. Le pape avait ménagé cette entrevue après une tréve. *Charles-Quint* même descendit à terre, fit la première visite, & se mit entre les mains de son ennemi : c'était la suite de l'esprit du tems. *Charles* se défia toûjours des promesses du monarque, & se livra à la foi du chevalier.

Le duc de Savoie fut longtems la victime de cette entrevue. Ces deux monarques, qui en se voyant avec tant de familiarité prenaient toûjours des mesures l'un contre l'autre, gardèrent les places du duc ; le roi de France pour se frayer un passage dans l'occasion vers le Milanais, & l'empereur pour l'en empêcher.

Charles-Quint après cette entrevue à Aiguemorte, fait un voyage à Paris, qui est bien plus étonnant que celui des empereurs *Sigismond* & *Charles IV*.

Retourné en Espagne, il apprend que la ville de Gand s'est révoltée en Flandres. De savoir jusqu'où cette ville avait dû soutenir ses privilèges, & jusqu'où elle en avait abusé, c'est un problême qu'il n'appartient qu'à la force de résoudre. *Charles-Quint* voulait l'assujettir & la punir : il demande passage au roi, qui lui envoye le dauphin & le duc d'Orléans jusqu'à Bayonne, & qui va lui-même au-devant de lui jusqu'à Chateleraud.

L'empereur aimait à voyager, à se montrer à tous les peuples de l'Europe, à jouïr de sa gloire. Ce voyage fut un enchaînement de fêtes, & le but était d'aller faire pendre vingt-quatre malheureux citoyens. Il eût pu aisément s'épargner tant de fatigues, en envoyant quelques troupes à la gouvernante des Pays-Bas : on peut même s'étonner qu'il n'en eût pas laissé assez en Flandres pour réprimer la révolte des Gantois ; mais c'était alors la coutume de licencier ses troupes après une trêve ou une paix.

Le dessein de *François I*, en recevant l'empereur dans ses états avec tant d'appareil & de bonne foi, était d'obtenir enfin de lui la promesse de l'investiture du Milanais. Ce fut dans cette vaine idée qu'il refusa l'hommage que lui offraient les Gantois. Il n'eut ni Gand ni Milan.

On a prétendu que le connétable de *Montmorenci* fut disgracié par le roi, pour lui avoir conseillé de se contenter de la promesse verbale de *Charles-Quint*. Je rapporte ce petit événement, parce que, s'il est vrai, il fait connaître le cœur humain. Un homme qui n'a qu'à s'en prendre à lui-même d'avoir suivi un mauvais avis, est souvent assez injuste pour en punir l'auteur. Mais on ne devait guères se repentir de n'avoir exigé de *Charles-Quint* que des paroles ; une promesse par écrit n'eût pas été plus sûre.

François I avait promis par écrit de céder la Bourgogne, & il s'était bien donné de garde de tenir sa parole. On ne céde guère à son ennemi une grande province, sans y être forcé par les armes. L'empereur avoua depuis publiquement, qu'il avait promis le Milanais à un fils du roi ; mais il soutint que c'était à condition que *François I* évacuerait Turin, que *François* garda toûjours.

La générosité avec laquelle le roi avait reçu l'empereur en France, tant de fêtes somptueuses, tant de témoignages de confiance & d'amitié reciproques, n'aboutirent donc qu'à de nouvelles guerres.

Pendant que *Soliman* ravage encor la Hongrie, pendant que *Charles-Quint* pour mettre le comble à sa gloire veut conquérir Alger comme il a subjugué Tunis, & qu'il échoue dans cette entreprise, *François I* resserre les nœuds de son alliance avec *Soliman*. Il envoye deux ministres secrets à la Porte par la voie de Venise ; ces deux ministres sont assassinés en che-

min par l'ordre du marquis *del Vasto* gouverneur du Milanais, sous prétexte qu'ils sont nés tous deux sujets de l'empereur. Le dernier duc de Milan *François Sforze* avait quelques années auparavant fait trancher la tête à un autre ministre du roi. Comment accorder ces violations du droit des gens, avec la générosité dont se piquaient alors les officiers de l'empereur, ainsi que ceux du roi ? La guerre recommence avec plus d'animosité que jamais vers le Piémont, vers les Pyrénées, en Picardie. C'est alors que les galères du roi se joignent à celles de *Cheredin* surnommé *Barberousse*, amiral du sultan & vice-roi d'Alger. Les fleurs-de-lis & le croissant sont devant Nice. Les Français & les Turcs sous le comte d'*Enghien* de la branche de *Bourbon*, & sous l'amiral Turc, ne peuvent prendre cette ville : & *Barberousse* ramène la flotte Turque à Toulon, dès que le célèbre *André Doria* s'avance au secours de la ville avec ses galères.

Barberousse était le maître absolu dans Toulon. Il y fit changer une grande maison en mosquée : ainsi le même roi qui avait laissé périr dans son royaume tant de chrêtiens de la communion de *Luther* par le plus cruel supplice, laissait les mahométans exercer leur religion dans ses états. Voilà la piété que le jésuite *Daniel* loue ; c'est ainsi que les historiens se deshonorent. Un historien citoyen eût avoué que la politique faisait brûler des luthériens, & favorisait des musulmans.

André Doria est le héros qu'on peut mettre à la tête de tous ceux qui servirent la fortune de *Charles-Quint*. Il avait eu la gloire de battre ses galères devant Naples, quand il était amiral de *François I*, & que Gènes sa patrie était encor sous la domination de la France. Il se crut ensuite obligé, comme le connétable de *Bourbon*, par des intrigues de cour, de passer au service de l'empereur. Il défit plusieurs fois les flot-

tes de *Soliman* ; mais ce qui lui fit le plus d'honneur, ce fut de rendre la liberté à sa patrie, dont *Charles-Quint* lui permettait d'être souverain. Il préféra le titre de restaurateur à celui de maître. Il établit le gouvernement tel qu'il subsiste aujourd'hui, & vécut jusqu'à quatre-vingt-quatorze ans l'homme le plus considéré de l'Europe. Gènes lui éleva une statue comme au libérateur de la patrie.

Cependant le comte d'*Enghien* répare l'affront de Nice par la victoire qu'il emporte à Cérisoles dans le Piémont sur le marquis *del Vasto*. Jamais victoire ne fut plus complette. Quel fruit retira-t-on de cette glorieuse journée ? Aucun. C'était le sort des Français de vaincre inutilement en Italie. Les journées d'Agnadel, de Fornoue, de Ravenne, de Marignan, de Cérisoles, en sont des témoignages immortels.

Le roi d'Angleterre *Henri VIII*, par une fatalité inconcevable, s'alliait contre la France avec ce même empereur dont il avait répudié la tante si honteusement, & dont il avait déclaré la cousine bâtarde, avec ce même empereur qui avait forcé le pape *Clément VIII* à l'excommunier. Les princes oublient les injures comme les bienfaits, quand l'intérêt parle. Mais il semble que c'était alors le caprice plus que l'intérêt qui liait *Henri VIII* avec *Charles-Quint*.

Il comptait marcher à Paris avec trente mille hommes. Il assiégeait Boulogne-sur-mer, tandis que *Charles-Quint* avançait en Picardie. Où était alors cette balance que *Henri VIII* voulait tenir ? Il ne voulait qu'embarrasser *François I*, & l'empêcher de traverser le mariage qu'il projettait entre son fils *Edouard* & *Marie Stuart*, qui fut depuis reine de France. Quelle raison pour déclarer la guerre !

Ces nouveaux périls rendent la bataille de Cérisoles infructueuse. Le roi de France est obligé de rap-

peller une grande partie de cette armée victorieuse, pour venir défendre les frontières septentrionales du royaume.

La France était plus en danger que jamais. *Charles* était déja à Soissons, & le roi d'Angleterre prenait Boulogne; on tremblait pour Paris. Le luthéranisme fit alors le salut de la France, & la servit mieux que les Turcs, sur qui le roi avait tant compté. Les princes luthériens d'Allemagne s'unissaient alors contre *Charles-Quint*, dont ils craignaient le despotisme; ils étaient en armes. *Charles* pressant la France, & pressé dans l'empire, fit la paix à Crépi en Valois, pour aller combattre ses sujets en Allemagne.

Par cette paix il promit encor le Milanais au duc d'Orléans fils du roi, qui devait être son gendre: mais la destinée ne voulait pas qu'un prince de France eût cette province, & la mort du duc d'Orléans épargna à l'empereur l'embarras d'une nouvelle violation de sa parole.

François I acheta bientôt après la paix avec l'Angleterre pour huit cent mille écus. Voilà ses derniers exploits. Voilà le fruit des desseins qu'il eut sur Naples & Milan toute sa vie. Il fut en tout la victime du bonheur de *Charles-Quint*, car il mourut quelques mois après *Henri VIII*, de cette maladie alors presqu'incurable que la découverte du nouveau monde avait transplantée en Europe. C'est ainsi que les événemens sont enchaînés. Un pilote Génois donne un univers à l'Espagne. La nature a mis dans les isles de ces climats lointains un poison qui infecte les sources de la vie; & il faut qu'un roi de France en périsse. Il laisse en mourant une discorde trop durable, non pas entre la France & l'Allemagne, mais entre la maison de *France* & celle d'*Autriche*.

La France sous ce prince commençait à sortir de la barbarie; & la langue prenait un tour moins gothique.

Il reste encor quelques petits ouvrages de ce tems, qui s'ils ne sont pas réguliers, ont du sel & de la naïveté : comme quelques épigrammes de l'évêque *St. Gelais*, de *Clément Marot*, de *François I* même. Il écrivit, dit-on, sous un portrait d'*Agnès Sorel:*

Gentille Agnès plus d'honneur en mérite,
La cause étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un cloître ouvrer
Close nonnain ou bien dévot hermite.

Je ne saurais pourtant concilier ces vers qui paraissent purement écrits pour le tems, avec les lettres qu'on a encor de sa main, & surtout avec celle que *Daniel* a rapportée:

„ Tout à steure ynsi que je me vouloys mettre o lit
„ est aryvé *Laval*, lequel m'a aporté la sertenété du
„ levement den siege, &c. "

Ce n'était point ainsi que les *Scipions*, les *Sylla*, les *César* écrivaient en leur langue. Il faut avouer que malgré l'instinct heureux qui animait *François I* en faveur des arts, tout était barbare en France, comme tout était petit en comparaison des anciens Romains.

Il composa des mémoires sur la discipline militaire dans le tems qu'il voulait établir en France la légion Romaine. Tous les arts furent protégés par lui ; mais il fut obligé de faire venir des peintres, des sculpteurs, des architectes d'Italie.

Il voulut bâtir le Louvre, mais à peine eut-il le tems d'en faire jetter les fondemens ; son projet magnifique du collège royal ne put être exécuté, mais du moins on enseigna par ses libéralités les langues grecque & hébraïque, & la géométrie qu'on était très loin de pouvoir enseigner dans l'université. Cette université

avait le malheur de n'être fameuſe que par ſa théologie ſcholaſtique & par ſes diſputes : il n'y avait pas un homme en France avant ce tems-là qui ſût lire les caractères grecs.

On ne ſe ſervait dans les écoles, dans les tribunaux, dans les monumens publics, dans les contrats, que d'un mauvais latin appellé le langage du moyen-âge, reſte de l'ancienne barbarie des Francs, des Lombards, des Germains, des Goths, des Anglais, qui ne ſurent ni ſe former une langue régulière, ni bien parler la latine.

Rodolphe de Habsbourg avait ordonné dans l'Allemagne qu'on plaidât, & qu'on rendit les arrêts dans la langue du pays. *Alphonſe le ſage* en Caſtille établit le même uſage. *Edouard III* en fit autant en Angleterre. *François I* ordonna enfin qu'en France ceux qui avaient le malheur de plaider puſſent lire leur ruine dans leur propre idiome. Ce ne fut pas ce qui commença à polir la langue françaiſe, ce fut l'eſprit du roi & celui de ſa cour à qui l'on eut cette obligation.

CHAPITRE CENT-VINGT-SIXIÉME.

Troubles d'Allemagne. Bataille de Mulberg. Grandeur & diſgrace de CHARLES-QUINT. *Son abdication.*

LA mort de *François I* n'applanit pas à *Charles-Quint* le chemin vers cette monarchie univerſelle dont on lui imputait le deſſein : il en était alors bien éloigné. Non-ſeulement il eut dans *Henri II* ſucceſſeur de *François* un ennemi redoutable ; mais dans ce tems-là même les princes, les villes de la nouvelle religion en Allemagne, faiſaient la guerre civile, & aſſemblaient contre lui une grande armée. C'était le

parti de la liberté beaucoup plus encor que celui du luthéranisme.

Cet empereur si puissant, & son frère *Ferdinand* roi de Hongrie & de Bohême, ne purent lever autant d'Allemands que les confédérés leur en opposaient. *Charles* fut obligé, pour avoir des forces égales, de recourir à ses Espagnols, à l'argent & aux troupes du pape *Paul III.*

Rien ne fut plus éclatant que sa victoire de Mulberg. Un électeur de Saxe, un landgrave de Hesse, prisonniers à sa suite, le parti luthérien consterné, les taxes immenses imposées sur les vaincus, tout semblait le rendre despotique en Allemagne ; mais il lui arriva encor ce qui lui était arrivé après la prise de *François I.* Tout le fruit de son bonheur fut perdu. Ce même pape *Paul III* retira ses troupes dès qu'il le vit trop puissant. *Henri VIII* ranima les restes languissans du parti luthérien en Allemagne. Le nouvel électeur de Saxe *Maurice*, à qui *Charles* avait donné le duché du vaincu, se déclara bientôt contre lui, & se mit à la tête de la ligue.

Enfin cet empereur terrible est sur le point d'être fait prisonnier avec son frère par les princes protestans d'Allemagne, qu'il ne regardait que comme des sujets révoltés. Il fuit en désordre dans les détroits d'Inspruck. Dans ce tems-là même le roi de France *Henri II* se saisit de Metz, Toul & Verdun, qui sont toûjours restés à la France pour prix de la liberté qu'elle avait assurée à l'Allemagne. On voit que dans tous les tems les seigeurs de l'empire, le luthéranisme même, durent leur conservation aux rois de France. C'est ce qui est encor arrivé depuis sous *Ferdinand II* & sous *Ferdinand III.*

Le possesseur du Mexique est obligé d'emprunter deux cent mille écus d'or du duc de Florence *Cosme*,

pour tâcher de reprendre Metz ; & s'étant raccommodé avec les luthériens pour se venger du roi de France, il assiége cette ville à la tête de cinquante mille combattans. Ce siége est un des plus mémorables dans l'histoire ; il fait la gloire éternelle de *François de Guise*, qui défendit la ville soixante-cinq jours contre *Charles-Quint*, & qui le contraignit enfin d'abandonner son entreprise après avoir perdu le tiers de son armée.

La puissance de *Charles-Quint* n'était alors qu'un amas de grandeurs & de dignités entouré de précipices. Les agitations de sa vie ne lui permirent jamais de faire de ses vastes états un corps régulier & robuste dont toutes les parties s'aidassent mutuellement & lui fournissent de grandes armées toûjours entretenues. C'est ce que sut faire *Charlemagne* ; mais ses états se touchaient, & vainqueur des Saxons & des Lombards, il n'avait point un *Soliman* à repousser, des rois de France à combattre, de puissans princes d'Allemagne, & un pape plus puissant à réprimer ou à craindre.

Charles sentait trop quel ciment était nécessaire pour bâtir un édifice aussi fort que celui de la grandeur de *Charlemagne*. Il falait que *Philippe* son fils eût l'empire ; alors ce prince, que les trésors du Mexique & du Pérou rendirent plus riche que tous les rois de l'Europe ensemble, eût pu parvenir à cette monarchie universelle plus aisée à imaginer qu'à saisir.

C'est dans cette vue que *Charles-Quint* fit tous ses efforts pour engager son frère *Ferdinand* roi des Romains à céder l'empire à *Philippe*. Mais à quoi aboutit cette proposition révoltante ? à brouiller pour jamais *Philippe* & *Ferdinand*.

Enfin lassé de tant de secousses, vieilli avant le tems, détrompé de tout, parce qu'il avait tout éprou-

vé, il renonce à ſes couronnes & aux hommes à l'âge de cinquante-ſix ans, c'eſt-à-dire à l'âge où l'ambition des autres hommes eſt dans toute ſa force, & où tant de rois ſubalternes, nommés miniſtres, ont commencé la carrière de leur grandeur.

On prétend que ſon eſprit ſe dérangea dans ſa ſolitude de St. Juſt. En effet paſſer la journée à démonter des pendules, & à tourmenter des novices, ſe donner dans l'égliſe la comédie de ſon propre enterrement, ſe mettre dans un cercueil, & chanter ſon *de profundis*, ce ne ſont pas là des traits d'un cerveau bien organiſé. Celui qui avait fait trembler l'Europe & l'Afrique, & repouſſé le vainqueur de la Perſe, mourut donc en démence. Tout montre dans ſa famille l'excès de la faibleſſe humaine.

Son grand-père *Maximilien* veut être pape : *Jeanne* ſa mère eſt folle & enfermée ; & *Charles-Quint* s'enferme chez des moines, & y meurt ayant l'eſprit auſſi troublé que ſa mère.

N'oublions pas que le pape *Paul IV* ne voulût jamais reconnaître pour empereur *Ferdinand I*, à qui ſon frère avait cédé l'empire ; ce pape prétendait que *Charles* n'avait pu abdiquer ſans ſa permiſſion. L'archevêque électeur de Mayence, chancelier de l'empire, promulgua tous ſes actes au nom de *Charles-Quint*, juſqu'à la mort de ce prince. C'eſt la dernière époque de la prétention qu'eurent ſi longtems les papes de diſpoſer de l'empire. Sans tous les exemples que nous avons vus de cette prétention étrange, on croirait que *Paul IV* avait le cerveau encor plus bleſſé que *Charles-Quint.*

Avant de voir quelle influence eut *Philippe II* ſon fils ſur la moitié de l'Europe, combien l'Angleterre fût puiſſante ſous *Elizabeth*, ce que devint l'Italie, comment s'établit la république des Provinces-Unies,

& à quel état affreux la France fut réduite ; je dois parler des révolutions de la religion, parce qu'elle entra dans toutes les affaires, comme cauſe ou comme prétexte, dès le tems de *Charles-Quint*.

Enſuite je me ferai une idée des conquêtes des Eſpagnols dans l'Amérique, & de celles que firent les Portugais dans les Indes : prodiges dont *Philippe II* recueillit tout l'avantage, & qui le rendirent le prince le plus puiſſant de la chrétienté.

CHAPITRE CENT-VINGT-SEPTIÉME.

De LÉON X, & *de l'égliſe.*

VOus avez parcouru tout ce vaſte chaos dans lequel l'Europe chrétienne a été confuſément plongée depuis la chûte de l'empire Romain. Le gouvernement politique de l'égliſe, qui ſemblait dévoir réunir toutes ces parties diviſées, fut malheureuſement la nouvelle ſource d'une confuſion inouïe juſqu'alors dans les annales du monde.

L'égliſe romaine & la grecque ſans ceſſe aux priſes, avaient par leurs querelles ouvert les portes de Conſtantinople aux Ottomans. L'empire & le ſacerdoce, toûjours armés l'un contre l'autre, avaient déſolé l'Italie, l'Allemagne, & preſque tous les autres états. Le mêlange de ces deux pouvoirs, qui ſe combattaient partout ou ſourdement ou hautement, entretenait des troubles éternels. Le gouvernement féodal avait fait des ſouverains de pluſieurs évêques, & de pluſieurs moines. Les limites des diocèſes n'étaient point celles des états. La même ville était Italienne ou Allemande par ſon évêque, & Françaiſe par ſon roi. C'eſt un malheur que les viciſſitudes des guerres attachent encor aux villes frontières. Vous

avez vu la juriſdiction ſéculière s'oppoſer partout à l'eccléſiaſtique, excepté dans les états où l'égliſe a été, & eſt encor ſouveraine : chaque prince ſéculier cherchant à rendre ſon gouvernement indépendant du ſiége de Rome, & ne pouvant y parvenir ; des évêques tantôt réſiſtans aux papes, tantôt s'uniſſans à lui contre les rois ; en un mot la république chrétienne du rite latin unie preſque toûjours dans le dogme, en apparence, & à quelques ſciſſions près, mais ſans ceſſe diviſée ſur tout le reſte.

Après le pontificat déteſté, mais heureux, d'*Alexandre VI*, après le règne guerrier, & plus heureux encor, de *Jules II*, les papes pouvaient ſe regarder comme les arbitres de l'Italie, & influer beaucoup ſur le reſte de l'Europe. Il n'y avait aucun potentat Italien qui eût plus de terres, excepté le roi de Naples, lequel relevait encor de la tiare.

Dans ces circonſtances favorables, les vingt-quatre cardinaux qui compoſaient alors tout le collège, élurent *Jean de Médicis*, arrière-petit-fils de ce grand *Coſme de Médicis* ſimple négociant, & père de la patrie.

Créé cardinal à quatorze ans, il fut pape à l'âge de trente-ſix, & prit le nom de *Léon X*. Sa famille alors était rentrée en Toſcane. *Léon* eut bientôt le crédit de mettre ſon frère *Pierre* à la tête du gouvernement de Florence. Il fit épouſer à ſon autre frère *Julien le magnifique*, la princeſſe de Savoie, ducheſſe de Nemours, & le fit un des plus puiſſans ſeigneurs d'Italie. Ces trois frères élevés par *Ange Politien*, & par *Calcondile*, étaient tous trois dignes d'avoir eu de tels maîtres. Tous trois cultivaient à l'envi les lettres & les beaux-arts. Ils méritèrent que ce ſiécle s'appellât le ſiécle des *Médicis*. Le pape ſurtout joignait le goût le plus fin à la magnificence la plus recherchée. Il excitait les grands génies dans

tous les arts par ses bienfaits, & par son accueil plus séduisant encore. Son couronnement coûta cent mille écus d'or. Il fit représenter dans plusieurs fêtes publiques le *Pénule* de *Plaute*, la *Calandra* du cardinal *Bibiena*. On croyait voir renaître les beaux jours de l'empire Romain. La religion n'avait rien d'austère; elle s'attirait le respect par des cérémonies pompeuses; le stile barbare de la daterie était aboli, & faisait place à l'éloquence des cardinaux *Bembo* & *Sadolet*, alors secrétaires des brefs, hommes qui savaient imiter la latinité de *Cicéron*, & qui semblaient adopter sa philosophie sceptique. Les comédies de l'*Arioste* & celles de *Machiavel*, quoiqu'elles respectent peu la pudeur & la piété, furent jouées souvent dans cette cour en présence du pape & des cardinaux, par les jeunes gens les plus qualifiés de Rome. Le mérite seul de ces ouvrages (mérite très grand pour ce siécle) faisait impression. Ce qui pouvait offenser la religion, n'était pas apperçu dans une cour occupée d'intrigues & de plaisirs, qui ne pensait pas que la religion pût être attaquée par ces libertés. Et en effet comme il ne s'agissait ni du dogme, ni du pouvoir, la cour Romaine n'en était pas plus effarouchée que les Grecs & les anciens Romains ne le furent des railleries d'*Aristophane* & de *Plaute*.

Les affaires les plus graves que *Léon X* savait traiter en maître, ne dérobèrent rien à ses plaisirs délicats. La conspiration même de plusieurs cardinaux contre sa vie, & le châtiment sévère qu'il en fit, n'altéra point la gayeté de sa cour.

Les cardinaux *Petrucci*, & *Soli*, & quelques autres, irrités de ce que le pape avait ôté le duché d'Urbin au neveu de *Jules II*, corrompirent un chirurgien qui devait panser un ulcère secret du pape; & la mort de *Léon X* devait être le signal d'une révolution dans beaucoup de villes de l'Etat-Ecclésiastique. La conspiration fut découverte. Il en coûta la

vie à plus d'un coupable. Les deux cardinaux furent appliqués à la question, & condamnés à la mort. On pendit le cardinal *Petrucci* dans la prison. L'autre racheta sa vie par ses trésors.

Il est très remarquable, qu'ils furent condamnés par les magistrats séculiers de Rome, & non par leurs pairs. Le pape semblait par cette action inviter les souverains à rendre tous les ecclésiastiques justiciables des juges ordinaires : mais jamais le St. Siége ne crut devoir céder aux rois un droit qu'il se donnait à lui-même. Comment les cardinaux, qui élisent les papes, leur ont-ils laissé ce despotisme, tandis que les électeurs & les princes de l'empire ont tant restraint le pouvoir des empereurs ? C'est que ces princes ont des états, & que les cardinaux n'ont que des dignités.

Cette triste avanture fit bientôt place aux réjouïssances accoutumées. *Léon X* pour mieux faire oublier le supplice d'un cardinal mort par la corde, en créa trente nouveaux, la plûpart Italiens, & se conformans au génie du maître. S'ils n'avaient pas tout le goût & les connaissances du pontife, ils l'imitèrent au moins dans ses plaisirs. Presque tous les autres prélats suivirent leurs exemples. L'Espagne était alors le seul pays où l'église connût les mœurs sévères ; elles y avaient été introduites par le cardinal *Ximénès*, esprit né austère & dur, qui n'avait de goût que celui de la domination absolue, & qui revêtu de l'habit d'un cordelier quand il était régent d'Espagne, disait qu'avec son cordon il saurait ranger tous les grands à leur devoir, & qu'il écraserait leur fierté sous ses sandales.

Partout ailleurs les prélats vivaient en princes voluptueux. Il y en avait qui possédaient jusqu'à huit & neuf évêchés. On s'effraye aujourd'hui en comptant tous les bénéfices dont jouïssaient, par exemple, un cardinal

cardinal de Lorraine, un cardinal de *Volsey*, & tant d'autres; mais ces biens ecclésiastiques accumulés sur un seul homme, ne faisaient pas un plus mauvais effet alors, que n'en font aujourd'hui tant d'évêchés réunis par des électeurs ou par des prélats d'Allemagne.

Tous les écrivains protestans & catholiques se récrient contre la dissolution des mœurs de ces tems. Ils disent que les prélats, les curés, & les moines passaient une vie commode; que rien n'était plus commun que des prêtres qui élevaient publiquement leurs enfans, à l'exemple d'*Alexandre VI*. Il est vrai qu'on a encor le testament d'un *Croui* évêque de Cambrai en ces tems-là, qui laisse plusieurs legs à ses enfans, & tient une somme en réserve *pour les bâtards qu'il espère encor que* DIEU *lui fera la grace de lui donner, en cas qu'il réchappe de sa maladie.* Ce sont les propres mots de son testament. Le pape *Pie II* avait écrit dès longtems, *que pour de fortes raisons on avait interdit le mariage aux prêtres, mais que pour de plus fortes il falait le leur permettre.* Les protestans n'ont pas manqué de recueillir les preuves, que dans plusieurs états d'Allemagne les peuples obligeaient toûjours leurs curés d'avoir des concubines, afin que les femmes mariées fussent plus en sûreté. On voit même dans les cent griefs rédigés auparavant par la diète de l'empire sous *Maximilien I*, contre les abus de l'église, que les évêques vendaient aux curés pour un écu par an le droit d'avoir une concubine, & qu'il falait payer, soit qu'on usât de ce privilège, soit qu'on le négligeât. Mais aussi il faut convenir que ce n'était pas une raison pour autoriser tant de guerres civiles; & qu'il ne falait pas tuer les autres hommes, parce que quelques prélats faisaient des enfans, & que des curés achetaient avec un écu le droit d'en faire.

Ce qui révoltait le plus les esprits, c'était cette vente publique & particulière d'indulgences, d'abso-

lutions, de dispenses à tout prix; c'était cette taxe apostolique, illimitée & incertaine avant le pape *Jean XXII*, mais rédigée par lui comme un code du droit canon. Un meurtrier sous-diacre, ou diacre, était absous avec la permission de posséder trois bénéfices, pour douze tournois, trois ducats & six carlins, c'est environ vingt écus. Un évêque, un abbé pouvait assassiner pour environ trois cent livres. Toutes les impudicités les plus monstrueuses avaient leur prix fait. La bestialité était estimée deux cent cinquante livres. On obtenait même des dispenses, non-seulement pour des péchés passés, mais pour ceux qu'on avait envie de faire. On a retrouvé dans les archives de *Joinville* une indulgence en expectative pour le cardinal de Lorraine, & douze personnes de sa suite, laquelle remettait à chacun d'eux par avance trois péchés à leur choix. *Le Laboureur* écrivain exact rapporte que la duchesse de *Bourbon* & d'*Auvergne*, sœur de *Charles VIII*, eut le droit de se faire absoudre toute sa vie de tout péché, elle & dix personnes de sa suite, à quarante-sept fêtes de l'année, sans compter les dimanches.

Cet étrange abus semblait pourtant avoir sa source dans les anciennes loix des nations de l'Europe, dans celles des Francs, des Saxons, des Bourguignons. La cour pontificale n'avait adopté cette évaluation des péchés & des dispenses, que dans les tems d'anarchie, & même quand les papes n'osaient résider à Rome. Jamais aucun concile ne mit la taxe des péchés parmi les articles de foi.

Il y avait des abus violens, il y en avait de ridicules. Ceux qui dirent qu'il falait réparer l'édifice, & non le détruire, semblent avoir dit tout ce qu'on pouvait répondre au cri des peuples indignés. Le grand nombre de pères de famille qui travaillent sans cesse pour assurer à leurs femmes & à leurs enfans une médiocre fortune, le nombre beaucoup supérieur

d'artiſans, de cultivateurs, qui gagnent leur pain à la ſueur de leur front, voyaient avec douleur des moines entourés du faſte & du luxe des ſouverains : on répondait que ces richeſſes répandues par ce faſte même rentraient dans la circulation. Leur vie molle, loin de troubler l'intérieur de l'égliſe, en affermiſſait la paix; & leurs abus, euſſent-ils été plus exceſſifs, étaient moins dangereux, ſans doute, que les horreurs des guerres, & le ſaccagement des villes. On oppoſe ici le ſentiment de *Machiavel*, le docteur de ceux qui n'ont que de la politique. Il dit dans ſes diſcours ſur *Tite-Live*, que ſi *les Italiens de ſon tems étaient exceſſivement méchans*, *on le devait imputer à la religion & aux prêtres.* Mais il eſt clair, qu'il ne peut avoir en vue les guerre de religion, puiſqu'il n'y en avait point alors. Il ne peut entendre par ces paroles, que les crimes de la cour du pape *Alexandre VI*, & l'ambition de pluſieurs eccléſiaſtiques; ce qui eſt très étranger aux dogmes, aux diſputes, aux perſécutions, aux rébellions, à cet acharnement de la haine théologique qui produiſit tant de meurtres.

Veniſe même, dont le gouvernement paſſait pour le plus ſage de l'Europe, avait, dit-on, très grand ſoin d'entretenir tout ſon clergé dans la débauche, afin qu'étant moins révéré il fût ſans crédit parmi le peuple, & ne pût le ſoulever. Il y avait cependant partout des hommes de mœurs très pures, des paſteurs dignes de l'être, des religieux ſoumis de cœur à des vœux qui effrayent la molleſſe humaine; mais ces vertus ſont enſevelies dans l'obſcurité, tandis que le luxe & le vice dominent dans la ſplendeur.

Le faſte de la cour voluptueuſe de *Léon X* pouvait bleſſer les yeux; mais auſſi on devait voir que cette cour même poliçait l'Europe, & rendait les hommes plus ſociables. La religion depuis la perſécution contre les huſſites, ne cauſait plus aucun trouble dans

le monde. L'inquisition exerçait à la vérité de grandes cruautés en Espagne contre les musulmans & les Juifs : mais ce ne sont pas là de ces malheurs universels qui bouleversent les nations. La plûpart des chrêtiens vivaient dans une ignorance heureuse. Il n'y avait peut-être pas en Europe dix gentilshommes qui eussent la Bible. Elle n'était point traduite en langue vulgaire, ou du moins les traductions qu'on en avait faites dans peu de pays, étaient ignorées.

Le haut clergé occupé uniquement du temporel, savait jouir, & ne savait pas disputer. On peut dire que le pape *Léon X* en encourageant les études, donna des armes contre lui-même. J'ai ouï dire à un seigneur Anglais, qu'il avait vu une lettre du seigneur *Polus*, ou *de la Pole*, depuis cardinal, à ce pape, dans laquelle, en le félicitant sur ce qu'il étendait le progrès des sciences en Europe, il l'avertissait qu'il était dangereux de rendre les hommes trop savans. La naissance des lettres dans une partie de l'Allemagne, à Londres, & ensuite à Paris, à la faveur de l'imprimerie perfectionnée, commença la ruine de la monarchie spirituelle. Des hommes de la basse Allemagne, que l'Italie traitait toûjours de barbares, furent les premiers qui accoutumèrent les esprits à mépriser ce qu'on révérait. *Erasme* quoique longtems moine, ou plutôt parce qu'il l'avait été, jetta sur les moines, dans la plûpart de ses écrits, un ridicule dont ils ne se relevèrent pas. Les auteurs des lettres des *hommes obscurs* firent rire l'Allemagne aux dépens des Italiens, qui jusques-là ne les avaient pas crus capables d'être de bons plaisans ; ils le furent pourtant ; & le ridicule prépara en effet la révolution la plus sérieuse.

Léon X était bien loin de craindre cette révolution qu'il vit dans la chrêtienté. Sa magnificence, & une des plus belles entreprises qui puissent illustrer des souverains, en furent les principales causes.

Son prédéceſſeur *Jules II*, ſous qui la peinture & l'architecture commencèrent à prendre de ſi nobles accroiſſemens, voulut que Rome eût un temple qui ſurpaſſât Ste. Sophie de Conſtantinople, & qui fût le plus beau qu'on eût encor élevé ſur la terre. Il eut le courage d'entreprendre ce qu'il ne pouvait jamais voir finir. *Léon X* ſuivit ardemment ce beau projet. Il falait beaucoup d'argent, & ſes magnificences avaient épuiſé ſon tréſor. Il n'eſt point de chrétien qui n'eût dû contribuer à élever cette merveille de la métropole de l'Europe. Mais l'argent deſtiné aux ouvrages publics ne s'arrache jamais que par force ou par adreſſe. *Léon X* eut recours, s'il eſt permis de ſe ſervir de cette expreſſion, à une des clefs de *St. Pierre*, avec laquelle on avait ouvert quelquefois les coffres des chrétiens pour remplir ceux du pape.

Il prétexta une guerre contre les Turcs, & fit vendre dans tous les états de la chrétienté ce qu'on appelle des *indulgences*, c'eſt-à-dire, la délivrance des peines du purgatoire, ſoit pour ſoi-même, ſoit pour ſes parens & amis. Une pareille vente publique fait voir l'eſprit du tems. Perſonne n'en fut ſurpris. Il y eut partout des bureaux d'indulgences. On les affermait comme les droits de la douane. La plûpart de ces comptoirs ſe tenaient dans des cabarets. Le prédicateur, le fermier, le diſtributeur, chacun y gagnait. Le pape donna à ſa ſœur une partie de l'argent qui lui en revint, & perſonne ne murmura encore. Les prédicateurs diſaient hautement en chaire, que *quand on aurait violé la Ste. Vierge, on ſerait abſous en achetant des indulgences*, & le peuple écoutait ces paroles avec dévotion. Mais quand on eut donné aux dominicains cette ferme en Allemagne, les auguſtins, qui en avaient été longtems en poſſeſſion, furent jaloux; & ce petit intérêt de moines dans un coin de la Saxe produiſit plus de cent ans de diſcordes, de fureurs & d'infortunes chez trente nations.

CHAPITRE CENT-VINGT-HUITIÈME.

De Luther & *de* Zuingle. *Des indulgences. De l'avanture des dominicains qui causa le changement de religion dans la moitié de la Suisse.*

VOus n'ignorez pas que cette grande révolution dans l'esprit humain, & dans le systême politique de l'Europe, commença par *Martin Luther*, moine augustin, que ses supérieurs chargèrent de prêcher contre la marchandise qu'ils n'avaient pu vendre. La querelle fut d'abord entre les augustins & les dominicains.

Vous avez dû voir que toutes les querelles de religion étaient venues jusques-là des prêtres théologiens; car *Pierre Valdo*, marchand de Lyon, qui passe pour l'auteur de la secte des Vaudois, n'en était point l'auteur; il ne fit que rassembler ses frères & les encourager. Il suivait les dogmes de *Bérenger*, de *Claude* évêque de Turin & de plusieurs autres; ce n'est qu'après *Luther* que les séculiers ont dogmatisé en foule, quand la Bible traduite en tant de langues, & différemment traduite, a fait naître presque autant d'opinions qu'elle a de passages difficiles à expliquer.

Si on avait dit alors à *Luther* qu'il détruirait la religion romaine dans la moitié de l'Europe, il ne l'aurait pas cru. Il alla plus loin qu'il ne pensait, comme il arrive dans toutes les disputes, & dans presque toutes les affaires.

Après avoir décrié les indulgences, il examina le pouvoir de celui qui les donnait aux chrétiens. Un coin du voile fut levé. Les peuples animés voulurent juger ce qu'ils avaient adoré. Les horreurs d'*Alexandre VI* & de sa famille n'avaient pas fait naître un doute sur la puissance spirituelle du pape. Trois cent

mille pélerins étaient venus dans Rome à son jubilé. Mais les tems étaient changés ; la mesure était comble. Les délices de *Léon* furent punies des crimes d'*Alexandre*. On commença par demander une réforme, on finit par une séparation entière. On sentait assez que les hommes puissans ne se réforment pas. C'était à leur autorité & à leurs richesses qu'on en voulait : c'était le joug des taxes romaines qu'on voulait briser. Qu'importait en effet à Stockholm, à Copenhague, à Londres, à Dresde, que l'on eût du plaisir à Rome ? mais il importait qu'on ne payât point de taxes exorbitantes, que l'archevêque d'Upsal ne fût pas le maître d'un royaume. Les revenus de l'archevêché de Magdebourg, ceux de tant de riches abbayes, tentaient les princes séculiers. La séparation qui se fit comme d'elle-même, & pour des causes très légères, a opéré cependant à la fin en grande partie cette réforme tant demandée, & qui n'a servi de rien. Les mœurs de la cour Romaine sont devenues plus décentes, le clergé de France plus savant. Il faut avouer qu'en général le clergé a été corrigé par les protestans, comme un rival devient plus circonspect par la jalousie surveillante de son rival : mais on n'en a versé que plus de sang, & les querelles des théologiens sont devenues des guerres de cannibales.

Pour parvenir à cette grande scission, il ne falait qu'un prince qui animât les peuples. Le vieux *Fréderic* électeur de Saxe, surnommé *le sage*, celui-là même qui après la mort de *Maximilien* eut le courage de refuser l'empire, protégea *Luther* ouvertement. Cette révolution dans l'église commença comme toutes celles par qui les peuples ont détrôné les souverains. On présente d'abord des requêtes, on expose des griefs ; on finit par renverser le trône. Il n'y avait point encor de séparation marquée en se moquant des indulgences, en demandant à communier avec du pain & du vin, en disant des choses

très peu intelligibles sur la justification & sur le libre arbitre, en voulant abolir les moines, en offrant de prouver que l'Ecriture sainte n'a pas expressément parlé du purgatoire.

Léon X, qui dans le fond méprisait ces disputes, fut obligé comme pape d'anathématiser solemnellement par une bulle toutes ces propositions. Il ne savait pas combien *Luther* était protégé secrettement en Allemagne. Il falait, disait-on, le faire changer d'opinion par le moyen d'un chapeau rouge. Le mépris qu'on eut pour lui, fut fatal à Rome.

Luther ne garda plus de mesures. Il composa son livre *de la captivité de Babilone.* Il exhorta tous les princes à secouer le joug de la papauté ; il se déchaîna contre les messes privées ; & il fut d'autant plus applaudi, qu'il se récriait contre la vente publique de ces messes. Les moines mendians les avaient mises en vogue au treiziéme siécle ; le peuple les payait comme il les paye encor aujourd'hui quand il en commande. C'est une légère rétribution dont subsistent les pauvres religieux & les prêtres habitués. Ce faible honoraire, qu'on ne pouvait guère envier à ceux qui ne vivent que de l'autel & des aumônes, était alors en France d'environ deux sous de ce tems-là, & moindre encor en Allemagne. La transsubstantiation fut proscrite comme un mot qui ne se trouve ni dans l'Ecriture ni dans les pères. Les partisans de *Luther* prétendaient que la doctrine qui fait évanouïr la substance du pain & du vin, & qui en conserve la forme, n'avait été universellement établie dans l'église que du tems de *Grégoire VII*, & que cette doctrine avait été soutenue & expliquée pour la première fois par le bénédictin *Paschase Ratbert* au neuviéme siécle. Ils fouillaient dans les archives ténébreuses de l'antiquité, pour y trouver de quoi se séparer de l'église romaine, sur des mystères que la faiblesse humaine ne peut approfondir. *Luther* retenait une par-

tie du myſtère, & rejettait l'autre. Il avoue que le corps de JESUS-CHRIST eſt dans les eſpèces conſacrées; mais il y eſt, dit-il, comme le feu eſt dans le fer enflammé; le fer & le feu ſubſiſtent enſemble. C'eſt cette manière de ſe confondre avec le pain & le vin, qu'*Oſiander* appella *impanation*, *invination*, *conſubſtantiation*. *Luther* ſe contentait de dire que le corps & le ſang étaient dedans, deſſus, & deſſous, *in*, *cum*, *ſub*. Ainſi tandis que ceux qu'on appellait *papiſtes* mangeaient DIEU ſans pain, les luthériens mangeaient du pain & DIEU; les calviniſtes vinrent bientôt après qui mangèrent le pain & qui ne mangèrent point DIEU.

Les luthériens voulurent d'abord de nouvelles verſions de la Bible en toutes les langues modernes, & des verſions purgées de toutes les négligences & infidélités qu'ils imputaient à la vulgate. En effet, lorſque le concile voulut depuis faire réimprimer cette vulgate, les ſix commiſſaires chargés de ce ſoin par le concile, trouvèrent dans cette ancienne traduction huit mille fautes; & les ſavans prétendent qu'il y en a bien davantage: de ſorte que le concile ſe contenta de déclarer la vulgate autentique, ſans entreprendre cette correction. *Luther* traduiſit d'après l'hébreu la Bible germanique; mais on prétend qu'il ſavait peu d'hébreu, & que ſa traduction eſt plus remplie de fautes que la vulgate.

Les dominicains avec les nonces du pape qui étaient en Allemagne, firent brûler les premiers écrits de *Luther*. Le pape donna une nouvelle bulle contre lui. *Luther* fit brûler la bulle du pape & les décrétales dans la place publique de Vittemberg. On voit par ce trait ſi c'était un homme hardi; mais auſſi on voit qu'il était déja bien puiſſant. Dès-lors une partie de l'Allemagne, fatiguée de la grandeur pontificale, était dans les intérêts du réformateur, ſans trop examiner les queſtions de l'école.

Cependant ces queſtions ſe multipliaient. La diſpute du libre arbitre, cet autre écueil de la raiſon humaine, mêlait ſa ſource intariſſable de querelles abſurdes à ce torrent de haines théologiques. *Luther* nia le libre arbitre, que cependant ſes ſectateurs ont admis dans la ſuite. L'univerſité de Louvain, celle de Paris écrivirent. Celle-ci ſuſpendit l'examen de la diſpute, s'il y a eu trois *Madeleines*, ou une ſeule *Madeleine*, pour proſcrire les dogmes de *Luther*.

Il demanda enſuite que les vœux monaſtiques fuſſent abolis, parce qu'ils ne ſont pas de l'inſtitution primitive; que les prêtres puſſent être mariés, parce que pluſieurs apôtres l'étaient; qu'on communiât avec du vin, parce que JESUS avait dit, *Buvez-en tous*; qu'on ne vénérât point les images, parce que JESUS n'avait point eu d'image; enfin il n'était d'accord avec l'égliſe romaine, que ſur la trinité, le batême, l'incarnation, la réſurrection: dogmes encor qui ont été autrefois les ſujets des plus vives querelles, & dont quelques-uns ont été combattus dans les derniers tems; de ſorte qu'il n'eſt aucun point de théologie ſur lequel les hommes ne ſe ſoient diviſés.

Il falait bien qu'*Ariſtote* entrât dans la querelle, car il était alors le maître des écoles. *Luther* ayant affirmé que la doctrine d'*Ariſtote* était fort inutile pour l'intelligence de l'Ecriture, la ſacrée faculté de Paris traita cette aſſertion d'erronée, & d'inſenſée. Les thèſes les plus vaines étaient mêlées avec les plus profondes; & des deux côtés les fauſſes imputations, les injures atroces, les anathêmes nourriſſaient l'animoſité des deux partis.

On ne peut, ſans rire de pitié, lire la manière dont *Luther* traite tous ſes adverſaires, & ſurtout le pape. *Petit pape, petit papelin vous êtes un âne, un ânon, allez doucement, il fait glacé, vous vous rompriez les jambes, & on dirait, Que diable eſt ceci? le petit*

ânon de papelin est estropié ; un âne sait qu'il est âne, une pierre sait qu'elle est pierre ; mais ces petits ânons de papes ne savent pas qu'ils sont ânons. Ces basses grossiéretés aujourd'hui si dégoûtantes ne révoltaient point des esprits assez grossiers. *Luther* avec ces bassesses d'un stile barbare triomphait dans son pays de toute la politesse romaine.

Si on s'en était tenu à des injures, *Luther* aurait fait moins de mal à l'église romaine qu'*Erasme* ; mais plusieurs docteurs hardis se joignant à lui élevèrent leurs voix, non pas seulement contre les dogmes des scholastiques, mais contre le droit que les papes s'étaient arrogé depuis *Grégoire VII* de disposer des royaumes, contre le trafic de tous les objets de la religion, contre des oppressions publiques & particulières ; ils étalaient dans les chaires & dans leurs écrits un tableau de cinq cent ans de persécutions ; ils représentaient l'Allemagne baignée dans le sang par les querelles de l'empire & du sacerdoce ; les peuples traités comme des animaux sauvages, le purgatoire ouvert & fermé à prix d'argent par des incestueux, des assassins & des empoisonneurs : de quel front un *Alexandre VI*, l'horreur de toute la terre, avait-il osé se dire le vicaire de DIEU ? & comment *Léon X* dans le sein des plaisirs & des scandales, pouvait-il prendre ce titre ?

Tous ces cris excitaient les peuples : & les docteurs de l'Allemagne allumaient plus de haine contre la nouvelle Rome, que *Varus* n'en avait excité contre l'ancienne dans les mêmes climats.

La bizarre destinée qui se joue de ce monde, voulut que le roi d'Angleterre *Henri VIII* entrât dans la dispute. Son père l'avait fait instruire dans les vaines & absurdes sciences de ce tems-là. L'esprit du jeune *Henri* ardent & impétueux s'était nourri avidement des subtilités de l'école. Il voulut écrire contre *Lu-*

ther; mais auparavant il fit demander à *Léon X* la permiſſion de lire les livres de cet héréſiarque, dont la lecture était interdite ſous peine d'excommunication. *Léon X* accorda la permiſſion. Le roi écrit; il commente *St. Thomas*; il défend ſept ſacremens contre *Luther*, qui alors en admettait trois, leſquels bientôt ſe réduiſirent à deux. Le livre s'achève à la hâte; on l'envoye à Rome. Le pape ravi, compare ce livre, que perſonne ne lit aujourd'hui, aux écrits des *Auguſtins*, & des *Jérômes*. Il donna le titre de *défenſeur de la foi* au roi *Henri* & à ſes ſucceſſeurs; & à qui le donnait-il? à celui qui devait être quelques années après le plus ſanglant ennemi de Rome.

Peu de perſonnes prirent le parti de *Luther* en Italie. Ce peuple ingénieux, occupé d'intrigues & de plaiſirs, n'eut aucune part à ces troubles. Les Eſpagnols, tout vifs & tout ſpirituels qu'ils ſont, ne s'en mêlérent pas. Les Français, quoiqu'ils ayent avec l'eſprit de ces peuples un goût plus violent pour les nouveautés, furent longtems ſans prendre parti. Le théatre de cette guerre d'eſprit était chez les Allemands, & chez les Suiſſes, qui n'étaient pas réputés alors les hommes de la terre les plus déliés, & qui paſſent pour circonſpects. La cour de Rome ſavante & polie ne s'était pas attendue que ceux qu'elle traitait de barbares, pouraient, la Biblè comme le fer à la main, lui ravir la moitié de l'Europe, & ébranler l'autre.

C'eſt un grand problême, ſi *Charles-Quint* alors empereur, devait embraſſer la réforme, ou s'y oppoſer. En ſecouant le joug de Rome, il vengeait tout-d'un-coup l'empire, de quatre cent ans d'injures, que la tiare avait faites à la couronne impériale; mais il courait riſque de perdre l'Italie. Il avait à ménager le pape, qui devait ſe joindre à lui contre *François I*. De plus ſes états héréditaires étaient tous catholiques. On lui reproche même d'avoir vu avec plaiſir naître

une faction qui lui donnerait lieu de lever des taxes & des troupes dans l'empire, & d'écraser les catholiques, ainsi que les luthériens, sous le poids d'un pouvoir absolu. Enfin sa politique & sa dignité l'engagèrent à se déclarer contre *Luther*, quoique peut-être il fût dans le fond de son avis sur quelques articles, comme les Espagnols l'en soupçonnèrent après sa mort.

Il somma *Luther* de venir rendre compte de sa doctrine en sa présence à la diète impériale de Vorms, c'est-à-dire, de venir y déclarer, s'il soutenait les dogmes que Rome avait proscrits. *Luther* comparut avec un sauf-conduit de l'empereur, s'exposant hardiment au sort de *Jean Hus*; mais cette assemblée étant composée de princes, il se fia à leur honneur. Il parla devant l'empereur, & devant la diète, & soutint sa doctrine avec courage. On prétend que *Charles-Quint* fut sollicité par le nonce *Aleandre*, de faire arrêter *Luther* malgré le sauf-conduit, comme *Sigismond* avait livré *Jean Hus* sans égard pour la foi publique : mais que *Charles-Quint* répondit, *Qu'il ne voulait pas avoir à rougir comme Sigismond.*

Cependant *Luther* ayant contre lui son empereur, le roi d'Angleterre, le pape, tous les évêques & tous les religieux, ne s'étonna pas. Caché dans une forteresse de Saxe, il brava l'empereur, irrita la moitié de l'Allemagne contre le pape, répondit au roi d'Angleterre comme à son égal, fortifia & étendit son église naissante.

Le vieux *Fréderic* électeur de Saxe, souhaitait l'extirpation de l'église romaine. *Luther* crut qu'il était tems enfin d'abolir la messe privée. Il s'y prit d'une manière, qui dans un tems plus éclairé n'eût pas trouvé beaucoup d'applaudissemens. Il feignit que le diable lui étant apparu, lui avait reproché de dire la messe & de consacrer. Le diable lui prouva, dit-il, que c'é-

tait une idolâtrie. *Luther* dans le récit de cette fiction avoua que le diable avait raison, & qu'il falait l'en croire. La messe fut abolie dans la ville de Vittemberg, & bientôt après dans le reste de la Saxe. On abattit les images. Les moines & les religieux sortaient de leurs cloîtres; & peu d'années après *Luther* épousa une religieuse nommée *Catherine Bore*. Les ecclésiastiques de l'ancienne communion lui reprochèrent qu'il ne pouvait se passer de femme. *Luther* leur répondit qu'ils ne pouvaient se passer de maîtresses. Ces reproches mutuels étaient bien différens. Les prêtres catholiques qu'on accusait d'incontinence, étaient forcés d'avouer qu'ils transgressaient la discipline de l'église entière. *Luther* & les siens la changeaient.

La loi de l'histoire oblige de rendre justice à la plûpart des moines qui abandonnèrent leurs églises & leurs cloitres pour se marier. Ils reprirent, il est vrai, la liberté dont ils avaient fait le sacrifice; ils rompirent leurs vœux; mais ils ne furent point libertins, & on ne peut leur reprocher des mœurs scandaleuses. La même impartialité doit reconnaître, que *Luther* & les autres moines, en contractant des mariages utiles à l'état, ne violaient guères plus leurs vœux que ceux qui ayant fait serment d'être pauvres & humbles possédaient des richesses fastueuses.

Parmi les voix qui s'élevaient contre *Luther*, plusieurs faisaient entendre avec ironie que celui qui avait consulté le diable pour détruire la messe, témoignait au diable sa reconnaissance en abolissant les exorcismes, & qu'il voulait renverser tous les remparts élevés pour repousser l'ennemi des hommes. On a remarqué depuis dans tous les pays où l'on cesse d'exorciser, que le nombre énorme de possessions & de sortilèges diminua beaucoup. On disait, on écrivait, que les démons entendaient mal leurs intérêts, de ne se réfugier que chez les catholiques, qui seuls avaient le pouvoir de

leur commander ; & on n'a pas manqué d'obferver que le nombre des forciers & des poffédés a été prodigieux dans l'églife romaine jufqu'à nos derniers tems. Il ne faut point plaifanter fur les fujets triftes. C'était une matière très férieufe, rendue funefte par le malheur de tant de familles & le fupplice de tant d'infortunés ; & c'eft un grand bonheur pour le genre-humain, que les tribunaux dans les pays éclairés n'admettent plus enfin les obfeffions & la magie. Les réformateurs arrachèrent cette pierre de fcandale deux cent ans avant les catholiques. On leur reprochait de heurter les fondemens de la religion chrétienne : on leur difait que les obfeffions & les fortilèges font admis expreffément dans l'Ecriture, que JESUS-CHRIST chaffait les démons, & qu'il envoya furtout fes apôtres pour les chaffer en fon nom. Ils répondaient à cette objection preffante ce que répondent aujourd'hui tous les magiftrats fages, que DIEU permettait autrefois des chofes qu'il ne permet plus aujourd'hui ; que l'églife naiffante avait befoin de miracles, dont l'églife affermie n'a plus befoin. En un mot, nous croyons par le témoignage de l'Ecriture qu'il y avait des poffédés & des forciers, & il eft certain qu'il n'y en a pas aujourd'hui : car fi dans nos derniers tems les proteftans du Nord ont été encor affez imbécilles & affez cruels pour faire brûler deux ou trois miférables accufés de forcellerie, il eft conftant qu'enfin cette fotte abomination eft entiérement abolie.

CHAPITRE CENT-VINGT-NEUVIÉME.

De Zuingle, *& de la caufe qui rendit la religion romaine odieufe dans une partie de la Suiffe.*

LA Suiffe fut le premier pays hors de l'Allemagne où s'étendit la nouvelle fecte, qu'on appellait la *primitive églife. Zuingle* curé de Zurich, alla

plus loin encor que *Luther*; chez lui point d'*impanation*, point d'*invination*. Il n'admit point que DIEU entrât dans le pain & dans le vin, moins encor que tout le corps de JESUS-CHRIST fût tout entier dans chaque parcelle & dans chaque goutte. Ce fut lui qu'en France on appella *sacramentaire*, nom qui fut d'abord donné à tous les réformateurs de sa secte.

Zuingle s'attira des invectives du clergé de son pays. L'affaire fut portée aux magistrats. Le sénat de Zurich examina le procès, comme s'il s'était agi d'un héritage. On alla aux voix. La pluralité fut pour la réformation. Le peuple attendait en foule la sentence du sénat, lorsque le greffier vint annoncer que *Zuingle* avait gagné sa cause. Tout le peuple fut dans le moment de la religion du sénat. Une bourgade Suisse jugea Rome. Heureux peuple après tout, qui dans sa simplicité s'en remettait à ses magistrats sur ce que ni lui, ni eux, ni *Zuingle* ne pouvaient parfaitement entendre !

Quelques années après, Berne, qui est en Suisse ce qu'Amsterdam est dans les Provinces-Unies, jugea plus solemnellement encor ce même procès. Le sénat ayant entendu pendant deux mois les deux parties, condamna la religion romaine. L'arrêt fut reçu sans difficulté de tout le canton; & l'on érigea une colonne, sur laquelle on grava en lettres d'or ce jugement solemnel, qui est depuis demeuré dans toute sa force.

Quand on voit ainsi la nation la moins inquiète, la moins remuante, la moins volage de l'Europe, quitter tout-d'un-coup une religion pour une autre, il y a infailliblement une cause qui doit avoir fait une impression violente sur tous les esprits. Voici cette cause de la révolution des Suisses.

Une animosité ouverte excitait les francifcains contre les dominicains depuis le treiziéme siécle. Les domi-

dominicains perdaient beaucoup de leur crédit chez le peuple, parce qu'ils honoraient moins la Vierge que les cordeliers, & qu'ils lui refusaient avec *St. Thomas* le privilège d'être née sans péché. Les cordeliers au contraire gagnaient beaucoup de terrain en prêchant partout la conception immaculée soutenue par *St. Bonaventure*. La haine entre ces deux ordres était si forte, qu'un cordelier prêchant à Francfort en 1503 sur la Vierge, & voyant entrer un dominicain, s'écria, qu'il remerciait DIEU de n'être pas d'une secte qui deshonorait la mère de DIEU même, & qui empoisonnait les empereurs dans l'hostie. Le dominicain nommé *Vigan*, lui cria qu'il en avait menti, & qu'il était hérétique. Le franciscain descendit de sa chaire, excita le peuple; il chassa son ennemi à grands coups de crucifix, & *Vigan* fut laissé pour mort à la porte. Les dominicains tinrent en 1504 à Vimpsen un chapitre, dans lequel ils résolurent de se venger des cordeliers, & de faire tomber leur crédit & leur doctrine, en armant contre eux la Vierge même. Berne fut choisi pour le lieu de la scène. On y répandit pendant trois ans plusieurs histoires d'apparitions de la mère de DIEU, qui reprochait aux cordeliers la doctrine de l'immaculée conception, & qui disait que c'était un blasphême, lequel ôtait à son fils la gloire de l'avoir lavée du péché originel & sauvée de l'enfer. Les cordeliers opposaient d'autres apparitions; enfin en 1507 les dominicains ayant attiré chez eux un jeune frère laï, nommé *Tetser*, se servirent de lui pour convaincre le peuple. C'était une opinion établie dans les couvens de tous les ordres, que tout novice qui n'avait pas fait profession & qui avait quitté l'habit, restait en purgatoire jusqu'au jugement dernier, à moins qu'il ne fût racheté par des prières & des aumônes au couvent.

Le prieur dominicain du couvent entra la nuit dans la cellule de *Tetser*, vêtu d'une robe où l'on avait

peint des diables. Il était chargé de chaînes, accompagné de quatre chiens; & sa bouche, dans laquelle on avait mis une petite boëte ronde pleine d'étoupes, jettait des flammes. Ce prieur dit à *Yetser* qu'il était un ancien moine mis en purgatoire pour avoir quitté l'habit, & qu'il en serait délivré si le jeune *Yetser* voulait bien se faire fouetter en sa faveur par les moines devant le grand autel; *Yetser* n'y manqua pas. Il délivra l'ame du purgatoire. L'ame lui apparut rayonnante & en habit blanc, pour lui apprendre qu'elle était montée au ciel, & pour lui recommander les intérêts de la Vierge que les cordeliers calomniaient.

Quelques nuits après *Ste. Barbe*, à qui frère *Yetser* avait une grande dévotion, lui apparut: c'était un autre moine qui était *Ste. Barbe*; elle lui dit qu'il était saint, & qu'il était chargé par la Vierge de la venger de la mauvaise doctrine des cordeliers.

Enfin, la Vierge descendit elle-même par le plafond avec deux anges; elle lui commanda d'annoncer qu'elle était née dans le péché originel, & que les cordeliers étaient les plus grands ennemis de son fils. Elle lui dit, qu'elle voulait l'honorer des cinq plaies dont *Ste. Lucie* & *Ste. Catherine* avaient été favorisées.

La nuit suivante les moines ayant fait boire au frère du vin mêlé d'opium, on lui perça les mains, les pieds & le côté. Il se réveilla tout en sang. On lui dit que la Ste. Vierge lui avait imprimé les stigmates; & en cet état on l'exposa sur l'autel à la vue du peuple.

Cependant, malgré son imbécillité, le pauvre frère ayant cru reconnaître dans la Ste. Vierge la voix du sous-prieur, commença à soupçonner l'imposture. Les moines n'hésitèrent pas à l'empoisonner. On lui donna en le communiant une hostie saupoudrée de sublimé

corrofif. L'âcreté qu'il reffentit lui fit rejetter l'hoftie; auffi-tôt les moines le chargèrent de chaînes comme un facrilège. Il promit pour fauver fa vie, & jura fur une hoftie, qu'il ne révélerait jamais le fecret. Au bout de quelque tems, ayant trouvé le moyen de s'évader, il alla tout dépofer devant le magiftrat. Le procès dura deux années, au bout defquelles quatre dominicains furent brûlés à la porte de Berne le dernier Mai 1509 ancien ftile, après la condamnation prononcée par un évêque délégué de Rome.

Cette avanture infpira une horreur pour les moines, telle qu'elle devait la produire. On ne manqua pas d'en relever toutes les circonftances affreufes au commencement de la réforme. On oubliait que Rome même avait fait punir ce facrilège par le plus grand fupplice. On ne fe fouvenait que du facrilège. Le peuple qui en avait été témoin croyait fans peine cette foule de profanations & de preftiges faits à prix d'argent, qu'on reprochait particuliérement aux ordres mendians, & qu'on imputait à toute l'églife. Si ceux qui tenaient encor pour le culte romain objectaient que le fiége de Rome n'était pas refponfable des crimes commis par les moines, on leur mettait devant les yeux les attentats dont plufieurs papes s'étaient fouillés. Rien n'eft plus aifé que de rendre un corps entier odieux en détaillant les crimes de fes membres.

Le fénat de Berne & celui de Zurich avaient donné une religion au peuple, mais à Bafle ce fut le peuple qui contraignit le fénat à la recevoir. Il y avait déja alors treize cantons Suiffes: Lucerne & quatre des plus petits & des plus pauvres, Zug, Schvitz, Uri, Undervald, étant demeurés attachés à la communion romaine, commencèrent la guerre civile contre les autres. Ce fut la première guerre de religion entre les catholiques & les réformés. Le curé *Zuingle* fe mit à la tête de l'armée proteftante. Il fut tué dans le combat, regardé

comme un ſaint martyr par ſon parti, & comme un hérétique déteſtable par le parti oppoſé : les catholiques vainqueurs firent écarteler ſon corps par le bourreau, & le jettèrent enſuite dans les flammes. Ce ſont-là les préludes des fureurs auxquelles on s'emporta depuis.

Ce fameux *Zuingle* en établiſſant ſa ſecte avait paru plus zélé pour la liberté que pour le chriſtianiſme. Il croyait qu'il ſuffiſait d'être vertueux pour être heureux dans l'autre vie, & que *Caton* & *St. Paul*, *Numa* & *Abraham* jouiſſaient de la même béatitude. Ce ſentiment eſt devenu celui d'une infinité de ſavans modérés. Ils ont penſé qu'il était abominable de regarder le père de la nature comme le tyran de preſque tout le genre-humain, & le bienfaicteur de quelques perſonnes dans quelques petites contrées. Ces ſavans ſe ſont trompés ſans doute : mais qu'il eſt humain de ſe tromper ainſi !

La religion de *Zuingle* s'appella depuis *le calviniſme*. *Calvin* lui donna ſon nom, comme *Améric Veſpuce* donna le ſien au nouveau monde découvert par *Colomb*. Voilà en peu d'années trois égliſes nouvelles ; celle de *Luther*, celle de *Zuingle*, celle d'Angleterre, détachées du centre de l'union, & ſe gouvernant par elles-mêmes. Celle de France, ſans jamais rompre avec le chef, était encor regardée à Rome comme un membre ſéparé ſur bien des articles, comme ſur la ſupériorité des conciles, ſur la faillibilité du premier pontife, ſur quelques droits de l'épiſcopat, ſur le pouvoir des légats, ſur la nomination aux bénéfices, ſur les tributs que Rome exigeait. La grande ſociété chrétienne reſſemblait en un point aux empires profanes, qui furent dans leurs commencemens des républiques pauvres. Ces républiques devinrent avec le tems de riches monarchies ; & ces monarchies perdirent quelques provinces qui redevinrent républiques.

CHAPITRE CENT-TRENTIÉME.

Progrès du luthéranisme en Suède, en Dannemarck, & en Allemagne.

LE Dannemarck & toute la Suède embrassaient le luthéranisme, appellé *la religion évangélique*. Les Suédois en secouant le joug des évêques de la communion romaine, écoutèrent surtout les motifs de la vengeance. Opprimés longtems par quelques évêques, & surtout par les archevêques d'Upsal, primats du royaume, ils étaient encor indignés de la barbarie commise, il n'y avait que trois ans, par le dernier archevêque nommé *Troll*. Cet archevêque, ministre & complice de *Christiern II* surnommé le *Néron du Nord*, tyran du Dannemarck & de la Suède, était un monstre de cruauté, non moins abominable que *Christiern*; il avait obtenu une bulle du pape contre le sénat de Stockholm, qui s'était opposé à ses déprédations, aussi-bien qu'à l'usurpation de *Christiern*; mais tout ayant été appaisé, les deux tyrans *Christiern* & l'archevêque ayant juré sur l'hostie d'oublier le passé, le roi invita à souper dans son palais deux évêques, tout le sénat, & quatre-vingt-quatorze seigneurs. Toutes les tables étaient servies : on était dans la sécurité & dans la joie, lorsque *Christiern* & l'archevêque sortirent de table. Ils rentrèrent un moment après, mais suivis de satellites & de bourreaux : l'archevêque la bulle du pape à la main, fit massacrer tous les convives. On fendit le ventre au grand prieur de l'ordre de *St. Jean de Jérusalem*, & on lui arracha le cœur.

Cette fête de deux tyrans fut terminée par la boucherie qu'on fit de plus de six cent citoyens, sans distinction d'âge ni de sexe.

Les deux monstres qui devaient périr par le supplice du grand-prieur de *St. Jean*, moururent à la vérité dans leur lit; mais l'archevêque après avoir été blessé dans un combat, & *Christiern* après avoir été détrôné. Le fameux *Gustave Vasa*, comme nous l'avons dit en parlant de la Suède, délivra sa patrie du tyran; & les quatre états du royaume lui ayant décerné la couronne, il ne tarda pas à exterminer une religion, dont on avait abusé pour commettre de si exécrables crimes.

Le luthéranisme fut donc bientôt établi sans aucune contradiction dans la Suède, & dans le Dannemarck, immédiatement après que le tyran eut été chassé de ses deux états.

Luther se voyait l'apôtre du Nord, & jouïssait en paix de sa gloire. Dès l'an 1525 les états de Saxe, de Brunsvick, de Hesse, les villes de Strasbourg & de Francfort, embrassaient sa doctrine.

Il est certain que l'église romaine avait besoin de réforme; le pape *Adrien*, successeur de *Léon X*, l'avouait lui-même. Il n'est pas moin certain, que s'il n'y avait pas eu dans le monde chrêtien une autorité qui fixât le sens de l'Ecriture & les dogmes de la religion, il y aurait autant de sectes que d'hommes qui sauraient lire. Car enfin le divin législateur n'a daigné rien écrire; ses disciples ont dit très peu de choses, & ils les ont dites d'une manière qu'il est quelquefois très difficile d'entendre par soi-même; presque chaque mot peut susciter une querelle: mais aussi une puissance qui aurait le droit de commander toûjours aux hommes au nom de DIEU, abuserait bientôt d'un tel pouvoir. Le genre-humain s'est trouvé souvent dans la religion comme dans le gouvernement, entre la tyrannie & l'anarchie, prêt à tomber dans l'un de ces deux gouffres.

Les réformateurs d'Allemagne, qui voulaient suivre l'Evangile mot-à-mot, donnèrent un nouveau specta-

cle quelques années après : ils dispensèrent d'une loi reconnue, laquelle semblait ne devoir plus recevoir d'atteinte; c'est la loi de n'avoir qu'une femme, loi positive sur laquelle paraît fondé le repos des états & des familles dans toute la chrétienté, mais loi quelquefois funeste, & qui peut avoir besoin d'exceptions, comme tant d'autres loix. Il est des cas où l'intérêt même des familles, & surtout l'intérêt de l'état, demandent qu'on épouse une seconde femme du vivant de la première, quand cette première ne peut donner un héritier nécessaire. La loi naturelle alors se joint au bien public, & le but du mariage étant d'avoir des enfans, il paraît contradictoire de refuser l'unique moyen qui mène à ce but.

Il ne s'est trouvé qu'un seul pape qui ait écouté cette loi naturelle, c'est *Grégoire II* qui dans sa célèbre décrétale de l'an 726 déclara *que quand un homme a une épouse infirme, incapable des fonctions conjugales, il peut en prendre une seconde, pourvu qu'il ait soin de la première.* Luther alla beaucoup plus loin que le pape *Grégoire II. Philippe le magnanime* landgrave de Hesse, voulut du vivant de sa femme *Christine de Saxe* qui n'était point infirme, & dont il avait des enfans, épouser une jeune demoiselle nommée *Catherine de Saal*, dont il était amoureux. Ce qui est peut-être plus étrange, c'est qu'il paraît, par les piéces originales concernant cette affaire, qu'il entrait de la délicatesse de conscience dans le dessein de ce prince. C'est un des grands exemples de la faiblesse de l'esprit humain. Cet homme, d'ailleurs sage & politique, semblait croire sincérement, qu'avec la permission de *Luther* & de ses compagnons, il pouvait transgresser une loi qu'il reconnaissait. Il représenta donc à ces chefs de son église, que sa femme la princesse de Saxe *était laide, sentait mauvais, & s'enyvrait souvent.* Ensuite il avoue avec naïveté dans sa requête, qu'il est tombé très souvent dans la *fornication*, & que son tempérament lui rend le plaisir nécessaire; mais ce qui n'est pas

ſi naïf, il fait ſentir adroitement à ſes docteurs, que s'ils ne veulent pas lui donner la diſpenſe dont il a beſoin, il pourrait bien la demander au pape.

Luther aſſembla un petit ſynode dans Vittemberg, compoſé de ſix réformateurs : ils ſentaient qu'ils allaient choquer une loi reçue dans leur parti même. La loi naturelle parlait ſeule en faveur du landgrave ; la nature lui avait donné au nombre de trois ce qu'elle ne donne d'ordinaire aux autres qu'au nombre de deux ; mais il n'apporte point cette raiſon phyſique dans ſa requête.

La décrétale de *Grégoire II* qui permet deux femmes, n'était point en vigueur, & n'autoriſe perſonne. Les exemples que pluſieurs rois chrétiens, & ſurtout les rois Goths, avaient donnés autrefois de la polygamie, n'étaient regardés par tous les chrétiens que comme des abus. Si l'empereur *Valentinien* l'ancien épouſa *Juſtine* du vivant de *Severa* ſa femme, ſi pluſieurs rois Francs eurent deux ou trois femmes à la fois, le tems en avait preſque effacé le ſouvenir. Le ſynode de Vittemberg ne regardait pas le mariage comme un ſacrement, mais comme un contrat civil : il diſait que la diſcipline de l'égliſe admet le divorce, quoique l'Evangile le défende ; il diſait que l'Evangile n'ordonne pas expreſſément la monogamie : mais enfin il voyait ſi clairement le ſcandale, qu'il le déroba autant qu'il put aux yeux du public. La permiſſion de la polygamie fut ſignée ; la concubine fut épouſée du conſentement même de la légitime épouſe. Ce que depuis *Grégoire* jamais n'avaient oſé les papes, dont *Luther* attaquait le pouvoir exceſſif, il le fit n'ayant aucun pouvoir. Sa diſpenſe fut ſecrette ; mais le tems révèle tous les ſecrets de cette nature. Si cet exemple n'a guère eu d'imitateurs, c'eſt qu'il eſt rare qu'un homme puiſſe conſerver chez ſoi deux femmes, dont la rivalité ferait une guerre domeſtique continuelle, & rendrait trois perſonnes malheureuſes.

Cowper chancelier d'Angleterre du tems de *Charles II*, épousa secrettement une seconde femme, avec le consentement de la première ; il fit un petit livre en faveur de la polygamie, & vécut heureusement avec ses deux épouses. Mais ces cas sont très rares.

La loi qui permet la pluralité des femmes aux orientaux, est de toutes les loix la moins en vigueur chez les particuliers. On a des concubines ; mais il n'y a pas à Constantinople quatre Turcs qui ayent plusieurs épouses.

Si les nouveautés n'avaient apporté que ces scandales paisibles, le monde eût été trop heureux : mais l'Allemagne fut un théatre de scènes plus tragiques.

CHAPITRE CENT-TRENTE-UNIÉME.

Des anabatistes.

DEux fanatiques nommés *Storck* & *Muncer*, nés en Saxe, se servirent de quelques passages de l'Ecriture, qui insinuent qu'on n'est point disciple de CHRIST sans être inspiré ; ils prétendirent l'être.

Ce sont les premiers entousiastes dont on ait ouï parler dans ces tems-là ; ils voulaient qu'on rebatisât les enfans, parce que le CHRIST avait été batisé étant adulte ; c'est ce qui leur procura le nom d'*anabatistes*. Ils se dirent inspirés & envoyés pour réformer la communion romaine & la luthérienne, & pour faire périr quiconque s'opposerait à leur évangile, se fondant sur ces paroles : *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive.*

Luther avait réussi à faire soulever les princes, les seigneurs, les magistrats, contre le pape & les évê-

ques. *Muncer* souleva les paysans contre tous ceux-ci. Lui & ses disciples s'adressèrent aux habitans des campagnes en Souabe, en Misnie, dans la Thuringe, dans la Franconie. Ils développèrent cette vérité dangereuse qui est dans tous les cœurs, c'est que les hommes sont nés égaux, & que si les papes avaient traité les princes en sujets, les seigneurs traitaient les paysans en bêtes. A la vérité le manifeste de ces sauvages au nom des hommes qui cultivent la terre aurait été signé par *Licurgue ;* ils demandaient qu'on ne levât sur eux que les dixmes des grains, qu'une partie fût employée au soulagement des pauvres, qu'on leur permît la chasse & la pêche pour se nourrir, que l'air & l'eau fussent libres, qu'on modérât leurs corvées, qu'on leur laissât du bois pour se chauffer. Ils réclamaient les droits du genre-humain ; mais ils les soutinrent en bêtes féroces.

Les cruautés que nous avons vu exercées par les communes de France, & en Angleterre du tems des rois *Charles VI* & *Henri V*, se renouvellèrent en Allemagne, & furent plus violentes par l'esprit de fanatisme. *Muncer* s'empare de Mulhausen en Thuringe en prêchant l'égalité, & fait porter à ses pieds l'argent des habitans en prêchant le désintéressement. Les paysans se soulèvent de la Saxe jusqu'en Alsace. Ils massacrent les gentilshommes qu'ils rencontrent ; ils égorgent une fille bâtarde de l'empereur *Maximilien I.* Ce qui est très remarquable, c'est qu'à l'exemple de ces anciens esclaves révoltés, qui se sentant incapables de gouverner, choisirent pour leur roi le seul de leurs maîtres échappé au carnage ; ces paysans mirent à leur tête un gentilhomme.

Ils ravagèrent tous les endroits où ils pénétrèrent depuis la Saxe jusqu'en Lorraine ; mais bientôt ils eurent le sort de tous les attroupemens qui n'ont pas un chef habile. Après avoir fait des maux affreux, ces troupes furent exterminées par des troupes ré-

gulières. *Muncer*, qui avait voulu s'ériger en *Mahomet*, périt à Mulhaufen fur l'échaffaut. *Luther*, qui n'avait point eu de part à ces emportemens, mais qui en était pourtant malgré lui le premier principe, puifque le premier il avait franchi la barrière de la foumiffion, ne perdit rien de fon crédit, & n'en fut pas moins le prophête de fa patrie.

CHAPITRE CENT-TRENTE-DEUXIÈME.

Suite du luthéranifme, & de l'anabatifme.

IL n'était plus poffible à l'empereur *Charles-Quint*, ni à fon frère *Ferdinand*, d'arrêter le progrès des réformateurs. En vain la diète de Spire fit des articles modérés de pacification. Quatorze villes, & plufieurs princes proteftèrent contre cet édit de Spire: ce fut cette proteftation qui fit donner depuis à tous les ennemis de Rome le nom de *proteftans*. Luthériens, zuingliens, œcolampadiens, carloftadiens, calviniftes, presbytériens, puritains, haute églife anglicane, petite églife anglicane; tous font défignés aujourd'hui fous ce nom. C'eft une république immenfe compofée de factions diverfes, qui fe réuniffent toutes contre Rome leur ennemie commune.

Les luthériens préfentèrent leur confeffion de foi dans Augsbourg; & c'eft cette confeffion qui devint leur bouffole: le tiers de l'Allemagne y adhérait: les princes de ce parti fe liguaient déja contre l'autorité de *Charles-Quint*, ainfi que contre Rome; mais le fang ne coulait point encor dans l'empire pour la caufe de *Luther*; il n'y eut que les anabatiftes, qui toûjours tranfportés de leur rage aveugle, & peu intimidés par l'exemple de leur chef *Muncer*, défolèrent l'Allemagne au nom de DIEU. Le fanatifme n'avait point encor produit dans le monde une fureur pareille;

tous ces payſans, qui ſe croyaient prophêtes, & qui ne ſavaient rien de l'Ecriture, ſinon qu'il faut maſſacrer ſans pitié les ennemis du Seigneur, ſe rendirent les plus forts en Veſtphalie, qui était alors la patrie de la ſtupidité : ils s'emparèrent de la ville de Munſter, dont ils chaſſèrent l'évêque. Ils voulaient d'abord établir la théocratie des Juifs, & être gouvernés par DIEU ſeul : mais un nommé *Matthieu*, leur principal prophête, ayant été tué, un garçon tailleur nommé *Jean de Leyde*, né à Leyde en Hollande, aſſura que DIEU lui était apparu, & l'avait nommé roi : il le dit, & le fit croire.

La pompe de ſon couronnement fut magnifique. On voit encor de la monnoie qu'il fit frapper ; ſes armoiries étaient deux épées dans la même poſition que les clefs du pape. Monarque & prophête à la fois, il fit partir douze apôtres, qui allèrent annoncer ſon règne dans toute la baſſe Allemagne. Pour lui, à l'exemple des rois d'Iſraël, il voulut avoir pluſieurs femmes, & en épouſa juſqu'à dix à la fois. L'une d'elles ayant parlé contre ſon autorité, il lui trancha la tête en préſence des autres, qui, ſoit par crainte, ſoit par fanatiſme, danſèrent avec lui autour du cadavre ſanglant de leur compagne.

Ce roi prophête eut une vertu qui n'eſt pas rare chez les bandits & chez les tyrans, la valeur : il défendit Munſter contre ſon évêque *Valdec* avec un courage intrépide pendant une année entière ; & dans les extrémites où le réduiſait la famine, il refuſa tout accommodement. Enfin il fut pris les armes à la main, par une trahiſon des ſiens. Sa captivité ne lui ôta rien de ſon orgueil inébranlable. L'évêque lui ayant demandé comment il avait oſé ſe faire roi, le priſonnier lui demanda à ſon tour de quel droit l'évêque oſait être ſeigneur temporel : J'ai été élu par mon chapitre, dit le prélat ; Et moi par DIEU même, reprit *Jean de Leyde*. L'évêque après l'avoir quelque

tems montré de ville en ville, comme on fait voir un monstre, le fit tenailler avec des tenailles ardentes. L'entousiasme anabatiste ne fut point éteint par le supplice que le roi & ses complices subirent. Leurs frères des Pays-Bas furent sur le point de surprendre Amsterdam. On extermina ce qu'on trouva de conjurés : & dans ces tems-là tout ce qu'on rencontrait d'anabatistes dans les Provinces-Unies, était traité comme les Hollandais l'avaient été par les Espagnols ; on les noyait, on les étranglait, on les brûlait ; conjurés ou non, tumultueux ou paisibles, on courut partout sur eux dans toute la basse Allemagne comme sur des monstres dont il falait purger la terre.

Cependant la secte subsiste assez nombreuse, cimentée du sang des prosélytes, qu'ils appellent *martyrs*, mais entiérement différente de ce qu'elle était dans son origine : les successeurs de ces fanatiques sanguinaires sont les plus paisibles de tous les hommes, occupés de leurs manufactures & de leur négoce, laborieux, charitables. Il n'y a point d'exemple d'un si grand changement : mais comme ils ne font aucune figure dans le monde, on ne daigne pas s'appercevoir s'ils sont changés ou non, s'ils sont méchans ou vertueux.

Ce qui a changé leurs mœurs, c'est qu'ils se sont rangés au parti des unitaires, c'est-à-dire, de ceux qui ne reconnaissent qu'un seul DIEU, & qui en révérant le CHRIST vivent sans beaucoup de dogmes, & sans aucune dispute ; hommes condamnés dans toutes les autres communions, & vivans en paix au milieu d'elles. Ainsi ils ont été le contraire des chrêtiens. Ceux-ci furent d'abord des frères paisibles, souffrans & cachés ; & enfin des scélérats absurdes & barbares. Les anabatistes commencèrent par la barbarie, & ont fini par la douceur & la sagesse.

CHAPITRE CENT TRENTE-TROISIÉME.

De Genève, & *de* Calvin.

AUtant que les anabatiſtes méritaient qu'on ſonnât le tocſin ſur eux de tous les coins de l'Europe, autant les proteſtans devinrent recommandables aux yeux des peuples, par la manière dont leur réforme s'établit en pluſieurs lieux. Les magiſtrats de Genève firent ſoutenir des thèſes pendant tout le mois de Juin 1535. On invita tous les catholiques & les proteſtans de tous pays à venir y diſputer : quatre ſecrétaires rédigèrent par écrit tout ce qui ſe dit d'eſſentiel pour & contre. Enſuite le grand conſeil de la ville examina pendant deux mois le réſultat des diſputes. C'était ainſi à-peu-près qu'on en avait uſé à Zurich & à Berne, mais moins juridiquement & avec moins de maturité & d'appareil. Enfin le conſeil proſcrivit la religion romaine ; & l'on voit encor aujourd'hui dans l'hôtel-de-ville cette inſcription gravée ſur une plaque d'airain : *En mémoire de la grace que* DIEU *nous a faite d'avoir ſecoué le joug de l'antecbriſt, aboli la ſuperſtition & recouvré notre liberté.*

Les Genevois recouvrèrent en effet leur vraie liberté. L'évêque qui diſputait le droit de ſouveraineté ſur Genève au duc de Savoie & au peuple, à l'exemple de tant de prélats Allemands, fut obligé de fuir & d'abandonner le gouvernement aux citoyens. Il y avait depuis longtems deux partis dans la ville, celui des proteſtans & celui des romains. Les proteſtans s'appellaient *Egnots*, du mot *Eidgnoſſen*, *Alliés par ſerment.* Les égnots qui triomphèrent, attirèrent à eux une partie de la faction oppoſée, & chaſſèrent le reſte. De-là vint que les réformés de France eurent le nom d'*Egnots* ou d'*Huguenots* ; terme dont la plûpart des écrivains Français inventèrent depuis de vaines origines.

Cette réforme furtout oppofa la févérité des mœurs aux fcandales que donnaient alors les catholiques. Il y avait fous la protection de l'évêque, comme prince de Genève, des bordels publics établis dans la ville ; les filles légalement proftituées payaient une taxe au prélat ; le magiftrat élifait tous les ans la reine du bordel, afin que toutes chofes fe paffaffent en règle & avec décence. On aurait pu excufer en quelque forte ces débauches, en difant qu'alors il était plus difficile qu'aujourd'hui de féduire les femmes mariées ou leurs filles ; mais il régnait des diffolutions plus révoltantes : car après qu'on eut aboli les couvens dans Genève, on trouva des chemins fecrets qui donnaient entrée aux cordeliers dans des couvens de filles. On découvrit à Laufanne dans la chapelle de l'évêque, derrière l'autel, une petite porte qui conduifait par un chemin fouterrain chez des religieufes du voifinage, & cette porte exifte encore.

La religion de Genève n'était pas abfolument celle des Suiffes ; mais la différence était peu de chofe ; & jamais leur communion n'en a été altérée. Le fameux *Calvin*, que nous regardons comme l'apôtre de Genève, n'eut aucune part à ce changement : il fe retira quelque tems après dans cette ville, mais il en fut d'abord exclus, parce que fa doctrine ne s'accordait pas en tout avec la dominante : il y retourna enfuite, & s'y érigea en pape des proteftans.

Son nom propre était *Chauvin*. Il était né à Noyon en 1509. Il favait du latin, du grec, & de la mauvaife philofophie de fon tems. Il écrivait mieux que *Luther*, & parlait plus mal : tous deux laborieux & auftères, mais durs & emportés ; tous deux brûlans de l'ardeur de fe fignaler & d'obtenir cette domination fur les efprits qui flatte tant l'amour-propre, & qui d'un théologien fait une efpèce de conquérant.

Les catholiques peu inftruits, qui favent en général que *Luther*, *Zuingle*, *Calvin* fe marièrent, que *Luther* fut obligé de permettre deux femmes au landgrave de Heffe, penfent que ces fondateurs s'infinuèrent par des féductions flatteufes, & qu'ils ôtèrent aux hommes un joug pefant, pour leur en donner un très léger : mais c'eft tout le contraire. Ils avaient des mœurs farouches : leurs difcours refpiraient le fiel. S'ils condamnèrent le célibat des prêtres, s'ils ouvrirent les portes des couvens, c'était pour changer en couvens la fociété humaine. Les jeux, les fpectacles furent défendus chez les réformés. Genève pendant plus de cent ans n'a pas fouffert chez elle un inftrument de mufique. Ils profcrivirent la confeffion auriculaire, mais ils la voulurent publique. Dans la Suiffe, dans l'Ecoffe, à Genève, elle l'a été ainfi que la pénitence. On ne réuffit guères chez les hommes, du moins jufqu'aujourd'hui, en ne leur propofant que le facile & le fimple : le maître le plus dur eft le plus écouté ; ils ôtaient aux hommes le libre arbitre, & on courait à eux. Ni *Luther*, ni *Calvin*, ni les autres ne s'entendirent fur l'euchariftie ; l'un, ainfi que je l'ai déja dit, voyait DIEU dans le pain & dans le vin, comme du feu dans un fer ardent ; l'autre comme le pigeon dans lequel était le St. Efprit. *Calvin* fe brouilla d'abord avec ceux de Genève qui communiaient avec du pain levé ; il voulait du pain azyme. Il fe réfugia à Strasbourg ; car il ne pouvait retourner en France, où les buchers étaient alors allumés, & où *François I* laiffait brûler les proteftans, tandis qu'il faifait alliance avec ceux d'Allemagne. S'étant marié à Strasbourg avec la veuve d'un anabatifte, il retourna enfin à Genève, & communiant avec du pain levé comme les autres, il y acquit autant de crédit que *Luther* en avait en Saxe.

Il régla les dogmes & la difcipline que fuivent tous ceux que nous appellons *calviniftes*, en Hollande, en Suiffe, en Angleterre, & qui ont fi longtems partagé

tagé la France. Ce fut lui qui établit les synodes, les consistoires, les diacres; qui régla la forme des prières & des prêches : il institua même une jurisdiction consistoriale, avec droit d'excommunication.

Sa religion est conforme à l'esprit républicain, & cependant *Calvin* avait l'esprit tyrannique.

On en peut juger par la persécution qu'il suscita contre *Castalion*, homme plus savant que lui, que sa jalousie fit chasser de Genève; & par la mort cruelle dont il fit périr longtems après le malheureux *Michel Servet*.

CHAPITRE CENT-TRENTE-QUATRIEME.

De Calvin, & *de* Servet.

Michel Servet, de Villanueva en Arragon, très savant médecin, méritait de jouïr d'une gloire paisible, pour avoir longtems avant *Harvey* découvert la circulation du sang; mais il négligea un art utile pour des sciences dangereuses : il traita de la préfiguration du CHRIST dans le verbe, de la vision de DIEU, de la substance des anges, de la manducation supérieure : il adoptait en partie les anciens dogmes soutenus par *Sabellius*, par *Eusèbe*, par *Arius*, qui dominèrent dans l'Orient, & qui furent embrassés au seiziéme siécle par *Lélio Socini*, reçus ensuite en Pologne, en Angleterre, en Hollande.

Pour se faire une idée des sentimens très peu connus de cet homme, que sa mort barbare a seule rendu célèbre, il suffira peut-être de rapporter ce passage de son quatriéme livre de la trinité. *Comme le germe de la génération était en* DIEU, *avant que le*

fils de DIEU *fût fait réellement, ainsi le créateur a voulu que cet ordre fût observé dans toutes les générations. La semence substantielle du* CHRIST, *& toutes les causes séminales & formes archétipes étant véritablement en* DIEU, &c. En lisant ces paroles on croit lire *Origène*, & au mot de CHRIST près, on croit lire *Platon*, que les premiers théologiens chrétiens regardèrent comme leur maître.

Servet était de si bonne foi dans sa métaphysique obscure, que de Vienne en Dauphiné, où il séjourna quelque tems, il écrivit à *Calvin* sur la trinité. Ils disputèrent par lettres. De la dispute *Calvin* passa aux injures, & des injures à cette haine théologique la plus implacable de toutes les haines. *Calvin* eut par trahison les feuilles d'un ouvrage que *Servet* faisait imprimer secrettement. Il les envoya à Lyon avec les lettres qu'il avait reçues de lui : action qui suffirait pour le deshonorer à jamais dans la société ; car ce qu'on appelle l'esprit de la société, est plus honnête & plus sévère que tous les synodes. *Calvin* fit accuser *Servet* par un émissaire. Quel rôle pour un apôtre ! *Servet* qui savait qu'en France on brûlait sans miséricorde tout novateur, s'enfuit tandis qu'on lui faisait son procès. Il passe malheureusement par Genève. *Calvin* le sait, le dénonce, le fait arrêter à l'enseigne de la rose, lorsqu'il était prêt d'en partir. On le dépouilla de quatre-vingt-dix-sept pièces d'or, d'une chaine d'or & de six bagues. Il était sans doute contre le droit des gens d'emprisonner un étranger qui n'avait commis aucun délit dans la ville ; mais aussi Genève avait une loi qu'on devrait imiter. Cette loi ordonne que le délateur se mette en prison avec l'accusé. *Calvin* fit la dénonciation par un de ses disciples qui lui servait de domestique.

Ce même *Jean Calvin* avait avant ce tems-là prêché la tolérance ; on voit ces propres mots dans une de ses lettres imprimées ; „ En cas que quelqu'un soit „ hétérodoxe, & qu'il fasse scrupule de se servir des

„ mots *trinité* & *perſonne* &c., nous ne croyons pas
„ que ce ſoit une raiſon pour rejetter cet homme;
„ nous devons le ſupporter, ſans le chaſſer de l'é-
„ gliſe, & ſans l'expoſer à aucune cenſure comme
„ un hérétique.

Mais *Jean Calvin* changea d'avis, dès qu'il ſe livra à la fureur de ſa haine théologique; il demandait la tolérance dont il avait beſoin pour lui en France, & il s'armait de l'intolérance à Genève. *Calvin* après le ſupplice de *Servet* publia un livre dans lequel il prétendit prouver qu'il falait punir les hérétiques.

Quand ſon ennemi fut aux fers, il lui prodigua les injures & les mauvais traitemens que font les lâches quand ils ſont maîtres. Enfin à force de preſſer les juges, d'employer le crédit de ceux qu'il dirigeait, de crier & de faire crier que DIEU demandait l'exécution de *Michel Servet*, il le fit brûler vif, & jouït de ſon ſupplice, lui qui, s'il eût mis le pied en France, eût été brûlé lui-même; lui qui avait élevé ſi fortement ſa voix contre les perſécutions.

Cette barbarie d'ailleurs qui s'autoriſait du nom de juſtice, pouvait être regardée comme une inſulte aux droits des nations: un Eſpagnol qui paſſait par une ville étrangère, était-il juſticiable de cette ville, pour avoir publié ſes ſentimens, ſans avoir dogmatiſé ni dans cette ville ni dans aucun lieu de ſa dépendance?

Ce qui augmente encor l'indignation & la pitié, c'eſt que *Servet* dans ſes ouvrages publiés, reconnaît nettement la divinité éternelle de JESUS-CHRIST; il déclara dans le cours de ſon procès qu'il était fortement perſuadé que JESUS-CHRIST était le fils de DIEU, engendré de toute éternité du Père, & conçu

par le Saint-Esprit dans le sein de la vierge *Marie.* *Calvin* pour le perdre produisit quelques lettres secrettes de cet infortuné, écrites longtems auparavant à ses amis en termes hazardés.

Cette catastrophe déplorable n'arriva qu'en 1553, dix-huit ans après que Genève eut rendu son arrêt contre la religion romaine: mais je la place ici pour mieux faire connaître le caractère de *Calvin*, qui devint l'apôtre de Genève & des réformés de France. Il semble aujourd'hui qu'on fasse amende honorable aux cendres de *Servet.* De savans pasteurs des églises protestantes, & même les plus grands philosophes, ont embrassé ses sentimens & ceux de *Socin.* Ils ont encor été plus loin qu'eux. Leur religion est l'adoration d'un Dieu par la médiation du Christ. Nous ne faisons ici que rapporter les faits & les opinions, sans entrer dans aucune controverse, sans disputer contre personne, respectant ce que nous devons respecter, & uniquement attachés à la fidélité de l'histoire.

Le dernier trait au portrait de *Calvin* peut se tirer d'une lettre de sa main, qui se conserve encor au château de la Bastie-Roland près de Montelimar: elle est adressée au marquis de *Poët* grand chambellan du roi de Navarre, & datée du 30 Septembre 1561.

„ Honneur, gloire, & richesses seront la récom-
„ pense de vos peines; surtout ne faites faute de dé-
„ faire le pays de ces zélés faquins qui excitent les
„ peuples à se bander contre nous. Pareils monstres
„ doivent être étouffés, comme j'ai fait de *Michel*
„ *Servet* Espagnol.

Jean Calvin avait usurpé un tel empire dans la ville de Genève, où il fut d'abord reçu avec tant de difficulté, qu'un jour ayent su que la femme du capitaine-général, (qui fut ensuite premier syndic) avait dansé après soupé, avec sa famille & quelques amis,

il la força de paraître en personne devant le consistoire pour y reconnaître sa faute ; & que *Pierre Ameaux* conseiller d'état, accusé d'avoir mal parlé de *Calvin*, d'avoir dit qu'il était un très méchant homme, qu'il n'était qu'un Picard, & qu'il prêchait une fausse doctrine, fut condamné (quoiqu'il demandât grace) à faire amende honorable, en chemise, la tête nue, la torche au poing, par toute la ville.

Les vices des hommes tiennent souvent à des vertus. Cette dureté de *Calvin* était jointe au plus grand désintéressement : il ne laissa pour tout bien en mourant que la valeur de cent vingt écus d'or. Son travail infatigable abrégea ses jours, mais lui donna un nom célèbre & un grand crédit.

Il y a des lettres de *Luther*, qui ne respirent pas un esprit plus pacifique & plus charitable que celles de *Calvin*. Les catholiques ne peuvent comprendre que les protestans reconnaissent de tels apôtres : les protestans répondent qu'ils n'invoquent point ceux qui ont servi à établir leur réforme, qu'il ne font ni *luthériens*, ni *zuingliens*, ni *calvinistes* ; qu'ils croyent suivre les dogmes de la primitive église ; qu'ils ne canonisent point les passions de *Luther* & de *Calvin* ; & que la dureté de leur caractère ne doit pas plus décrier leurs opinions dans l'esprit des réformés, que les mœurs d'*Alexandre VI* & de *Léon X*, & les barbaries des persécutions, ne font tort à la religion romaine dans l'esprit des catholiques.

Cette réponse est sage, & la modération semble aujourd'hui prendre dans les deux partis opposés la place des anciennes fureurs. Si le même esprit sanguinaire avait toujours présidé à la religion, l'Europe serait un vaste cimetière. L'esprit de philosophie a enfin émoussé les glaives. Faut-il qu'on ait éprouvé plus de deux cent ans de frénésie pour arriver à des jours de repos ?

Ces secousses qui par les événemens des guerres remirent tant de biens d'église entre les mains des séculiers, n'enrichirent pas les théologiens promoteurs de ces guerres. Ils eurent le sort de ceux qui sonnent la charge & qui ne partagent point les dépouilles. Les pasteurs des églises protestantes avaient si hautement élevé leurs voix contre les richesses du clergé, qu'ils s'imposèrent à eux-mêmes la bienséance de ne pas recueillir ce qu'ils condamnaient : & presque tous les souverains les astreignirent à cette bienséance. Ils voulurent dominer en France, & ils y eurent en effet un très grand crédit ; mais ils ont fini enfin par en être chassés, avec défense d'y reparaître, sous peine d'être pendus. Partout où leur religion s'est établie, leur pouvoir a été restraint à la longue dans des bornes étroites, par les princes, ou par les magistrats de républiques.

Les pasteurs calvinistes & luthériens ont eu partout des appointemens qui ne leur ont pas permis de luxe. Les revenus des monastères ont été mis presque partout entre les mains de l'état, & appliqués à des hôpitaux. Il n'est resté de riches évêques protestans en Allemagne que ceux de Lubeck & d'Osnabruk, dont les revenus n'ont pas été distraits. Vous verrez, en continuant de jetter les yeux sur les suites de cette révolution, l'accord bizarre, mais pacifique, par lequel le traité de Vestphalie a rendu cet évêché d'Osnabruk alternativement catholique & luthérien. La réforme en Angleterre a été plus favorable au clergé anglican, qu'elle ne l'a été en Allemagne, en Suisse, & dans les Pays-Bas aux luthériens & aux calvinistes. Tous les évêchés sont considérables dans la Grande-Bretagne ; tous les bénéfices y donnent de quoi vivre honnêtement. Les curés de la campagne y sont plus à leur aise qu'en France ; l'état & les séculiers n'y ont profité que de l'abolissement des monastères. Il y a des quartiers entiers à Londres qui ne formaient autrefois qu'un seul couvent, & qui sont peuplés au-

jourd'hui d'un très grand nombre de familles. En général toute nation qui a converti les couvens à l'usage public, y a beaucoup gagné, sans que personne y ait perdu : car en effet on n'ôte rien à une société qui n'existe plus. On ne fit tort qu'aux possesseurs passagers que l'on dépouillait, & ils n'ont point laissé de descendans qui puissent se plaindre ; & si ce fut une injustice d'un jour, elle a produit un bien pour des siècles.

Il est arrivé enfin par différentes révolutions, que l'église latine a perdu plus de la moitié de l'Europe chrétienne, qu'elle avait eue presque toute entière en divers tems : car outre le pays immense qui s'étend de Constantinople jusqu'à Corfou & jusqu'à la mer de Naples, elle n'a plus ni la Suède, ni la Norvège, ni le Dannemarck ; la moitié de l'Allemagne, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, la Hollande, les trois quarts de la Suisse se sont séparées d'elle. Le pouvoir du siége de Rome a bien plus perdu encore. Il ne s'est véritablement conservé que dans les pays immédiatement soumis au pape.

Cependant, avant qu'on pût poser tant de limites, & qu'on parvînt même à mettre quelque ordre dans la confusion, les deux partis catholique & luthérien, mettaient alors en feu l'Allemagne. Déja la religion qu'on nomme *évangélique*, était établie vers l'an 1555 dans vingt-quatre villes impériales, & dans dix-huit petites provinces de l'empire. Les luthériens voulaient abaisser la puissance de *Charles-Quint*, & il prétendait les détruire. On faisait des ligues ; on donnait des batailles. Mais il faut suivre ici ces révolutions de l'esprit humain en fait de religion, & voir comment s'établit l'église anglicane, & comment fut déchirée l'église de France.

CHAPITRE CENT-TRENTE-CINQUIÉME.

Du roi HENRI VIII. *De la révolution de la religion en Angleterre.*

ON fait que l'Angleterre se sépara du pape, parce que le roi *Henri VIII* fut amoureux. Ce que n'avaient pu ni le *denier de St. Pierre*, ni les réserves, ni les provisions, ni les annates, ni les collectes & les ventes des indulgences, ni cinq cent années d'exactions toûjours combattues par les loix des parlemens & par les murmures des peuples, un amour passager l'exécuta, ou du moins en fut la cause. La première pierre qu'on jetta suffit pour renverser ce grand monument dès longtems ébranlé par la haine publique.

Henri VIII homme voluptueux, fougueux, & opiniâtre dans tous ses désirs, eut parmi beaucoup de maîtresses, *Anne de Boulen*, fille d'un gentilhomme de son royaume. Cette fille d'un enjouement & d'une liberté qui promettait tout, eut pourtant l'adresse de ne se pas abandonner entiérement, & d'irriter la passion du roi, qui résolut d'en faire sa femme.

Il était marié depuis dix-huit ans à *Catherine d'Espagne*, fille de *Ferdinand* & d'*Isabelle*, & tante de *Charles-Quint*, de laquelle il avait eu trois enfans, & dont il lui restait encor la princesse *Marie*, qui fut depuis reine d'Angleterre. Comment faire un divorce? Comment casser son mariage avec une femme telle que *Catherine d'Espagne*, à laquelle on ne pouvait reprocher ni stérilité, ni mauvaise conduite, ni même cette humeur qui accompagne si souvent la vertu des femmes? Ayant d'abord épousé le prince *Artur*, frère aîné de *Henri VIII*, & l'ayant perdu au bout de quelques mois, *Henri VII* l'avait fiancée

à fon fecond fils *Henri*, avec la difpenfe du pape *Jules II*, & ce *Henri VIII* après la mort de fon père l'avait folemnellement époufée. Il eut longtems après un bâtard d'une maîtreffe nommée *Blunt*. Il ne fentait alors que des dégoûts de fon mariage, & point de fcrupules; mais quand il aima éperduement *Anne de Boulen*, & qu'il ne put venir à bout de jouïr d'elle fans l'époufer, alors il eut des remords de confcience, & trembla d'avoir offenfé DIEU dix-huit ans avec fa femme. Ce prince fuumis encor aux papes, follicita *Clément VII* de caffer la bulle de *Jules II*, & de déclarer fon mariage avec la tante de *Charles-Quint*, contraire aux loix divines & humaines.

Clément VII bâtard de *Julien de Médicis*, venait de voir Rome faccagée par l'armée de *Charles-Quint*. Ayant enfuite fait à peine la paix avec l'empereur, il craignait toûjours que ce prince ne le fît dépofer pour fa bâtardife. Il craignait encor plus qu'on ne le déclarât fimoniaque, & qu'on ne produisît le fatal billet qu'il avait fait au cardinal *Colonne*; billet par lequel il lui promettait des biens & des honneurs s'il parvenaît au pontificat par la faveur de fa voix & de fes bons affices.

Il ne pouvait déclarer la tante de l'empereur concubine, & mettre les enfans de cette femme fi longtems légitime, au rang des bâtards. D'ailleurs un pape ne pouvait guère avouer que fon prédéceffeur n'avait pas été en droit de donner une difpenfe. Il aurait fappé lui-même les fondemens de la grandeur pontificale, en avouant qu'il y avait des loix que les papes ne pouvaient enfraindre.

Louis XII avait fait, il eft vrai, diffoudre fon mariage; mais le cas était bien différent. Il n'avait point eu d'enfans de fa femme; & le pape *Alexandre VI* qui ordonna ce divorce, était lié d'intérêt avec *Louis XII*.

François I roi de France foutint à Rome le parti de *Henri VIII*, & comme fon beau-frère, comme fon allié, & furtout comme ennemi de *Charles-Quint* devenu déja fi redoutable. Le pape preffé entre l'empereur, & ces deux rois, & qui écrivait qu'il *était entre l'enclume & le marteau*, négocia, temporifa, promit, fe rétracta, efpéra que l'amour de *Henri VIII* durerait moins qu'une négociation italienne. Il fe trompa. Le monarque Anglais qui était malheureufement théologien, fit fervir fa théologie à fon amour. Lui & tous les docteurs de fon parti avaient recours au Lévitique, qui défend de *révéler la turpitude de la femme de fon frère*, & d'*époufer la fœur de fa femme*. Les états chrêtiens ont longtems manqué, & manquent encor de bonnes loix pôfitives. Leur jurifprudence encor gothique en plufieurs points, compofée des anciennes coutumes de cinq cent petits tyrans, a recours fouvent aux loix romaines, & à celles des Hébreux, comme un homme égaré qui demande fa route : ils vont chercher dans le code du peuple Juif les règles de leurs tribunaux.

Mais fi on voulait fuivre les loix matrimoniales des Hébreux, il faudrait donc les fuivre en tout. Il faudrait condamner à la mort celui qui approche de fa femme quand elle a fes règles, & fe foumettre à beaucoup de commandemens qui ne font faits ni pour nos climats, ni pour nos mœurs, ni pour la loi nouvelle.

Ce n'eft-là que la moindre partie de l'abus où l'on fe jettait en jugeant le mariage de *Henri* par le Lévitique. On fe diffimulait que dans ces mêmes livres, où DIEU femble, felon nos faibles lumières, commander quelquefois les contraires pour exercer l'obéïffance humaine, il était non-feulement permis par le Deuteronome, mais ordonné d'époufer la veuve de fon frère quand elle n'avait point d'enfans ; que la veuve était en droit de fommer fon beau-frère d'exécuter

cette loi ; & que sur son refus elle devait lui jetter un soulier à la tête.

On oubliait encor que les loix juives permettaient à un frère d'épouser sa propre sœur ; témoin la *Thamar*, fille de *David*, qui avant d'être violée par son frère *Ammon*, lui dit en propres mots, *Mon frère, ne me faites pas des sottises, vous passeriez pour un fou : demandez-moi en mariage à mon père, il ne vous refusera pas.* C'est ainsi que les loix sont presque toûjours contradictoires. Mais il était plus contradictoire encor de vouloir gouverner l'isle d'Angleterre par les coutumes de la Judée.

C'était un spectacle curieux & rare, de voir d'un côté le roi d'Angleterre solliciter les universités de l'Europe d'être favorables à son amour, de l'autre l'empereur presser leurs décisions en faveur de sa tante, & le roi de France au milieu d'eux soutenir la loi du Lévitique contre celle du Deutéronome, pour rendre *Charles-Quint* & *Henri VIII* irréconciliables. L'empereur donnait des bénéfices aux docteurs Italiens qui écrivaient sur la validité du mariage de *Catherine* : *Henri VIII* payait partout les avis des docteurs qui se déclaraient pour lui. Le tems a découvert ces mystéres : on a vu dans les comptes d'un agent secret de ce roi nommé Crouk : *A un religieux servite un écu, à deux de l'observance deux écus, au prieur de St. Jean quinze écus, au prédicateur Jean Marino vingt écus* On voit que le prix était différent selon le crédit du suffrage. Cet acheteur de décisions théologiques s'excusait en protestant qu'il n'avait jamais marchandé, & que jamais il n'avait donné l'argent qu'après la signature. Enfin les universités de France, & surtout la Sorbonne, décidèrent que le mariage de *Henri* avec *Catherine d'Aragon* n'était point légitime, & que le pape n'avait pas le droit de dispenser de la loi du Lévitique.

Les agens de *Henri VIII* allèrent jusqu'à se munir des suffrages des rabins : ceux-ci avouèrent qu'à la

vérité le Deutéronome ordonnait qu'on épousât la veuve de son frère ; mais ils dirent que cette loi n'était que pour la Palestine, & que le Lévitique devait être observé en Angleterre. Les universités & les rabins des pays Autrichiens pensaient tout autrement ; mais *Henri* ne les consulta pas : jamais les théologiens ne firent voir tant de démence & tant de bassesse.

Muni des approbations qui ne lui avaient pas coûté cher, pressé par sa maîtresse, lassé des subterfuges du pape, soutenu de son clergé, autorisé par les universités & maître de son parlement, encouragé encor par *François I*, *Henri* fait casser son mariage par une sentence de *Cranmer* archevêque de Cantorbéri. La reine ayant soutenu ses droits avec fermeté, mais avec modestie, & ayant décliné cette jurisdiction sans donner des armes contr'elle par des plaintes trop amères, retirée à la campagne, laissa son lit & son trône à sa rivale. Cette maîtresse déja grosse de deux mois quand elle fut déclarée femme & reine, fit son entrée dans Londres avec une pompe autant au-dessus de la magnificence ordinaire, que sa fortune passée était au-dessous de sa dignité présente.

Le pape *Clément VII* ne put alors se dispenser d'accorder à *Charles-Quint* outragé, & aux prérogatives du St. Siége, une bulle contre *Henri VIII.* Mais le pape par cette bulle perdit le royaume d'Angleterre. *Henri* presque au même tems se fait déclarer par son clergé chef suprême de l'église anglaise. Son parlement lui confirme ce titre, & abolit toute l'autorité du pape, ses annates, son denier de *St. Pierre*, les provisions des bénéfices. Les peuples prêtèrent avec allégresse un nouveau serment au roi, qu'on appella *le serment de suprématie.* Tout le crédit du pape, si puissant pendant tant de siécles, tomba en un instant sans contradiction, malgré le désespoir des ordres religieux.

Ceux qui prétendaient que dans un grand royaume on ne pouvait rompre avec le pape ſans danger, virent qu'un ſeul coup pouvait renverſer ce coloſſe vénérable, dont la tête était d'or, & dont les pieds étaient d'argile. En effet les droits par leſquels la cour de Rome avait vexé longtems les Anglais n'étaient fondés que ſur ce qu'on voulait bien être rançonné; & dès qu'on ne voulut plus l'être, on ſentit qu'un pouvoir qui n'eſt pas fondé ſur la force, n'eſt rien par lui-même.

Le roi ſe fit donner par ſon parlement les annates que prenaient les papes. Il créa ſix évêchés nouveaux; il fit faire en ſon nom la viſite des couvens. On voit encor les procès verbaux de quelques débauches ſcandaleuſes, qu'on eut ſoin d'exagérer; de quelques faux miracles, dont on groſſit le nombre; de reliques ſuppoſées, dont on ſe ſervait dans plus d'un couvent pour exciter la piété & pour attirer les offrandes. On brûla dans le marché de Londres pluſieurs ſtatues de bois que des moines faiſaient mouvoir par des reſſorts.

Mais parmi ces inſtrumens de fraude, le peuple ne vit qu'avec une horreur douloureuſe brûler les cendres de *St. Thomas de Cantorbéri*, que l'Angleterre révérait. Le roi s'en appropria la châſſe enrichie de pierreries. S'il reprochait aux moines leurs extorſions, il les mettait bien en droir de l'accuſer de rapine. Tous les couvens furent ſupprimés. On aſſigna des retraites aux vieux religieux qui ne pouvaient retourner dans le monde, une penſion aux autres. Leurs rentes furent miſes dans la main du roi. Il y avait, au calcul de *Burnet*, pour cent ſoixante mille livres ſterling de revenu. Le mobilier, l'argent comptant étaient conſidérables. *Henri* de ces deux dépouilles fonda ſes ſix nouveaux évêchés, & un collège, récompenſa quelques ſerviteurs, & convertit le reſte à ſon uſage.

Ce même roi, qui avait foutenu de fa plume l'autorité du pape contre *Luther*, devenait ainfi un ennemi irréconciliable de Rome. Mais ce zèle qu'il avait fi hautement montré contre les opinions de cet héréfiarque réformateur, fut une des raifons qui le retinrent fur le dogme, quand il eut changé la difcipline.

Il voulut bien être le rival du pape, mais non pas *luthérien*, ou *facramentaire*. L'invocation des faints ne fut point abolie, mais reftrainte. Il fit lire l'Ecriture en langue vulgaire, mais il ne voulut pas qu'on allât plus avant. Ce fut un crime capital de croire au pape; c'en fut un d'être proteftant. Il fit brûler dans la même place ceux qui parlaient pour le pontife, & ceux qui fe déclaraient de la réforme d'Allemagne.

Le célèbre *Morus* qui avait été grand chancelier, & un évêque nommé *Fisher*, qui refusèrent de prêter le ferment de fuprématie, c'eft-à-dire, de reconnaître *Henri VIII* pour le pape d'Angleterre, furent condamnés par le parlement à perdre la tête, felon la rigueur de la loi nouvellement portée; car c'était toûjours avec le glaive de la loi que *Henri VIII* faifait périr quiconque réfiftait.

Prefque tous les hiftoriens, & furtout ceux de la communion romaine, fe font accordés à regarder ce *Thomas More* ou *Morus*; comme un homme vertueux, comme une victime des loix, comme un fage rempli de clémence & de bonté ainfi que de doctrine. Mais la vérité eft, que c'était un fuperftitieux & un barbare perfécuteur. Il avait, un an avant fon fupplice, fait venir chez lui un avocat nommé *Bainham*, accufé de favorifer les opinions des luthériens, & l'ayant fait battre de verges en fa préfence, l'ayant enfuite fait conduire à la Tour, où il fut témoin des tortures qu'il lui fit fubir, il l'avait enfin fait brûler vif dans la place de Shmitfield. Plufieurs autres mal-

heureux avaient péri dans les flammes par des arrêts principalement émanés de ce chancelier qu'on nous peint comme un homme si doux & si tolérant. C'était pour de telles cruautés qu'il méritait le dernier supplice, & non pas pour avoir nié la nouvelle suprématie de *Henri VIII*. Il mourut en plaisantant. Il eût mieux valu avoir un caractère plus sérieux & moins barbare.

Le pape *Paul III* successeur de *Clément VII*, crut sauver la vie à l'évêque *Fisher*, pendant qu'on instruisait son procès, en lui envoyant le chapeau de cardinal. Il ne fit que donner au roi le plaisir de faire périr un cardinal sur l'échaffaut. La tête du cardinal *Polus*, ou de *la Pole*, qui était à Rome, fut mise à prix. Le roi fit périr par la main du bourreau la mère de ce cardinal, sans respecter ni la vieillesse, ni le sang royal dont elle était, & tout cela parce qu'on lui contestait sa qualité de pape Anglais.

Un jour le roi sachant qu'il y avait à Londres un *sacramentaire* assez habile nommé *Lambert*, voulut se donner la gloire de disputer contre lui dans une grande assemblée convoquée à Vestminster. La fin de la dispute fut, que le roi lui donna le choix d'être de son avis, ou d'être pendu. *Lambert* eut le courage de choisir le dernier parti, & le Roi eut la lâche cruauté de le faire exécuter. Les évêques d'Angleterre étaient encor catholiques en renonçant à la jurisdiction du pape: & ils étaient si animés contre les hérétiques, que lorsqu'ils les avaient condamnés au feu, ils accordaient quarante jours d'indulgence à quiconque apportait du bois au bucher.

Tous ces meurtres se faisaient par arrêts du parlement. Ce masque de justice, plus odieux peut-être que l'oppression qui brave les loix, fut pourtant ce qui prévint les guerres civiles. Il n'y eut que quelques séditions dans les provinces. Londres tremblante

fut tranquille ; tant *Henri VIII* adroit & terrible avait su se rendre absolu.

Sa volonté faisait toutes les loix ; & des loix par lesquelles on jugeait les hommes, étaient si imparfaites, qu'on pouvait alors condamner à mort un accusé sans avoir deux témoins contre lui. Ce ne fut que sous le règne d'*Edouard VI* que les Anglais décernèrent, à l'exemple des autres nations, qu'il faut deux témoins pour faire condamner un coupable.

Anne de Boulen jouïssait de son triomphe à l'ombre de l'autorité du roi. On prétend que les partisans secrets de Rome conjurèrent sa perte, dans l'espérance que si le roi se séparait d'elle, la fille de *Catherine d'Espagne* hériterait du royaume, & rétablirait la religion abolie pour sa rivale. Le complot réussit au-delà de ce qu'on espérait. Le roi amoureux de *Jeanne de Seymour*, fille d'honneur de la reine, reçut avidement ce qu'on lui dit contre sa femme. Toutes ses passions étaient extrêmes : il ne craignit point la honte d'accuser son épouse d'adultère dans la chambre des pairs. Ce parlement, qui ne fut jamais que l'instrument des passions du roi, condamna la reine au supplice, sur des indices si légers, qu'un citoyen qui se brouillerait avec sa femme pour si peu de chose, passerait pour un homme injuste. On fit trancher la tête à son frère, qu'on supposait avoir commis un inceste avec elle, sans qu'on en eût la moindre preuve. On fit mourir deux hommes qui lui avaient dit un jour de ces choses flatteuses qu'on dit à toutes les femmes, & qu'une reine vertueuse peut entendre quand l'enjouement de son esprit permet quelque liberté à ses courtisans. On pendit un musicien qu'on avait engagé à déposer qu'il avait eu ses faveurs, & qui ne lui fut jamais confronté. La lettre que cette malheureuse reine écrivit à son mari avant d'aller à l'échaffaut, paraît un grand témoignage de son innocence, & de son courage. *Vous m'avez toùjours*

jours élevée, dit-elle ; *de ſimple demoiſelle vous me fites marquiſe, de marquiſe reine, & de reine vous voulez aujourd'hui me faire ſainte.* Enfin *Anne de Boulen* paſſa du trône à l'échaffaut par la jalouſie d'un mari qui ne l'aimait plus. Ce ne fut pas la vingtiéme tête couronnée qui périt tragiquement en Angleterre, mais ce fut la première qui mourut de la main du bourreau. Le tyran (on ne peut lui donner un autre nom) fit encor un divorce avec ſa femme avant de la faire mourir, & par-là déclara bâtarde ſa fille *Elizabeth*, comme il avait déclaré bâtarde ſa première fille *Marie.*

Dès le lendemain même de l'exécution de la reine, il épouſa *Jeanne de Seymour*, qui mourut l'année ſuivante, après lui avoir donné un fils.

Henri paſſe bientôt à de nouvelles noces avec *Anne de Clèves*, ſéduit par un portrait que le fameux peintre *Holbens* avait fait de cette princeſſe. Mais quand il la vit, il la trouva ſi différente de ce portrait, qu'au bout de ſix mois il ſe réſolut à un troiſiéme divorce. Il dit à ſon clergé qu'en épouſant *Anne de Clèves*, il n'avait pas donné un conſentement intérieur à ſon mariage. On ne peut avoir l'audace d'alléguer une telle raiſon que quand on eſt ſûr que ceux à qui on la donne, auront la lâcheté de la trouver bonne. Les bornes de la juſtice & de la honte étaient paſſées depuis longtems. Le clergé & le parlement donnèrent la ſentence de divorce. Il épouſa une cinquiéme femme : c'eſt *Catherine Howard*, l'une de ſes ſujettes. Tout autre ſe fût laſſé d'expoſer ſans ceſſe au public la honte vraie ou fauſſe de ſa maiſon. Mais *Henri* ayant appris que la reine avant ſon marirge avait eu des amans, fit encor trancher la tête à cette reine pour une faute paſſée qu'il devait ignorer, & qui ne méritait pas la mort, lorſqu'elle fut commiſe.

Souillé de trois divorces & du ſang de deux épouſes, il fit porter une loi, dont la honte, la cruauté, le ridicule, l'impoſſibilité dans l'exécution ſont égales; c'eſt que tout homme qui ſera inſtruit d'une galanterie de la reine, doit l'accuſer ſous peine de haute trahiſon; & que toute fille qui épouſe un roi d'Angleterre, & n'eſt pas vierge, doit le déclarer ſous la même peine.

La plaiſanterie (ſi on pouvait plaiſanter dans une telle cour) diſait qu'il falait que le roi épouſât une veuve. Auſſi en épouſa-t-il une dans la perſonne de *Catherine Parr*, ſa ſixiéme femme. Elle fut prête de ſubir le ſort d'*Anne de Boulen* & de *Catherine Howard*, non pour ſes galanteries, mais parce qu'elle fut quelquefois d'un autre avis que le roi ſur les matières de théologie.

Quelques ſouverains qui ont changé la religion de leurs états, ont été des tyrans, parce que la contradiction & la révolte font naître la cruauté. *Henri VIII* était cruel par ſon caractère; tyran dans le gouvernement, dans la religion, dans ſa famille. Il mourut dans ſon lit; & *Henri VI*, le plus doux des princes, avait été détrôné, empriſonné, aſſaſſiné.

On vit dans ſa dernière maladie un effet ſingulier du pouvoir qu'ont les loix en Angleterre juſqu'à ce qu'elles ſoient abrogées; & combien on s'eſt tenu dans tous les tems à la lettre plutôt qu'à l'eſprit de ces loix. Perſonne n'oſait avertir *Henri* de ſa fin prochaine, parce qu'il avait fait ſtatuer quelques années auparavant par le parlement, que c'était un crime de haute trahiſon de prédire la mort du ſouverain. Cette loi, auſſi cruelle qu'inepte, ne pouvait être fondée ſur les troubles que la ſucceſſion entraînerait, puiſque cette ſucceſſion était réglée en faveur du prince *Edouard*: elle n'était que le fruit de la tyrannie de *Henri VIII*, de ſa crainte de la mort, & de l'opi-

nion où les peuples étaient encore, qu'il y a un art de connaître l'avenir.

CHAPITRE CENT-TRENTE-SIXIÉME.

Suite de la religion d'Angleterre.

SOus le barbare & capricieux *Henri VIII*, les Anglais ne favaient encor de quelle religion ils devaient être. Le luthéranifme, le puritanifme, l'ancienne religion romaine partageaient & troublaient les efprits que la raifon n'éclairait pas encore. Ce conflit d'opinions & de cultes bouleverfait les têtes, s'il ne fubvertiffait pas l'état. Chacun examinait, chacun raifonnait, & ce furent les premières femences de cette philofophie hardie, qui fe déploya longtems après fous *Charles II*, & fous fes fucceffeurs.

Déja même quoique le fcepticifme eût peu de partifans en Angleterre, & qu'on ne difputât que pour favoir fous quel maître on devait s'égarer, il y eut dans le grand parlement convoqué par *Henri*, des efprits mâles qui déclarèrent hautement, qu'il ne falait croire ni à l'églife de Rome, ni aux fectes de *Luther* & de *Zuingle*. Le célèbre lord *Herbert* nous a confervé le difcours plus hardi d'un membre du parlement, lequel en 1529, déclara que la prodigieufe multitude d'opinions théologiques qui s'étaient combattues dans tous les tems, mettait les hommes dans la néceffité de n'en croire aucune, & que la feule religion néceffaire était de croire un DIEU, & d'être jufte. On l'écouta, on ne murmura pas, & on refta dans l'incertitude.

Sous le règne du jeune *Edouard VI*, fils de *Henri VIII* & de *Jeanne Seymour*, les Anglais furent proteftans, parce que le prince & fon confeil le furent,

& que l'esprit de réforme avait jetté partout des racines. Cette église était alors un mélange de *Sacramentaires*, & de *Luthériens*; mais personne ne fut persécuté pour sa foi, hors deux pauvres femmes anabatistes, que l'archevêque de Cantorbéri *Cranmer*, qui était luthérien, s'obstina à faire brûler, ne prévoyant pas qu'un jour il périrait par le même supplice. Le jeune roi ne voulait pas consentir à l'arrêt porté contre une de ces infortunées : il résista longtems; il signa en pleurant. Ce n'était pas assez de verser des larmes; il falait ne pas signer : mais il n'était âgé que de quatorze ans, & ne pouvait avoir de volonté ferme ni dans le mal ni dans le bien.

Ceux que l'on appellait alors anabatistes en Angleterre, sont les pères de ces quakers pacifiques, dont la religion a été tant tournée en ridicule, & dont on a été forcé de respecter les mœurs. Ils ressemblaient très peu par les dogmes, & encor moins par leur conduite, à ces anabatistes d'Allemagne, ramas d'hommes rustiques & féroces que nous avons vus pousser les fureurs d'un fanatisme sauvage aussi loin que peut aller la nature humaine abandonnée à elle-même. Les anabatistes Anglais n'avaient point encor de corps de doctrine arrêté; aucune secte établie populairement n'en peut jamais avoir qu'à la longue; mais ce qui est très extraordinaire, c'est que se croyant chrétiens, & ne se piquant nullement de philosophie, ils n'étaient réellement que des déïstes; car ils ne reconnaissaient JESUS-CHRIST que comme un homme à qui DIEU avait daigné donner des lumières plus pures qu'à ses contemporains. Les plus savans d'entr'eux prétendaient que le terme de FILS DE DIEU ne signifie chez les Hébreux qu'*homme de bien*, comme *fils de Satan* ou de *Bélial* ne veut dire que *méchant homme*. La plûpart des dogmes, disaient-ils, qu'on a tirés de l'Ecriture, sont des subtilités de philosophie dont on a enveloppé des vérités simples & naturelles. Ils ne

reconnaiſſaient ni l'hiſtoire de la chûte de l'homme, ni le myſtère de la Ste. Trinité, ni par conſéquent celui de l'incarnation. Le batême des enfans était abſolument rejetté chez eux; ils en conféraient un nouveau aux adultes : pluſieurs mêmes ne regardaient le batême que comme une ancienne ablution orientale adoptée par les Juifs, renouvellée par *St. Jean-Batiſte*, & que le CHRIST ne mit jamais en uſage avec aucun de ſes diſciples. C'eſt en cela ſurtout qu'ils reſſemblèrent le plus aux quakers qui ſont venus après eux, & c'eſt principalement leur averſion pour le batême des enfans qui leur fit donner par le peuple le nom d'*anabatiſtes*. Ils penſaient ſuivre l'Evangile à la lettre, & en mourant pour leur ſecte ils croyaient mourir pour le chriſtianiſme; bien différens en cela des théïſtes ou des déïcoles, qui établirent plus que jamais leurs opinions ſecrettes au milieu de tant de ſectes publiques.

Ceux-ci plus attachés à *Platon* qu'à JESUS-CHRIST, plus philoſophes que chrétiens, fatigués de tant de diſputes malheureuſes, rejettèrent témérairement la révélation divine dont les hommes avaient trop abuſé, & l'autorité eccléſiaſtique dont on avait abuſé encor davantage. Ils étaient répandus dans toute l'Europe, & ſe ſont multipliés depuis à un excès prodigieux, mais ſans jamais établir ni ſecte ni ſociété, ſans s'élever contre aucune puiſſance. C'eſt la ſeule religion ſur la terre qui n'ait jamais eu d'aſſemblée, celle dans laquelle on a le moins écrit, celle qui a été la plus paiſible; elle s'eſt étendue partout ſans aucune communication. Compoſée originairement de philoſophes, qui en ſuivant trop leurs lumières naturelles, & ſans s'inſtruire mutuellement, ſe ſont tous égarés d'une manière uniforme; paſſant enſuite dans l'ordre mitoyen de ceux qui vivent dans le loiſir attaché à une fortune bornée, elle eſt montée depuis chez les grands de tous les pays, & elle a rarement deſcendu chez le peuple. L'Angleterre a été de tous



les pays du monde celui où cette religion, ou plutôt cette philosophie, a jetté avec le tems les racines les plus profondes & les plus étendues. Elle y a pénétré même chez quelques artisans & jusques dans les campagnes. Le peuple de cette isle est le seul qui ait commencé à penser par lui-même; mais le nombre de ces philosophes agrestes est très petit, & le sera toûjours : le travail des mains ne s'accorde point avec le raisonnement, & le commun peuple en général n'use ni n'abuse guères de son esprit.

Un athéïsme funeste, qui est le contraire du théïsme, naquit encor dans presque toute l'Europe de ces divisions théologiques. On prétend qu'alors il y avait plus d'athées en Italie qu'ailleurs. Ce ne furent pas les querelles de doctrine qui conduisirent les philosophes Italiens à cet excès ; ce furent les désordres dans lesquels presque toutes les cours & celle de Rome étaient tombées. Si on lit avec attention plusieurs écrits italiens de ces tems-là, on verra que leurs auteurs, trop frappés du débordement des crimes dont ils parlaient, ne reconnaissaient point l'Être suprême dont la providence permet ces crimes, & pensaient comme *Lucrèce* pensait dans des tems non moins malheureux. Cette opinion pernicieuse s'établit chez les grands en Angleterre & en France ; elle eut peu de cours dans l'Allemagne & dans le Nord, & il n'est pas à craindre qu'elle fasse jamais de grands progrès. La vraie philosophie, la morale, l'intérêt de la société l'ont presque anéantie; mais alors elle s'établissait par les guerres de religion ; & des chefs de parti devenus athées conduisaient une multitude d'entousiastes.

Edouard VI mourut dans ces tems funestes, n'ayant encor pu donner que des espérances. Il avait déclaré en mourant héritière du royaume, sa cousine *Jeanne Gray*, descendante de *Henri VII*, au préjudice de *Marie* sa sœur, fille de *Henri VIII* & de *Catherine*

d'Espagne. *Jeanne Gray* fut proclamée à Londres ; mais le parti & le droit de *Marie* l'emportèrent. À peine y eut-il une guerre. *Marie* enferma sa rivale dans la Tour avec la princesse *Elizabeth*, qui régna depuis avec tant de gloire.

Beaucoup plus de sang fut répandu par les bourreaux que par les soldats. Le père, le beau-père, l'époux de *Jeanne Gray*, elle-même enfin, furent condamnés à perdre la tête. Voilà la troisième reine expirant en Angleterre par le dernier supplice. Elle n'avait que dix-sept ans. On l'avait forcée à recevoir la couronne. Tout parlait en sa faveur ; & *Marie* devait craindre l'exemple trop fréquent de passer du trône à l'échaffaut. Mais rien ne la retint ; elle était aussi cruelle que *Henri VIII*. Sombre & tranquille dans ses barbaries, autant que *Henri* son père était emporté, elle eut un autre genre de tyrannie.

Attachée à la communion romaine, toûjours irritée du divorce de sa mère, elle commença par convoquer à force d'adresse & d'argent, une chambre des communes toute catholique. Les pairs qui pour la plûpart n'avaient de religion que celle du prince, ne furent pas difficiles à gagner. Il arriva en matière de religion ce qu'on avait vu en politique dans les guerres de la *Rose blanche*, & de la *Rose rouge*. Le parlement avait condamné tour-à-tour les *Yorcks* & les *Lancastres*. Il poursuivit sous *Henri VIII* les protestans ; il les encouragea sous *Edouard VI* ; il les brûla sous *Marie*. On a demandé souvent pourquoi ce supplice horrible du feu est chez les chrêtiens le châtiment de ceux qui ne pensent pas comme l'église dominante, tandis que les plus grands crimes sont punis d'une mort plus douce ? L'évêque *Burnet* en donne pour raison, que comme on croyait les hérétiques condamnés à être brûlés éternellement dans l'enfer, quoique leur corps n'y fût point avant la résurrec-

tion ; on pensait imiter la justice divine en brûlant leurs corps sur la terre.

L'archevêque de Cantorbéri, *Cranmer*, qui avait beaucoup servi *Henri VIII* dans son divorce, ne fut pas condamné pour ce dangereux service, mais pour être protestant. Il eut la faiblesse d'abjurer ; & *Marie* eut la satisfaction de le faire brûler, après l'avoir deshonoré. Ce primat du royaume reprit son courage sur le bucher. Il déclara qu'il mourait protestant, fit réellement ce qu'on a écrit, & probablement ce qu'on a feint de *Mutius Scevola*. Il plongea d'abord dans les flammes la main qui avait signé l'abjuration, & n'élança son corps dans le bucher, que quand sa main fut tombée. Action aussi intrépide & plus louable que celle qu'on attribue à *Mutius*. L'Anglais se punissait d'avoir succombé à ce qui lui paraissait une faiblesse, & le Romain d'avoir manqué un assassinat.

On compte environ huit cent personnes livrées aux flammes sous *Marie*. Une femme grosse accoucha dans le bucher même. Quelques citoyens touchés de pitié arrachèrent l'enfant du feu. Le juge catholique l'y fit rejetter. En lisant ces actions abominables, croit-on être né parmi des hommes, ou parmi ces êtres qui nous sont représentés dans un gouffre de supplices, acharnés à y plonger le genre-humain ?

De tous ceux que *Marie* fit exécuter vifs dans les flammes, il n'y en eut aucun qui fût accusé de révolte. La religion faisait tout. On laisse aux Juifs l'exercice de leur loi ; on leur donne des privilèges ; & les chrêtiens livrent à la plus horrible mort d'autres chrêtiens qui diffèrent d'eux sur quelques articles !

Marie mourut paisible, mais méprisée de son mari *Philippe II* & de ses sujets, qui lui reprochent encor la perte de Calais, laissant enfin une mémoire odieu-

ſe dans l'eſprit de quiconque n'a pas l'ame d'un perſécuteur.

A *Marie* catholique ſuccéda *Elizabeth* proteſtante. Le parlement fut proteſtant ; la nation entière le devint, & l'eſt encore. Alors la religion fut fixée. La liturgie qu'on avait ébauchée ſous *Edouard VI* fut établie telle qu'elle eſt aujourd'hui ; la hiérarchie romaine conſervée avec bien moins de cérémonies que chez les catholiques, & un peu plus que chez les luthériens ; la confeſſion permiſe & non ordonnée ; la créance que DIEU eſt dans l'euchariſtie ſans transſubſtantiation ; c'eſt en général ce qui conſtitue la religion anglicane. La politique exigeait que la ſuprématie reſtât à la couronne. Une femme fut donc chef de l'égliſe.

Cette femme avait plus d'eſprit, & un meilleur eſprit que *Henri VIII* ſon père, & que *Marie* ſa ſœur. Elle évita la perſécution autant qu'ils l'avaient excitée. Comme elle vit à ſon avénement que les prédicateurs des deux partis étaient en chaire les trompettes de la diſcorde, elle ordonna qu'on ne prêchât de ſix mois ſans une permiſſion expreſſe ſignée d'elle, afin de préparer les eſprits à la paix. Cette précaution nouvelle contint ceux qui croyaient avoir le droit, & qui pouvaient avoir le talent d'émouvoir le peuple. Perſonne ne fut perſécuté, ni même recherché pour ſa croyance ; mais on pourſuivit ſévérement ſelon la loi ceux qui violaient la loi & qui troublaient l'état. Ce grand principe ſi longtems méconnu s'établit alors en Angleterre dans les eſprits, que c'eſt à DIEU ſeul à juger les cœurs qui peuvent lui déplaire, & que c'eſt aux hommes à réprimer ceux qui s'élèvent contre le gouvernement établi par les hommes. Vous examinerez dans la ſuite ce que vous devez penſer d'*Elizabeth*, & ſurtout ce que fut ſa nation.

CHAPITRE CENT-TRENTE-SEPTIÉME.

De la religion en Ecoffe.

LA religion n'éprouva de troubles en Ecoffe que comme un reflux de ceux d'Angleterre. Vers l'an 1559 quelques calviniftes s'étaient d'abord infinués dans le peuple, qu'il faut prefque toûjours gagner le premier. Il eft de bonne foi ; il fe met lui-même la bride qu'on lui préfente, jufqu'à ce qu'il vienne quelque homme puiffant qui la tienne, & qui s'en ferve à fon avantage.

Les évêques catholiques ne manquèrent pas d'abord de faire condamner au feu quelques hérétiques : c'était une chofe auffi en ufage en Europe, que de faire périr un voleur par la corde.

Il arriva en Ecoffe ce qui doit arriver dans tous les pays où il refte de la liberté. Le fupplice d'un vieux prêtre, que l'archevêque de St. André avait condamné au bucher, ayant fait beaucoup de profélytes, on fe fervit de cette liberté pour répandre plus hardiment les nouveaux dogmes, & pour s'élever contre la cruauté de l'archevêque. Plufieurs feigneurs firent en Ecoffe, dans la minorité de la fameufe reine *Marie Stuart*, ce que firent depuis ceux de France dans la minorité de *Charles IX*. Leur ambition attifa le feu que les difputes de religion allumaient ; il y eut beaucoup de fang répandu comme ailleurs. Les Ecoffais qui étaient alors un des peuples les plus pauvres & les moins induftrieux de l'Europe, auraient bien mieux fait de s'appliquer à fertilifer par leur travail leur terre ingrate & ftérile, & à fe procurer au moins par la pêche une fubfiftance qui leur manquait, que d'enfanglanter leur malheureux pays pour des opinions étrangères, & pour l'intérêt de quelques ambitieux.

Ils ajoutèrent ce nouveau malheur à celui de l'indigence où ils étaient alors.

La reine régente mère de *Marie Stuart* crut étouffer la réforme, en faisant venir des troupes de France; mais elle établit par cela même le changement qu'elle voulait empêcher. Le parlement d'Ecosse indigné de voir le pays rempli de soldats étrangers, obligea la régente de les renvoyer : il abolit la religion romaine, & établit la confession de foi de Genève.

Marie Stuart veuve du roi de France *François II*, princesse faible, née seulement pour l'amour, forcée par *Catherine de Médicis*, qui craignait sa beauté, de quitter la France & de retourner en Ecosse, ne retrouva qu'une contrée malheureuse divisée par le fanatisme. Vous verrez comme elle augmenta par ses faiblesses les malheurs de son pays.

Le calvinisme enfin l'a emporté en Ecosse, malgré les évêques catholiques, & ensuite malgré les évêques anglicans. Il est aujourd'hui presque aboli en France, du moins il n'y est plus toléré. Tout a été révolution depuis le seiziéme siécle, en Ecosse, en Angleterre, en Allemagne, en Suède, en Dannemarck, en Hollande, en Suisse & en France.

CHAPITRE CENT-TRENTE-HUITIÉME.

De la religion en France, sous FRANÇOIS I, *& ses successeurs.*

LEs Français depuis *Charles VII* étaient regardés à Rome comme des schismatiques, à cause de la pragmatique sanction faite à Bourges, conformément aux décrets du concile de Basle, ennemi de la papauté. Le plus grand objet de cette pragmatique était

l'uſage des élections parmi les eccléſiaſtiques, uſage encourageant à la vertu & à la doctrine en de meilleurs tems, mais ſource de factions. Il était cher aux peuples par ces deux endroits : il l'était aux eſprits rigides comme un reſte de la primitive égliſe, aux univerſités comme récompenſe de leurs travaux. Les papes cependant, malgré cette pragmatique qui aboliſſait les annates & les autres exactions, les recevaient preſque toûjours. *Fromenteau* nous dit, que dans les dix-ſept années du règne de *Louis XII*, ils tirèrent du diocèſe de Paris la ſomme exorbitante de trois millions trois cent mille livres numéraires de ce tems-là.

Lorſque *François I* alla faire en 1515 ſes expéditions d'Italie, brillantes au commencement comme celles de *Charles VIII* & de *Louis XII*, & enſuite plus malheureuſes encore, *Léon X*, qui s'était d'abord oppoſé à lui, en eut beſoin, & lui fut néceſſaire.

Le chancelier *Duprat*, qui fut depuis cardinal, fit avec les miniſtres de *Léon X* ce fameux *concordat*, par lequel on diſait que le roi & le pape ſe donnèrent ce qui ne leur appartenait pas. Le roi obtint la nomination des bénéfices ; & le pape eut, par un article ſecret, le revenu de la première année, en renonçant aux mandats, aux réſerves, aux expectatives, à la prévention, droits que Rome avait longtems prétendus. Le pape immédiatement après la ſignature du concordat, ſe réſerva les annates par une bulle. L'univerſité de Paris, qui perdait un de ſes droits, s'en attribua un qu'à peine un parlement d'Angleterre pourrait prétendre. Elle fit afficher une défenſe d'imprimer le *concordat* du roi, & de lui obéir. Cependant les univerſités ne ſont pas ſi maltraitées par cet accord du roi & du pape, puiſque la troiſiéme partie des bénéfices leur eſt réſervée, & qu'elles peuvent les impétrer pendant quatre mois de l'année, Janvier, Avril, Juillet, & Octobre, qu'on nomme les mois des *gradués*.

Le clergé, & ſurtout les collégiales, à qui on ôtait le droit de nommer leurs évêques, en murmurèrent; l'eſpérance d'obtenir des bénéfices de la cour les appaiſa. Le parlement, qui n'attendait pas de graces de la cour, fut inébranlable dans ſa fermeté à ſoutenir les anciens uſages, & les libertés de l'égliſe gallicane, dont il était le conſervateur; il réſiſta reſpectueuſement à pluſieurs lettres de juſſion; & enfin, forcé d'enrégiſtrer le *concordat*, il proteſta que c'était par le commandement du roi réïtéré pluſieurs fois.

Cependant le parlement dans ſes remontrances, l'univerſité dans ſes plaintes, ſemblaient oublier un ſervice eſſentiel que *François I* rendait à la nation en accordant les *annates* : elles avaient été payées avant lui ſur un pied exorbitant, ainſi qu'en Angleterre : il les modéra; elles ne montent pas aujourd'hui à quatre cent mille francs année commune; mais enfin les vœux de toute la nation étaient qu'on ne payât point du tout d'*annates* à Rome.

On ſouhaitait au moins un concordat ſemblable au concordat germanique. Les Allemands, toûjours jaloux de leurs droits, avaient ſtipulé avec *Nicolas V* que l'élection canonique ſerait en vigueur dans toute l'Allemagne, qu'on ne payerait point d'annates à Rome, que ſeulement le pape pourrait nommer à certains canonicats pendant ſix mois de l'année, & que les pourvus payeraient au pape une ſomme dont on convint. Ces riches canonicats allemands étaient encor un grand abus aux yeux des juriſconſultes, & cette redevance à Rome une ſimonie. C'était, ſelon eux, un marché onéreux & ſcandaleux, de payer en Italie pour obtenir un revenu dans la Germanie & dans la Gaule. Ce trafic paraiſſait la honte de la religion; & les calculateurs politiques faiſaient voir que c'était une faute capitale en France, d'envoyer tous les ans à Rome environ quatre cent mille livres, dans un tems où l'on ne regagnait pas

par le commerce ce que l'on perdait par ce contrat pernicieux. Si le pape exigeait cet argent comme un tribut, il était odieux, comme une aumône, elle était trop forte; mais enfin, aucun accord ne s'eſt jamais fait que pour de l'argent. Reliques, indulgences, diſpenſes, bénéfices, tout a été vendu.

S'il falait mettre ainſi la religion à l'encan, il valait mieux, ſans doute, faire ſervir cette ſimonie au bien de l'état, qu'au profit d'un évêque étranger, qui par le droit de la nature & des gens, n'était pas plus autoriſé à recevoir la première année du revenu d'un bénéfice en France, que la première année du revenu de la Chine & des Indes.

Cet accord alors ſi révoltant ſe fit dans le tems qui précéda la rupture du Nord entier, de l'Angleterre & de la moitié de l'Allemagne, avec le ſiége de Rome. Ce ſiége en devint bientôt plus odieux à la France, & la religion pouvait ſouffrir de la haine que Rome inſpirait.

Tel fut longtems le cri de tous les magiſtrats, de toutes les collégiales, de toutes les univerſités. Ces plaintes s'agravèrent encore, quand on vit la bulle dans laquelle le voluptueux *Léon X* appelle la pragmatique ſanction, *la dépravation du royaume de France.*

Cette inſulte faite à toute une nation, dans une bulle où l'on citait *St. Paul*, & où l'on demandait de l'argent, excite encor aujourd'hui l'indignation publique.

Les premières années qui ſuivirent le *concordat*, furent des tems de trouble dans pluſieurs diocèſes. Le roi nommait un évêque, les chanoines un autre; le parlement, en vertu des appels comme d'abus, jugeait en faveur du clergé. Ces diſputes euſſent fait naître des guerres civiles du tems du gouvernement

féodal. Enfin *François I* ôta au parlement la connaiſſance de ce qui concerne les évêchés & les abbayes, & l'attribua au grand conſeil. Avec le tems tout fut tranquille. On s'accoutuma au *concordat*, comme s'il avait toûjours exiſté ; & les plaintes du parlement ceſſèrent entiérement, lorſqu'en 1538 le roi obtint du pape *Paul III* l'indult du chancelier & des membres du parlement ; indult par lequel ils peuvent eux-mêmes faire en petit ce que le roi fait en grand, conférer un bénéfice dans leur vie : les maîtres des requêtes eurent le même privilège.

Dans toute cette affaire, qui fit tant de peine à *François I*, il était néceſſaire qu'il fût obéi, s'il voulait que *Léon X* remplît avec lui ſes engagemens politiques, & l'aidât à recouvrer le duché de Milan.

On voit que l'étroite liaiſon qui les unit quelque tems, ne permettait pas au roi de laiſſer ſe former en France une religion contraire à la papauté. Le conſeil croyait d'ailleurs que toute nouveauté en religion traîne après elle des nouveautés dans l'état. Les politiques peuvent ſe tromper, en ne jugeant que par un exemple qui les frappe. Le conſeil avait raiſon, en conſidérant les troubles d'Allemagne qu'il fomentait lui-même ; peut-être avait-il tort, s'il ſongeait à la facilité avec laquelle les rois de Suède & de Dannemarck établiſſaient alors le luthéraniſme. Il pouvait encor regarder en arrière, & voir de plus grands exemples. La religion chrétienne s'était partout introduite ſans guerre civile ; dans l'empire Romain, ſur un édit de *Conſtantin ;* en France par la volonté de *Clovis ;* en Angleterre par l'exemple du petit roi de Kent nommé *Ethelbert ;* en Pologne, en Hongrie par les mêmes cauſes. Il n'y avait guères plus d'un ſiécle que le premier des *Jagellons* qui régna en Pologne s'était fait chrêtien, & avait rendu toute la Lithuanie & la Samogitie chrêtienne, ſans que ces anciens Gépides euſſent murmuré. Si les Saxons avaient

été batisés dans des ruisseaux de sang par *Charlemagne*, c'est qu'il s'agissait de les asservir, & non de les éclairer. Si on voulait jetter les yeux sur l'Asie entière, on verrait les états musulmans remplis de chrêtiens & d'idolâtres également paisibles, plusieurs religions établies dans l'Inde, à la Chine & ailleurs, sans avoir jamais pris les armes. Si on remontait à tous les siécles anciens, on y verrait les mêmes exemples. Ce n'est pas une religion nouvelle, qui par elle-même est dangereuse & sanglante ; c'est l'ambition des grands, laquelle se sert de cette religion pour attaquer l'autorité établie. Ainsi les princes luthériens s'armèrent contre l'empereur qui voulait les détruire : mais *François I*, *Henri II* n'eurent chez eux ni princes ni seigneurs à craindre.

La cour divisée depuis sous des minorités malheureuses, était alors réunie dans une obéissance parfaite à *François I.* Aussi ce prince laissa-t-il plutôt persécuter les hérétiques qu'il ne les poursuivit. Les évêques, les parlemens allumèrent des buchers ; il ne les éteignit pas. Il les aurait éteints si son cœur n'avait pas été endurci sur les malheurs des autres autant qu'amolli par les plaisirs, il aurait du moins mitigé la peine de *Jean le Clerc* qui fut tenaillé vif, & à qui on coupa les bras, les mammelles & le nez pour avoir parlé contre les images & contre les reliques. Il souffrit qu'on brûlât à petit feu vingt misérables accusés d'avoir dit tout haut ce que lui-même pensait sans doute tout bas, si l'on en juge par toutes les actions de sa vie. Le nombre des suppliciés pour n'avoir pas cru au pape, & l'horreur de leurs supplices font frémir ; il n'en était point ému, la religion ne l'embarrassait guères. Il se liguait avec les protestans d'Allemagne, & même avec les mahométans contre *Charles-Quint* ; & quand les princes luthériens d'Allemagne ses alliés lui reprochèrent d'avoir fait mourir leurs frères qui n'excitaient aucun trouble en France, il rejettait tout sur les juges ordinaires.

Nous

Nous avons vu les juges d'Angleterre sous *Henri VIII* & sous *Marie* exercer des cruautés qui font horreur. Les Français qui passent pour un peuple plus doux surpassèrent beaucoup ces barbaries faites au nom de la religion & de la justice.

Il faut savoir qu'au douziéme siécle, *Pierre Valdo*, riche marchand de Lyon, dont la piété & les erreurs donnèrent, dit-on, naissance à la secte des Vaudois, s'étant retiré avec plusieurs pauvres qu'il nourrissait dans des vallées incultes & désertes entre la Provence & le Dauphiné, il leur servit de pontife comme de père; il les instruisait dans sa secte, qui ressemblait à celle des Albigeois, de *Wiclef*, de *Jean Hus*, de *Luther*, de *Zuingle*, sur plusieurs points principaux. Ces hommes longtems ignorés, défrichèrent ces terres stériles, & par des travaux incroyables, les rendirent propres au grain & au paturage; ce qui prouve combien il faut accuser notre négligence, s'il reste en France des terres incultes. Ils prirent à cens les héritages des environs; leurs peines servirent à les faire vivre & enrichir leurs seigneurs, qui jamais ne se plaignirent d'eux. Leur nombre en deux cent cinquante ans se multiplia jusqu'à près de dix-huit mille. Ils habitèrent trente bourgs sans compter les hameaux. Tout cela était l'ouvrage de leurs mains. Point de prêtres parmi eux, point de querelles sur leur culte, point de procès; ils décidaient entr'eux leurs différends. Ceux qui allaient dans les villes voisines, étaient les seuls qui sussent qu'il y avait une messe & des évêques. Ils priaient DIEU dans leur jargon; & un travail assidu rendait leur vie innocente. Ils jouïrent pendant plus de deux siécles de cette paix, qu'il faut attribuer à la lassitude des guerres contre les Albigeois. Quand l'esprit humain s'est emporté longtems aux dernières fureurs, il mollit vers la patience & l'indifférence: on le voit dans chaque particulier & dans les nations entières. Ces Vaudois jouïssaient de ce calme, quand les réformateurs

d'Allemagne & de Genève apprirent qu'ils avaient des frères. Aussi-tôt ils leur envoyèrent des ministres ; on appellait de ce nom les desservans des églises protestantes ; alors ces Vaudois furent trop connus. Les édits nouveaux contre les hérétiques les condamnaient au feu. Le parlement de Provence décerna cette peine contre dix-neuf des principaux habitans du bourg de Mérindol, & ordonna que leurs bois seraient coupés & leurs maisons démolies. Les Vaudois effrayés députèrent vers le cardinal *Sadolet* évêque de Carpentras, qui était alors dans son évêché. Cet illustre savant, vrai philosophe, puisqu'il était humain, les reçut avec bonté & intercéda pour eux. *Langeai* commandant en Piémont fit surseoir l'exécution. *François I* leur pardonna à condition qu'ils abjureraient. On n'abjure guère une religion sucée avec le lait. Leur opiniâtreté irrita le parlement Provençal composé d'esprits ardens. *Jean Meynier d'Oppède*, alors premier président, le plus emporté de tous, continua la procédure.

Les Vaudois enfin s'attroupèrent. *D'Oppède* irrité agrava leurs fautes auprès du roi, & obtint permission d'exécuter l'arrêt suspendu cinq années entières. Il falait des troupes pour cette exécution. *D'Oppède* & l'avocat-général *Guérin* en prirent. Il paraît évident que ces habitans trop opiniâtres, appellés par le déclamateur Maimbourg, *une canaille révoltée*, n'étaient point du tout disposés à la révolte, puis qu'ils ne se défendirent pas ; ils s'enfuirent de tous côtés en demandant miséricorde. Le soldat égorgea les femmes, les enfans, les vieillards qui ne purent fuir assez tôt.

D'Oppède & *Guérin* courent de village en village. On tue tout ce qu'on rencontre : on brûle les maisons & les granges, les moissons & les arbres. On poursuit les fugitifs à la lueur de l'embrasement. Il ne restait dans le bourg fermé de Cabrières que soixante hommes & trente femmes. Ils se rendent, sous la promesse qu'on

épargnera leur vie ; mais à peine rendus on les massacre. Quelques femmes réfugiées dans une église voisine, en sont tirées par l'ordre d'*Oppède* ; il les enferme dans une grange, à laquelle il fait mettre le feu. On compta vingt-deux bourgs mis en cendres ; & lorsque les flammes furent éteintes, la contrée auparavant florissante & peuplée, fut un désert, où l'on ne voyait que des corps morts. Le peu qui échappa, se sauva vers le Piémont. *François I* en eut horreur : l'arrêt dont il avait permis l'exécution, portait seulement la mort de dix-neuf hérétiques : *D'Oppède* & *Guérin* firent massacrer des milliers d'habitans. Le roi recommanda en mourant à son fils de faire justice de cette barbarie, qui n'avait point d'exemple chez des juges de paix.

En effet *Henri II* permit aux seigneurs ruinés de ces villages détruits & de ces peuples égorgés, de porter leurs plaintes au parlement de Paris. L'affaire fut plaidée. *D'Oppède* eut le crédit de paraître innocent, tout retomba sur l'avocat-général *Guérin* ; il n'y eut que cette tête qui paya le sang de cette multitude malheureuse.

Ces exécutions n'empêchaient pas le progrès du *calvinisme*. On brûlait d'un côté, & on chantait de l'autre en riant les psaumes de *Marot*, selon le génie toujours léger, & quelquefois très cruel, de la nation Française. Toute la cour de *Marguerite* reine de Navarre & sœur de *François I*, était *calviniste* ; la moitié de celle du roi l'était. Ce qui avait commencé par le peuple avait passé aux grands, comme il arrive toujours. On faisait secrettement des prêches : on disputait partout hautement. Ces querelles dont personne ne se soucie aujourd'hui ni dans Paris ni à la cour, parce qu'elles sont anciennes, aiguillonnaient dans leur nouveauté tous les esprits. Il y avait dans le parlement de Paris plus d'un membre attaché à ce qu'on appellait *la réforme*. Ce corps était toujours occupé à combattre les

prétentions de l'église de Rome, que l'héréfie détruifait. La liberté rigide & républicaine de quelques confeillers fe plaifait encor à favorifer une fecte févère qui condamnait les débauches de la cour. *Henri II* mécontent de plufieurs membres de ces corps, entre un jour inopinément dans la grand'chambre, tandis qu'on délibérait fur l'adouciffement de la perfécution contre les *huguenots*. Il fait arrêter cinq confeillers; l'un d'eux, *Anne du Bourg*, qui avait parlé avec le plus de force, figna dans la Baftille fa confeffion de foi, qui fe trouva conforme en beaucoup d'articles à celle des *calviniftes* & des *luthériens*. Il y avait alors un inquifiteur en France. Quoique le tribunal de l'inquifition, qui eft en horreur à tous les Français, n'y fût pas établi, l'évêque de Paris, cet inquifiteur nommé *Mouchi*, & des commiffaires du parlement, jugèrent & condamnèrent *Du Bourg*, malgré l'ancienne loi, fuivant laquelle il ne devait être jugé que par les chambres du parlement affemblées; loi toûjours fubfiftante, toûjours réclamée, & prefque toûjours inutile; car rien n'eft fi commun dans l'hiftoire de France que des membres du parlement jugés ailleurs que dans le parlement. *Anne du Bourg* ne fut exécuté que fous le règne de *François II*. Le cardinal de *Lorraine*, homme qui gouvernait l'état avec violence, voulait fa mort. On pendit & on brûla dans la Grève ce prêtre magiftrat, efprit trop inflexible, mais juge intègre & d'une vertu reconnue.

Les martyrs font des profélytes. Le fupplice d'un tel homme fit plus de réformés que les livres de *Calvin*. La fixiéme partie de la France était *calvinifte* fous *François II*, comme le tiers de l'Allemagne au moins fut *luthérien* fous *Charles-Quint*.

Il ne reftait qu'un parti à prendre : c'était d'imiter *Charles-Quint*, qui finit après bien des guerres, par laiffer la liberté de confcience, & la reine *Elizabeth*, qui en protégeant la religion dominante, laiffa chacun

adorer DIEU ſuivant ſes principes, pourvu qu'on fût ſoumis aux loix de l'état.

C'eſt ainſi qu'on en uſe aujourd'hui dans tous les pays déſolés autrefois par les guerres de religion, après que trop d'expériences funeſtes ont fait connaître combien ce parti eſt ſalutaire.

Mais pour le prendre, il faut que les loix ſoient affermies, & que la fureur des factions commence à ſe calmer. Il n'y eut en France que des factions ſanglantes depuis *François II* juſqu'aux belles années du grand *Henri*. Dans ce tems de troubles les loix furent inconnues ; & le fanatiſme ſurvivant encor à la guerre, aſſaſſina ce monarque au milieu de la paix par la main d'un furieux & d'un imbécille échappé du cloître.

M'étant fait ainſi une idée de l'état de la religion en Europe au ſeiziéme ſiécle, il me reſte à parler des ordres religieux, qui combattaient les opinions nouvelles ; & de l'inquiſition, qui s'efforçait d'exterminer les proteſtans.

CHAPITRE CENT-TRENTE-NEUVIÉME.

Des ordres religieux.

LA vie monaſtique qui a fait tant de bien & tant de mal, qui a été une des colonnes de la papauté, & qui a produit celui par qui la papauté fut exterminée dans la moitié de l'Europe, mérite une attention particulière.

Beaucoup de proteſtans & de gens du monde s'imaginent que les papes ont inventé toutes ces milices

différentes, en habit, en chauffure, en nourriture, en occupations, en règles, pour être dans tous les états de la chrétienté les armées du St. Siége. Il eft vrai que les papes les ont mifes en ufage, mais ils ne les ont point inventées.

Il y eut chez les peuples de l'Orient, dans la plus haute antiquité, des hommes qui fe retiraient de la foule pour vivre enfemble dans la retraite. Les Perfes, les Egyptiens, les Indiens furtout, eurent des communautés de cénobites, indépendamment de ceux qui étaient deftinés au culte des autels. C'eft des Indiens que nous viennent ces prodigieufes auftérités, ces facrifices & ces tourmens volontaires auxquels les hommes fe condamnent, dans la perfuafion que la Divinité fe plait aux fouffrances des hommes. L'Europe en cela ne fut que l'imitatrice de l'Inde. L'imagination ardente & fombre des orientaux s'eft portée beaucoup plus loin que la nôtre. On ne voit point de moines chez les Grecs & chez les Romains. Tous les collèges des prêtres deffervaient leurs temples, auxquels ils étaient attachés. La vie monaftique était inconnue à ces peuples. Les Juifs eurent leurs efféniens & leurs thérapeutes. Les chrêtiens les imitèrent.

St. Bafile, au commencement du quatriéme fiécle, dans une province barbare vers la mer Noire, établit fa règle fuivie de tous les moines de l'Orient: il imagina les trois vœux, auxquels les folitaires fe foumirent tous. *St. Benedict*, ou *Benoit*, donna la fienne au fixiéme fiécle, & fut le patriarche des cénobites de l'Occident.

Ce fut longtems une confolation pour le genre-humain, qu'il y eût de ces afyles ouverts à tous ceux qui voulaient fuir les oppreffions du gouvernement Goth & Vandale. Prefque tout ce qui n'était pas feigneur de château, était efclave: on échappait dans

la douceur des cloîtres à la tyrannie & à la guerre. Les loix féodales de l'Occident ne permettaient pas à la vérité qu'un esclave fût reçu moine sans le consentement du seigneur; mais les couvens savaient éluder la loi. Le peu de connaissances qui restait chez les barbares fut perpétué dans les cloîtres. Les bénédictins transcrivirent quelques livres. Peu-à-peu il sortit des cloîtres plusieurs inventions utiles. D'ailleurs ces religieux cultivaient la terre, chantaient les louanges de DIEU, vivaient sobrement, étaient hospitaliers; & leurs exemples pouvaient servir à mitiger la férocité de ces tems de barbarie. On se plaignit que bientôt après les richesses corrompirent ce que la vertu avait institué. Il falut des réformes. Chaque siécle produisit en tout pays des hommes animés par l'exemple de *St. Benoit*, qui tous voulurent être fondateurs de congrégations nouvelles.

L'esprit d'ambition est presque toûjours joint à celui d'entousiasme, & se mêle, sans qu'on s'en apperçoive, à la piété la plus austère. Entrer dans l'ordre ancien de *St. Benoit*, ou de *St. Basile*, c'était se faire sujet; créer une nouvel institut, c'était se faire un empire. De-là cette multitude de clercs, de chanoines réguliers, de religieux & de religieuses. Quiconque a voulu fonder un ordre, a été bien reçu des papes, parce qu'ils ont été tous immédiatement soumis au St. Siége, & soustraits autant qu'on l'a pu à la domination de leurs évêques. La plûpart de leurs généraux résident à Rome comme dans le centre de la chrêtienté, & de cette capitale ils envoyent au bout du monde les ordres que le pontife leur donne.

Mais ce qu'on n'a pas assez remarqué, c'est qu'il s'en est falu peu que le pontificat Romain n'ait été pour jamais entre les mains des moines. Ce dernier avilissement qui manquait à Rome ne fut pas à craindre lorsque *Grégoire I* dans l'an 590 fut élu pape

par le clergé & par le peuple. Il eſt vrai qu'auparavant il avait été bénédictin, mais il y avait longtems qu'il était ſorti du cloître. Les Romains depuis s'accoutumèrent à voir des moines ſur la chaire papale ; elle fut remplie par des dominicains & par des franciſcains aux treiziéme & quatorziéme ſiécles, & il y en eut beaucoup au quinziéme. Les cardinaux dans ces tems de trouble, d'ignorance, de fauſſe ſcience & de barbarie, avaient ravi au clergé & au peuple Romain le droit d'élire leur évêque. Si ces moines papes avaient oſé ſeulement mettre dans le collège des cardinaux les deux tiers de moines, le pontificat reſtait pour jamais entre leurs mains ; les moines alors auraient gouverné deſpotiquement toute la chrétienté catholique ; tous les rois auraient été expoſés à l'excès de l'opprobre. Les cardinaux n'ont paru ſentir ce danger que vers la fin du ſeiziéme ſiécle, ſous le pontificat du cordelier *Sixte-Quint*. Ce n'eſt que dans ce tems qu'ils ont pris la réſolution de ne donner le chapeau de cardinal qu'à très peu de moines, & de n'en élire aucun pour pape. (*a*)

Tous les états chrêtiens étaient inondés, au commencement du ſeiziéme ſiécle, de citoyens devenus étrangers dans leur patrie & ſujets du pape. Un autre abus, c'eſt que ces familles immenſes ſe perpétuent aux dépens de la race humaine. On peut aſſurer qu'avant que la moitié de l'Europe eût aboli les cloîtres, ils renfermaient plus de cinq cent mille perſonnes. Il y a des campagnes dépeuplées ; les colonies du nouveau monde manquent d'habitans : le fléau de la guerre emporte tous les jours trop de citoyens. Si le but de tout légiſlateur eſt la multiplication des ſujets, c'eſt aller ſans doute contre ce grand principe, que de trop encourager cette multitude d'hommes & de femmes que perd chaque état, & qui s'en

(*a*) Depuis que cela fut écrit, il y a eu deux papes tirés des ordres religieux, *Orſini*, *Benoit XIII* dominicain, & *Ganganelli* franciſcain, tant les choſes changent.

gagent par serment, autant qu'il est en eux, à la destruction de l'espèce humaine. Il serait à souhaiter qu'il y eût des retraites douces pour la vieillesse; mais ce seul institut nécessaire, est le seul qui ait été oublié. C'est l'extrême jeunesse qui peuple les cloîtres : c'est dans un âge où il n'est permis nulle part de jouïr de ses biens, qu'il est permis de disposer de sa liberté pour jamais.

On ne peut nier qu'il y ait eu dans le cloître de très grandes vertus. Il n'est guère encor de monastère qui ne renferme des ames admirables, qui font honneur à la nature humaine. Trop d'écrivains se sont fait un plaisir de rechercher les désordres & les vices dont furent souillés quelquefois ces asyles de la piété. Il est certain que la vie séculière a toûjours été plus vicieuse, & que les plus grands crimes n'ont pas été commis dans les monastères; mais ils ont été plus remarqués par leur contraste avec la règle. Nul état n'a toûjours été pur. Il faut n'envisager ici que le bien général de la société. Il faut plaindre mille talens ensevelis, & des vertus stériles qui eussent été utiles au monde. Le petit nombre des cloîtres fit d'abord beaucoup de bien. Ce petit nombre proportionné à l'étendue de chaque état eût été respectable. Le grand nombre les avilit, ainsi que les prêtres, qui autrefois presque égaux aux évêques, sont maintenant à leur égard ce qu'est le peuple en comparaison des princes.

Il est vrai qu'entre les anciens moines noirs & les nouveaux moines blancs, il régnait une inimitié scandaleuse. Cette jalousie ressemblait à celle des factions vertes & bleues dans l'empire Romain; mais elle ne causa pas les mêmes séditions.

Dans cette foule d'ordres religieux, les bénédictins tenaient toûjours le premier rang. Occupés de leur puissance & de leurs richesses, ils n'entrèrent guère au seiziéme siécle dans les disputes scholastiques; ils

regardaient les autres moines, comme l'ancienne noblesse voit la nouvellle. Ceux de Cluni, de Citeaux, de Clervaux & beaucoup d'autres étaient des rejettons de la souche de *St. Benoit*, & n'étaient du tems de *Luther* connus que par leur opulence. Les riches abbayes d'Allemagne, tranquilles dans leurs états, ne se mêlaient pas de controverse, & les bénédictins de Paris n'avaient pas encor employé leur loisir à ces savantes recherches qui leur ont donné tant de réputation.

Les carmes transplantés de la Palestine en Europe au cinquiéme siécle, étaient contens, pourvu qu'on crût qu'*Elie* était leur fondateur.

L'ordre des chartreux établi à Grenoble à la fin du onziéme siécle, seul ordre ancien qui n'ait jamais eu besoin de réforme, était en petit nombre; trop riche à la vérité pour des hommes séparés du siécle, mais malgré ces richesses consacrés sans relâchement au jeûne, au silence, à la prière, à la solitude; tranquilles sur la terre au milieu de tant d'agitations dont le bruit venait à peine jusqu'à eux, & ne connaissant les souverains que par les prières où leurs noms sont insérés. Heureux, si des vertus si pures & si persévérantes avaient pu être utiles au monde!

Les prémontrés que *St. Norbert* fonda en 1120 ne faisaient pas beaucoup de bruit, & n'en valaient que mieux.

Les franciscains étaient les plus nombreux & les plus agissans. *François d'Assise* qui les fonda vers l'an 1210, était l'homme de la plus grande simplicité & du plus prodigieux entousiasme; c'était l'esprit du tems, c'était en partie celui de la populace des croisés; c'était celui des Vaudois & des Albigeois. Il trouva beaucoup d'hommes de sa trempe, & se les associa. Les guerres des croisades nous ont déja fait

voir un grand exemple de ſon zèle, & de celui de ſes compagnons, quand il alla propoſer au ſoudan d'Egypte de ſe faire chrétien; & que frère *Giles* prêcha ſi obſtinément dans Maroc.

Jamais les égaremens de l'eſprit n'ont été pouſſés plus loin que dans le livre *des conformités de François avec le Chriſt*, écrit de ſon tems, augmenté depuis, recueilli & imprimé enfin au commencement du ſeiziéme ſiécle par un cordelier nommé *Barthelemi Albici.* On regarda dans ce livre le CHRIST comme précurſeur de *François.* C'eſt là qu'on trouve l'hiſtoire de la femme de neige que *François* fit de ſes mains; celle d'un loup enragé qu'il guérit miraculeuſement, & auquel il fit promettre de ne plus manger de moutons; celle d'un cordelier devenu évêque, qui dépoſé par le pape, & étant mort après ſa dépoſition, ſortit de ſa bière pour aller porter une lettre de reproche au pape; celle d'un médecin qu'il fit mourir par ſes prières dans Nocera, pour avoir le plaiſir de le reſſuſciter par de nouvelles prières. On attribuait à *François* une multitude prodigieuſe de miracles. C'en était un grand, en effet, qu'avait opéré ce fondateur d'un ſi grand ordre, de l'avoir multiplié au point, que de ſon vivant à un chapitre général qui ſe tint près d'Aſſiſe en 1219, il ſe trouva cinq mille de ſes moines. Aujourd'hui quoique les proteſtans leur ayent enlevé un nombre prodigieux de leurs monaſtères, ils ont encor ſept mille maiſons d'hommes ſous des noms différens, & plus de neuf cent couvens de filles. On a compté par leurs derniers chapitres cent quinze mille hommes, & environ vingt-neuf mille filles: abus intolérable dans des pays où l'on a vu l'eſpèce humaine manquer ſenſiblement.

Ceux-là étaient ardens à tout; prédicateurs, théologiens, miſſionnaires, quêteurs, émiſſaires, courans d'un bout du monde à l'autre, & en tous lieux ennemis des dominicains. Leur querelle théologique rou-

fait fur la naiffance de la mère de JESUS-CHRIST. Les dominicains affuraient qu'elle était née livrée au démon comme les autres : les cordeliers prétendaient qu'elle avait été exemte du péché originel. Les dominicains croyaient être fondés fur l'opinion de *St. Thomas* ; les francifcains fur celle de *Jean Duns*, Ecoffais, nommé improprement *Scot*, & connu en fon tems par le titre de *Docteur fubtil.*

La querelle politique de ces deux ordres était la fuite du prodigieux crédit des dominicains.

Ceux-ci fondés un peu après les francifcains, n'étaient pas fi nombreux ; mais ils étaient plus puiffans, par la charge de maître du facré palais de Rome, qui depuis *St. Dominique* eft affectée à cet ordre, & par les tribunaux de l'inquifition auxquels ces religieux préfident. Leurs généraux même nommèrent longtems les inquifiteurs dans la chrêtienté. Le pape qui les nomme actuellement, laiffe toûjours fubfifter la congrégation de cet office dans le couvent de la *Minerve* des dominicains, & ces moines font encor inquifiteurs dans trente-deux tribunaux de l'Italie, fans compter ceux du Portugal & de l'Efpagne.

Pour les auguftins, c'était originairement une congrégation d'hermites, auxquels le pape *Alexandre IV* donna une règle en 1254. Quoique le facriftain du pape fût toûjours tiré de leur corps, & qu'ils fuffent en poffeffion de prêcher & de vendre les indulgences, ils n'étaient ni fi répandus que les cordeliers, ni fi puiffans que les dominicains ; & ils ne font guères connus du monde féculier que pour avoir eu *Luther* dans leur ordre.

Les minimes ne faifaient ni bien, ni mal. Ils furent fondés par un homme fans jugement, par ce *Francefco Martorillo* que *Louis XI* priait de lui prolonger la vie. Ce *Martorillo* ayant réglé en Calabre

que ſes moines mangeraient tout à l'huile, parce que l'huile y eſt preſque pour rien, ordonna la même choſe à ſes moines établis par lui-même dans les climats ſeptentrionaux de France où les oliviers ne croiſſent point, & où l'huile eſt quelquefois ſi chère, que cette nourriture ordonnée par la frugalité eſt un luxe.

J'omets un grand nombre de congrégations différentes; car dans ce plan général, je ne fais point paſſer en revue tous les régimens d'une armée. Mais l'ordre des jéſuites établi du tems de *Luther* demande une attention diſtinguée. Le monde chrétien s'eſt épuiſé à en dire du bien & du mal. Cette ſociété s'eſt étendue partout, & partout elle a eu des ennemis. Un très grand nombre de perſonnes penſe que ſa fondation était l'effort de la politique, & que l'inſtitut de *St. Ignace* était un deſſein formé d'aſſervir les conſciences des rois à ſon ordre, de le faire dominer ſur les eſprits des peuples, & de lui acquérir une eſpèce de monarchie univerſelle.

Ignace de Loyola était bien éloigné d'une pareille vue, & ne fut jamais en état de former de telles prétentions. C'était un gentilhomme Biſcayen ſans lettres, né avec un eſprit romaneſque, entêté de livres de chevalerie, & diſpoſé à l'entouſiaſme. Il ſervait dans les troupes d'Eſpagne, tandis que les Français, qui voulaient en vain retirer la Navarre des mains de ſes uſurpateurs, aſſiégeaient le château de Pampelune en 1521. *Ignace* qui alors avait près de trente ans, était renfermé dans le château. Il y fut bleſſé. La *légende dorée* qu'on lui donna à lire pendant ſa convaleſcence, & une viſion qu'il crut avoir, le déterminèrent à faire le pélérinage de Jéruſalem. Il ſe dévoua à la mortification. On aſſure même qu'il paſſa ſept jours & ſept nuits ſans manger ni boire, choſe preſque incroyable, qui marque une imagination un peu faible, & un corps extrémement robuſte. Tout ignorant qu'il était, il prêcha de village en village. On

fait le reste de ses avantures : comment il fit la veille des armes, & s'arma chevalier de la Vierge ; comment il voulut combattre un Maure qui avait parlé peu respectueusement de celle dont il était chevalier, & comme il abandonna la chose à la décision de son cheval, qui prit un autre chemin que celui du Maure. Il prétendit aller prêcher les Turcs : il alla jusqu'à Venise ; mais faisant réflexion qu'il ne savait pas le latin, langue pourtant assez inutile en Turquie, il retourna à l'âge de trente-trois ans, commencer ses études à Salamanque.

L'inquisition l'ayant fait mettre en prison, parce qu'il dirigeait des dévotes, & en faisait des pélerines, & n'ayant pu apprendre dans Alcala ni dans Salamanque les premiers rudimens de la grammaire, il alla se mettre en sixiéme dans Paris au collège de Montaigu, se soumettant au fouet comme les petits garçons de sa classe. Incapable d'apprendre le latin, pauvre, errant dans Paris & méprisé, il y trouva des Espagnols dans le même état ; il se les associa : quelques Français se joignirent à eux ; ils allèrent tous à Rome, vers l'an 1537 se présenter au pape *Paul III*, en qualité de pélerins, qui voulaient aller à Jérusalem, & y former une congrégation particulière. *Ignace* & ses compagnons avaient de la vertu ; ils étaient désintéressés, mortifiés, pleins de zèle. On doit avouer aussi qu'*Ignace* brûlait de l'ambition d'être chef d'un institut. Cette espèce de vanité, dans laquelle entre l'ambition de commander, s'affermit dans un cœur par le sacrifice des autres passions, & agit d'autant plus puissamment qu'elle se joint à des vertus. Si *Ignace* n'avait pas eu cette passion, il serait entré avec les siens dans l'ordre des théatins que le cardinal *Cajetan* avait établi. En vain ce cardinal le sollicitait d'entrer dans cette communauté, l'envie d'être fondateur l'empêcha d'être religieux sous un autre.

Les chemins de Jérusalem n'étaient pas sûrs ; il falut

rester en Europe. *Ignace* qui avait appris un peu de grammaire, se consacra à enseigner les enfans. Ses disciples remplirent cette vue avec un très grand succès ; mais ce succès même fut une source de troubles. Les jésuites eurent à combattre des rivaux dans les universités où ils furent reçus : & les villes où ils enseignèrent en concurrence avec l'université, furent un théatre de divisions.

Si le désir d'enseigner, que la charité inspira à ce fondateur, a produit des événemens funestes, l'humilité par laquelle il renonça lui & les siens aux dignités ecclésiastiques, est précisément ce qui a fait la grandeur de son ordre. La plûpart des souverains prirent des jésuites pour confesseurs, afin de n'avoir pas un évêché à donner pour une absolution ; & la place de confesseur est devenue souvent bien plus importante qu'un siége épiscopal. C'est un ministère secret qui devient puissant à proportion de la faiblesse du prince.

Enfin *Ignace* & ses compagnons, pour arracher du pape une bulle d'établissement, fort difficile à obtenir, furent conseillés de faire, outre les vœux ordinaires, un quatriéme vœu particulier d'obéissance au pape ; & c'est ce quatriéme vœu qui dans la suite a produit des missionnaires portans la religion & la gloire du souverain pontife aux extrémités de la terre. Voilà comme l'esprit du monde le moins politique donna naissance au plus politique de tous les ordres monastiques. En matière de religion l'entousiasme commence toûjours le bâtiment, mais l'habileté l'achève.

Paul III en 1540 promulgua leur bulle d'institution, avec la clause expresse que leur nombre ne passerait jamais soixante. Cependant *Ignace* avant de mourir eut plus de mille jésuites sous ses ordres. La prudence gouverna enfin son entousiasme ; son livre des *Exercices Spirituels*, qui devait diriger ses disci-

ples, était à la vérité romanefque. Il y repréfente DIEU comme un général d'armée, dont les jéfuites font les capitaines. Mais on peut faire un très mauvais livre & bien gouverner. Il fut affifté furtout par un *Laïnès* & un *Salmeron*, qui étant devenus habiles, compofèrent avec lui les loix de fon ordre. *François de Borgia* duc de Gandie, petit-fils du pape *Alexandre VI* & neveu de *César Borgia*, auffi dévot & auffi fimple que fon oncle & fon grand-père avaient été méchans & fourbes, entra dans l'ordre des jéfuites, & lui procura des richeffes & du crédit. *François Xavier* par fes miffions dans l'Inde, & au Japon, rendit l'ordre célèbre. Cette ardeur, cette opiniâtreté, ce mêlange d'entoufiafme & de foupleffe qui fait le caractère de tout nouvel inftitut, fit recevoir les jéfuites dans prefque tous les royaumes, malgré les oppofitions qu'ils effuyèrent. Ils ne furent admis en France en 1561, qu'à condition qu'ils ne prendraient jamais le nom de jéfuites, & qu'ils feraient foumis aux évêques. Ce nom de jéfuite paraiffait trop faftueux. On leur reprochait de vouloir s'attribuer à eux feuls un titre commun à tous les chrêtiens, & les vœux qu'ils faifaient au pape donnaient de la jaloufie.

On les a vus depuis gouverner plufieurs cours de l'Europe, fe faire un grand nom par l'éducation qu'ils ont donnée à la jeuneffe, aller réformer les fciences à la Chine, rendre pour un tems le Japon chrêtien, & donner des loix aux peuples du Paraguai. (*b*) Ils font actuellement environ dix-huit mille dans le monde, tous foumis à un général perpétuel & abfolu, liés tous enfemble uniquement par l'obéiffance qu'ils vouent à un feul. Leur gouvernement eft devenu le modèle d'un gouvernement monarchique. Ils ont des maifons pauvres, ils en ont de très riches. L'évêque du Mexique *Don Jean de Palafox* écrivait au pape

(*b*) Voyez le chapitre du Paraguai.

pape *Innocent X* environ cent ans après leur institution : *J'ai trouvé entre les mains des jésuites presque toutes les richesses de ces provinces. Deux de leurs colléges possédent trois cent mille moutons, six grandes sucreries, dont quelques-unes valent près d'un million d'écus ; ils ont des mines d'argent très riches ; leurs mines sont si considérables, qu'elles suffiraient à un prince qui ne reconnaîtrait aucun souverain au-dessus de lui.* Ces plaintes paraissaient un peu exagérées, mais très fondées.

Cet ordre eut beaucoup de peine à s'établir en France ; & cela devait être. Il naquit, il s'éleva sous la maison d'*Autriche*, alors ennemie de la France, & fut protégé par elle. Les jésuites du tems de la ligue étaient les pensionnaires de *Philippe II*. Les autres religieux, qui entrèrent tous dans cette faction, excepté les bénédictins & les chartreux, n'attisaient le feu qu'en France ; les jésuites le soufflaient de Rome, de Madrid, de Bruxelles au milieu de Paris. Des tems plus heureux ont éteint ces flammes.

Rien ne semble plus contradictoire que cette haine publique dont ils ont été chargés & cette confiance qu'ils se sont attirée, cet esprit qui les exila de plusieurs pays & qui les y remit en crédit, ce prodigieux nombre d'ennemis & cette faveur populaire. Mais on avait vu des exemples de ces contrastes dans les ordres mendians. Il y a toujours dans une société nombreuse, occupée des sciences & de la religion, des esprits ardens & inquiets qui se font des ennemis, des savans qui se font de la réputation, des caractères insinuans qui se font des partisans, & des politiques qui tirent parti du travail & du caractère de tous les autres.

Il ne faut pas sans doute attribuer à leur institut, à un dessein formé, général, & toujours suivi, les crimes auxquels des tems funestes ont entraîné plu-

sieurs jésuites. Ce n'est pas certainement la faute d'*Ignace*, si les pères *Matthieu Guignard*, *Gueret*, & d'autres cabalèrent & écrivirent contre *Henri IV* avec tant de fureur, & s'ils ont été enfin chassés de la France, de l'Espagne & du Portugal; de même que ce n'est pas la faute du fondateur des dominicains, si un de leurs frères empoisonna l'empereur *Henri VII* en le communiant, & si un autre assassina le roi de France *Henri III*. On ne doit pas imputer davantage à *St. Benoit* l'empoisonnement du duc de Guienne, frère de *Louis XI*, par un bénédictin. Nul ordre religieux ne fut fondé dans des vues criminelles, ni même politiques.

Les pères de l'oratoire de France, d'une institution plus nouvelle, sont différens de tous les ordres. Leur congrégation est la seule où les vœux soient inconnus, & où n'habite point le repentir. C'est une retraite toûjours volontaire. Les riches y vivent à leurs dépens, les pauvres aux dépens de la maison. On y jouït de la liberté qui convient à des hommes. La superstition & les petitesses n'y deshonorent guères la vertu.

Il a régné entre tous ces ordres une émulation, qui est souvent devenue une jalousie éclatante. La haine entre les moines noirs & les moines blancs subsista violemment pendant quelques siécles. Les dominicains & les franciscains furent nécessairement divisés, comme on l'a remarqué. Chaque ordre semblait se rallier sous un étendart différent. Ce qu'on appelle esprit du corps anime toutes les sociétés.

Les instituts consacrés au soulagement des pauvres & au service des malades, n'ont pas été les moins respectables. Peut-être n'est-il rien de plus grand sur la terre que le sacrifice que fait un sexe délicat de la beauté & de la jeunesse, souvent de la haute naissance, pour soulager dans les hôpitaux ce ramas de toutes

les misères humaines, dont la vue est si humiliante pour l'orgueil humain, & si révoltante pour notre délicatesse. Les peuples séparés de la communion romaine n'ont imité qu'imparfaitement une charité si généreuse. Mais aussi cette congrégation si utile est la moins nombreuse.

Il est une autre congrégation plus héroïque; car ce nom convient aux trinitaires de la rédemption des captifs, établis vers l'an 1120 par un gentilhomme nommé *Jean de Matha*. Ces religieux se consacrent depuis six cent ans à briser les chaînes des chrétiens chez les Maures. Ils employent à payer les rançons des esclaves leurs revenus & les aumônes qu'ils recueillent, & qu'ils portent eux-mêmes en Afrique.

On ne peut se plaindre de tels instituts; mais on se plaint en général que la vie monastique a dérobé trop de sujets à la société civile. Les religieuses surtout sont mortes pour la patrie. Les tombeaux où elles vivent sont presque tous très pauvres. Une fille qui travaille de ses mains aux ouvrages de son sexe, gagne beaucoup plus que ne coûte l'entretien d'une religieuse. Leur sort peut faire pitié, si celui de tant de couvens d'hommes trop riches peut faire envie. Il est bien évident que leur trop grand nombre dépeuplerait un état. Les Juifs pour cette raison n'eurent ni esséniennes ni filles thérapeutes. Il n'y eut aucun asyle consacré à la virginité en Asie; les Chinois & les Japonois seuls ont quelques bonzesses; mais elles ne sont pas absolument inutiles. Il n'y eut jamais dans l'ancienne Rome que six vestales, encor pouvaient-elles sortir de leur retraite au bout d'un certain tems pour se marier. Les temples eurent très peu de prêtresses consacrées à la virginité. Le pape *St. Léon*, dont la mémoire est si respectée, ordonna en 458, avec d'autres évêques, qu'on ne donnerait jamais le voile aux filles avant l'âge de quarante ans; & l'empereur *Majorien* fit une loi de l'état, de cette

sage loi de l'église. Un zèle imprudent abolit avec le tems ce que la sagesse avait établi.

Un des plus horribles abus de l'état monastique, mais qui ne tombe que sur ceux qui ayant eu l'imprudence de se faire moines, ont le malheur de s'en repentir, c'est la licence que les supérieurs des couvens se donnent d'exercer la justice & d'être chez eux lieutenans-criminels : ils enferment pour toûjours dans des cachots souterrains ceux dont ils sont mécontens, ou dont ils se défient. Il y en a mille exemples en Italie, en Espagne ; il y en a eu en France : c'est ce que dans le jargon des moines ils appellent, *être in pacé*, *à l'eau d'angoisse* & *au pain de tribulation*.

Vous trouverez dans l'histoire du droit public ecclésiastique, auquel travailla Mr. d'*Argenson* le ministre des affaires étrangères, homme beaucoup plus instruit & plus philosophe qu'on ne croyait ; vous trouverez, dis-je, que l'intendant de Tours délivra un de ces prisonniers, qu'il découvrit difficilement après les plus exactes recherches. Vous verrez que Monsieur de *Coalin* évêque d'Orléans délivra un de ces malheureux moines enfermé dans une citerne bouchée d'une grosse pierre. Mais ce que vous ne lirez pas, c'est qu'on ait puni l'insolence barbare de ces supérieurs monastiques, qui s'attribuaient le droit de la puissance royale, & qui l'exerçaient avec tant de tyrannie. (*c*)

La politique semble exiger qu'il n'y ait pour le service des autels, & pour les autres secours, que le nombre de ministres nécessaire. L'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande n'en ont pas vingt mille. La Hollande,

(*c*) Le parlement de Paris punit en 1763 les moines de Clervaux d'une vexation semblable : il leur en coûta quarante mille écus.

qui contient deux millions d'habitans, n'a pas mille ecclésiastiques : encor ces hommes consacrés à l'église, étant presque tous mariés, fournissent des sujets à la patrie, & des sujets élevés avec sagesse.

On comptait en France vers l'an 1700 plus de deux cent cinquante mille ecclésiastiques, tant séculiers que réguliers, & c'est beaucoup plus que le nombre ordinaire de ses soldats. Le clergé de l'état du pape composait environ trente-deux mille hommes, & le nombre des religieux & des filles cloîtrées allait à huit mille. C'est de tous les états catholiques celui où le nombre des clercs séculiers excède le plus celui des religieux : mais avoir quarante mille ecclésiastiques, & ne pouvoir entretenir dix mille soldats, c'est le sûr moyen d'être toûjours faible.

La France a plus de couvens que toute l'Italie ensemble. Le nombre des hommes & des femmes que renferment les cloîtres, montait en ce royaume à plus de quatre-vingt-dix mille au commencement du siécle courant ; l'Espagne n'en a environ que cinquante mille, si on s'en rapporte au dénombrement fait en 1623 par *Gonzalès d'Avilla* ; mais ce pays n'est pas à beaucoup près la moitié aussi peuplé que la France ; & après l'émigration des Maures & des Juifs, après la transplantation de tant de familles espagnoles en Amérique, il faut convenir que les cloîtres en Espagne tiennent lieu d'une mortalité qui détruit insensiblement la nation.

Il y a dans le Portugal un peu plus de dix mille religieux de l'un & de l'autre sexe. C'est un pays à-peu-près de l'étendue de celui du pape, & cependant les cloîtres y sont plus peuplés.

Il n'est point de royaume où l'on n'ait souvent proposé de rendre à l'état une partie des citoyens que

lès monastères lui enlèvent. Mais ceux qui gouvernent sont rarement touchés d'une utilité éloignée, toute sensible qu'elle est; surtout quand cet avantage futur est balancé par les difficultés présentes.

Les ordres religieux s'opposent tous à cette réforme. Chaque supérieur qui se voit à la tête d'un petit état, voudrait accroître la multitude de ses sujets; & souvent un moine, que le repentir dessèche dans son cloître, est encor attaché à l'idée du bien de son ordre, qu'il préfère au bien réel de la patrie.

CHAPITRE CENT-QUARANTIÈME.

De l'inquisition.

Si une milice de cinq à six cent mille religieux, combattant par la parole sous l'étendart de Rome, ne put empêcher la moitié de l'Europe de se soustraire au joug de cette cour, l'inquisition n'a réellement servi qu'à faire perdre au pape encor quelques provinces, comme les sept Provinces-Unies, & à brûler ailleurs inutilement des malheureux.

On se souvient que dans les guerres contre les Albigeois, le pape *Innocent III* établit vers l'an 1230 ce tribunal, qui juge les pensées des hommes, & qu'au mépris des évêques, arbitres naturels dans les procès de doctrine, il fut confié à des dominicains & à des cordeliers.

Ces premiers inquisiteurs avaient le droit de citer tout hérétique, de l'excommunier, d'accorder des indulgences à tout prince qui exterminerait les condamnés, de réconcilier à l'église, de taxer les pénitens, & de recevoir d'eux en argent une caution de leur repentir.

La bizarrerie des événemens, qui met tant de contradictions dans la politique humaine, fit que le plus violent ennemi des papes fut le protecteur le plus sévère de ce tribunal.

L'empereur *Fréderic II* accusé par le pape, tantôt d'être mahométan, tantôt d'être athée, crut se laver du reproche en prenant sous sa protection les inquisiteurs ; il donna même quatre édits à Pavie en 1244, par lesquels il ordonnait aux juges séculiers de livrer aux flammes ceux que les inquisiteurs condamneraient comme hérétiques obstinés, & de laisser dans une prison perpétuelle ceux que l'inquisition déclarerait repentans.

Fréderic II malgré cette politique n'en fut pas moins persécuté ; & les papes se servirent depuis contre les droits de l'empire des armes qu'il leur avait données.

En 1255 le pape *Alexandre III* établit l'inquisition en France sous le roi *St. Louis*. Le gardien des cordeliers de Paris, & le provincial des dominicains, étaient les grands inquisiteurs. Ils devaient, par la bulle d'*Alexandre*, consulter les évêques, mais ils n'en dépendaient pas. Cette étrange jurisdiction donnée à des hommes qui font vœu de renoncer au monde, indigna le clergé & les laïcs. Un cordelier inquisiteur assista au jugement des templiers ; mais bientôt le soulévement de tous les esprits ne laissa à ces moines qu'un titre inutile.

En Italie les papes avaient plus de crédit, parce que tout désobéis qu'ils étaient dans Rome, tout éloignés qu'ils en furent longtems, ils étaient toujours à la tête de la faction *Guelfe*, contre celle des *Gibelins*. Ils se servirent de cette inquisition contre les partisans de l'empire. Car en 1302 le pape *Jean XXII* fit procéder par des moines inquisiteurs contre *Mat-*

thieu Visconti, seigneur de Milan, dont le crime était d'être attaché à l'empereur *Louis de Bavière.* Le dévouement du vassal à son suzerain, fut déclaré hérésie; la maison d'*Est*, celle de *Malatesta*, furent traitées de même, pour la même cause; & si le supplice ne suivit pas la sentence, c'est qu'il était alors plus aisé aux papes d'avoir des inquisiteurs que des armées.

Plus ce tribunal s'établit, & plus les évêques qui se voyaient enlever un droit qui semblait leur appartenir, le reclamèrent vivement. Les papes les associèrent aux moines inquisiteurs, qui exerçaient pleinement leur autorité dans presque tous les états d'Italie, & dont les évêques ne furent que les assesseurs.

Sur la fin du treiziéme siécle en 1289, Venise avait déja reçu l'inquisition; mais si ailleurs elle était toute dépendante du pape, elle fut dans l'état Vénitien soumise au sénat. La plus sage précaution qu'il prit, fut que les amendes & les confiscations n'appartinssent pas aux inquisiteurs. On croyait modérer leur zèle en leur ôtant la tentation de s'enrichir par leurs jugemens; mais comme l'envie de faire valoir les droits de son ministère, est chez les hommes une passion aussi forte que l'avarice, les entreprises des inquisiteurs obligèrent le sénat longtems après, au seiziéme siécle, d'ordonner, que l'inquisition ne pourait jamais faire de procédure sans l'assistance de trois sénateurs. Par ce réglement, & par plusieurs autres aussi politiques, l'autorité de ce tribunal fut anéantie à Venise à force d'être éludée.

Un royaume où il semblait que l'inquisition dût s'établir avec le plus de facilité & de pouvoir, est précisément celui où elle n'a jamais eu d'entrée; c'est le royaume de Naples. Les souverains de cet état, & ceux de Sicile, se croyaient en droit, par les concessions des papes, d'y jouir de la jurisdiction ecclé-

ſiaſtique : le pontife Romain, & le roi diſputant toûjours à qui nommerait les inquiſiteurs, on n'en nomma point ; & les peuples profitèrent pour la première fois des querelles de leurs maîtres : il y eut pourtant dans Naples & Sicile moins d'hérétiques qu'ailleurs. Cette paix de l'égliſe dans ces royaumes prouva bien que l'inquiſition était moins un rempart de la foi qu'un fléau inventé pour troubler les hommes.

Elle fut enfin autoriſée en Sicile, après l'avoir été en Eſpagne par *Ferdinand* & *Iſabelle* en 1478 ; mais elle fut en Sicile, plus encor qu'en Caſtille, un privilège de la couronne, & non un tribunal romain ; car en Sicile c'eſt le roi qui eſt pape.

Il y avait déja longtems qu'elle était reçue dans l'Arragon : elle y languiſſait ainſi qu'en France, ſans fonctions, ſans ordre, & preſque oubliée.

Mais ce ne fut qu'après la conquête de Grenade qu'elle déploya dans toute l'Eſpagne cette force & cette rigueur que jamais n'avaient eues les tribunaux ordinaires. Il faut que le génie des Eſpagnols eût alors quelque choſe de plus auſtère & de plus impitoyable que celui des autres nations. On le voit par les cruautés réfléchies dont ils inondèrent bientôt après le nouveau monde. On le voit ſurtout ici par l'excès d'atrocité qu'ils mirent dans l'exercice d'une juriſdiction, où les Italiens ſes inventeurs mettaient beaucoup plus de douceur. Les papes avaient érigé ces tribunaux par politique, & les inquiſiteurs Eſpagnols y ajoutèrent la barbarie.

Lorſque *Mahomet II* eut ſubjugué Conſtantinople & la Grèce, lui & ſes ſucceſſeurs laiſſèrent les vaincus vivre en paix dans leur religion : & les Arabes maîtres de l'Eſpagne n'avaient jamais forcé les chrétiens regnicoles à recevoir le mahométiſme. Mais après la priſe de Grenade, le cardinal *Ximénès* voulut que

tous les Maures fussent chrêtiens, soit qu'il y fût porté par le zèle, soit qu'il écoutât l'ambition de compter un nouveau peuple soumis à sa primatie. C'était une entreprise directement contraire au traité par lequel les Maures s'étaient soumis, & il falait du tems pour la faire réussir. Mais *Ximénès* voulut convertir les Maures aussi vîte qu'on avait pris Grenade. On les prêcha, on les persécuta : ils se soulevèrent ; on les soumit, & on les força de recevoir le batême. *Ximénès* fit donner à cinquante mille d'entr'eux ce signe d'une religion à laquelle ils ne croyaient pas.

Les Juifs compris dans le traité fait avec les rois de Grenade, n'éprouvèrent pas plus d'indulgence que les Maures. Il y en avait beaucoup en Espagne. Ils étaient ce qu'ils sont partout ailleurs, les courtiers du commerce. Cette profession, loin d'être turbulente, ne peut subsister que par un esprit pacifique. Il y a plus de vingt-huit mille Juifs autorisés par le pape en Italie : il y a près de deux cent quatre-vingt synagogues en Pologne. La seule province de Hollande possède environ quinze mille Hébreux, quoiqu'elle puisse assurément faire sans eux le commerce. Les Juifs ne paraissaient pas plus dangereux en Espagne, & les taxes qu'on pouvait leur imposer, étaient des ressources assurées pour le gouvernement. Il est donc bien difficile de pouvoir attribuer à une sage politique la persécution qu'ils essuyèrent.

L'inquisition procéda contr'eux, & contre les musulmans. Nous avons déja observé combien de familles mahométanes & juives aimèrent mieux quitter l'Espagne, que de soutenir la rigueur de ce tribunal, & combien *Ferdinand* & *Isabelle* perdirent de sujets. C'étaient certainement ceux de leur secte les moins à craindre, puisqu'ils préféraient la fuite à la révolte. Ce qui restait, feignit d'être chrêtien. Mais le grand inquisiteur *Torquemada* fit regarder à la reine *Isabelle*

tous ces chrétiens déguisés, comme des hommes dont il falait confisquer les biens, & proscrire la vie.

Ce *Torquemada*, dominicain, devenu cardinal, donna au tribunal de l'inquisition espagnole, cette forme juridique opposée à toutes les loix humaines, laquelle s'est toûjours conservée. Il fit en quatorze ans le procès à près de quatre-vingt mille hommes, & en fit brûler six mille avec l'appareil & la pompe des plus augustes fêtes. Tout ce qu'on nous raconte des peuples qui ont sacrifié des hommes à la Divinité, n'approche pas de ces exécutions accompagnées de cérémonies religieuses. Les Espagnols n'en conçurent pas d'abord assez d'horreur, parce que c'étaient leurs anciens ennemis, & des Juifs qu'on immolait. Mais bientôt eux-mêmes devinrent victimes. Car lorsque les dogmes de *Luther* éclatèrent, le peu de citoyens qui fut soupçonné de les admettre, fut immolé. La forme des procédures devint un moyen infaillible de perdre qui on voulait. On ne confronte point les accusés aux délateurs, & il n'y a point de délateur qui ne soit écouté. Un criminel public & flétri par la justice, un enfant, une courtisanne, sont des accusateurs graves : le fils même peut déposer contre son père, la femme contre son époux. Enfin l'accusé est obligé d'être lui-même son propre délateur, de deviner & d'avouer le délit qu'on lui suppose, & que souvent il ignore. Cette procédure inouïe jusqu'alors fit trembler l'Espagne. La défiance s'empara de tous les esprits ; il n'y eut plus d'amis, plus de société. Le frère craignit son frère, le père son fils. C'est de-là que le silence est devenu le caractère d'une nation née avec toute la vivacité que donne un climat chaud & fertile. Les plus adroits s'empressèrent d'être les archers de l'inquisition sous le nom de ses familiers, aimant mieux être satellites que suppliciés.

Il faut encor attribuer à ce tribunal cette profonde ignorance de la saine philosophie où les écoles

d'Espagne demeurent plongées, tandis que l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie même, ont découvert tant de vérités, & ont élargi la sphère de nos connaissances. Jamais la nature humaine n'est si avilie que quand l'ignorance superstitieuse est armée du pouvoir.

Mais ces tristes effets de l'inquisition sont peu de chose en comparaison de ces sacrifices publics qu'on nomme *Auto da Fé*, actes de foi, & des horreurs qui les précèdent.

C'est un prêtre en surplis, c'est un moine voué à l'humilité & à la douceur, qui fait dans de vastes cachots appliquer des hommes aux tortures les plus cruelles. C'est ensuite un théatre dressé dans une place publique, où l'on conduit au bucher tous les condamnés, à la suite d'une procession de moines & de confrairies. On chante, on dit la messe, & on tue des hommes. Un Asiatique qui arriverait à Madrid le jour d'une telle exécution, ne saurait si c'est une réjouïssance, une fête religieuse, un sacrifice, ou une boucherie; & c'est tout cela ensemble. Les rois, dont ailleurs la seule présence suffit pour donner grace à un criminel, assistent nue tête à ce spectacle, sur un siége moins élevé que celui de l'inquisiteur, & voyent expirer leurs sujets dans les flammes. On reprochait à *Montezuma* d'immoler des captifs à ses Dieux; qu'aurait-il dit s'il avait vu un *Auto da Fé*?

Ces exécutions sont aujourd'hui plus rares qu'autrefois. Mais la raison qui perce avec tant de peine, quand le fanatisme est établi, n'a pu les abolir encore. (*a*)

L'inquisition ne fut introduite dans le Portugal que vers l'an 1557, quand ce pays n'était point soumis

(*a*) Le célèbre comte d'*Aranda* a détruit en 1771 une partie de ces abus abominables.

aux Espagnols. Elle essuya d'abord toutes les contradictions que son seul nom devait produire : mais enfin elle s'établit ; & sa jurisprudence fut la même à Lisbonne qu'à Madrid. Le grand inquisiteur est nommé par le roi & confirmé par le pape. Les tribunaux particuliers de cet office qu'on nomme *Saint*, sont soumis en Espagne & en Portugal au tribunal de la capitale. L'inquisition eut dans ces deux états la même sévérité & la même attention à signaler son pouvoir.

En Espagne après la mort de *Charles-Quint*, elle osa faire le procès au confesseur de cet empereur, *Constantin Ponce*, qui mourut dans un cachot, & dont l'effigie fut brûlée après sa mort dans un *Auto da Fé*.

En Portugal *Jean de Bragance*, ayant arraché son pays à la domination espagnole, voulut aussi le délivrer de l'inquisition : mais il ne put réussir qu'à priver les inquisiteurs des confiscations. Ils le déclarèrent excommunié après sa mort. Il falut que la reine sa veuve les engageât à donner au cadavre une absolution aussi ridicule que honteuse. Par cette absolution on le déclarait coupable.

Quand les Espagnols s'établirent en Amérique, ils portèrent l'inquisition avec eux. Les Portugais l'introduisirent aux Indes occidentales, immédiatement après qu'elle fut autorisée à Lisbonne.

On connait l'inquisition de Goa. Si cette jurisdiction opprime ailleurs le droit naturel, elle est dans Goa contraire à la politique. Les Portugais ne sont dans l'Inde que pour y négocier. Le commerce & l'inquisition paraissent incompatibles. Si elle était reçue dans Londres & dans Amsterdam, ces villes ne seraient ni si peuplées, ni si opulentes. En effet quand *Philippe II* la voulut introduire dans les provinces de Flandre, l'interruption du commerce fut une des principales causes de la révolution. La France & l'Al-

lemagne ont été heureusement préservées de ce fléau. Elles ont essuyé des guerres horribles de religion ; mais enfin les guerres finissent, & l'inquisition une fois établie est éternelle.

Il n'est pas étonnant qu'on ait imputé à un tribunal si detesté des excès d'horreur & d'insolence qu'il n'a pas commis. On trouve dans beaucoup de livres, que ce *Constantin Ponce* confesseur de *Charles-Quint*, condamné par l'inquisition, avait été accusé au St. Office d'avoir dicté le testament de l'empereur, dans lequel il n'y avait pas assez de legs pieux, & que le confesseur & le testament furent condamnés l'un & l'autre à être brûlés ; qu'enfin tout ce que put *Philippe II* fut d'obtenir que la sentence ne s'exécutât pas sur le testament de l'empereur son père. Tout cela est manifestement faux. *Constantin Ponce* n'était plus depuis longtems confesseur de *Charles-Quint* quand il fut emprisonné ; & le testament de ce prince fut respecté par *Philippe II* qui était trop habile & trop puissant pour souffrir qu'on deshonorât le commencement de son règne & la gloire de son père.

On lit encor dans plusieurs ouvrages écrits contre l'inquisition, que le roi d'Espagne *Philippe III* assistant à un *Auto da Fé*, & voyant brûler plusieurs hommes, juifs, mahométans, hérétiques ou soupçonnés de l'être, s'écria ; *Voilà des hommes bien malheureux, de mourir parce qu'ils n'ont pu changer d'opinion.* Il est très vraisemblable qu'un roi ait pensé ainsi, & que ces paroles lui ayent échappé. Il est seulement bien cruel qu'il ne sauvât pas ceux qu'il plaignait. Mais on ajoute que le grand inquisiteur ayant recueilli ces paroles, en fit un crime au roi même ; qu'il eut l'impudence atroce d'en demander une réparation ; que le roi eut la bassesse d'en faire une, & que cette réparation à l'honneur du St. Office consista à se faire tirer du sang, que le grand inquisiteur fit brûler par la main du bourreau. *Philippe III* fut un prince

borné, mais non d'une imbécillité si humiliante. Une telle avanture n'est croyable d'aucun prince; elle n'est rapportée que dans des livres sans aveu, dans le tableau des papes, & dans ces faux mémoires imprimés en Hollande sous tant de faux noms. Il faut être d'ailleurs bien mal adroit pour calomnier l'inquisition, & pour chercher dans le mensonge de quoi la rendre odieuse.

Ce tribunal inventé pour extirper les hérésies, est précisément ce qui éloigne le plus les protestans de l'église romaine. Il est pour eux un objet d'horreur; ils aimeraient mieux mourir que s'y soumettre; & les chemises ensoufrées du St. Office, sont l'étendart contre lequel ils sont à jamais réunis.

L'inquisition a été moins cruelle à Rome & en Italie, où les Juifs ont de grands privilèges, & où les citoyens sont tous plus empressés à faire leur fortune & celle de leurs parens dans l'église qu'à disputer sur des mystères. Le pape *Paul IV* qui donna trop d'étendue au tribunal de l'inquisition romaine, fut détesté des Romains; le peuple troubla ses funérailles, jetta sa statue dans le Tibre, démolit les prisons de l'inquisition, & jetta des pierres aux ministres de cette jurisdiction. Cependant, l'inquisition romaine sous *Paul IV* n'avait fait mourir personne. *Pie IV* fut plus barbare; il fit brûler trois malheureux savans accusés de ne pas penser comme les autres; mais jamais l'inquisition italienne n'a égalé les horreurs de celle d'Espagne. Le plus grand mal qu'elle ait fait à la longue en Italie, a été de tenir autant qu'elle l'a pu dans l'ignorance une nation spirituelle. Il faut que ceux qui écrivent demandent à un jacobin permission de penser, & les autres permission de lire. Les hommes éclairés qui sont en grand nombre gémissent tout bas en Italie. Le reste vit dans les plaisirs & l'ignorance, le bas peuple dans la superstition. Plus les Italiens ont d'esprit, plus on a voulu le restrain-

dre; & cet esprit ne leur sert qu'à être dominés par des moines dont il faut baiser la main dans plusieurs provinces, de même qu'il ne leur a servi qu'à baiser les fers des Goths, des Lombards, des Francs & des Teutons.

Ayant ainsi parcouru tout ce qui est attaché à la religion, & réservant aux tems suivans les malheurs dont elle fut en France & en Allemagne la cause ou le prétexte, je viens au prodige des découvertes qui firent en ce tems la gloire & la richesse du Portugal & de l'Espagne, qui embrassèrent l'univers entier, & qui rendirent *Philippe II* le plus puissant monarque de l'Europe.

CHAPITRE CENT-QUARANTE-UNIÉME.

Des découvertes des Portugais.

JUsqu'ici nous n'avons guères vu que des hommes dont l'ambition se disputait, ou troublait la terre connue. Une ambition qui semblait plus utile au monde, mais qui ensuite ne fut pas moins funeste, excita enfin l'industrie humaine à chercher de nouvelles terres & de nouvelles mers.

On sait que la direction de l'aimant vers le nord, si longtems inconnue aux peuples les plus savans, fut trouvée dans le tems de l'ignorance, vers la fin du treiziéme siécle. *Flavio Goia*, citoyen d'Amalfi au royaume de Naples, inventa bientôt après la boussole; il marqua l'aiguille aimantée d'une fleur-de-lis, parce que cet ornement entrait dans les armoiries des rois de Naples, qui étaient de la maison de *France*.

Cette invention resta longtems sans usage; & les vers que *Fauchet* rapporte pour prouver qu'on s'en servait

servait avant l'an 1300, sont probablement du quatorziéme siécle.

On avait déja retrouvé les isles Canaries sans le secours de la boussole, vers le commencement du quatorziéme siécle. Ces isles qui du tems de *Ptolomée* & de *Pline* étaient nommées *les isles Fortunées*, furent fréquentées des Romains, maîtres de l'Afrique Tingitane dont elles ne sont pas éloignées. Mais la décadence de l'empire Romain ayant rompu toute communication entre les nations d'Occident, qui devinrent toutes étrangères l'une à l'autre, ces isles furent perdues pour nous. Vers l'an 1300 des Biscayens les retrouvèrent. Le prince d'Espagne *Louis de la Cerda*, fils de celui qui perdit le trône, ne pouvant être roi d'Espagne, demanda l'an 1306 au pape *Clément V* le titre de roi des isles Fortunées; & comme les papes voulaient donner alors les royaumes réels & imaginaires, *Clément VI* le couronna roi de ces isles dans Avignon. *La Cerda* aima mieux rester dans la France son asyle, que d'aller dans les isles Fortunées.

Le premier usage bien avéré de la boussole fut fait par des Anglais sous le règne du roi *Edouard III.* Le peu de science qui s'était conservé chez les hommes, était renfermé dans les cloîtres. Un moine d'Oxford nommé *Linna*, habile astronome pour son tems, pénétra jusqu'à l'Islande, & dressa des cartes des mers septentrionales, dont on se servit depuis sous le règne de *Henri VI.*

Mais ce ne fut qu'au commencement du quinziéme siécle que se firent les grandes & utiles découvertes. Le prince *Henri de Portugal*, fils du roi *Jean I*, qui les commença, rendit son nom plus glorieux que celui de tous ses contemporains. Il était philosophe, & il mit sa philosophie à faire du bien au monde. *Talent de bien faire* était sa devise.

A cinq degrés en-deçà de notre tropique, eſt un promontoire qui s'avance dans la mer Atlantique, & qui avait été juſques-là le terme des navigations connues : on l'appellait le *Cap Non*. Ce monoſyllabe marquait qu'on ne pouvait le paſſer.

Le prince *Henri* trouva des pilotes aſſez hardis pour doubler ce cap, & pour aller juſqu'à celui de Boyador, qui n'eſt qu'à deux degrés du tropique; mais ce nouveau promontoire s'avançant l'eſpace de ſix-vingt milles dans l'Océan, bordé de tous côtés de rochers, de bancs de ſable & d'une mer orageuſe, découragea les pilotes. Le prince, que rien ne décourageait, en envoya d'autres. Ceux-ci ne purent paſſer; mais en s'en retournant par la grande mer, ils retrouvèrent l'iſle de Madère, que ſans doute les Carthaginois avaient connue, & que l'exagération avait fait prendre pour une iſle immenſe, laquelle par une autre exagération a paſſé dans l'eſprit de quelques modernes pour l'Amérique même. On lui donna le nom de *Madère*, parce qu'elle était couverte de bois, & que *Madera* ſignifie *bois*, d'où nous eſt venu le mot de *Madrier*. Le prince *Henri* y fit planter des vignes de Grèce, & des cannes de ſucre, qu'il tira de Sicile & de Chypre, où les Arabes les avaient apportées des Indes; & ce ſont ces cannes de ſucre qu'on a tranſplantées depuis dans les iſles de l'Amérique, qui en fourniſſent aujourd'hui l'Europe.

Le prince *Don Henri* conſerva Madère; mais il fut obligé de céder aux Eſpagnols les Canaries dont il s'était emparé. Les Eſpagnols firent valoir le droit de *Louis de la Cerda*, & la bulle de *Clément V.*

Le cap Boyador avait jetté une telle épouvante dans l'eſprit de tous les pilotes, que pendant treize années aucun n'oſa tenter le paſſage. Enfin la fermeté du prince *Henri* inſpira du courage. On paſſa le tropique; on alla à près de quatre cent lieues par-

delà jusqu'au cap Verd. C'est par ses soins que furent trouvées les isles du cap Verd, & les Açores. S'il est vrai qu'on vit sur un rocher des Açores une statue représentant un homme à cheval, tenant la main gauche sur le cou du cheval, & montrant l'Occident de la main droite, on peut croire que ce monument était des anciens Carthaginois. L'inscription dont on ne put connaître les caractères, semble favorable à cette opinion.

Presque toutes les côtes d'Afrique qu'on avait découvertes, étaient sous la dépendance des empereurs de Maroc, qui du détroit de Gibraltar jusqu'au fleuve du Sénégal étendaient leur domination & leur secte à travers les déserts. Mais le pays était peu peuplé, & les habitans n'étaient guère au-dessus des brutes. Lorsqu'on eut pénétré au-delà du Sénégal, on fut surpris de voir que les hommes étaient entièrement noirs au midi de ce fleuve, tandis qu'ils étaient de couleur cendrée au septentrion. La race des Nègres est une espèce d'hommes différente de la nôtre, comme la race des épagneuls l'est des levriers. La membrane muqueuse, ce rézeau que la nature a étendu entre les muscles & la peau, est blanche chez nous, chez eux noire, bronzée ailleurs. Le célèbre *Ruish* fut le premier de nos jours qui en disséquant un Nègre à Amsterdam fut assez adroit pour enlever tout ce rézeau muqueux. Le czar *Pierre* l'acheta; mais *Ruish* en conserva une petite partie que j'ai vue, & qui ressemblait à de la gaze noire. Si un Nègre se fait une brûlure, sa peau devient brune, quand le rézeau a été offensé, sinon, la peau renait noire. La forme de leurs yeux n'est point la nôtre. Leur laine noire ne ressemble point à nos cheveux, & on peut dire que si leur intelligence n'est pas d'une autre espèce que notre entendement, elle est fort inférieure. Ils ne sont pas capables d'une grande attention; ils combinent peu, & ne paraissent faits ni pour les avantages, ni pour les abus de

notre philoſophie ; ils ſont originaires de cette partie de l'Afrique, comme les éléphans & les ſinges ; guerriers, hardis & cruels dans l'empire de Maroc, ſouvent même ſupérieurs aux troupes baſanées qu'on appelle *blanches*, ils ſe croyent nés en Guinée, pour être vendus aux blancs & pour les ſervir.

Il y a pluſieurs eſpèces de Nègres; ceux de Guinée, ceux d'Ethiopie, ceux de Madagaſcar, ceux des Indes ne ſont pas les mêmes. Les noirs de Guinée, de Congo, ont de la laine, les autres de longs crins. Les peuplades noires qui avaient le moins de commerce avec les autres nations, ne connaiſſaient aucun culte. Le premier degré de ſtupidité eſt de ne penſer qu'au préſent & aux beſoins du corps. Tel était l'état de pluſieurs nations, & ſurtout des inſulaires. Le ſecond degré eſt de prévoir à demi, de ne former aucune ſociété ſtable, de regarder les aſtres avec admiration, & de célébrer quelques fêtes, quelques réjouïſſances au retour de certaines ſaiſons, à l'apparition de certaines étoiles, ſans aller plus loin, & ſans avoir aucune notion diſtincte. C'eſt entre ces deux degrés d'imbécillité & de raiſon commencée, que plus d'une nation a vécu pendant des ſiécles.

Les découvertes des Portugais étaient juſqu'alors plus curieuſes qu'utiles. Il falait peupler les iſles ; & le commerce des côtes occidentales d'Afrique ne produiſait pas de grands avantages. On trouva enfin de l'or ſur les côtes de Guinée, mais en petite quantité, ſous le roi *Jean II*. C'eſt de-là qu'on donna depuis le nom de *Guinées* aux monnoies que les Anglais firent frapper avec l'or qu'ils trouvèrent dans le même pays.

Les Portugais, qui ſeuls avaient la gloire de reculer pour nous les bornes de la terre, paſſèrent l'équateur, & découvrirent le royaume de Congo : alors on apperçut un nouveau ciel & de nouvelles étoiles.

Les Européans virent pour la première fois le pole Auftral & les quatre étoiles qui en font les plus voifines. C'était une fingularité bien furprenante, que le fameux *Dante* eût parlé plus de cent ans auparavant de ces quatre étoiles. *Je me tournai à main droite*, dit-il dans le premier chant de fon purgatoire, *& je confidérai l'autre pole : j'y vis quatre étoiles qui n'avaient jamais été connues que dans le premier âge du monde.* Cette prédiction femblait bien plus pofitive que celle de Sénèque le tragique, qui dit dans fa Médée : *qu'un jour l'Océan ne féparera plus les nations, qu'un nouveau Tiphis découvrira un nouveau monde, & que Thule ne fera plus la borne de la terre.*

Cette idée vague de *Sénèque* n'eft qu'une efpérance probable fondée fur les progrès qu'on pouvait faire dans la navigation ; & la prophétie du *Dante* n'a réellement aucun rapport aux découvertes des Portugais & des Efpagnols. Plus cette prophétie eft claire, & moins elle eft vraie. Ce n'eft que par un hazard affez bizarre que le pole Auftral & ces quatre étoiles fe trouvent annoncées dans le *Dante.* Il ne parlait que dans un fens figuré : fon poëme n'eft qu'une allégorie perpétuelle. Ce pole chez lui eft le paradis terreftre ; ces quatre étoiles, qui n'étaient connues que des premiers hommes, font les quatre vertus cardinales, qui ont difparu avec les tems d'innocence. Si on approfondiffait ainfi la plûpart des prédictions dont tant de livres font pleins, on trouverait qu'on n'a jamais rien prédit, & que la connaiffance de l'avenir n'appartient qu'à DIEU, & à ceux qu'il infpire. Mais fi on avait eu befoin de cette prédiction du *Dante* pour établir quelque droit, ou quelque opinion, comme on aurait fait valoir cette prophétie ! comme elle eût paru claire ! avec quel zèle on aurait opprimé ceux qui l'auraient expliquée raifonnablement !

On ne favait auparavant fi l'aiguille aimantée ferait dirigée vers le pole Antarctique en approchant de ce

pole. La direction fut constante vers le nord. On poussa jusqu'à la pointe de l'Afrique, où le cap des Tempêtes causa plus d'effroi que celui de Boyador; mais il donna au roi l'espérance de trouver au-delà de ce cap un chemin pour embrasser par la navigation le tour de l'Afrique, & de trafiquer aux Indes: dès-lors il fut nommé *le cap de Bonne-Espérance*; nom qui ne fut point trompeur. Bientôt le roi *Emanuel*, héritier des nobles desseins de ses pères, envoya malgré les remontrances de tout le Portugal une petite flotte de quatre vaisseaux, sous la conduite de *Vasco de Gama*, dont le nom est devenu immortel par cette expédition.

Les Portugais ne firent alors aucun établissement à ce fameux cap, que les Hollandais ont rendu depuis une des plus délicieuses habitations de la terre, & où ils cultivent avec succès les productions des quatre parties du monde. Les naturels de ce pays ne ressemblaient ni aux blancs ni aux nègres; tous de couleur d'olive foncée, tous ayant des crins, tous nés hommes & femmes avec une surpeau pendante du nombril, qui couvre les organes de la génération, en forme de tablier qu'on hausse & qu'on baisse. Les organes de la voix sont différens des nôtres; ils forment un bégayement & un glossement qu'il est impossible aux autres hommes d'imiter. Ces peuples n'étaient point antropophages; au contraire, leurs mœurs étaient douces & innocentes. Il est indubitable qu'ils n'avaient point poussé l'usage de la raison jusqu'à reconnaître un Etre suprême. Ils étaient dans ce degré de stupidité qui admet une société informe, fondée sur les besoins communs. Le maître-ès-arts *Pierre Kolb*, qui a si longtems voyagé parmi eux, est sûr que ces peuples descendent de *Cethura* l'une des femmes d'*Abraham*, & qu'ils adorent un petit cerf-volant. On est fort peu instruit de leur théologie; & quant à leur arbre généalogique, je ne sais si *Pierre Kolb* a eu de bons mémoires.

Si la circoncision a dû étonner les premiers philosophes qui voyagèrent en Egypte & à Colchos, l'opération des Hottentots dut étonner bien davantage; on coupe un testicule à tous les mâles de tems immémorial, sans que ces peuples sachent pourquoi & comment cette coutume s'est introduite parmi eux. Quelques-uns d'eux ont dit aux Hollandais que ce retranchement les rendait plus légers à la course; d'autres, que les herbes aromatiques dont on remplace le testicule coupé, les rend plus vigoureux. Il est certain qu'ils n'en peuvent rendre qu'une mauvaise raison, & c'est l'origine de bien des usages dans le reste de la terre.

Gama ayant doublé la pointe de l'Afrique, & remontant par ces mers inconnues vers l'Equateur, il n'avait pas encor repassé le Capricorne, qu'il trouva vers Sofala des peuples policés qui parlaient arabe. De la hauteur des Canaries jusqu'à Sofala, les hommes, les animaux, les plantes, tout avait paru d'une espèce nouvelle. La surprise fut extrême de retrouver des hommes qui ressemblaient à ceux du continent connu. Le mahométisme commençait à pénétrer parmi eux; les musulmans en allant à l'orient de l'Afrique, & les chrétiens en remontant par l'occident, se rencontraient à une extrémité de la terre.

Ayant enfin trouvé des pilotes mahométans à quatorze degrés de latitude méridionale, il aborda dans les grandes Indes au royaume de Calicut, après avoir reconnu plus de quinze cent lieues de côtes.

Ce voyage de *Gama* fut ce qui changea le commerce de l'ancien monde. *Alexandre*, que des déclamateurs n'ont regardé que comme un destructeur, & qui cependant fonda plus de villes qu'il n'en détruisit, homme sans doute digne du nom de *grand* malgré ses vices, avait destiné sa ville d'Alexandrie à être le centre du commerce & le lien des nations;

elle l'avait été en effet, & sous les *Ptolomées*, & sous les Romains, & sous les Arabes. Elle était l'entrepôt de l'Egypte, de l'Europe & des Indes. Venise au quinzième siécle tirait presque seule d'Alexandrie les denrées de l'Orient & du Midi, & s'enrichissait aux dépens du reste de l'Europe par cette industrie, & par l'ignorance des autres chrêtiens. Sans le voyage de *Vasco de Gama*, cette république devenait bientôt la puissance prépondérante de l'Europe; mais le passage du cap de Bonne-Espérance détourna la source de ses richesses.

Les princes avaient jusques-là fait la guerre pour ravir des terres; on la fit alors pour établir des comptoirs. Dès l'an 1500 on ne put avoir du poivre à Calicut qu'en répandant du sang.

Alphonse d'Albuquerque & d'autres fameux capitaines Portugais en petit nombre, combattirent successivement les rois de Calicut, d'Ormus, de Siam, & défirent la flotte du soudan d'Egypte. Les Vénitiens aussi intéressés que l'Egypte à traverser les progrès du Portugal, avaient proposé à ce soudan de couper l'isthme de Suez à leurs dépens, & de creuser un canal qui eût joint le Nil à la mer Rouge. Ils eussent par cette entreprise conservé l'empire du commerce des Indes; mais les difficultés firent évanouïr ce grand projet, tandis que *d'Albuquerque* prenait la ville de Goa au-deçà du Gange, Malaca dans la Chersonèse d'or, Aden à l'entrée de la mer Rouge sur les côtes de l'Arabie heureuse, & qu'enfin il s'emparait d'Ormus dans le golfe de Perse.

Bientôt les Portugais s'établirent sur toutes les côtes de l'isle de Ceilan, qui produit la cannelle la plus précieuse, & les plus beaux rubis de l'Orient. Ils eurent des comptoirs à Bengale; ils trafiquèrent jusqu'à Siam, & fondèrent la ville de Macao sur la frontière de la Chine. L'Ethiopie orientale, les côtes de la mer Rou-

ge, furent fréquentées par leurs vaisseaux. Les isles Moluques, seul endroit de la terre où la nature a placé le gérofle, furent découvertes & conquises par eux. Les négociations & les combats contribuèrent à ces nouveaux établissemens : il y falut faire ce commerce nouveau à main armée.

Les Portugais en moins de cinquante ans ayant découvert cinq mille lieues de côtes, furent les maîtres du commerce par l'Océan éthiopique, & par la mer Atlantique. Ils eurent vers l'an 1540 des établissemens considérables depuis les Moluques jusques au golfe Persique, dans une étendue de soixante degrés de longitude. Tout ce que la nature produit d'utile, de rare, d'agréable, fut porté par eux en Europe, à bien moins de frais que Venise ne pouvait le donner. La route du Tage au Gange devenait fréquentée. Siam & le Portugal étaient alliés.

CHAPITRE CENT-QUARANTE-DEUXIÉME.

Du Japon.

LEs Portugais établis en riches marchands & en rois sur les côtes de l'Inde, & dans la presqu'isle du Gange, passèrent enfin en 1538 dans les isles du Japon.

De tous les pays de l'Inde le Japon n'est pas celui qui mérite le moins l'attention d'un philosophe. Nous aurions dû connaître ce pays dès le treiziéme siécle par la rélation du célèbre *Marc Paul*. Ce Vénitien avait voyagé par terre à la Chine, & ayant servi longtems sous un des enfans de *Gengis-Kan*, il y eut les premières notions de ces isles que nous nommons *Japon*, & qu'il appelle *Zipangri*. Mais ses contemporains qui

adoptaient les fables les plus groſſières, ne crurent point les vérités que *Marc Paul* annonçait. Son manuſcrit reſta longtems ignoré : il tomba enfin entre les mains de *Chriſtophe Colomb*, & ne ſervit pas peu à le confirmer dans ſon eſpérance de trouver un monde nouveau, qui pouvait rejoindre l'orient & l'occident. *Colomb* ne ſe trompa que dans l'opinion que le Japon touchait à l'hémiſphère qu'il découvrit.

Ce royaume borne notre continent, comme nous le terminons du côté oppoſé. Je ne ſais pourquoi on a appellé les Japonois *nos antipodes en morale*; il n'y a point de pareils antipodes parmi les peuples qui cultivent leur raiſon. La religion la plus autoriſée au Japon admet des récompenſes & des peines après la mort. Leurs principaux commandemens, qu'ils appellent *divins*, ſont préciſément les nôtres. Le menſonge, l'incontinence, le larcin, le meurtre ſont également défendus; c'eſt la loi naturelle réduite en préceptes poſitifs. Ils y ajoutent le précepte de la tempérance, qui défend juſqu'aux liqueurs fortes de quelque nature qu'elles ſoient, & ils étendent la défenſe du meurtre juſqu'aux animaux. *Saka*, qui leur donna cette loi, vivait environ mille ans avant notre ère vulgaire. Ils ne diffèrent donc de nous en morale que dans leur précepte d'épargner les bêtes. S'ils ont beaucoup de fables, c'eſt en cela qu'ils reſſemblent à tous les peuples, & à nous qui n'avons connu que des fables groſſières avant le chriſtianiſme, & qui n'en avons que trop mêlé à notre ſainte religion. Si leurs uſages ſont différens des nôtres, tous ceux des nations orientales le ſont auſſi depuis les Dardanelles juſqu'au fond de la Corée.

Comme le fondement de la morale eſt le même chez toutes les nations, il y a auſſi des uſages de la vie civile, qu'on trouve établis dans toute la terre. On ſe viſite, par exemple, au Japon le premier jour de l'année, & on ſe fait des préſens, comme dans notre

Europe. Les parens & les amis se rassemblent dans les jours de fête.

Ce qui est plus singulier, c'est que leur gouvernement a été pendant deux mille quatre cent ans entiérement semblable à celui du calife des musulmans, & de Rome moderne. Les chefs de la religion ont été chez les Japonois les chefs de l'empire plus longtems qu'en aucune nation du monde ; la succession de leurs pontifes rois, remonte incontestablement six cent soixante ans avant notre ère. Mais les séculiers ayant peu-à-peu partagé le gouvernement, s'en emparèrent entiérement vers la fin du seiziéme siécle, sans oser pourtant détruire la race & le nom des *Pontifes* dont ils ont envahi tout le pouvoir. L'empereur ecclésiastique nommé *Dairi* est une idole toûjours révérée ; & le général de la couronne, qui est le véritable empereur, tient avec respect le *Dairi* dans une prison honorable. Ce que les Turcs ont fait à Bagdat, ce que les empereurs Allemands ont voulu faire à Rome, les Taicosamas l'ont fait au Japon.

La nature humaine, dont le fonds est partout le même, a établi d'autres ressemblances entre ces peuples & nous. Ils ont la superstition des sortilèges que nous avons eu si longtems. On retrouve chez eux les pélérinages, les épreuves mêmes du feu qui faisaient autrefois une partie de notre jurisprudence ; enfin ils placent leurs grands-hommes dans le ciel, comme les Grecs & les Romains. Leur pontife a seul, comme celui de Rome moderne, le droit de faire des apothéoses, & de consacrer des temples aux hommes qu'il en juge dignes. Les ecclésiastiques sont en tout distingués des séculiers ; il y a entre ces deux ordres un mépris & une haine réciproque, comme partout ailleurs. Ils ont depuis très longtems des religieux, des hermites, des instituts même, qui ne sont pas fort éloignés de nos ordres guerriers ; car il y avait

une ancienne fociété de folitaires qui faifaient vœu de combattre pour la religion.

Cependant malgré cet établiffement, qui femble annoncer des guerres civiles, comme l'ordre teutonique de Pruffe en a caufé en Europe, la liberté de de confcience était établie dans ces pays, auffi-bien que dans tout le refte de l'Orient. Le Japon était partagé en plufieurs fectes, quoique fous un roi pontife. Mais toutes les fectes fe réuniffaient dans les mêmes principes de morale. Ceux qui croyaient la métempfycofe, & ceux qui n'y croyaient pas, s'abftenaient, & s'abftiennent encor aujourd'hui, de manger la chair des animaux qui rendent fervice à l'homme. Toute la nation fe nourrit de riz & de légumes, de poiffon & de fruits; fobriété qui femble en eux une vertu plus qu'une fuperftition.

La doctrine de *Confucius* a fait beaucoup de progrès dans cet empire. Comme elle fe réduit toute à la fimple morale, elle a charmé tous les efprits de ceux qui ne font pas attachés aux bonzes, & c'eft toûjours la faine partie de la nation. On croit que le progrès de cette philofophie n'a pas peu contribué à ruiner la puiffance du *Dairi*. L'empereur qui régnait en 1700 n'avait pas d'autre religion.

Il femble qu'on abufe plus au Japon qu'à la Chine de cette doctrine de *Confucius*. Les philofophes Japonois regardent l'homicide de foi-même comme une action vertueufe, quand elle ne bleffe pas la fociété. Le naturel fier & violent de ces infulaires met fouvent cette théorie en pratique, & rend le fuicide beaucoup plus commun encor au Japon qu'en Angleterre.

La liberté de confcience, comme le remarque *Kempfer*, ce véridique & favant voyageur, avait toûjours été accordée dans le Japon, ainfi que dans prefque

tout le reste de l'Asie. Plusieurs religions étrangéres s'étaient paisiblement introduites au Japon. DIEU permettait ainsi que la voie fût ouverte à l'Evangile dans toutes ces vastes contrées. Personne n'ignore qu'il fit des progrès prodigieux sur la fin du seiziéme siécle dans la moitié de cet empire. Le premier qui répandit ce germe fut le célèbre *François Xavier*, jésuite Portugais, homme d'un zèle courageux & infatigable; il alla avec les marchands dans plusieurs isles du Japon, tantôt en pélerin, tantôt dans l'appareil pompeux d'un vicaire apostolique député par le pape; il est vrai qu'obligé de se servir d'un truchement, il ne fit pas d'abord de grands progrès. *Je n'entends point ce peuple*, dit-il dans ses lettres, *& il ne m'entend point, nous épellons comme des enfans.* Il ne falait pas qu'après cet aveu les historiens de sa vie lui attribuassent le don des langues; ils devaient aussi ne pas mépriser leurs lecteurs jusqu'au point d'assurer que *Xavier* ayant perdu son crucifix, il lui fut rapporté par un cancre, qu'il se trouva en deux endroits au même instant, & qu'il ressuscita neuf morts. (*a*) On devait s'en tenir à louer son zèle & ses tentatives. Il apprit enfin assez de japonois pour se faire un peu entendre. Les princes de plusieurs isles de cet empire, mécontens pour la plûpart de leurs bonzes, ne furent pas fâchés que des prédicateurs étrangers vinssent contredire ceux qui abusaient de leur ministère. Peu-à-peu la religion chrétienne s'établit.

La célèbre ambassade de trois princes chrétiens Japonois au pape *Grégoire XIII*, est peut-être l'hommage le plus flatteur que le St. Siége ait jamais reçu. Tout ce grand pays, où il faut aujourd'hui abjurer l'Evangile, & où les seuls Hollandais sont reçus à condition de n'y faire aucun acte de religion, a été sur le point d'être un royaume chrétien, & peut-être un royaume portugais. Nos prêtres y étaient honorés plus

(*a*) Voyez l'article *François Xavier*.

que parmi nous-mêmes; aujourd'hui leur tête y est à prix, & ce prix même est considérable, il est environ de douze mille livres. L'indiscrétion d'un prêtre Portugais, qui ne voulut pas céder le pas à un des premiers officiers du roi, fut la première cause de cette révolution. La seconde fut l'obstination de quelques jésuites, qui soutinrent trop un droit odieux, en ne voulant pas rendre une maison qu'un seigneur Japonois leur avait donnée, & que le fils de ce seigneur redemandait. La troisiéme fut la crainte d'être subjugué par les chrétiens; & c'est ce qui causa une guerre civile. Nous verrons comment le christianisme, qui commença par des missions, finit par des batailles.

Tenons-nous-en à présent à ce que le Japon était alors, à cette antiquité dont ces peuples se vantent comme les Chinois, à cette suite de rois pontifes qui remonte à plus de six siécles avant notre ère. Remarquons surtout que c'est le seul peuple de l'Asie qui n'ait jamais été vaincu. On compare les Japonois aux Anglais, par cette fierté insulaire qui leur est commune, par le suicide qu'on croit si fréquent dans ces deux extrémités de notre hémisphère. Mais les isles du Japon n'ont jamais été subjuguées; celles de la Grande-Bretagne l'ont été plus d'une fois. Les Japonois ne paraissent pas être un mélange de différens peuples, comme les Anglais & presque toutes nos nations; ils semblent être Aborigènes. Leurs loix, leur culte, leurs mœurs, leur langage ne tiennent rien de la Chine; & la Chine de son côté semble originairement exister par elle-même, & n'avoir que fort tard reçu quelque chose des autres peuples. C'est cette grande antiquité des peuples de l'Asie qui vous frappe. Ces peuples, excepté les Tartares, ne se sont jamais répandus loin de leurs limites; & vous voyez une nation faible, resserrée, peu nombreuse, à peine comptée auparavant dans l'histoire du monde, venir en très petit nombre du port de Lisbonne découvrir tous ces pays immenses, & s'y établir avec splendeur.

Jamais commerce ne fut plus avantageux aux Portugais que celui du Japon. Ils en rapportaient, à ce que disent les Hollandais, trois cent tonnes d'or chaque année, & on sait que cent mille florins font ce que les Hollandais appellent une *tonne*. C'était beaucoup exagérer : mais il paraît par le soin qu'ont ces républicains industrieux & infatigables de se conserver le commerce du Japon à l'excusion des autres nations, qu'il produisait surtout dans les commencemens des avantages immenses. Ils y achetaient le meilleur thé de l'Asie, les plus belles porcelaines, de l'ambre gris, du cuivre d'une espèce supérieure au nôtre, enfin l'argent & l'or, objet principal de toutes ces entreprises. Ce pays possède, comme la Chine, presque tout ce que nous avons, & presque tout ce qui nous manque. Il est aussi peuplé que la Chine à proportion : la nation est plus fière & plus guerrière. Tous ces peuples étaient autrefois bien supérieurs à nos peuples occidentaux dans tous les arts de l'esprit & de la main. Mais que nous avons regagné le tems perdu ! Les pays où le *Bramante* & *Michel Ange* ont bâti St. Pierre de Rome, où *Raphaël* a peint, où *Newton* a calculé l'infini, où *Cinna* & *Athalie* ont été écrits, sont devenus les premiers pays de la terre. Les autres peuples ne sont dans les beaux-arts que des barbares ou des enfans, malgré leur antiquité, & malgré tout ce que la nature a fait pour eux.

CHAPITRE CENT-QUARANTE-TROISIEME.

De l'Inde en-deçà & delà le Gange, des espèces d'hommes différentes, & de leurs coutumes.

JE ne vous parlerai pas ici du royaume de Siam, qui n'a été bien connu qu'au tems où *Louis XIV* en reçut une ambassade & y envoya des missionnaires & des troupes également inutiles. Je vous épargne les peuples du Tunquin, de Laos, de la Cochin-

chine, chez qui on ne pénétra que rarement, & longtems après l'époque des entreprifes portugaifes, & où notre commerce ne s'eft jamais bien étendu.

Les potentats de l'Europe, & les négocians qui les enrichiffent, n'ont eu pour objet dans toutes ces découvertes que de nouveaux tréfors. Les philofophes y ont découvert un nouvel univers en morale & en phyfique. La route facile & ouverte de tous les ports de l'Europe jufqu'aux extrémités des Indes, mit notre curiofité à portée de voir par fes propres yeux tout ce qu'elle ignorait ou qu'elle ne connaiffait qu'imparfaitement par d'anciennes rélations infidelles. Quels objets pour des hommes qui réfléchiffent, de voir au-delà du fleúve Zayre, bordé d'une multitude innombrable de Nègres, les vaftes côtes de la Cafrerie, où les hommes font de couleur d'olive, & où ils fe coupent un tefticule à l'honneur de la Divinité, tandis que les Ethiopiens & tant d'autres peuples de l'Afrique fe contentent d'offrir une partie de leurs prépuces! Enfuite fi vous remontez à Sofala, à Quiloa, à Montbafa, à Mélinde, vous trouvez des noirs d'une efpèce différente de ceux de la Nigritie, des blancs & des bronzés, qui tous commercent enfemble. Tous ces pays font couverts d'animaux & de végétaux inconnus dans nos climats.

Au milieu des terres de l'Afrique eft une race peu nombreufe de petits hommes blancs comme de la neige, dont le vifage a la forme du vifage des Nègres, & dont les yeux ronds reffemblent parfaitement à ceux des perdrix, Les Portugais les nommèrent *Albinos* : ils font petits, faibles, louches. La laine qui couvre leur tête & qui forme leurs fourcils eft comme un coton blanc & fin ; ils font au-deffous des Nègres pour la force du corps & de l'entendement, & la nature les a peut-être placés après les Nègres & les Hottentots, au-deffus des finges, comme un des degrés qui defcendent de l'homme à l'animal.

Peut-

Peut-être aussi y a-t-il eu des espèces mitoyennes inférieures, que leur faiblesse a fait périr. Nous avons eu deux de ces Albinos en France; j'en ai vu un à Paris à l'hôtel de Bretagne, qu'un marchand de Nègres avait amené; on trouve quelques-uns de ces animaux ressemblans à l'homme dans l'Asie orientale; mais l'espèce est rare, elle demanderait des soins compatissans des autres espèces humaines qui n'en ont point pour tout ce qui leur est inutile.

La vaste presqu'isle de l'Inde, qui s'avance des embouchures du Nil & du Gange jusqu'au milieu des isles Maldives, est peuplée de vingt nations différentes, dont les mœurs & les religions ne se ressemblent pas. Les naturels du pays sont d'une couleur de cuivre rouge. *Dampierre* trouva depuis dans l'isle de Timor des hommes dont la couleur est de cuivre jaune; tant la nature se varie. La première chose que vit *Pelsart* en 1630 vers la partie des terres australes, séparées de notre hémisphère, à laquelle on a donné le nom de *la nouvelle Hollande*, ce fut une troupe de Nègres qui venaient à lui en marchant sur les mains comme sur les pieds. Il est à croire que quand on aura pénétré dans ce monde austral, on connaîtra encor plus la variété de la nature: tout agrandira la sphère de nos idées, & diminuera celle de nos préjugés.

Mais pour revenir aux côtes de l'Inde: dans la presqu'isle deçà le Gange habitent des multitudes de Banians descendans des anciens bracmanes, attachés à l'ancien dogme de la métempsycose, & à celui des deux principes répandu dans toutes les provinces des Indes, ne mangeant rien de ce qui respire, aussi obstinés que les Juifs à ne s'allier avec aucune nation, aussi anciens que ce peuple, & aussi occupés que lui du commerce.

C'est surtout dans ces pays que s'est conservée la coutume immémoriale qui encourage les femmes à

se brûler sur le corps de leurs maris, dans l'espérance de renaître, ainsi que vous l'avez vu précédemment.

Vers Surate, vers Cambaye, & sur les frontières de la Perse, étaient répandus les Guèbres, restes des anciens Persans, qui suivent la religion de *Zoroastre*, & qui ne se mêlent pas plus avec les autres peuples que les Banians & les Hébreux. On vit dans l'Inde d'anciennes familles juives qu'on y crut établies depuis leur première dispersion. On trouva sur les côtes du Malabar des chrétiens nestoriens, qu'on appelle mal-à-propos *les chrêtiens de St. Thomas*; ils ne savaient pas qu'il y eût une église de Rome. Gouvernés autrefois par un patriarche de Syrie, ils reconnaissaient encor ce fantôme de patriarche, qui résidait, ou plutôt qui se cachait dans Mosul, qu'on prétend être l'ancienne Ninive. Cette faible église syriaque était comme ensevelie sous ses ruines par le pouvoir mahométan, ainsi que celles d'Antioche, de Jérusalem, d'Alexandrie. Les Portugais apportaient la religion catholique romaine dans ces climats : ils fondaient un archevêché dans Goa, devenue métropole en même tems que capitale. On voulut soumettre les chrêtiens du Malabar au St. Siége ; on ne put jamais y réussir. Ce qu'on a fait si aisément chez les sauvages de l'Amérique, on l'a toûjours tenté vainement dans toutes les églises séparées de la communion de Rome.

Lorsque d'Ormus on alla vers l'Arabie, on rencontra des disciples de *St. Jean* qui n'avaient jamais connu l'Evangile : ce sont ceux qu'on nomme *les Sabéens*.

Quand on a pénétré ensuite par la mer orientale de l'Inde à la Chine, au Japon, & quand on a vécu dans l'intérieur du pays ; les mœurs, la religion, les usages des Chinois, des Japonois, des Siamois ont été mieux connus de nous que ne l'étaient aupara-

vant ceux de nos contrées limitrophes dans nos siécles de barbarie.

C'eſt un objet digne de l'attention d'un philoſophe que cette différence entre les uſages de l'Orient & les nôtres, auſſi grande qu'entre nos langages. Les peuples les plus policés de ces vaſtes contrées n'ont rien de notre police; leurs arts ne ſont point ſes nôtres. Nourriture, vêtemens, maiſons, jardins, loix, culte, bienſéances, tout diffère. Y a-t-il rien de plus oppoſé à nos coutumes que la manière dont les Banians trafiquent dans l'Indouſtan? Les marchés les plus conſidérables ſe concluent ſans parler, ſans écrire, tout ſe fait par ſignes. Comment tant d'uſages orientaux ne différeraient-ils pas des nôtres? La nature, dont le fonds eſt partout le même, a de prodigieuſes différences dans leur climat & dans le nôtre. On eſt nubile à ſept ou huit ans dans l'Inde méridionale. Les mariages contractés à cet âge y ſont communs. Ces enfans qui deviennent pères, jouïſſent de la meſure de raiſon que la nature leur accorde, dans un âge où la nôtre eſt à peine développée.

Tous ces peuples ne nous reſſemblent que par les paſſions, & par la raiſon univerſelle qui contrebalance les paſſions, & qui imprime cette loi dans tous les cœurs, *Ne fais pas ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît.* Ce ſont-là les deux caractères que la nature empreint dans tant de races d'hommes différentes, & les deux liens éternels dont elle les unit, malgré tout ce qui les diviſe. Tout le reſte eſt le fruit du ſol de la terre, & de la coutume.

Là c'était la ville de Pégu, gardée par des crocodiles qui nagent dans des foſſés pleins d'eau. Ici c'était Java, où des femmes montaient la garde au palais du roi. A Siam la poſſeſſion d'un éléphant blanc fait la gloire du royaume. Point de bled au Malabar. Le pain, le vin ſont ignorés dans toutes les iſles.

On voit dans une des Philippines un arbre dont le fruit reſſemble au pain le plus ſavoureux. Dans les iſles Marianes l'uſage du feu était inconnu.

Il eſt vrai qu'il faut lire avec un eſprit de doute preſque toutes les rélations qui nous viennent de ces pays éloignés. On eſt plus occupé à nous envoyer des côtes de Coromandel & de Malabar des marchandiſes que des vérités. Un cas particulier eſt ſouvent pris pour un uſage général. On nous dit qu'à Cochin ce n'eſt point le fils du roi qui eſt ſon héritier, mais le fils de ſa ſœur. Un tel réglement contredit trop la nature. Il n'y a point d'homme qui veuille exclure ſon fils de ſon héritage. Et ſi ce roi de Cochin n'a point de ſœur, à qui appartiendra le trône? Il eſt vraiſemblable qu'un neveu habile l'aura emporté ſur un fils mal conſeillé & mal ſecouru, & qu'un voyageur aura pris cet accident pour une loi fondamentale. Cent écrivains auront copié ce voyageur, & l'erreur ſe ſera accréditée.

Des auteurs qui ont vécu dans l'Inde prétendent que perſonne ne poſſède de bien en propre dans les états du grand-mogol : ce qui ferait encor plus contre la nature. Les mêmes écrivains nous aſſurent qu'ils ont négocié avec des Indiens riches de pluſieurs millions. Ces deux aſſertions ſemblent un peu ſe contredire. Il faut toûjours ſe ſouvenir que les conquérans du Nord ont établi l'uſage des fiefs depuis la Lombardie juſqu'à l'Inde. Un Banian qui aurait voyagé en Italie du tems d'*Aſtolphe* & d'*Albouin*, aurait-il eu raiſon d'affirmer que les Italiens ne poſſédaient rien en propre? On ne peut trop combattre cette idée humiliante pour le genre-humain, qu'il y a des pays où des millions d'hommes travaillent ſans ceſſe pour un ſeul qui dévore tout.

Nous ne devons pas moins nous défier de ceux qui nous parlent de temples conſacrés à la débau-

che. Mettons-nous à la place d'un Indien qui ſerait témoin dans nos climats de quelques ſcènes ſcandaleuſes de nos moines ; il ne devrait pas aſſurer que c'eſt-là leur inſtitut & leur règle.

Ce qui attirera ſurtout votre attention, c'eſt de voir preſque tous ces peuples imbus de l'opinion que leurs Dieux ſont venus ſouvent ſur la terre. *Viſnou* s'y métamorphoſa neuf fois dans la preſqu'iſle du Gange; *Sammonocodom* le Dieu des Siamois y prit cinq cent cinquante fois la forme humaine. Cette idée leur eſt commune avec les anciens Egyptiens, les Grecs, les Romains. Une erreur ſi téméraire, ſi ridicule, & ſi univerſelle vient pourtant d'un ſentiment raiſonnable qui eſt au fond de tous les cœurs. On ſent naturellement ſa dépendance d'un Etre ſuprême ; & l'erreur ſe joignant toûjours à la vérité, a fait regarder les Dieux dans preſque toute la terre comme des ſeigneurs qui venaient quelquefois viſiter & réformer leurs domaines. La religion a été chez tant de peuples comme l'aſtrologie : l'une & l'autre ont précédé les tems hiſtoriques ; l'une & l'autre ont été un mêlange de vérité & d'impoſture. Les premiers obſervateurs du cours véritable des aſtres leur attribuèrent de fauſſes influences. Les fondateurs des religions étrangères, en reconnaiſſant la Divinité, ſouillèrent le culte par les ſuperſtitions.

De tant de religions différentes, il n'en eſt aucune qui n'ait pour but principal les expiations. L'homme a toûjours ſenti qu'il avait beſoin de clémence. C'eſt l'origine de ces pénitences effrayantes auxquelles les bonzes, les bramins, les faquirs ſe dévouènt. Et ces tourmens volontaires, qui ſemblent crier miſéricode pour le genre-humain, ſont devenus un métier pour gagner ſa vie.

Je n'entrerai point dans le détail immenſe de leurs coutumes ; mais il y en a une ſi étrange pour nos

mœurs, qu'on ne peut s'empêcher d'en faire mention : c'est celle des bramins, qui portent en procession le *Phallum* des Egyptiens, le *Priape* des Romains. Nos idées de bienséance nous portent à croire, qu'une cérémonie qui nous paraît si infame, n'a été inventée que par la débauche ; mais il n'est guères croyable que la dépravation des mœurs ait jamais chez aucun peuple établi des cérémonies religieuses. Il est probable au contraire que cette coutume fut d'abord introduite dans des tems de simplicité, & qu'on ne pensa d'abord qu'à honorer la Divinité dans le symbole de la vie qu'elle nous a donnée. Une telle cérémonie a dû inspirer la licence à la jeunesse, & paraître ridicule aux esprits sages, dans des tems plus rafinés, plus corrompus, & plus éclairés. Mais l'ancien usage a subsisté malgré les abus, & il n'y a guères de peuple qui n'ait conservé quelque cérémonie qu'on ne peut ni approuver, ni abolir.

Parmi tant d'opinions extravagantes, & de superstitions bizarres, croirions-nous que tous ces payens des Indes reconnaissent comme nous un Etre infiniment parfait ? qu'ils l'appellent l'*Etre des êtres*, *l'Etre souverain*, *invisible*, *incompréhensible*, *sans figure*, *créateur*, *&* *conservateur*, *juste* *&* *miséricordieux*, *qui se plait à se communiquer aux hommes pour les conduire au bonheur éternel ?* Ces idées sont contenues dans le *Védam*, ce livre des anciens bracmanes. Elles sont répandues dans les écrits modernes des bramins.

Un savant Danois missionnaire sur la côte de Tranquebar, cite plusieurs passages, plusieurs formules de prières, qui semblent partir de la raison la plus droite, & de la sainteté la plus épurée. En voici une tirée d'un livre intitulé Varabadu. *O souverain de tous les êtres, Seigneur du ciel & de la terre, je ne vous contiens pas dans mon cœur. Devant qui déplorerai-je ma*

misère, si vous m'abandonnez, vous à qui je dois mon soutien & ma conservation? Sans vous je ne saurais vivre. Appellez-moi, Seigneur, afin que j'aille vers vous.

Il falait être aussi ignorant & aussi téméraire que nos moines du moyen âge, pour nous bercer continuellement de la fausse idée que tout ce qui habite au-delà de notre petite Europe, & nos anciens maîtres & législateurs les Romains, & les Grecs précepteurs des Romains, & les anciens Egyptiens précepteurs des Grecs, & enfin tout ce qui n'est pas nous, ont toûjours été des idolâtres odieux & ridicules.

Cependant malgré une doctrine si sage & si sublime, les plus basses, & les plus folles superstitions prévalent. Cette contradiction n'est que trop dans la nature de l'homme. Les Grecs & les Romains avaient la même idée d'un Etre suprême, & ils avaient joint tant de divinités subalternes, le peuple avait honoré ces divinités par tant de superstitions, & avait étouffé la vérité par tant de fables, qu'on ne pouvait plus distinguer à la fin ce qui était digne de respect, & ce qui méritait le mépris.

Vous ne perdrez point un tems précieux à rechercher toutes les sectes qui partagent l'Inde. Les erreurs se subdivisent en trop de manières. Il est d'ailleurs vraisemblable que nos voyageurs ont pris quelquefois des rites differens pour des sectes opposées; il est aisé de s'y méprendre. Chaque collège de prêtres dans l'ancienne Grèce, & dans l'ancienne Rome, avait ses cérémonies, & ses sacrifices. On ne vénérait point *Hercule* comme *Apollon*, ni *Junon* comme *Vénus* : tous ces différens cultes appartenaient pourtant à la même religion.

Nos peuples occidentaux ont fait éclater dans toutes ces découvertes une grande supériorité d'esprit & de courage sur les nations orientales. Nous nous

femmes établis chez elles, & très souvent malgré leur résistance. Nous avons appris leurs langues; nous leur avons enseigné quelques-uns de nos arts. Mais la nature leur avait donné sur nous un avantage qui balance tous les nôtres; c'est qu'elles n'avaient nul besoin de nous, & que nous avions besoin d'elles.

CHAPITRE CENT-QUARANTE-QUATRIÉME.

De l'Ethiopie, ou Abissinie.

AVant ce tems nos nations occidentales ne connaissaient de l'Ethiopie que le seul nom. Ce fut sous le fameux *Jean II* roi de Portugal, que *Don Francisco Alvarès* pénétra dans ces vastes contrées qui sont entre le tropique & la ligne équinoxiale, & où il est si difficile d'aborder par mer. On y trouva la religion chrétienne établie, non pas telle qu'elle était pratiquée par les premiers Juifs qui l'embrassèrent avant que les deux rites fussent entiérement séparés. Ce mélange de judaïsme & de christianisme s'est toûjours maintenu jusqu'à nos jours en Ethiopie. La circoncision & le batême y sont également pratiqués, le sabat & le dimanche également observés : le mariage est permis aux prêtres, le divorce à tout le monde, & la polygamie y est en usage ainsi que chez tous les Juifs de l'Orient.

Ces Abissins, moitié juifs, moitié chrêtiens, reconnaissent pour leur patriarche l'archevêque qui réside dans les ruines d'Alexandrie, ou au Caire en Egypte; & cependant ce patriarche n'a pas la même religion qu'eux; il est de l'ancien rite grec, & ce rite diffère encor de la religion des Grecs; le gouvernement Turc maître de l'Egypte, y laisse en paix ce petit troupeau. On ne trouve point mauvais que ces chrêtiens plongent leurs enfans dans des cuves d'eau,

& portent l'euchariſtie aux femmes dans leurs maiſons, ſous la forme d'un morceau de pain trempé dans du vin. Ils ne feraient pas tolérés à Rome, & ils le ſont chez les mahométans.

Don Franciſco Alvarès fut le premier qui apprit la poſition des ſources du Nil, & la cauſe des inondations régulières de ce fleuve; deux choſes inconnues à toute l'antiquité, & même aux Egyptiens.

La rélation de cet *Alvarès* fut très longtems au nombre des vérités peu connues; & depuis lui juſqu'à nos jours on a vu trop d'auteurs, échos des erreurs accréditées de l'antiquité, répéter qu'il n'eſt pas donné aux hommes de connaître les ſources du Nil. On donna alors le nom de *Prêtre-Jean* au négus ou roi d'Ethiopie, ſans autre raiſon de l'appeller ainſi, que parce qu'il ſe diſait iſſu de la race de *Salomon* par la reine de Saba, & parce que depuis les croiſades on aſſurait qu'on devait trouver dans le monde un roi chrêtien nommé le *Prêtre-Jean*. Le négus n'était pourtant ni chrêtien, ni prêtre.

Tout le fruit des voyages en Ethiopie ſe réduiſit à obtenir une ambaſſade du roi de ce pays au pape *Clément VII*. Le pays était pauvre, avec des mines d'argent qu'on dit abondantes. Les habitans moins induſtrieux que les Américains, ne ſavaient ni mettre en œuvre ces tréſors, ni tirer parti des tréſors véritables que la terre fournit pour les beſoins réels des hommes.

En effet on voit une lettre d'un *David* négus d'Ethiopie, qui demande au gouverneur Portugais dans les Indes, des ouvriers de toute eſpèce: c'était bien-là être véritablement pauvre. Les trois quarts de l'Afrique, & l'Aſie ſeptentrionale, étaient dans la même indigence. Nous penſons, dans l'opulente oiſiveté de nos villes, que tout l'univers nous reſſemble; & nous ne ſongeons pas que les hommes ont vécu long-

tems comme le reste des animaux, ayant souvent à peine le couvert & la pâture, au milieu même des mines d'or & de diamans.

Ce royaume d'Ethiopie tant vanté, était si faible, qu'un petit roi mahométan, qui possédait un canton voisin, le conduit presque tout entier au commencement du seiziéme siécle. Nous avons la fameuse lettre de *Jean Bermudes* au roi de Portugal *Don Sébastien*, par laquelle nous pouvons nous conviancre que les Ethiopiens ne sont pas ce peuple indomtable dont parle *Herodote*, ou qu'ils on bien dégénéré. Ce patriarche latin envoyé avec quelques soldats Portugais, protégeait le jeune négus de l'Abissinie contre ce roi Maure qui avait envahi ses états. Et malheureusement quand le grand négus fut rétabli, le patriarche voulut toûjours le protéger. Il était son parrain, & se croyait son maître en qualité de père spirituel & de patriarche. Il lui ordonna de rendre obéissance au pape, & lui dénonça qu'il l'excommuniait en cas de refus. *Alphonse d'Albuquerque* n'agissait pas avec plus de hauteur avec les petits princes de la presqu'isle du Gange. Mais enfin le filleul rétabli sur son trône d'or, respecta peu son parrain, le chassa de ses états, & ne reconnut point le pape.

Ce *Bermudes* prétend que sur les frontières du pays de Damut, entre l'Abissinie & les pays voisins de la source du Nil, il y a une petite contrée où les deux tiers de la terre sont d'or. C'est là ce que les Portugais cherchaient, & ce qu'ils n'ont point trouvé : c'est là le principe de tous ces voyages : les patriarches, les missions, les conversions n'ont été que le prétexte. Les Européans n'ont fait prêcher leur religion depuis le Chili jusqu'au Japon, que pour faire servir les hommes, comme des bêtes de somme, à leur insatiable avarice. Il est à croire que le sein de l'Afrique renferme beaucoup de ce métal, qui a mis en mouvement l'univers ; le sable d'or qui roule

dans ſes rivières, indique la mine dans les montagnes. Mais juſqu'à préſent cette mine a été inacceſſible aux recherches de la cupidité : & à force de faire des efforts en Amérique & en Aſie, on s'eſt moins trouvé en état de faire des tentatives dans le milieu de l'Afrique.

CHAPITRE CENT-QUARANTE-CINQUIÉME.

De Colombo, & *de l'Amérique.*

C'Eſt à ces découvertes des Portugais dans l'ancien monde que nous devons le nouveau ; ſi pourtant c'eſt une obligation que cette conquête de l'Amérique, ſi funeſte pour ſes habitans, & quelquefois pour les conquérans mêmes.

C'eſt ici le plus grand événement ſans doute de notre globe, dont une moitié avait toûjours été ignorée de l'autre. Tout ce qui a paru grand juſqu'ici, ſemble diſparaître devant cette eſpèce de création nouvelle. Nous prononçons encor avec une admiration reſpectueuſe les noms des Argonautes, qui firent cent fois moins que les matelots de *Gama* & d'*Albuquerque*. Que d'autels on eût érigé dans l'antiquité à un Grec qui eût découvert l'Amérique ! *Chriſtophe Colombo* & *Barthelemi* ſon frère ne furent pas traités ainſi.

Colombo frappé des entrepriſes des Portugais, conçut qu'on pouvait faire quelque choſe de plus grand ; & par la ſeule inſpection d'une carte de notre univers, jugea qu'il devait y en avoir un autre, & qu'on le trouverait en voguant toûjours vers l'occident. Son courage fut égal à la force de ſon eſprit, & d'autant plus grand qu'il eut à combattre les préjugés de tous

ſes contemporains, & à ſoutenir les refus de tous les princes. Gènes ſa patrie, qui le traita de viſionnaire, perdit la ſeule occaſion de s'agrandir qui pouvait s'offrir pour elle. *Henri VII* roi d'Angleterre, plus avide d'argent que capable d'en hazarder dans une ſi noble entrepriſe, n'écouta pas le frère de *Colombo:* lui-même fut refuſé en Portugal par *Jean II*, dont les vues étaient entiérement tournées du côté de l'Afrique. Il ne pouvait s'adreſſer à la France, où la marine était toûjours négligée, & les affaires autant que jamais en confuſion, ſous la minorité de *Charles VIII.* L'empereur *Maximilien* n'avait ni ports pour une flotte, ni argent pour l'équiper, ni grandeur de courage pour un tel projet. Veniſe eût pu s'en charger; mais ſoit que l'averſion des Génois pour les Vénitiens ne permît pas à *Colombo* de s'adreſſer à la rivale de ſa patrie, ſoit que Veniſe ne conçût de grandeur que dans ſon commerce d'Alexandrie & du Levant, *Colombo* n'eſpéra qu'en la cour d'Eſpagne.

Ferdinand roi d'Arragon, & *Iſabelle* reine de Caſtille, réuniſſaient par leur mariage toute l'Eſpagne, ſi vous en exceptez le royaume de Grenade, que les mahométans conſervaient encor, mais que *Ferdinand* leur enleva bientôt après. L'union d'*Iſabelle* & de *Ferdinand* prépara la grandeur de l'Eſpagne: *Colombo* la commença; mais ce ne fut qu'après huit ans de ſollicitations que la cour d'*Iſabelle* conſentit au bien que le citoyen de Gènes voulait lui faire. Ce qui fait échouer les plus grands projets, c'eſt preſque toûjours le défaut d'argent. La cour d'Eſpagne était pauvre. Il falut que le prieur *Pérez*, & deux négocians nommés *Pinzone*, avançaſſent dix-ſept mille ducats pour les frais de l'armement. *Colombo* eut de la cour une patente, & partit enfin du port de Palos en Andalouſie avec trois petits vaiſſeaux, & un vain titre d'amiral.

Des iſles Canaries où il mouilla, il ne mit que

trente-trois jours pour découvrir la première isle de l'Amérique; & pendant ce court trajet il eut à soutenir plus de murmures de son équipage, qu'il n'avait essuyé de refus des princes de l'Europe. Cette isle située environ à mille lieues des Canaries, fut nommée *San Salvador*. Aussi-tôt après il découvrit les autres isles Lucayes, & Cuba, & Hispaniola nommée aujourd'hui St. Domingue. *Ferdinand* & *Isabelle* furent dans une singulière surprise de le voir revenir au bout de sept mois avec des Américains d'Hispaniola, des raretés du pays, & surtout de l'or qu'il leur présenta. Le roi & la reine le firent asseoir & couvrir comme un grand d'Espagne, le nommèrent grand-amiral & vice-roi du nouveau monde. Il était regardé partout comme un homme unique envoyé du ciel. C'était alors à qui s'intéresserait dans ses entreprises, à qui s'embarquerait sous ses ordres. Il repart avec une flotte de dix-sept vaisseaux. Il trouve encor de nouvelles isles, comme les Caraïbes & la Jamaïque. Le doute s'était changé en admiration pour lui à son premier voyage; mais l'admiration se tourna en envie au second.

Il était amiral, vice-roi, & pouvait ajouter à ces titres celui de bienfaicteur de *Ferdinand* & d'*Isabelle*. Cependant des juges envoyés sur ses vaisseaux mêmes pour veiller sur sa conduite, le ramenèrent en Espagne. Le peuple qui entendit que *Colomb* arrivait, courut au-devant de lui, comme du génie tutélaire de l'Espagne. On tira *Colomb* du vaisseau; il parut, mais avec les fers aux pieds & aux mains.

Ce traitement lui avait été fait par l'ordre de *Fonseca* évêque de Burgos, intendant des armemens. L'ingratitude était aussi grande que les services. *Isabelle* en fut honteuse: elle répara cet affront autant qu'elle le put; mais on retint *Colomb* quatre années, soit qu'on craignît qu'il ne prît pour lui ce qu'il avait découvert, soit qu'on voulût seulement avoir le tems

de s'informer de sa conduite. Enfin on le renvoya encor dans son nouveau monde. Ce fut à ce troisiéme voyage qu'il apperçut le continent à dix degrés de l'équateur, & qu'il vit la côte où l'on a bâti Carthagène.

Lorsque *Colombo* avait promis un nouvel hémisphère, on lui avait soutenu que cet hémisphère ne pouvait exister ; & quand il l'eut découvert, on prétendit qu'il avait été connu depuis longtems. Je ne parle pas ici d'un *Martin Behem* de Nuremberg, qui, dit-on, alla de Nuremberg au détroit de Magellan en 1460 avec une patente d'une duchesse de Bourgogne, qui ne régnant pas alors ne pouvait donner de patentes. Je ne parle pas des prétendues cartes qu'on montre de ce *Martin Behem*, & des contradictions qui décréditent cette fable. Mais enfin ce *Martin Behem* n'avait pas peuplé l'Amérique. On en faisait honneur aux Carthaginois, & on citait un livre d'*Aristote* qu'il n'a pas composé. Quelques-uns ont cru trouver de la conformité entre des paroles caraïbes, & des mots hébreux, & n'ont pas manqué de suivre une si belle ouverture. D'autres ont su que les enfans de *Noé* s'étant établis en Sibérie, passèrent de-là en Canada sur la glace, & qu'ensuite leurs enfans nés au Canada allèrent peupler le Pérou. Les Chinois & les Japonois, selon d'autres, envoyèrent des colonies en Amérique, & y firent passer des lions pour leur divertissement, quoique ni le Japon ni la Chine n'ayent de lions. C'est ainsi que souvent les savans ont raisonné sur ce que les hommes de génie ont inventé. On demande qui a mis des hommes en Amérique ? Ne pourait-on pas répondre que c'est celui qui y fait croître des arbres & de l'herbe ?

La réponse de *Colomb* à ses envieux, est célèbre. Ils disaient que rien n'était plus facile que ses découvertes. Il leur proposa de faire tenir un œuf debout ; & aucun n'ayant pu le faire, il cassa le bout de l'œuf,

& le fit tenir. Cela était bien aisé, dirent les assistans; Que ne vous en avisiez-vous donc? répondit *Colomb*. Ce conte est rapporté du *Brunelleschi*, grand artiste, qui réforma l'architecture à Florence longtems avant que *Colomb* existât. La plûpart des bons mots sont des redites.

La cendre de *Colomb* ne s'intéresse pas à la gloire qu'il eut pendant sa vie d'avoir doublé pour nous les œuvres de la création. Mais les hommes aiment à rendre justice aux morts, soit qu'ils se flattent de l'espérance vaine qu'on la rendra mieux aux vivans, soit qu'ils aiment naturellement la vérité. *Americo Vespucci*, que nous nommons *Améric Vespuce*, négociant Florentin, jouït de la gloire de donner son nom à la nouvelle moitié du globe, dans laquelle il ne possédait pas un pouce de terre : il prétendit avoir le premier découvert le continent. Quand il serait vrai qu'il eût fait cette découverte, la gloire n'en serait pas à lui; elle appartient incontestablement à celui qui eut le génie & le courage d'entreprendre le premier voyage. La gloire, comme dit *Newton* dans sa dispute avec *Leibnitz*, n'est due qu'à l'inventeur: ceux qui viennent après ne sont que des disciples. *Colomb* avait déja fait trois voyages en qualité d'amiral & de vice-roi, cinq ans avant qu'*Améric Vespuce* en eût fait un en qualité de géographe, sous le commandement de l'amiral *Ojeda*: mais ayant écrit à ses amis de Florence qu'il avait découvert le nouveau monde, on le crut sur sa parole; & les citoyens de Florence ordonnèrent que tous les ans aux fêtes de la Toussaint on fît pendant trois jours devant sa maison une illumination solemnelle. Cette homme ne méritait certainement aucuns honneurs, pour s'être trouvé en 1498 dans une escadre qui rangea les côtes du Bresil, lorsque *Colomb* cinq ans auparavant avait montré le chemin au reste du monde.

Il a paru depuis peu à Florence une vie de cet *Amé-*

ric Vespuce, dans laquelle il ne paraît pas qu'on ait respecté la vérité, ni qu'on ait raisonné conséquemment. On s'y plaint de plusieurs auteurs Français, qui ont rendu justice à *Colomb*. Ce n'était pas aux Français qu'il falait s'en prendre, mais aux Espagnols, qui les premiers ont rendu cette justice. L'auteur de la vie de *Vespuce* dit, qu'il veut *confondre la vanité de la nation Française, qui a toûjours combattu avec impunité la gloire & la fortune de l'Italie.* Quelle vanité y a-t-il à dire que ce fut un Génois qui découvrit l'Amérique? Quelle injure fait-on à la gloire de l'Italie, en avouant que c'est un Italien né à Gènes, à qui l'on doit le nouveau monde? Je remarque exprès ce défaut d'équité, de politesse, & de bon sens, dont il n'y a que trop d'éxemples; & je dois dire que les bons écrivains Français sont en général ceux qui sont le moins tombés dans ce défaut intolérable. Une des raisons qui les font lire dans toute l'Europe, c'est qu'ils rendent justice à toutes les nations.

Les habitans des isles, & de ce continent, étaient une espèce d'hommes nouvelle: aucun n'avait de barbe. Ils furent aussi étonnés du visage des Espagnols, que des vaisseaux & de l'artillerie; ils regardèrent d'abord ces nouveaux hôtes comme des monstres, ou des Dieux, qui venaient du ciel ou de l'océan. Nous apprenions alors, par des voyages des Portugais, le peu qu'est notre Europe, & quelle variété règne sur la terre. On avait vu qu'il y avait dans l'Indoustan des races d'hommes jaunes. Les noirs, distingués encor en plusieurs espèces, se trouvaient en Afrique & en Asie assez loin de l'équateur; & quand on eut depuis percé en Amérique jusques sous la ligne, on vit que la race y est assez blanche. Les naturels du Bresil sont de couleur de bronze. Les Chinois paraissaient encor une espèce entiérement différente par la conformation de leur nez, de leurs yeux & de leurs oreilles, par leur couleur, & peut-être encor même par leur génie. Mais ce qui est plus à remarquer, c'est que dans quelques régions que ces

ces races soient transplantées, elles ne changent point, quand elles ne se mêlent pas aux naturels du pays. La membrane muqueuse des nègres reconnue noire, & qui est la cause de leur couleur, est une preuve manifeste qu'il y a dans chaque espèce d'hommes, comme dans les plantes, un principe qui les différentie.

La nature a subordonné à ce principe ces différens degrés de génie, & ces caractères des nations qu'on voit si rarement changer. C'est par-là que les nègres sont les esclaves des autres hommes. On les achète sur les côtes d'Afrique comme des bêtes ; & les multitudes de ces noirs transplantés dans nos colonies d'Amérique, servent un très petit nombre d'Européans. L'expérience a encor appris quelle supériorité ces Européans ont sur les Américains, qui aisément vaincus partout, n'ont jamais osé tenter une révolution, quoiqu'ils fussent plus de mille contre un.

Cette partie de l'Amérique était encor remarquable, par des animaux & des végétaux, que les trois autres parties du monde n'ont pas, & par le besoin de ce que nous avons. Les chevaux, le bled de toute espèce, le fer, étaient les principales productions qui manquaient dans le Mexique & dans le Pérou. Parmi les denrées ignorées dans l'ancien monde, la cochenille fut une des premières & des plus précieuses, qui nous furent apportées : elle fit oublier la graine d'*écarlate*, qui servait de tems immémorial aux belles teintures rouges.

Au transport de la cochenille on joignit bientôt celui de l'indigo, du cacao, de la vanille, des bois qui servent à l'ornement, ou qui entrent dans la médecine ; enfin du quinquina, seul spécifique contre les fièvres intermittentes, placé par la nature dans les montagnes du Pérou, tandis qu'elle a mis la fièvre dans le reste du monde. Ce nouveau continent possède aussi des perles, des pierres de couleur, des diamans.

Il est certain que l'Amérique procure aujourd'hui aux moindres citoyens de l'Europe des commodités & des plaisirs. Les mines d'or & d'argent n'ont été utiles d'abord qu'aux rois d'Espagne & aux négocians. Le reste du monde en fut appauvri ; car le grand nombre qui ne fait point le négoce, s'est trouvé d'abord en possession de peu d'espèces, en comparaison des sommes immenses qui entraient dans les trésors de ceux qui profitèrent des premières découvertes. Mais peu-à-peu cette affluence d'argent & d'or dont l'Amérique a inondé l'Europe, a passé dans plus de mains, & s'est plus également distribuée. Le prix des denrées a haussé dans toute l'Europe à-peu-près dans la même proportion.

Pour comprendre, par exemple, comment les trésors de l'Amérique ont passé des mains espagnoles dans celles des autres nations, il suffira de considérer ici deux choses ; l'usage que *Charles-Quint* & *Philippe II* firent de leur argent, & la manière dont les autres peuples entrent en partage des mines du Pérou.

Charles-Quint, empereur d'Allemagne, toûjours en voyage & toûjours en guerre, fit nécessairement passer beaucoup d'espèces en Allemagne & en Italie, qu'il reçut du Mexique & du Pérou. Lorsqu'il envoya son fils *Philippe II* à Londres épouser la reine *Marie* & prendre le titre de roi d'Angleterre, ce prince remit à la Tour vingt-sept grandes caisses d'argent en barre, & la charge de cent chevaux en argent & en or monnoié. Les troubles de Flandre & les intrigues de la ligue en France, coûtèrent à ce même *Philippe II*, de son propre aveu, plus de trois mille millions de livres de notre monnoie d'aujourd'hui.

Quant à la manière dont l'or & l'argent du Pérou parviennent à tous les peuples de l'Europe, & de-là vont en partie aux grandes Indes, c'est une chose connue, mais étonnante. Une loi sévère établie par *Fer-*

dinand & *Isabelle*, confirmée par *Charles-Quint* & par tous les rois d'Espagne, défend aux autres nations, non-seulement l'entrée des ports de l'Amérique Espagnole, mais la part la plus indirecte dans ce commerce. Il semblait que cette loi dût donner à l'Espagne de quoi subjuguer l'Europe. Cependant l'Espagne ne subsiste que de la violation perpétuelle de cette loi même. Elle peut à peine fournir quatre millions en denrées qu'on transporte en Amérique ; & le reste de l'Europe fournit quelquefois pour cinquante millions de marchandises. Ce prodigieux commerce de nations amies ou ennemies de l'Espagne, se fait sous le nom des Espagnols mêmes, toûjours fidèles aux particuliers, & toûjours trompant le roi qui a un besoin extrême de l'être. Nulle reconnaissance n'est donnée par les marchands Espagnols aux marchands étrangers. La bonne foi, sans laquelle il n'y aurait jamais eu de commerce, fait la seule sûreté.

La manière dont on donna longtems aux étrangers l'or & l'argent que les galions ont rapporté d'Amérique, fut encor plus singulière. L'Espagnol qui est à Cadix facteur de l'étranger, confiait les lingots reçus à des braves qu'on appellait *Météores*. Ceux-ci armés de pistolets de ceinture & d'épées, allaient porter les lingots numérotés au rempart, & les jettaient à d'autres *Météores*, qui les portaient aux chaloupes, auxquels elles étaient destinées. Les chaloupes les remettaient aux vaisseaux en rade. Ces *Météores*, ces facteurs, les commis, les gardes qui ne les troublaient jamais, tous avaient leur droit, & le négociant étranger n'était jamais trompé. Le roi ayant reçu son induit sur ces trésors à l'arrivée des galions, y gagnait lui-même. Il n'y avait proprement que la loi de trompée, loi qui n'est utile qu'autant qu'on y contrevient, & qui n'est pourtant pas encor abrogée, parce que les anciens préjugés sont toûjours ce qu'il y a de plus fort chez les hommes.

Le plus grand exemple de la violation de cette loi,

& de la fidélité des Espagnols, s'est fait voir en 1684. La guerre était déclarée entre la France & l'Espagne. Le roi catholique voulut se saisir des effets des Français. On employa en vain les édits & les monitoires, les recherches & les excommunications ; aucun commissaire Espagnol ne trahit son correspondant Français. Cette fidélité si honorable à la nation Espagnole, prouva bien que les hommes n'obéissent de bon gré qu'aux loix qu'ils se sont faites pour le bien de la société ; & que les loix qui ne sont que la volonté du souverain, trouvent toûjours tous les cœurs rebelles.

Si la découverte de l'Amérique fit d'abord beaucoup de bien aux Espagnols, elle fit aussi de très grands maux. L'un a été de dépeupler l'Espagne, par le nombre nécessaire de ses colonies ; l'autre d'infecter l'univers d'une maladie qui n'était connue que dans quelques parties de cet autre monde, & surtout dans l'isle Hispaniola. Plusieurs compagnons de *Christophe Colomb* en revinrent attaqués, & portèrent dans l'Europe cette contagion. Il est certain que ce venin qui empoisonne les sources de la vie était propre de l'Amérique, comme la peste & la petite vérole sont des maladies originaires de la Numidie méridionale. Il ne faut pas croire même que la chair humaine dont quelques sauvages Américains se nourrissaient, ait été la source de cette corruption. Il n'y avait point d'antropophages dans l'isle Hispaniola, où ce mal était invétéré. Il n'est pas non plus la suite de l'excès dans les plaisirs : ces excès n'avaient jamais été punis ainsi par la nature dans l'ancien monde ; & aujourd'hui après un moment passé & oublié depuis des années, la plus chaste union peut être suivie du plus cruel & du plus honteux des fléaux dont le genre-humain soit affligé.

Pour voir maintenant comment cette moitié du globe devint la proie des princes chrêtiens, il faut suivre d'abord les Espagnols dans leurs découvertes & dans leurs conquêtes.

Le grand *Colombo*, après avoir bâti quelques habitations dans les isles & reconnu le continent, avait repassé en Espagne, où il jouïssait d'une gloire qui n'était point souillée de rapines & de cruautés : il mourut en 1506 à Valladolid. Mais les gouverneurs de Cuba, d'Hispaniola qui lui succédèrent, persuadés que ces provinces fournissaient de l'or, en voulurent avoir au prix du sang des habitans. Enfin, soit qu'ils crussent la haine de ces insulaires implacable, soit qu'ils craignissent leur grand nombre, soit que la fureur du carnage ayant une fois commencé ne connût plus de bornes, ils dépeuplèrent en peu d'années Hispaniola qui contenait trois millions d'habitans, & Cuba qui en avait plus de six cent mille. *Barthelemi de las Casas* évêque de Chiapa, témoin de ces destructions, rapporte qu'on allait à la chasse des hommes avec des chiens. Ces malheureux sauvages presque nuds & sans armes étaient poursuivis comme des daims dans le fort des forêts, dévorés par des dogues, & tués à coups de fusil, ou surpris & brûlés dans leurs habitations.

Ce témoin oculaire dépose à la postérité, que souvent on faisait sommer, par un dominicain & par un cordelier, ces malheureux de se soumettre à la religion chrétienne & au roi d'Espagne ; & après cette formalité, qui n'était qu'une injustice de plus, on les égorgeait sans remords. Je crois le récit de *las Casas* exagéré en plus d'un endroit ; mais supposé qu'il en dise dix fois trop, il reste de quoi être saisi d'horreur.

On est encor surpris que cette extinction totale d'une race d'hommes dans Hispaniola soit arrivée sous les yeux & sous le gouvernement de plusieurs religieux de *St. Jérôme* : car le cardinal *Ximénès*, maître de la Castille avant *Charles-Quint*, avait envoyé quatre de ces moines en qualité de présidens du conseil royal de l'isle. Ils ne purent sans doute résister au torrent ; & la haine des naturels du pays devenue avec raison implacable, rendit leur perte malheureusement nécessaire.

CHAPITRE CENT-QUARANTE-SIXIÉME.

Vaines disputes. Comment l'Amérique a été peuplée. Différences spécifiques entre l'Amérique & l'ancien monde. Religion. Antropophages. Raisons pourquoi le nouveau monde est moins peuplé que l'ancien.

SI ce fut un effort de philosophie qui fit découvrir l'Amérique, ce n'en est pas un de demander tous les jours, comment il se peut qu'on ait trouvé des hommes dans ce continent, & qui les y a menés. Si on ne s'étonne pas qu'il y ait des mouches en Amérique, c'est une stupidité de s'étonner qu'il y ait des hommes.

Le sauvage qui se croit une production de son climat, comme son orignal & sa racine de manioc, n'est pas plus ignorant que nous en ce point, & raisonne mieux. En effet, puisque le nègre d'Afrique ne tire point son origine de nos peuples blancs, pourquoi les rouges, les olivâtres, les cendrés de l'Amérique viendraient-ils de nos contrées? & d'ailleurs, quelle serait la contrée primitive?

La nature qui couvre la terre de fleurs, de fruits, d'arbres, d'animaux, n'en a-t-elle d'abord placé que dans un seul terrain, pour qu'ils se répandissent de-là dans le reste du monde? ou serait-ce ce terrain qui aurait eu d'abord toute l'herbe & toutes les fourmis, & qui les aurait envoyées au reste de la terre? Comment la mousse & les sapins de la Norvège auraient-ils passé aux terres australes? Quelque terrain qu'on imagine, il est presque tout dégarni de ce que les autres produisent. Il faudra supposer qu'originairement il avait tout, & qu'il ne lui reste presque plus rien. Chaque climat a ses productions différentes, & le plus abondant est très pauvre en comparaison de tous les autres ensemble.

Le Maître de la nature a peuplé & varié tout le globe. Les sapins de la Norvège ne sont point assurément les pères des girofliers des Moluques; & ils ne tirent pas plus leur origine des sapins d'un autre pays, que l'herbe des champs d'Arcangel n'est produite par l'herbe des bords du Gange. On ne s'avise point de penser que les chenilles & les limaçons d'une partie du monde soient originaires d'une autre partie; pourquoi s'étonner qu'il y ait en Amérique quelques espèces d'animaux, quelques races d'hommes semblables aux nôtres?

L'Amérique, ainsi que l'Afrique & l'Asie, produit des végétaux, des animaux qui ressemblent à ceux de l'Europe; & tout de même encor que l'Afrique & l'Asie, elle en produit beaucoup qui n'ont aucune analogie à ceux de l'ancien monde.

Les terres du Mexique, du Pérou, du Canada, n'avaient jamais porté ni le froment qui fait notre nourriture, ni le raisin qui fait notre boisson ordinaire, ni les olives dont nous tirons tant de secours, ni la plûpart de nos fruits. Toutes nos bêtes de somme & de charrue, chevaux, chameaux, ânes, bœufs, étaient absolument inconnus. Il y avait des espèces de bœufs & de moutons, mais toutes différentes des nôtres. Les moutons du Pérou étaient plus grands, plus forts que ceux d'Europe, & servaient à porter des fardeaux. Leurs bœufs tenaient à la fois de nos bufles & de nos chameaux. On trouva dans le Mexique des troupeaux de porcs, qui ont sur le dos le nombril, que partout ailleurs les quadrupèdes ont au ventre : point de chiens, point de chats. Le Mexique, le Pérou avaient des lions, mais petits & privés de crinière; & ce qui est plus singulier, le lion de ces climats était un animal poltron.

On peut réduire, si l'on veut, sous une seule espèce tous les hommes, parce qu'ils ont tous les mêmes or-

ganes de la vie, des ſens & du mouvement. Mais cette eſpèce parut évidemment diviſée en pluſieurs autres, dans le phyſique & dans le moral.

Quant au phyſique, on crut voir dans les Eſquimaux, qui habitent vers le ſoixantiéme degré du nord, une figure, une taille ſemblable à celle des Lappons. Des peuples voiſins avaient la face toute velue. Les Iroquois, les Hurons, & tous les peuples juſqu'à la Floride, parurent olivâtres, & ſans aucun poil ſur le corps, excepté la tête. Le capitaine *Rogers*, qui navigea vers les côtes de la Californie, y découvrit des peuplades de nègres qu'on ne ſoupçonnait pas dans l'Amérique. On vit dans l'iſthme de Panama une race qu'on appelle les *Dariens*, (*a*) qui a beaucoup de rapport aux *Albinos* d'Afrique. Leur taille eſt tout-au-plus de quatre pieds; ils ſont blancs comme les Albinos, & c'eſt la ſeule race de l'Amérique qui ſoit blanche. Leurs yeux rouges ſont bordés de paupières façonnées en demi-cercle. Ils ne voyent & ne ſortent de leurs trous que la nuit; ils ſont parmi les hommes ce que les hiboux ſont parmi les oiſeaux. Les Mexicains, les Péruviens parurent d'une couleur bronzée, les Braſiliens d'un rouge plus foncé, les peuples du Chili plus cendrés. On a exagéré la grandeur des Patagons, qui habitent vers le détroit de Magellan; mais on croit que c'eſt la nation de la plus haute taille qui ſoit ſur la terre.

Parmi tant de nations ſi différentes de nous, & ſi différentes entr'elles, on n'a jamais trouvé d'hommes iſolés, ſolitaires, errans à l'avanture à la manière des animaux, s'accouplant comme eux au hazard, & quittant leurs femelles pour chercher ſeuls leur pâture. Il faut que la nature humaine ne comporte pas cet état, & que partout l'inſtinct de l'eſpèce l'entraîne à la ſociété comme à la liberté; c'eſt ce qui fait que

(*a*) On ne voit aujourd'hui preſque plus de ces *Dariens*.

la prison, sans aucun commerce avec les hommes, est un supplice inventé par les tyrans ; supplice qu'un sauvage pourait moins supporter encor que l'homme civilisé.

Du détroit de Magellan jusqu'à la baye d'Hudson, on a vu des familles rassemblées, & des huttes qui composaient des villages ; point de peuples errans qui changeassent de demeures selon les saisons, comme les Arabes-Bédouins & les Tartares ; en effet, ces peuples n'ayant point de bêtes de somme, n'auraient pu transporter aisément leurs cabanes. Partout on a trouvé des idiomes formés, par lesquels les plus sauvages exprimaient le petit nombre de leurs idées ; c'est encor un instinct des hommes de marquer leurs besoins par des articulations. De-là se sont formées nécessairement tant de langues différentes, plus ou moins abondantes, selon qu'on a eu plus ou moins de connaissances. Ainsi la langue des Mexicains était plus formée que celle des Iroquois, comme la nôtre est plus régulière & plus abondante que celle des Samoyèdes.

De tous les peuples de l'Amérique, un seul avait une religion, qui semble au premier coup d'œil ne pas offenser notre raison. Les Péruviens adoraient le soleil comme un astre bienfaisant ; semblables en ce point aux anciens Persans, & aux Sabéens : mais si vous en exceptez les grandes & nombreuses nations de l'Amérique, les autres étaient plongées pour la plûpart dans une stupidité barbare. Leurs assemblées n'avaient rien d'un culte réglé, leur créance ne constituait point une religion. Il est constant que les Brasiliens, les Caraïbes, les Mosquites, les peuplades de la Guiane, celles du nord, n'avaient pas plus de notion distincte d'un DIEU suprême que les Cafres de l'Afrique. Cette connaissance demande une raison cultivée, & leur raison ne l'était pas. La nature seule peut inspirer l'idée confuse de quelque chose de puissant, de terrible, à un sau-

vage qui verra tomber la foudre, ou un fleuve se déborder. Mais ce n'est là que le faible commencement de la connaissance d'un DIEU créateur. Cette connaissance raisonnée manquait même absolument à toute l'Amérique.

Les autres Américains qui s'étaient fait une religion, l'avaient faite abominable. Les Mexicains n'étaient pas les seuls qui sacrifiassent des hommes à je ne sais quel être malfaisant; on a prétendu même que les Péruviens souillaient aussi le culte du soleil par de pareils holocaustes. Les anciens peuples de notre hémisphère, & les plus policés de l'autre, se sont ressemblés par cette religion barbare.

Herrera nous assure que les Mexicains mangeaient les victimes humaines immolées. La plûpart des premiers voyageurs & des missionnaires, disent tous que les Brasiliens, les Caraïbes, les Iroquois, les Hurons & quelques autres peuplades, mangeaient les captifs faits à la guerre; & ils ne regardent pas ce fait comme un usage de quelques particuliers, mais comme un usage de nation. Tant d'auteurs anciens & modernes ont parlé d'antropophages, qu'il est difficile de les nier. Je vis en 1725 quatre sauvages amenés du Mississipi à Fontainebleau. Il y avait parmi eux une femme de couleur cendrée comme ses compagnons; je lui demandai par l'interprète qui les conduisait, si elle avait mangé quelquefois de la chair humaine; elle me répondit que oui, très froidement, & comme à une question ordinaire. Cette atrocité si révoltante pour notre nature, est pourtant bien moins cruelle que le meurtre. La véritable barbarie est de donner la mort, & non de disputer un mort aux corbeaux ou aux vers. Des peuples chasseurs, tels qu'étaient les Brasiliens & les Canadiens, des insulaires comme les Caraïbes, n'ayant pas toûjours une subsistance assurée, ont pu devenir quelquefois antropophages. La famine & la vengeance les ont accoutu-

més à cette nourriture ; & quand nous voyons dans les siécles les plus civilisés, le peuple de Paris dévorer les restes sanglans du maréchal d'*Ancre*, & le peuple de la Haye manger le cœur du grand-pensionnaire de *Vitb*, nous ne devons pas être surpris qu'une horreur chez nous passagère, ait duré chez les sauvages.

Les plus anciens livres que nous ayons ne nous permettent pas de douter que la faim n'ait poussé les hommes à cet excès. *Moïse* même menace les Hébreux dans cinq versets du Deutéronome, qu'ils mangeront leurs enfans s'ils transgressent sa loi. Le prophête *Ezéchiel*, suivant plusieurs commentateurs, promet aux Hébreux, de la part de DIEU, que s'ils se défendent bien contre le roi de Perse, ils auront à manger de la chair de cheval & de la chair de cavalier. *Marco Paolo*, ou *Marc Paul*, dit que de son tems, dans une partie de la Tartarie, les magiciens ou les prêtres (c'était la même chose) avaient le droit de manger la chair des criminels condamnés à la mort. Tous cela soulève le cœur ; mais le tableau du genre-humain doit souvent produire cet effet.

Comment des peuples toûjours séparés les uns des autres, ont-ils pu se réunir dans une si horrible coutume ? faut-il croire qu'elle n'est pas absolument aussi opposée à la nature humaine qu'elle le paraît ? Il est sûr qu'elle est rare, mais il est sûr qu'elle existe.

On ne voit pas que ni les Tartares ni les Juifs ayent mangé souvent leurs semblables. La faim & le désespoir contraignirent aux siéges de Sancerre & de Paris pendant nos guerres de religion, des méres à se nourrir de la chair de leurs enfans. Le charitable *las Casas* évêque de Chiapa, dit que cette horreur n'a été commise en Amérique que par quelques peuples chez lesquels il n'a pas voyagé. *Dampierre* assure qu'il n'a jamais rencontré d'antropophages, & il n'y a peut-être

pas aujourd'hui deux peuplades où cette horrible coutume ſoit en uſage.

Il eſt un autre vice tout différent, qui ſemble plus oppoſé au but de la nature, que cependant les Grecs ont vanté, que les Romains ont permis, qui s'eſt perpétué dans les nations les plus polies, & qui eſt beaucoup plus commun dans nos climats chauds & tempérés de l'Europe & de l'Aſie, que dans les glaces du ſeptentrion. On a vu en Amérique ce même effet des caprices de la nature humaine. Les Braſiliens pratiquaient cet uſage monſtrueux & commun; les Canadiens l'ignoraient. Comment ſe peut-il encor qu'une paſſion qui renverſe les loix de la propagation humaine, ſe ſoit emparée dans les deux hémiſphères des organes de la propagation même ?

Une autre obſervation importante, c'eſt qu'on a trouvé le milieu de l'Amérique aſſez peuplé, & les deux extrémités vers les poles peu habitées; en général, le nouveau monde ne contenait pas le nombre d'hommes qu'il devait contenir. Il y en a certainement des cauſes naturelles; premiérement le froid exceſſif qui eſt auſſi perçant en Amérique dans la latitude de Paris & de Vienne, qu'il l'eſt à notre continent au cercle polaire.

En ſecond lieu, les fleuves ſont pour la plûpart en Amérique, vingt, trente fois plus larges, au moins, que les nôtres. Les inondations fréquentes, ont dû porter la ſtérilité, & par conſéquent la mortalité dans des pays immenſes. Les montagnes beaucoup plus hautes, ſont auſſi plus inhabitables que les nôtres; des poiſons violens & durables, dont la terre d'Amérique eſt couverte, rendent mortelle la plus légère atteinte d'une flèche trempée dans ces poiſons; enfin la ſtupidité de l'eſpèce humaine dans une partie de cet hémiſphère, a dû influer beaucoup ſur la dépopulation. On a connu en général, que l'entendement

humain n'eſt pas ſi formé dans le nouveau monde que dans l'ancien. L'homme eſt dans tous les deux un animal très faible ; les enfans périſſent partout faute d'un ſoin convenable ; & il ne faut pas croire que quand les habitans des bords du Rhin, de l'Elbe & de la Viſtule, plongeaient dans ces fleuves les enfans nouveaux nés dans la rigueur de l'hyver, les femmes Allemandes & Sarmates élevaſſent alors autant d'enfans qu'elles en élèvent aujourd'hui, ſurtout quand ces pays étaient couverts de forêts qui rendaient le climat plus mal ſain & plus rude qu'il ne l'eſt dans nos derniers tems. Mille peuplades de l'Amérique manquaient d'une bonne nourriture. On ne pouvait ni fournir aux enfans un bon lait, ni leur donner enſuite une ſubſiſtance ſaine, ni même ſuffiſante. Pluſieurs eſpèces d'animaux carnaſſiers ſont réduites, par ce défaut de ſubſiſtance, à une très petite quantité ; & il faut s'étonner ſi on a trouvé dans l'Amérique plus d'hommes que de ſinges.

CHAPITRE CENT-QUARANTE-SEPTIÉME.

De Fernand Cortez.

CE fut de l'iſle de Cuba que partit *Fernand Cortez* pour de nouvelles expéditions dans le continent. Ce ſimple lieutenant du gouverneur d'une iſle nouvellement découverte, ſuivi de moins de ſix cent hommes, n'ayant que dix-huit chevaux & quelques piéces de campagne, va ſubjuguer le plus puiſſant état de l'Amérique. D'abord il eſt aſſez heureux pour trouver un Eſpagnol, qui ayant été neuf ans priſonnier à Jucatan ſur le chemin du Mexique, lui ſert d'interprête. Une Américaine, qu'il nomme *Dona Marina*, devient à la fois ſa maîtreſſe & ſon conſeil, & apprend bientôt aſſez d'eſpagnol pour être auſſi une interprète utile. Ainſi l'amour, la religion, l'avarice, la valeur & la

cruauté ont conduit les Espagnols dans ce nouvel hémisphère. Pour comble de bonheur on trouva un volcan plein de soufre, on découvre du salpêtre, qui sert à renouveller dans le besoin la poudre consommée dans les combats. *Cortez* avance le long du golfe du Mexique, tantôt caressant les naturels du pays, tantôt faisant la guerre. Il trouve des villes policées où les arts sont en honneur. La puissante république de Tlascala, qui fleurissait sous un gouvernement aristocratique, s'oppose à son passage : mais la vue des chevaux, & le bruit seul du canon, mettaient en fuite ces multitudes mal armées : il fait une paix aussi avantageuse qu'il le veut. Six mille de ses nouveaux alliés de Tlascala l'accompagnent dans son voyage du Mexique. Il entre dans cet empire sans résistance, malgré les défenses du souverain. Ce souverain commandait cependant, à ce qu'on dit, à trente vassaux, dont chacun pouvait paraître à la tête de cent mille hommes armés de flèches & de ces pierres tranchantes qui leur tenaient lieu de fer. S'attendait-on à trouver le gouvernement féodal établi au Mexique !

La ville de Mexique, bâtie au milieu d'un grand lac, était le plus beau monument de l'industrie américaine. Des chaussées immenses traversaient le lac tout couvert de petites barques faites de troncs d'arbres. On voyait dans la ville des maisons spacieuses & commodes construites de pierre, des marchés, des boutiques qui brillaient d'ouvrages d'or & d'argent ciselés & sculptés, de vaisselle de terre vernissée, d'étoffes de coton, & de tissus de plumes qui formaient des desseins éclatans par les plus vives nuances. Auprès du grand marché était un palais où on rendait sommairement la justice aux marchands, comme dans la jurisdiction des consuls de Paris, qui n'est établie qu'après la destruction de l'empire du Mexique sous le roi *Charles IX*. Plusieurs palais de l'empereur *Motezuma* augmentaient la somptuosité de la ville. Un d'eux s'élevait sur des colonnes de jaspe, & était

destiné à renfermer des curiosités qui ne servaient qu'au plaisir. Un autre était rempli d'armes offensives & défensives garnies d'or & de pierreries. Un autre était entouré de grands jardins, où l'on ne cultivait que des plantes médecinales; des intendans les distribuaient gratuitement aux malades. On rendait compte au roi du succès de leurs usages, & les médecins en tenaient régistre à leur manière sans avoir l'usage de l'écriture. Les autres espèces de magnificence ne marquent que le progrès des arts, celle-là marque le progrès de la morale.

S'il n'était pas de la nature humaine de réunir le meilleur & le pire, on ne comprendrait pas comment cette morale s'accordait avec les sacrifices humains dont le sang regorgeait à Mexico devant l'idole de *Visiliputsli*, regardé comme le DIEU des armées. Les ambassadeurs de *Motezuma* dirent à *Cortez*, à ce qu'on prétend, que leur maître avait sacrifié dans ses guerres près de vingt mille ennemis chaque année dans le grand temple de Mexico. C'est une très grande exagération; on sent qu'on a voulu colorer par-là les injustices du vainqueur de *Motezuma*: mais enfin quand les Espagnols entrèrent dans ce temple, ils trouvèrent parmi ses ornemens, des cranes d'hommes suspendus comme des trophées. C'est ainsi que l'antiquité nous peint le temple de *Diane* dans la Chersonèse Taurique.

Il n'y a guères de peuples dont la religion n'ait été inhumaine & sanglante; vous savez que les Gaulois, les Carthaginois, les Syriens, les anciens Grecs immolèrent des hommes. La loi des Juifs semblait permettre ces sacrifices; il est dit dans le Lévitique; *Si une ame vivante a été promise à* DIEU, *on ne poura la racheter, il faut qu'elle meure.* Les livres des Juifs rapportent, que quand ils envahirent le petit pays des Cananéens, ils massacrèrent dans plusieurs villages, les hommes, les femmes, les enfans,

& les animaux domeftiques, parce qu'ils avaient été dévoués. C'eft fur cette loi que furent fondés les fermens de *Jephté* qui facrifia fa fille, & de *Saül* qui fans les cris de l'armée eût immolé fon fils. C'eft elle encor qui autorifait *Samuel* à égorger le roi *Agag* prifonnier de *Saül*, & à le couper en morceaux; exécution auffi horrible & auffi dégoûtante que tout ce qu'on peut voir de plus affreux chez les fauvages, & qui ferait un crime énorme, fi DIEU même, l'arbitre de la vie & de la mort, à qui on ne peut demander compte, ne l'eût ainfi ordonné dans les profondeurs impénétrables de fa juftice. D'ailleurs il paraît que chez les Mexicains on n'immolait que les ennemis; ils n'étaient point antropophages comme un très petit nombre de peuplades Américaines.

Leur police en tout le refte était humaine & fage. L'éducation de la jeuneffe formait un des plus grands objets du gouvernement. Il y avait des écoles publiques établies pour l'un & l'autre fexe. Nous admirons encor les anciens Egyptiens, d'avoir connu que l'année eft d'environ trois cent foixante & cinq jours. Les Mexicains avaient pouffé jufques-là leur aftronomie.

La guerre était chez eux réduite en art; c'eft ce qui leur avait donné tant de fupériorité fur leurs voifins. Un grand ordre dans les finances maintenait la grandeur de cet empire, regardé par fes voifins avec crainte & avec envie.

Mais ces animaux guerriers, fur qui les principaux Efpagnols étaient montés, ce tonnerre artificiel qui fe formait dans leurs mains, ces châteaux de bois qui les avaient apportés fur l'Océan, ce fer dont ils étaient couverts, leurs marches comptées par des victoires, tant de fujets d'admiration joints à cette faibleffe qui porte les peuples à admirer; tout cela fit que quand *Cortez* arriva dans la ville de Mexico, il fut reçu par *Motezuma* comme fon maître, & par les habitans

tans comme leur Dieu. On ſe mettait à genoux dans les rues, quand un valet Eſpagnol paſſait. On raconte qu'un cacique, ſur les terres duquel paſſait un capitaine Eſpagnol, lui préſenta des eſclaves & du gibier. Si tu es Dieu, lui dit-il, voilà des hommes, mange-les. Si tu es homme, voilà des vivres que ces eſclaves t'apprêteront.

Ceux qui ont fait les rélations de ces étranges événemens, les ont voulu relever par des miracles, qui ne ſervent en effet qu'à les rabaiſſer. Le vrai miracle fut la conduite de *Cortez*. Peu-à-peu la cour de *Motezuma* s'apprivoiſant avec leurs hôtes, oſa les traiter comme des hommes. Une partie des Eſpagnols était à la Vera-Cruz ſur le chemin du Mexique. Un général de l'empereur, qui avait des ordres ſecrets, les attaqua, & quoique ſes troupes fuſſent vaincues, il y eut trois ou quatre Eſpagnols de tués. La tête d'un d'eux fut même portée à *Motezuma*. Alors *Cortez* fit ce qui s'eſt jamais fait de plus hardi en politique. Il va au palais ſuivi de cinquante Eſpagnols, & accompagné de la *Dona Marina*, qui lui ſert toûjours d'interprète; alors mettant en uſage la perſuaſion & la menace, il emmène l'empereur priſonnier au quartier eſpagnol, le force à lui livrer ceux qui ont attaqué les ſiens à la Vera-Cruz, & fait mettre les fers aux pieds & aux mains de l'empereur même, comme un général qui punit un ſimple ſoldat; enſuite il l'engage à ſe reconnnaître publiquement vaſſal de *Charles-Quint*.

Motezuma & les principaux de l'empire donnent pour tribut attaché à leur hommage ſix cent mille marcs d'or pur, avec une incroyable quantité de pierreries, & d'ouvrages d'or, & de tout ce que l'induſtrie de pluſieurs ſiécles avait fabriqué de plus rare. *Cortez* en mit à part le cinquiéme pour ſon maître; prit un cinquiéme pour lui, & diſtribua le reſte à ſes ſoldats.

On peut compter parmi les plus grands prodiges, que les conquérans de ce nouveau monde se déchirant eux-mêmes, les conquêtes n'en souffrirent pas. Jamais le vrai ne fut moins vraisemblable. Tandis que *Cortez* était prêt de subjuguer l'empire du Mexique avec cinq cent hommes qui lui restaient, le gouverneur de Cuba, *Velasquez*, plus offensé de la gloire de *Cortez* son lieutenant que de son peu de soumission, envoye presque toutes ses troupes, qui consistaient en huit cent fantassins, quatre-vingt cavaliers bien montés, & deux petites piéces de canon, pour réduire *Cortez*, le prendre prisonnier, & poursuivre le cours de ses victoires. *Cortez* ayant d'un côté mille Espagnols à combattre, & le continent à retenir dans la soumission, laissa quatre-vingt hommes pour lui répondre de tout le Mexique, & marcha suivi du reste contre ses compatriotes. Il en défait une partie, il gagne l'autre. Enfin cette armée qui venait pour le détruire, se range sous ses drapeaux, & il retourne au Mexique avec elle.

L'empereur était toûjours en prison dans sa capitale, gardé par quatre-vingt soldats. Celui qui les commandait, nommé *Alvaredo*, sur un bruit vrai ou faux que les Mexicains conspiraient pour délivrer leur maître, avait pris le tems d'une fête, où deux mille des premiers seigneurs étaient plongés dans l'yvresse de leurs liqueurs fortes : il fond sur eux avec cinquante soldats, les égorge eux & leur suite sans résistance, & les dépouille de tous les ornemens d'or & de pierreries dont ils s'étaient parés pour cette fête. Cette énormité que tout le peuple attribuait avec raison à la rage de l'avarice, souleva ces hommes trop patiens : & quand *Cortez* arriva, il trouva deux cent mille Américains en armes, contre quatre-vingt Espagnols occupés à se défendre, & à garder l'empereur. Ils assiégèrent *Cortez* pour délivrer leur roi ; ils se précipitèrent en foule contre les canons & les mousquets. *Antonio de Solis* appelle cette

action une révolte, & cette valeur une brutalité, tant l'injustice des vainqueurs a passé jusqu'aux écrivains.

L'empereur *Motezuma* mourut dans un de ces combats, blessé malheureusement de la main de ses sujets. *Cortez* osa proposer à ce roi dont il causait la mort, de mourir dans le christianisme; sa concubine *Dona Marina* était la catéchiste. Le roi mourut en implorant inutilement la vengeance du ciel contre les usurpateurs. Il laissa des enfans plus faibles encor que lui, auxquels les rois d'Espagne n'ont pas craint de laisser des terres dans le Mexique même; & aujourd'hui les descendans en ligne droite de ce puissant empereur vivent à Mexico même. On les appelle les *comtes de Motezuma*; ils sont des simples gentilshommes chrétiens, & confondus dans la foule. C'est ainsi que les sultans Turcs ont laissé subsister à Constantinople une famille des *Paléologues*. Les Mexicains créèrent un nouvel empereur, animé comme eux du désir de la vengeance. C'est ce fameux *Gatimozin*, dont la destinée fut encor plus funeste que celle de *Motezuma*. Il arma tout le Mexique contre les Espagnols.

Le désespoir, l'opiniâtreté de la vengeance & de la haine, précipitait toujours ces multitudes contre ces mêmes hommes qu'ils n'osaient regarder auparavant qu'à genoux. Les Espagnols étaient fatigués de tuer, & les Américains se succédaient en foule sans se décourager. *Cortez* fut obligé de quitter la ville, où il eût été affamé; mais les Mexicains avaient rompu toutes les chaussées. Les Espagnols firent des ponts avec les corps des ennemis; mais dans leur retraite sanglante ils perdirent tous les trésors qu'ils avaient ravis pour *Charles-Quint* & pour eux. Chaque jour de marche était une bataille: on perdait toujours quelque Espagnol, dont le sang était payé

par la mort de plusieurs milliers de ces malheureux qui combattaient presque nuds.

Cortez n'avait plus de flotte. Il fit faire par ses soldats, & par les Tlascaliens qu'il avait avec lui, neuf bateaux, pour rentrer dans Mexico, par le lac même qui semblait lui en défendre l'entrée.

Les Mexicains ne craignirent point de donner un combat naval. Quatre à cinq mille canots, chargés chacun de deux hommes, couvrirent le lac, & vinrent attaquer les neuf bateaux de *Cortez*, sur lesquels il y avait environ trois cent hommes. Ces neuf brigantins qui avaient du canon renversèrent bientôt la flotte ennemie. *Cortez* avec le reste de ses troupes combattait sur les chaussées. Vingt Espagnols tués dans ce combat, & sept ou huit prisonniers, faisaient un événement plus important dans cette partie du monde que les multitudes de nos morts dans nos batailles. Les prisonniers furent sacrifiés dans le temple du Mexique. Mais enfin après de nouveaux combats, on prit *Gatimozin* & l'impératrice sa femme. C'est ce *Gatimozin*, si fameux par les paroles qu'il prononça, lors qu'un receveur des trésors du roi d'Espagne le fit mettre sur des charbons ardens, pour savoir en quel endroit du lac il avait fait jetter ses richesses; son grand-prêtre condamné au même supplice jettait des cris; & *Gatimozin* lui dit, *Et moi suis-je sur un lit de roses?*

Cortez fut maître absolu de la ville de Mexique, avec laquelle tout le reste de l'empire tomba sous la domination espagnole, ainsi que la Castille d'or, le Darien, & toutes les contrées voisines.

Quel fut le prix des services inouïs de *Cortez?* Celui qu'eut *Colomb;* il fut persécuté, & le même évêque *Fonseca*, qui avait contribué à faire renvoyer le découvreur de l'Amérique chargé de fers, voulut faire

traiter de même le vainqueur. Enfin malgré les titres dont *Cortez* fut décoré dans sa patrie, il y fut peu considéré. A peine put-il obtenir audience de *Charles-Quint* : un jour il fendit la presse qui entourait le coche de l'empereur, & monta sur l'étrier de la portière. *Charles* demanda quel était cet homme ? „ C'est, répondit *Cortez*, „ celui qui vous a donné plus d'états „ que vos pères ne vous ont laissé de villes.

CHAPITRE CENT-QUARANTE-HUITIÉME.

De la conquête du Pérou.

CORTEZ ayant soumis à *Charles-Quint* plus de deux cent lieues de nouvelles terres en longueur, & plus de cent-cinquante en largeur, croyait avoir peu fait. L'isthme qui resserre entre deux mers le continent de l'Amérique, n'est pas de vingt-cinq lieues communes : on voit du haut d'une montagne, près de Nombre de Dios, d'un côté la mer qui s'étend de l'Amérique jusqu'à nos côtes, & de l'autre celle qui se prolonge jusqu'aux grandes Indes. La première a été nommée *mer du Nord*, parce que nous sommes au nord ; la seconde *mer du Sud*, parce que c'est au sud que les grandes Indes sont situées. On tenta donc dès l'an 1513 de chercher par cette mer du Sud de nouveaux pays à soumettre.

Vers l'an 1527 deux simples avanturiers, *Diego d'Almagro*, & *Francesco Pizarro*, qui même ne connaissaient pas leur père, & dont l'éducation avait été si abandonnée, qu'ils ne savaient ni lire ni écrire, furent ceux par qui *Charles-Quint* acquit de nouvelles terres plus vastes & plus riches que le Mexique. D'abord ils reconnaissent trois cent lieues de côtes américaines en cinglant droit au midi ; bientôt ils entendent dire que vers la ligne équinoxiale & sous l'autre tropique, il

y a une contrée immenſe, où l'or, l'argent, & les pierreries ſont plus communs que le bois, & que le pays eſt gouverné par un roi auſſi deſpotique que *Motezuma*; car dans tout l'univers le deſpotiſme eſt le fruit de la richeſſe.

Du pays de Cuſco, & des environs du tropique du Capricorne, juſqu'à la hauteur de l'iſle des Perles, qui eſt au ſixiéme degré de latitude ſeptentrionale, un ſeul roi étendait ſa domination abſolue dans l'eſpace de près de trente degrés. Il était d'une race de conquérans qu'on appellait *Incas*. Le premier de ces incas qui avait ſubjugué le pays, & qui lui impoſa des loix, paſſait pour le fils du ſoleil. Ainſi les peuples les plus policés de l'ancien monde & du nouveau, ſe reſſemblaient dans l'uſage de déïfier les hommes extraordinaires, ſoit conquérans, ſoit légiſlateurs.

Garcilaſſo de la Vega, iſſu de ces incas, tranſporté à Madrid, écrivit leur hiſtoire vers l'an 1608. Il était alors avancé en âge, & ſon père pouvait aiſément avoir vu la révolution arrivée vers l'an 1530. Il ne pouvait, à la vérité, ſavoir avec certitude l'hiſtoire détaillée de ſes ancêtres. Aucun peuple de l'Amérique n'avait connu l'art de l'écriture, ſemblables en ce point aux anciennes nations Tartares, aux habitans de l'Afrique méridionale, à nos ancêtres les Celtes, aux peuples du ſeptentrion. Aucune de ces nations n'eut rien qui tînt lieu de l'hiſtoire. Les Péruviens tranſmettaient les principaux faits à la poſtérité, par des nœuds qu'ils faiſaient à des cordes. Mais en général les loix fondamentales, les points les plus eſſentiels de la religion, les grands exploits dégagés de détails, paſſent aſſez fidélement de bouche en bouche. Ainſi *Garcilaſſo* pouvait être inſtruit de quelques principaux événemens. C'eſt ſur ces objets ſeuls qu'on peut l'en croire. Il aſſure que dans tout le Pérou on adorait le ſoleil, culte plus raiſonnable qu'aucun autre, dans un monde à qui rien n'avait été révélé. *Pline*, chez

les Romains, dans les tems les plus éclairés, n'admet point d'autre Dieu. *Platon* plus éclairé que *Pline*, avait appellé le ſoleil le fils de DIEU, la ſplendeur du Père ; & cet aſtre longtems auparavant fut révéré par les mages & par les anciens Egyptiens. La même vraiſemblance & la même erreur régnèrent également dans les deux hémiſphères.

Les Péruviens avaient des obéliſques, des gnomons réguliers, pour marquer les points des équinoxes & des ſolſtices. Leur année était de trois cent ſoixante & cinq jours ; peut-être la ſcience de l'antique Egypte ne s'étendit pas au-delà. Ils avaient élevé des prodiges d'architecture, & taillé des ſtatues avec un art ſurprenant. C'était la nation la plus policée & la plus induſtrieuſe du nouveau monde.

L'inca *Hueſcar*, père d'*Atabalipa*, dernier inca, ſous qui ce vaſte empire fut détruit, l'avait beaucoup augmenté & embelli. Cet inca qui conquit tout le pays de Quito, aujourd'hui la capitale du Pérou, avait fait par les mains de ſes ſoldats & des peuples vaincus un grand chemin de cinq cent lieues de Cuſco juſqu'à Quito, à travers des précipices comblés, & des montagnes applanies. Ce monument de l'obéïſſance & de l'induſtrie humaine n'a pas été depuis entretenu par les Eſpagnols. Des relais d'hommes établis de demi-lieue en demi-lieue portaient les ordres du monarque dans tout ſon empire. Telle était la police. Et ſi on veut juger de la magnificence, il ſuffit de ſavoir que le roi était porté dans ſes voyages ſur un trône d'or, qu'on trouva peſer vingt-cinq mille ducats, & que la litière de lames d'or ſur laquelle était le trône était ſoutenue par les premiers de l'état.

Dans les cérémonies pacifiques & religieuſes à l'honneur du ſoleil, on formait des danſes ; rien n'eſt plus naturel ; c'eſt un des plus anciens uſages de notre hémiſphère. *Hueſcar* pour rendre les danſes plus graves, fit

porter par les danseurs une chaîne d'or longue de sept cent de nos pas géométriques, & grosse comme le poignet ; chacun en soulevait un chaînon. Il faut conclure de ce fait que l'or était plus commun au Pérou, que ne l'est parmi nous le cuivre.

François Pizarro attaqua cet empire avec deux cent cinquante fantassins, soixante cavaliers, & une douzaine de petits canons que traînaient souvent les esclaves des pays déja domtés. Il arrive par la mer du Sud à la hauteur de Quito par-delà l'équateur. *Atabalipa* fils d'*Huescar* régnait alors ; il était vers Quito avec environ quarante mille soldats armés de flèches & de piques d'or & d'argent. *Pizarro* commença comme *Cortez* par une ambassade, & offrit à l'inca l'amitié de *Charles-Quint*. L'inca répond qu'il ne recevra pour amis les déprédateurs de son empire, que quand ils auront rendu tout ce qu'ils ont ravi sur leur route ; & après cette réponse il marche aux Espagnols. Quand l'armée de l'inca, & la petite troupe Castillane furent en présence, les Espagnols voulurent encor mettre de leur côté jusqu'aux apparences de la religion. Un moine nommé *Valverda*, fait évêque de ce pays même qui ne leur appartenait pas encor, s'avance avec un interprète vers l'inca une bible à la main, & lui dit qu'il faut croire tout ce qui est dit dans ce livre. Il lui fait un long sermon de tous les mystères du christianisme. Les historiens ne s'accordent pas sur la manière dont le sermon fut reçu ; mais ils conviennent tous que la prédication finit par le combat.

Les canons, les chevaux, & les armes de fer firent sur les Péruviens le même effet que sur les Mexicains ; on n'eut guères que la peine de tuer ; & *Atabalipa* arraché de son trône d'or par les vainqueurs, fut chargé de fers.

Cet empereur pour se procurer une liberté promte promit une trop grosse rançon ; il s'obligea, selon *Her-*

rèra & *Zarata*, de donner autant d'or qu'une des salles de ses palais pouvait en contenir, jusqu'à la hauteur de sa main, qu'il éleva en l'air au-dessus de sa tête. Aussi-tôt ses couriers partent de tous côtés pour assembler cette rançon immense; l'or & l'argent arrive tous les jours au quartier des Espagnols; mais soit que les Péruviens se lassassent de dépouiller l'empire pour un captif, soit qu'*Atabalipa* ne les pressât pas, on ne remplit point toute l'étendue de ses promesses. Les esprits des vainqueurs s'aigrirent; leur avarice trompée monta à cet excès de rage, qu'ils condamnèrent l'empereur à être brûlé vif; toute la grace qu'ils lui promirent, c'est qu'en cas qu'il voulût mourir chrêtien on l'étranglerait avant de le brûler. Ce même évêque *Valverda* lui parla de christianisme par un interprète; il le baisa, & immédiatement après on le pendit, & on le jetta dans les flammes. Le malheureux *Garcilasso* inca, devenu Espagnol, dit qu'*Atabalipa* avait été très cruel envers sa famille, & qu'il méritait la mort; mais il n'ose pas dire que ce n'était point aux Espagnols à le punir. Quelques écrivains témoins oculaires comme *Zarata*, prétendent que *François Pizarro* était déja parti pour aller porter à *Charles-Quint* une partie des trésors d'*Atabalipa*, & que *d'Almagro* seul fut coupable de cette barbarie. Cet évêque de Chiapa, que j'ai déja cité, ajoute qu'on fit souffrir le même supplice à plusieurs capitaines Péruviens, qui par une générosité aussi grande que la cruauté des vainqueurs, aimèrent mieux recevoir la mort que de découvrir les trésors de leurs maîtres.

Cependant de la rançon déja payée par *Atabalipa*, chaque cavalier Espagnol eut deux cent quarante marcs en or pur; chaque fantassin en eut cent soixante: on partagea dix fois environ autant d'argent dans la même proportion; ainsi le cavalier eut un tiers de plus que le fantassin. Les officiers eurent des richesses immenses; & on envoya à *Charles-Quint* trente mille marcs d'argent, trois mille d'or non travaillé, & vingt mille marcs

pesant d'argent avec deux mille d'or en ouvrages du pays. L'Amérique lui aurait servi à tenir sous le joug une partie de l'Europe, & surtout les papes, qui lui avaient adjugé ce nouveau monde, s'il avait reçu souvent de pareils tributs.

On ne sait si on doit plus admirer le courage opiniâtre de ceux qui découvrirent & conquirent tant de terres, ou plus détester leur férocité : la même source, qui est l'avarice, produisit tant de bien & tant de mal. *Diego d'Almagro* marche à Cusco à travers des multitudes qu'il faut écarter ; il pénètre jusqu'au Chili par-delà le tropique du Capricorne. Partout on prend possession au nom de *Charles-Quint*. Bientôt après la discorde se met entre les vainqueurs du Pérou, comme elle avait divisé *Velasquez* & *Fernand Cortez* dans l'Amérique septentrionale.

Diego d'Almagro & *Francesco Pizarro* font la guerre civile dans Cusco même, la capitale des incas. Toutes les recrues qu'ils avaient reçues d'Europe, se partagent, & combattent pour le chef qu'elles choisissent. Ils donnent un combat sanglant sous les murs de Cusco, sans que les Péruviens osent profiter de l'affaiblissement de leur ennemi commun ; au contraire il y avait des Péruviens dans chaque armée ; ils se battaient pour leurs tyrans ; & les multitudes de Péruviens dispersés, attendaient stupidement à quel parti de leurs destructeurs ils seraient soumis, & chaque parti n'était que d'environ trois cent hommes, tant la nature a donné en tout la supériorité aux Européans sur les habitans du nouveau monde. Enfin *d'Almagro* fut fait prisonnier, & son rival *Pizarro* lui fit trancher la tête ; mais bientôt après il fut assassiné lui-même par les amis d'*Almagro*.

Déja se formait dans tout le nouveau monde le gouvernement espagnol. Les grandes provinces avaient leurs gouverneurs. Des audiences, qui sont à-peu-près

ce que font nos parlemens, étaient établies : des archevêques, des évêques, des tribunaux d'inquisition, toute la hiérarchie eccléfiaftique exerçait fes fonctions comme à Madrid, lorfque les capitaines qui avaient conquis le Pérou pour l'empereur *Charles-Quint*, voulurent le prendre pour eux-mêmes. Un fils d'*Almagro* fe fit reconnaître roi du Pérou ; mais d'autres Efpagnols aimant mieux obéir à leur maître qui demeurait en Europe, qu'à leur compagnon qui devenait leur fouverain, le prirent & le firent périr par la main du bourreau. Un frère de *François Pizarro* eut la même ambition & le même fort. Il n'y eut contre *Charles-Quint* de révoltes que celles des Efpagnols mêmes, & pas une des peuples foumis.

Au milieu de ces combats, que les vainqueurs livraient entr'eux, ils découvrirent les mines du Potofi, que les Péruviens mêmes avaient ignorées. Ce n'eft point exagérer de dire que la terre de ce canton était toute d'argent : elle eft encor aujourd'hui très loin d'être épuifée. Les Péruviens travaillèrent à ces mines pour les Efpagnols comme pour les vrais propriétaires. Bientôt après on joignit à ces efclaves des nègres qu'on achetait en Afrique, & qu'on tranfportait au Pérou comme des animaux deftinés au fervice des hommes.

On ne traitait en effet ni ces nègres, ni les habitans du nouveau monde, comme une efpèce humaine. Ce *las Cafas* religieux dominicain évêque de Chiapa, duquel nous avons parlé, touché des cruautés de fes compatriotes, & des misères de tant de peuples, eut le courage de s'en plaindre à *Charles-Quint*, & à fon fils *Philippe II*, par des mémoires que nous avons encore. Il y repréfente prefque tous les Américains, comme des hommes doux & timides, d'un tempérament faible qui les rend naturellement efclaves. Il dit que les Efpagnols ne regardèrent dans cette faibleffe que la facilité qu'elle donnait aux vain-

queurs de les détruire ; que dans Cuba, dans la Jamaïque, dans les isles voisines, ils firent périr plus de douze cent mille hommes, comme des chasseurs qui dépeuplent une terre de bêtes fauves. *Je les ai vus*, dit-il, *dans l'isle St. Domingue & dans la Jamaïque, remplir les campagnes de fourches patibulaires, auxquelles ils pendaient ces malheureux treize à treize, en l'honneur, disaient-ils, des treize apôtres. Je les ai vus donner des enfans à dévorer à leurs chiens de chasse.*

Un cacique de l'isle de Cuba nommé *Hatucu*, condamné par eux à périr par le feu, pour n'avoir pas donné assez d'or, fut remis avant qu'on allumât le bucher entre les mains d'un franciscain, qui l'exhortait à mourir chrétien, & qui lui promettait le ciel. Quoi ! les Espagnols iront donc au ciel ? demandait le cacique. Oui sans doute, disait le moine. Ah ! s'il est ainsi, que je n'aille point au ciel, repliqua ce prince. Un cacique de la nouvelle Grenade, qui est entre le Pérou & le Mexique, fut brûlé publiquement pour avoir promis en vain de remplir d'or la chambre d'un capitaine.

Des milliers d'Américains servaient aux Espagnols de bêtes de somme, & on les tuait quand leur lassitude les empêchait de marcher. Enfin ce témoin oculaire affirme, que dans les isles & sur la terre ferme, ce petit nombre d'Européans a fait périr plus de douze millions d'Américains. *Pour vous justifier*, ajoute-t-il, *vous dites que ces malheureux s'étaient rendus coupables de sacrifices humains ; que, par exemple, dans le temple du Mexique on avait sacrifié vingt mille hommes : je prends à témoin le ciel & la terre, que les Mexicains usant du droit barbare de la guerre n'avaient pas fait souffrir la mort dans leurs temples à cent cinquante prisonniers.*

De tout ce que je viens de citer, il résulte que probablement les Espagnols avaient beaucoup exagéré les

dépravations des Mexicains, & que l'évêque de Chiapa outrait auſſi quelquefois ſes reproches contre ſes compatriotes. Obſervons ici que ſi on reproche aux Mexicains d'avoir quelquefois ſacrifié des ennemis vaincus au DIEU de la guerre, jamais les Péruviens ne firent de tels ſacrifices au ſoleil, qu'ils regardaient comme le DIEU bienfaiſant de la nature. La nation du Pérou était peut-être la plus douce de toute la terre.

Enfin les plaintes réitérées de *las Caſas* ne furent pas inutiles. Les loix envoyées d'Europe ont un peu adouci le ſort des Américains. Ils ſont aujourd'hui ſujets ſoumis & non eſclaves.

CHAPITRE CENT-QUARANTE-NEUVIÉME.

Du premier voyage autour du monde.

CE mélange de grandeur & de cruauté étonne & indigne. Trop d'horreurs deshonorent les grandes actions des vainqueurs de l'Amérique; mais la gloire de *Colombo* eſt pure. Telle eſt celle de *Magalhaens*, que nous nommons *Magellan*, qui entreprit de faire par mer le tour du globe, & de *Sebaſtien Cano*, qui acheva le premier ce prodigieux voyage, qui n'eſt plus un prodige aujourd'hui.

Ce fut en 1519, dans le commencement des conquêtes eſpagnoles en Amérique, & au milieu des grands ſuccès des Portugais en Aſie & en Afrique, que *Magellan* découvrit pour l'Eſpagne le détroit qui porte ſon nom, qu'il entra le premier dans la mer du Sud, & qu'en voguant de l'occident à l'orient il trouva les iſles qu'on nomma depuis *Marianes*.

Ces iſles Marianes ſituées près de la ligne méritent une attention particulière. Les habitans ne connaiſ-

ſaient point le feu, & il leur était abſolument inutile. Ils ſe nourriſſaient des fruits que leurs terres produiſent en abondance, ſurtout du cacao, du ſago qui eſt fort au-deſſus du riz, & d'une pâte qui a le goût du meilleur pain, & qui ſe forme dans une gouſſe au haut d'un grand arbre; on prétend que la durée ordinaire de leur vie eſt de cent vingt ans. On en dit autant des Braſiliens. Ces inſulaires n'étaient ni ſauvages, ni cruels; aucune des commodités qu'ils pouvaient déſirer ne leur manquait. Leurs maiſons bâties de planches de cacaotiers, induſtrieuſement façonnées, étaient propres & régulières. Ils cultivaient des jardins plantés avec art; & peut-être étaient-ils les moins malheureux & les moins méchans de tous les hommes. Cependant les Portugais appellèrent leur pays *les isles des Larrons*, parce que ces peuples ignorant le tien & le mien mangèrent quelques proviſions du vaiſſeau. Il n'y avait pas plus de religion chez eux que chez les Hottentots, ni chez beaucoup de nations Africaines & Américaines. Mais au-delà de ces iſles en tirant vers les Moluques, il y en a d'autres où la religion mahométane avait été portée du tems des califes. Les mahométans y avaient abordé par la mer de l'Inde, & les chrétiens y venaient par la mer du Sud. Si les mahométans Arabes avaient connu la bouſſole, c'était à eux à découvrir l'Amérique; ils étaient dans le chemin; mais ils n'ont jamais navigé plus loin qu'à l'iſle de Mindanao, à l'oueſt des Manilles. Ce vaſte archipel était peuplé d'hommes d'eſpèces différentes, les uns blancs, les autres noirs, les autres olivâtres ou rouges. On a toujours trouvé la nature plus variée dans les climats chauds que dans ceux du ſeptentrion.

Au reſte ce *Magellan* était un Portugais, auquel on avait refuſé une augmentation de paye de ſix écus. Ce refus le détermina à ſervir l'Eſpagne, & à chercher par l'Amérique un paſſage pour aller partager les poſſeſſions des Portugais en Aſie. En effet, ſes com-

pagnons après sa mort s'établirent à Tidor, la principale des isles Moluques, où croissent les plus précieuses épiceries.

Les Portugais furent étonnés d'y trouver les Espagnols, & ne purent comprendre comment ils y avaient abordé par la mer Orientale, lorsque tous les vaisseaux du Portugal ne pouvaient venir que de l'Occident. Ils ne soupçonnaient pas que les Espagnols eussent fait une partie du tour du globe. Il falut une nouvelle géographie pour terminer le différend des Espagnols & des Portugais, & pour réformer l'arrêt que la cour de Rome avait porté sur leurs prétentions & sur les limites de leurs découvertes.

Il faut savoir que quand le célèbre prince *Don Henri* commençait à reculer pour nous les bornes de l'univers, les Portugais demandèrent aux papes la possession de tout ce qu'ils découvriraient. La coutume subsistait de demander des royaumes au St. Siége, depuis que *Grégoire VII* s'était mis en possession de les donner : on croyait par-là s'assurer contre une usurpation étrangère, & intéresser la religion à ces nouveaux établissemens. Plusieurs pontifes confirmèrent donc au Portugal les droits qu'il avait acquis & qu'ils ne pouvaient lui ôter.

Lorsque les Espagnols commençaient à s'établir dans l'Amérique, le pape *Alexandre VI* divisa les deux nouveaux mondes, l'Américain & l'Asiatique, en deux parties : tout ce qui était à l'orient des isles Açores devait appartenir au Portugal ; tout ce qui était à l'occident fut donné à l'Espagne ; on traça une ligne sur le globe, qui marqua les limites de ces droits réciproques, & qu'on appelle *la ligne de marcation*. Le voyage de *Magellan* dérangea la ligne du pape. Les isles Marianes, les Philippines, les Moluques, se trouvaient à l'orient des découvertes portugaises. Il falut donc tracer une autre ligne, qu'on appella de

démarcation. Qu'y a-t-il de plus étonnant, ou qu'on ait découvert tant de pays, ou que des évêques de Rome les ayent donnés tous ?

Toutes ces lignes furent encor dérangées, lorfque les Portugais abordèrent au Brefil ; elles ne furent pas plus refpectées par les Français & par les Anglais, qui s'établirent enfuite dans l'Amérique feptentrionale. Il eft vrai que les Anglais furtout n'ont fait que glaner après les riches moiffons des Efpagnols : mais enfin ils y ont eu des établiffemens confidérables.

Le funefte effet de toutes ces découvertes & de ces tranfplantations a été que nos nations commerçantes fe font fait la guerre en Amérique & en Afie, toutes les fois qu'elles fe la font déclarée en Europe. Elles ont réciproquement détruit leurs colonies naiffantes. Les premiers voyages ont eu pour objet d'unir toutes les nations. Les derniers ont été entrepris pour nous détruire au bout du monde.

C'eft un grand problême de favoir fi l'Europe a gagné en fe portant en Amérique. Il eft certain que les Efpagnols en retirèrent d'abord des richeffes immenfes : mais l'Efpagne a été dépeuplée, & ces tréfors partagés à la fin par tant d'autres nations, ont remis l'égalité qu'ils avaient d'abord ôtée. Le prix des denrées a augmenté partout. Ainfi perfonne n'a réellement gagné. Il refte à favoir fi la cochenille & le quinquina font d'un affez grand prix pour compenfer la perte de tant d'hommes.

CHAPITRE CENT-CINQUANTIÉME.

Du Brefil.

QUand les Efpagnols envahiffaient la plus riche partie du nouveau monde, les Portugais furchargés des tréfors de l'ancien, négligeaient le Brefil, qu'ils

qu'ils découvrirent en 1500, mais qu'ils ne cherchaient pas.

Leur amiral *Cabral*, après avoir paſſé les iſles du cap Verd, pour aller vers la mer auſtrale d'Afrique aux côtes du Malabar, prit tellement le large à l'occident, qu'il vit cette terre du Breſil, qui de tout le continent Américain eſt le plus voiſin de l'Afrique; il n'y a que trente degrés en longitude de cette terre au mont Atlas; c'était celle qu'on devait découvrir la première. On la trouva fertile; il y règne un printems perpétuel. Tous les habitans grands, bien-faits, vigoureux, d'une couleur rougeâtre, marchaient nuds, à la réſerve d'une large ceinture qui leur ſervait de poche.

C'étaient des peuples chaſſeurs, par conſéquent n'ayant pas toûjours une ſubſiſtance aſſurée; de-là néceſſairement féroces, ſe faiſant la guerre avec leurs flèches & leurs maſſues pour quelques piéces de gibier, comme les barbares policés de l'ancien continent la font pour quelques villages. La colère, le reſſentiment d'une injure les armait ſouvent, comme on le raconte des premiers Grecs & des Aſiatiques. Ils ne ſacrifiaient point d'hommes, parce que n'ayant aucun culte religieux, ils n'avaient point de ſacrifices à faire ainſi que les Mexicains, mais ils mangeaient leurs priſonniers de guerre; & *Améric Veſpuce* rapporte dans une de ſes lettres, qu'ils furent fort étonnés quand il leur fit entendre que les Européans ne mangeaient pas leurs priſonniers.

Au reſte, nulles loix chez les Braſiliens que celles qui s'établiſſaient au hazard pour le moment préſent par la peuplade aſſemblée; l'inſtinct ſeul les gouvernait. Cet inſtinct les portait à chaſſer quand ils avaient faim, à ſe joindre à des femmes quand le beſoin le demandait, & à ſatisfaire ce beſoin paſſager avec de jeunes gens.

Ces peuples sont une preuve assez forte que l'Amérique n'avait jamais été connue de l'ancien monde ; on aurait porté quelque religion dans cette terre peu éloignée de l'Afrique. Il est bien difficile qu'il n'y eût resté quelque trace de cette religion quelle qu'elle fût ; on n'y en trouva aucune. Quelques charlatans portant des plumes sur la tête, excitaient les peuples au combat, leur faisaient remarquer la nouvelle lune, leur donnaient des herbes qui ne guérissaient pas leurs maladies. Mais qu'on ait vu chez eux des prêtres, des autels, un culte, c'est ce qu'aucun voyageur n'a dit, malgré la pente à le dire.

Les Mexicains, les Péruviens, peuples policés, avaient un culte établi. La religion chez eux maintenait l'état, parce qu'elle était entiérement subordonnée au prince ; mais il n'y avait point d'état chez les sauvages sans besoin & sans police.

Le Portugal laissa pendant près de cinquante ans languir les colonies que leurs marchands avaient envoyées au Bresil. Enfin en 1559 on y fit des établissemens solides, & les rois de Portugal eurent à la fois les tributs des deux mondes. Le Bresil augmenta les richesses des Espagnols, quand leur roi *Philippe II* s'empara du Portugal en 1581. Les Hollandais le prirent presque tout entier sur les Espagnols depuis 1625 jusqu'à 1630.

Ces mêmes Hollandais enlevaient à l'Espagne tout ce que le Portugal avait établi dans l'ancien monde & dans le nouveau. Enfin, lorsque le Portugal eut secoué le joug des Espagnols, il se remit en possession des côtes du Bresil. Ce pays a produit à ces nouveaux maîtres, ce que le Mexique, le Pérou, & les isles donnaient aux Espagnols, de l'or, de l'argent, des denrées précieuses. Dans nos derniers tems même on y a découvert des mines de diamans, aussi abondantes que celles de Golconde. Mais qu'est-il arrivé ? tant de ri-

chesses ont appauvri les Portugais. Les colonies d'Asie, du Bresil avaient enlevé beaucoup d'habitans. Les autres comptant sur l'or & les diamans, ont cessé de cultiver les véritables mines, qui sont l'agriculture & les manufactures. Leurs diamans & leur or ont payé à peine les choses nécessaires que les Anglais leur ont fournies ; c'est pour l'Angleterre en effet que les Portugais ont travaillé en Amérique. Enfin, en 1756, quand Lisbonne a été renversée par un tremblement de terre, il a falu que Londres envoyât jusqu'à de l'argent monnoié au Portugal qui manquait de tout. Dans ce pays le roi est riche, & le peuple est pauvre.

CHAPITRE CENT-CINQUANTE-UNIÈME.

Des possessions des Français en Amérique.

LES Espagnols tiraient déja du Mexique & du Pérou des trésors immenses, qui pourtant à la fin ne les ont pas beaucoup enrichis; quand les autres nations jalouses & excitées par leur exemple n'avaient pas encor dans les autres parties de l'Amérique une colonie qui leur fût avantageuse.

L'amiral *Coligni* qui avait en tout de grandes idées, imagina en 1557 sous *Henri II*, d'établir les Français & sa secte dans le Bresil ; un chevalier de *Villegagnon*, alors calviniste, y fut envoyé. *Calvin* s'intéressa à l'entreprise ; les Genevois n'étaient pas alors d'aussi bons commerçans qu'aujourd'hui. *Calvin* envoya plus de prédicans que de cultivateurs. Ces ministres qui voulaient dominer, eurent avec le commandant de violentes querelles ; ils excitèrent une sédition. La colonie fut divisée ; les Portugais la détruisirent. *Villegagnon* renonça à *Calvin* & à ses ministres ; il les traita de perturbateurs ; ceux-ci le traitèrent d'athée, & le Bresil fut perdu pour la Fran-

ce, qui n'a jamais su faire de grands établissemens au dehors.

On disait que la famille des incas s'était retirée dans ce vaste pays dont les limites touchent à celles du Pérou ; que c'était là que la plûpart des Péruviens avaient échappé à l'avarice & à la cruauté des chrétiens d'Europe qui habitaient au milieu des terres, près d'un certain lac Parima dont le sable était d'or ; qu'il y avait une ville dont les toits étaient couverts de ce métal ; les Espagnols appellaient cette ville *Eldorado* ; ils la cherchèrent longtems.

Ce nom d'Eldorado éveilla toutes les puissances. La reine *Elizabeth* envoya en 1596 une flotte sous le commandement du savant & malheureux *Raleig*, pour disputer aux Espagnols ces nouvelles dépouilles. *Raleig* en effet pénétra dans le pays habité par des peuples rouges. Il prétend qu'il y a une nation dont les épaules sont aussi hautes que la tête. Il ne doute point qu'il n'y ait des mines : il rapporta une centaine de grandes plaques d'or, & quelques morceaux d'or ouvragés. Mais enfin, on ne trouva ni de ville Dorado, ni de lac Parima. Les Français après plusieurs tentatives, s'établirent en 1664 à la pointe de cette grande terre dans l'isle de la Cayenne, qui n'a qu'environ quinze lieues communes de tour. C'est-là ce qu'on nomma *la France équinoxiale*. Cette France se réduisit à un bourg composé d'environ cent cinquante maisons de terre & de bois ; & l'isle de Cayenne n'a valu quelque chose que sous *Louis XIV*, qui le premier des rois de France encouragea véritablement le commerce maritime ; encor cette isle fut-elle enlevée aux Français par les Hollandais dans la guerre de 1672. Mais une flotte de *Louis XIV* la reprit. Elle fournit aujourd'hui un peu d'indigo & de mauvais caffé. La Guiana était, dit-on, le plus beau pays de l'Amérique où les Français pussent s'établir, & c'est celui qu'ils négligèrent.

On leur parla de la Floride entre l'ancien & le nouveau Mexique. Les Espagnols étaient déja en possession d'une partie de la Floride, à laquelle même ils avaient donné ce nom. Mais comme un armateur Français prétendait y avoir abordé à-peu-près dans le même tems qu'eux, c'était un droit à disputer ; les terres des Américains devant appartenir, par notre droit des gens, ou de ravisseurs, non-seulement à celui qui les envahissait le premier, mais à celui qui disait le premier les avoir vues.

L'amiral *Coligni* y avait envoyé sous *Charles IX*, vers l'an 1564, une colonie huguenote, voulant toûjours établir sa religion en Amérique, comme les Espagnols y avaient porté la leur. Les Espagnols ruinèrent cet établissement, & pendirent aux arbres tous les Français, avec un grand écriteau au dos ; *Pendus, non comme Français, mais comme hérétiques.*

Quelque tems après, un Gascon, nommé le chevalier de *Gourgues*, se mit à la tête de quelques corsaires pour essayer de reprendre la Floride. Il s'empara d'un petit fort espagnol, & fit pendre à son tour les prisonniers, sans oublier de leur mettre un écriteau ; *Pendus, non comme Espagnols, mais comme voleurs & Maranes.* Déja les peuples de l'Amérique voyaient leurs déprédateurs européans les venger en s'exterminant les uns les autres ; ils ont eu souvent cette consolation.

Après avoir pendu des Espagnols, il falut pour ne le pas être évacuer la Floride, à laquelle les Français renoncèrent. C'était un pays meilleur encor que la Guiane. Mais les guerres affreuses de religion qui ruinaient alors les habitans de la France, ne leur permettaient pas d'aller égorger, & convertir des sauvages, ni de disputer de beaux pays aux Espagnols.

Déja les Anglais se mettaient en possession des meilleures terres & des plus avantageusement situées qu'on

puisse posséder dans l'Amérique septentrionale, au-delà de la Floride; quand deux ou trois marchands de Normandie, sur la légère espérance d'un petit commerce de pelleterie, équipèrent quelques vaisseaux, & établirent une colonie dans le Canada, pays couvert de neiges & de glaces huit mois de l'année, habité par des barbares, des ours & des castors. Cette terre découverte auparavant dès l'an 1535, avait été abandonnée; mais enfin après plusieurs tentatives mal appuyées par un gouvernement qui n'avait point de marine, une petite compagnie de marchands de Dieppe & de St. Malo, fonda Québec en 1608, c'est-à-dire, bâtit quelques cabanes; & ces cabanes ne sont devenues une ville que sous *Louis XIV*.

Cet établissement, celui de Louisbourg, & tous les autres dans cette nouvelle France, ont été toujours très pauvres, tandis qu'il y a quinze mille carrosses dans la ville de Mexique, & davantage dans celle de Lima. Ces mauvais pays n'en ont pas moins été un sujet de guerre presque continuel, soit avec les naturels, soit avec les Anglais, qui possesseurs des meilleurs territoires, ont voulu ravir celui des Français, pour être les seuls maîtres du commerce de cette partie boréale du monde.

Les peuples qu'on trouva dans le Canada n'étaient pas de la nature de ceux du Mexique & du Pérou & du Bresil. Ils leur ressemblaient en ce qu'ils sont privés de poil comme eux, & qu'ils n'en ont qu'aux sourcils & à la tête. Ils en diffèrent par la couleur qui approche de la nôtre; ils en diffèrent encor plus par la fierté & le courage. Ils ne connurent jamais le gouvernement monarchique; l'esprit républicain a été le partage de tous les peuples du nord dans l'ancien monde & dans le nouveau. Tous les habitans de l'Amérique septentrionale des montagnes, des Apalaches au détroit de *David*, sont des paysans &

des chasseurs divisés en bourgades ; institution naturelle de l'espèce humaine. Nous leur avons rarement donné le nom d'Indiens, dont nous avions très mal-à-propos désigné les peuples du Mexique, du Pérou & du Bresil. On n'appella ce pays, *les Indes*, que parce qu'il en venait autant de trésors que de l'Inde véritable. On se contenta de nommer les Américains du nord, *Sauvages* ; ils l'étaient moins à quelques égards que les paysans de nos côtes européanes, qui ont si longtems pillé de droit les vaisseaux naufragés, & tué les navigateurs. La guerre, ce crime & ce fléau de tous les tems & de tous les hommes, n'avait pas chez eux comme chez nous l'intérêt pour motif ; c'était d'ordinaire l'insulte & la vengeance qui en étaient le sujet, comme chez les Brasiliens & chez tous les sauvages.

Ce qu'il y avait de plus horrible chez les Canadiens, est qu'ils faisaient mourir dans les supplices leurs ennemis captifs, & qu'ils les mangeaient. Cette horreur leur était commune avec les Brasiliens éloignés d'eux de cinquante degrés. Les uns & les autres mangeaient un ennemi comme le gibier de leur chasse. C'est un usage qui n'est pas de tous les jours ; mais il a été commun a plus d'un peuple ; & nous en avons traité à part.

C'était dans ces terres stériles & glacées du Canada que les hommes étaient souvent antropophages ; ils ne l'étaient point dans l'Acadie, pays meilleur où l'on ne manque pas de nourriture. Ils ne l'étaient point dans le reste du continent, excepté dans quelques parties du Bresil, & chez les Cannibales des isles Caraïbes.

Quelques jésuites & quelques huguenots rassemblés par une fatalité singulière, cultivèrent la colonie naissante du Canada ; elle s'allia ensuite avec les Hurons qui faisaient la guerre aux Iroquois. Ceux-ci nuisi-

rent beaucoup à la colonie, prirent quelques jésuites prisonniers, &, dit-on, les mangèrent. Les Anglais ne furent pas moins funestes à l'établissement de Québec. A peine cette ville commençait à être bâtie & fortifiée qu'ils l'attaquèrent. Ils prirent toute l'Acadie; cela ne veut dire autre chose, sinon qu'ils détruisirent des cabanes de pêcheurs.

Les Français n'avaient donc dans ce tems-là aucun établissement hors de France, & pas plus en Amérique qu'en Asie.

La compagnie de marchands qui s'était ruinée dans ces entreprises, espérant réparer ses pertes, pressa le cardinal de *Richelieu* de la comprendre dans le traité de St. Germain fait avec les Anglais. Ces peuples rendirent le peu qu'ils avaient envahi, dont ils ne faisaient alors aucun cas; & ce peu devint ensuite la nouvelle France. Cette nouvelle France resta longtems dans un état misérable; la pêche de la morue rapporta quelques légers profits qui soutinrent la compagnie. Les Anglais informés de ces petits profits prirent encor l'Acadie.

Ils la rendirent encor au traité de Bréda. Enfin ils la prirent cinq fois; & s'en sont conservé la propriété par la paix d'Utrecht; paix alors heureuse qui est devenue depuis funeste à l'Europe. Car nous verrons que les ministres qui firent ce traité, n'ayant pas déterminé les limites de l'Acadie, l'Angleterre voulant les étendre, & la France les resserrer; ce coin de terre a été le sujet d'une guerre violente en 1755 entre ces deux nations rivales; & cette guerre a produit celle de l'Allemagne, qui n'y avait aucun rapport. La complication des intérêts politiques est venue au point qu'un coup de canon tiré en Amérique peut être le signal de l'embrasement de l'Europe.

La petite isle du cap Breton, où est Louisbourg, la rivière de St. Laurent, Québec, le Canada de-

meurèrent donc à la France en 1713. Ces établissemens servirent plus à entretenir la navigation, & à former des matelots, qu'ils ne rapportèrent de profits. Québec contenait environ sept mille habitans; les dépenses de la guerre pour conserver ces pays coûtaient plus qu'ils ne vaudront jamais; & cependant elles paraissaient nécessaires.

On a compris dans la nouvelle France un pays immense qui touche d'un côté au Canada, de l'autre au nouveau Mexique, & dont les bornes vers le nord-ouest sont inconnues; on l'a nommé *Mississipi*, du nom du fleuve qui descend dans le golfe du Mexique; & *Louisiane*, du nom de *Louis XIV*.

Cette étendue de terre était à la bienséance des Espagnols, qui n'ayant que trop de domaines en Amérique, ont négligé cette possession, d'autant plus qu'ils n'y ont pas trouvé d'or. Quelques Français du Canada s'y transportèrent, en descendant par le pays & par la rivière des Illinois, & en essuyant toutes les fatigues & tous les dangers d'un tel voyage. C'est comme si on voulait aller en Egypte par le cap de Bonne-Espérance, au lieu de prendre la route de Damiette. Cette grande partie de la nouvelle France fut jusqu'en 1708 composée d'une douzaine de familles errantes dans des déserts & dans des bois (*a*).

Louis XIV accablé alors de malheurs voyait dépérir l'ancienne France, & ne pouvait penser à la nouvelle. L'état était épuisé d'hommes & d'argent. Il est bon de savoir que dans cette misère publique deux hommes avaient gagné chacun environ quarante millions, l'un par un grand commerce dans l'Inde

(*a*) Les Français dans la guerre de 1756 ont perdu cette Louisiane & tout le Canada. Ainsi, à l'exception de quelques isles, l'Amérique a été partagée entre les Espagnols & les Anglais.

ancienne, tandis que la compagnie des Indes établie par *Colbert* était détruite; l'autre par des affaires avec un ministère malheureux, obéré & ignorant. Le grand négociant qui se nommait *Crozat*, étant assez riche & assez hardi pour risquer une partie de ses trésors, se fit conceder la Louisiane par le roi, à condition que chaque vaisseau que lui & ses associés enverraient, y porteraient six garçons & six filles pour peupler. Le commerce & la population y languirent également.

Après la mort de *Louis XIV*, l'Ecossais *Law* ou *Lass*, homme extraordinaire, dont plusieurs idées ont été utiles, & d'autres pernicieuses, fit acroire à la nation que la Louisiane produisait autant d'or que le Pérou, & allait fournir autant de soie que la Chine. Ce fut la première époque du fameux systême de *Lass*. On envoya des colonies au Mississipi; on grava le plan d'une ville magnifique & régulière, nommée *la nouvelle Orléans*. Les colons périrent la plûpart de misère, & la ville se réduisit à quelques méchantes maisons. Peut-être un jour, s'il y a des millions d'habitans de trop en France, sera-t-il avantageux de peupler la Louisiane; mais il est plus vraisemblable qu'il faudra l'abandonner. (*b*)

CHAPITRE CENT-CINQUANTE-DEUXIÉME.

Des isles françaises, & des flibustiers.

LEs possessions les plus importantes que les Français ont acquises avec le tems, sont, la moitié de l'isle St. Domingue, la Martinique, la Guadaloupe, & quelques petites isles Antilles; ce n'est pas la deux-

(*b*) L'événement a justifié cette prédiction.

tentiéme partie des conquêtes espagnoles ; mais on en a tiré enfin de grands avantages.

St. Domingue est cette même isle Hispaniola, que les habitans nommaient *Aiti*, découverte par *Colombo*, & dépeuplée par les Espagnols ; les Français n'ont pas trouvé dans la partie qu'ils habitent l'or & l'argent qu'on y trouvait autrefois ; soit que les métaux demandent une longue suite de siécles pour se former ; soit plutôt qu'il n'y en ait qu'une quantité déterminée dans la terre, & que la mine ne renaisse plus ; l'or & l'argent en effet n'étant point des mixtes, il est difficile de concevoir ce qui les reproduirait. Il y a encor des mines de ces métaux dans le terrain qui reste aux Espagnols ; mais les frais n'étant pas compensés par le profit, on a cessé d'y travailler.

La France n'est entrée en partage de cette isle avec l'Espagne, que par la hardiesse désespérée d'un peuple nouveau, que le hazard composa d'Anglais, de Bretons, & surtout de Normands. On les a nommés *Boucaniers*, *Flibustiers* ; leur union & leur origine furent à-peu-près celle des anciens Romains ; leur courage fut plus impétueux & plus terrible. Imaginez des tigres qui auraient un peu de raison ; voilà ce qu'étaient les flibustiers ; voici leur histoire.

Il arriva vers l'année 1625 que des avanturiers Français & Anglais abordèrent en même tems dans une isle des Caraïbes, nommée *St. Christophe* par les Espagnols, qui donnaient presque toujours le nom d'un saint aux pays dont ils s'emparaient, & qui égorgeaient les naturels au nom d'un saint. Il falut que ces nouveaux venus, malgré l'antipathie naturelle des deux nations, se réunissent contre les Espagnols. Ceux-ci maîtres de toutes les isles voisines comme du continent, vinrent avec des forces supérieures. Le commandant Français échappa & retourna en France. Le

commandant Anglais capitula; les plus déterminés des Français & des Anglais gagnèrent dans des barques l'isle de St. Domingue, & s'établirent dans un endroit inabordable de la côte, au milieu des rochers. Ils fabriquèrent de petits canots à la manière des Américains, & s'emparèrent de l'isle de la Tortue. Plusieurs Normands allèrent grossir leur nombre, comme au douziéme siécle ils allaient à la conquête de la Pouille, & dans le dixiéme à la conquête de l'Angleterre; ils eurent toutes les avantures heureuses & malheureuses que pouvait attendre un ramas d'hommes sans loix, venus de Normandie & d'Angleterre dans le golfe du Mexique.

Cromwell en 1655 envoya une flotte qui enleva la Jamaïque aux Espagnols; on n'en serait point venu à bout sans ces flibustiers. Ils pirataient partout, & plus occupés de piller que de conserver, ils laissèrent pendant une de leurs courses reprendre par les Espagnols la Tortue. Ils la reprirent ensuite; le ministère de France fut obligé de nommer pour commandant de la Tortue celui qu'ils avaient choisi; ils infestèrent la mer du Mexique, & se firent des retraites dans plusieurs isles. Le nom qu'ils prirent alors fut celui des *Frères de la Côte*. Ils s'entassaient dans un misérable canot, qu'un coup de canon ou de vent aurait brisé, & allaient à l'abordage des plus gros vaisseaux espagnols, dont quelquefois ils se rendaient maîtres. Point d'autres loix parmi eux que celle du partage égal des dépouilles, point d'autre religion que la naturelle, de laquelle encor ils s'écartaient monstrueusement.

Ils ne furent pas à portée de ravir des épouses, comme on l'a conté des compagnons de *Romulus*; ils obtinrent qu'on leur envoyât cent filles de France; ce n'était pas assez pour perpétuer une association devenue nombreuse; deux flibustiers tiraient aux dés une fille; le gagnant l'épousait, & le perdant n'avait

droit de coucher avec elle que quand l'autre était occupé ailleurs.

Ces hommes étaient d'ailleurs plus faits pour la destruction que pour fonder un état. Leurs exploits étaient inouis, leurs cruautés aussi. Un d'eux (nommé *l'Olonois*, parce qu'il était des Sables d'Olonne) prend avec un seul canot une frégate armée, jusques dans le port de la Havane. Il interroge un des prisonniers, qui lui avoue que cette frégate était destinée à lui donner la chasse, qu'on devait se saisir de lui & le pendre; il avoue encor que lui qui parlait était le bourreau. *L'Olonois* sur le champ le fait pendre, coupe lui-même la tête à tous les captifs & suce leur sang.

Cet *Olonois* & un autre nommé *le Basque*, vont jusqu'au fond du petit golfe de Venezola, dans celui de Honduras avec cinq cent hommes; ils mettent à feu & à sang deux villes considérables; ils reviennent chargés de butin; ils montent les vaisseaux que les canots ont pris. Les voilà bientôt une puissance maritime, & sur le point d'être de grands conquérans.

Morgan Anglais, qui a laissé un nom fameux, se mit à la tête de mille flibustiers, les uns de sa nation, les autres Normands, Bretons, Saintongeois, Basques; il entreprend de s'emparer de Porto-Bello, l'entrepôt des richesses espagnoles, ville très forte, munie de canon, & d'une garnison considérable. Il arrive sans artillerie, monte à l'escalade de la citadelle sous le feu du canon ennemi, & malgré une résistance opiniâtre il prend la forteresse; cette témérité heureuse oblige la ville à se racheter pour environ un million de piastres. Quelque tems après il ose s'enfoncer dans l'isthme de Panama au milieu des troupes Espagnoles; il pénètre à l'ancienne ville de Panama, enlève tous les trésors, réduit la ville en cendres, & revient à la Jamaïque victorieux & enrichi. C'était le fils d'un paysan d'Angleterre; il eût pu se faire un royaume

dans l'Amérique, mais enfin il mourut en prison à Londres.

Les flibustiers Français, dont la retraite était tantôt dans les rochers de St. Domingue, tantôt à la Tortue, arment dix bateaux, & vont au nombre d'environ douze cent hommes attaquer la Vera-Cruz; cela est aussi téméraire que si douze cent Biscayens venaient assiéger Bordeaux avec dix barques. Ils prennent la Vera-Cruz d'assaut; ils en rapportent cinq millions, & font quinze cent esclaves. Enfin après plusieurs succès de cette espèce, les flibustiers Anglais & Français se déterminent à entrer dans la mer du Sud, & à piller le Pérou. Aucun Français n'avait vu encor cette mer; pour y entrer il falait ou traverser les montagnes de l'isthme de Panama, ou entreprendre de côtoyer par mer toute l'Amérique méridionale, & passer le détroit de Magellan qu'ils ne connaissaient pas. Ils se divisent en deux troupes, & prennent à la fois ces deux routes.

Ceux qui franchissent l'isthme renversent & pillent tout ce qui est sur leur passage, arrivent à la mer du Sud, s'emparent dans les ports de quelques barques qu'ils y trouvent, & attendent avec ces petits vaisseaux ceux de leurs camarades qui ont dû passer le détroit de Magellan. Ceux-ci, qui étaient presque tous Français, essuyèrent des avantures aussi romanesques que leur entreprise: ils ne purent passer au Pérou par le détroit, ils furent repoussés par des tempêtes; mais ils allèrent piller les rivages de l'Afrique.

Cependant les flibustiers qui se trouvent au-delà de l'isthme, dans la mer du Sud, n'ayant que des barques pour naviger, sont poursuivis par la flotte espagnole du Pérou; il faut lui échapper. Un de leurs compagnons qui commande une espèce de canot chargé de cinquante hommes, se retire jusqu'à la mer Vermeille, & dans la Californie; il y reste quatre

années, revient par la mer du Sud, prend dans sa route un vaisseau chargé de cinq cent mille piastres, passe le détroit de Magellan, & arrive à la Jamaïque avec son butin. Les autres cependant rentrent dans l'isthme chargés d'or & de pierreries. Les troupes Espagnoles rassemblées les attendent & les poursuivent partout. Il faut que les flibustiers traversent l'isthme dans sa plus grande largeur, & qu'ils marchent par des détours l'espace de trois cent lieues, quoiqu'il n'y en ait que quatre-vingt en droite ligne de la côte où ils étaient à l'endroit où ils voulaient arriver. Ils trouvent des rivières qui se précipitent par des cataractes, & sont réduits à s'y embarquer dans des espèces de tonneaux. Ils combattent la faim, les élémens & les Espagnols. Cependant ils se rendent à la mer du Nord, avec l'or & les pierreries qu'ils ont pu conserver. Ils n'étaient pas alors au nombre de cinq cent. La retraite des dix mille Grecs sera toûjours plus célèbre, mais elle n'est pas comparable.

Si ces avanturiers avaient pu se réunir sous un chef, ils auraient fondé une puissance considérable en Amérique. Ce n'était à la vérité qu'une troupe de voleurs; mais qu'ont été tous les conquérans? Les flibustiers ne réussirent qu'à faire aux Espagnols presqu'autant de mal que les Espagnols en avaient fait aux Américains. Les uns allèrent jouir dans leur patrie de leurs richesses, les autres moururent des excès où ces richesses les entraînèrent; beaucoup furent réduits à leur première indigence. Les gouvernemens de France & d'Angleterre cessèrent de les protéger, quand on n'eut plus besoin d'eux; enfin il ne reste de ces héros du brigandage, que leur nom & le souvenir de leur valeur & de leurs cruautés.

C'est à eux que la France doit la moitié de l'Isle de St. Domingue; c'est par leurs armes qu'on s'y établit dans tout le tems de leurs courses.

On comptait en 1757 dans la St. Domingue Française, environ trente mille personnes, & cent mille esclaves nègres ou mulâtres, qui travaillaient aux sucreries, aux plantations d'indigo, de cacao, & qui abrègent leur vie pour flatter nos appétits nouveaux, en remplissant nos nouveaux besoins, que nos pères ne connaissaient pas : nous allons acheter ces nègres à la côte de Guinée, à la côte d'Or, à celle d'Yvoire; il y a trente ans qu'on avait un beau nègre pour cinquante livres; c'est à-peu-près cinq fois moins qu'un bœuf gras. Cette marchandise humaine coûte aujourd'hui, en 1772, environ quinze cent livres. Nous leur disons qu'ils sont hommes comme nous, qu'ils sont rachetés du sang d'un DIEU mort pour eux, & ensuite on les fait travailler comme des bêtes de somme, on les nourrit plus mal; s'ils veulent s'enfuir, on leur coupe une jambe, & on leur fait tourner à bras l'arbre des moulins à sucre lorsqu'on leur a donné une jambe de bois; après cela nous osons parler du droit des gens. La petite isle de la Martinique, la Guadaloupe, que les Français cultivèrent en 1735, fournirent les mêmes denrées que St. Domingue. Ce sont des points sur la carte & des événemens qui se perdent dans l'histoire de l'univers. Mais enfin, ces pays qu'on peut à peine appercevoir dans une mappemonde, produisirent en France une circulation annuelle d'environ soixante millions de marchandises. Ce commerce n'enrichit point un pays; bien au contraire, il fait périr des hommes, il cause des naufrages; il n'est pas sans doute un vrai bien; mais les hommes s'étant fait des nécessités nouvelles, il empêche que la France n'achète chérement de l'étranger un superflu devenu nécessaire.

CHAPITRE CENT CINQUANTE-TROISIÉME.

Des possessions des Anglais & des Hollandais, en Amérique.

LEs Anglais étant nécessairement plus adonnés que les Français à la marine, puisqu'ils habitent une isle, ont eu dans l'Amérique septentrionale de bien meilleurs établissemens que les Français. Ils possèdent six cent lieues communes de côtes, depuis la Caroline, jusqu'à cette baye d'Hudson, par laquelle on a cru en vain trouver un passage qui pût conduire jusqu'aux mers du Sud & du Japon. Leurs colonies n'approchent pas des riches contrées de l'Amérique Espagnole; les terres de l'Amérique Anglaise ne produisent, du moins jusqu'à présent, ni argent, ni or, ni indigo, ni cochenille, ni pierres précieuses, ni bois de teinture: cependant elles ont procuré d'assez grands avantages. Les possessions Anglaises en terre ferme commencent à dix degrés de notre tropique, dans un des plus heureux climats. C'est dans ce pays nommé *Caroline* que les Français ne purent s'établir; & les Anglais n'en ont pris possession qu'après s'être assurés des côtes plus septentrionales.

Vous avez vu les Espagnols & les Portugais maîtres de presque tout le nouveau monde, depuis le détroit de Magellan jusqu'à la Floride: après la Floride est cette Caroline, à laquelle les Anglais ont ajouté depuis peu la partie du sud appellée *la Géorgie*, du nom du roi *George I*: ils n'ont eu la Caroline que depuis 1664. Le plus grand lustre de cette colonie est d'avoir reçu ses loix du philosophe *Locke*. La liberté entière de conscience, la tolérance de toutes les religions fut le fondement de ces loix. Les épiscopaux y vivent fraternellement avec les puritains; ils y permettent le

culte des catholiques leurs ennemis, & celui des Indiens nommés *Idolâtres ;* mais pour établir légalement une religion dans le pays, il faut être fept pères de famille. *Locke* a confidéré que fept familles avec leurs efclaves pouraient compofer cinq à fix cent perfonnes, & qu'il ne ferait pas jufte d'empêcher ce nombre d'hommes de fervir DIEU fuivant leur confcience, parce qu'étant gênés ils abandonneraient la colonie.

Les mariages ne fe contractent dans la moitié du pays, qu'en préfence du magiftrat. Mais ceux qui veulent joindre à ce contrat civil la bénédiction d'un prêtre, peuvent fe donner cette fatisfaction.

Ces loix femblèrent admirables, après les torrens de fang que l'efprit d'intolérance avait répandus dans l'Europe : mais on n'aurait pas feulement fongé à faire de telles loix chez les Grecs & chez les Romains, qui ne foupçonnèrent jamais qu'il pût arriver un tems où les hommes voudraient forcer le fer à la main d'autres hommes à croire. Il eft ordonné par ce code humain, de traiter les nègres avec la même humanité qu'on a pour fes domeftiques. La Caroline poffédait en 1657 quarante mille nègres, & vingt mille blancs.

Au-delà de la Caroline eft la Virginie, nommée ainfi en l'honneur de la reine *Elizabeth*, peuplée d'abord par les foins du fameux *Raleig*, fi cruellement récompenfé depuis par *Jacques I.* Cet établiffement ne s'était pas fait fans de grandes peines. Les fauvages plus aguerris que les Mexicains, & auffi injuftement attaqués, détruifirent prefque toute la colonie.

On prétend que depuis la révocation de l'édit de Nantes, qui a valu des peuplades aux deux mondes, le nombre des habitans de la Virginie fe monte à cent quarante mille, fans compter les nègres. On a furtout cultivé le tabac dans cette province & dans Mariland ;

c'eſt un commerce immenſe, & un nouveau beſoin artificiel qui n'a commencé que fort tard, & qui s'eſt accru par l'exemple ; il n'était pas permis, de mettre de cette pouſſière âcre & mal-propre dans ſon nez, à la cour de *Louis XIV*, cela paſſait pour une groſſiéreté. La première ferme du tabac fut en France de trois cent mille livres par an, elle eſt aujourd'hui de ſeize millions. Les Français en achètent pour près de quatre millions par année des colonies Anglaiſes, eux qui pouraient en planter dans la Louiſiane. Je ne peux m'empêcher de remarquer ici que la France & l'Angleterre conſument aujourd'hui en denrées inconnues à nos pères, plus que leurs couronnes n'avaient autrefois de revenus.

De la Virginie, en allant toûjours au nord, vous allez à Mariland, qui poſſède quarante mille blancs & plus de ſoixante mille nègres ; au-delà eſt la célèbre Penſilvanie, pays unique ſur la terre par la ſingularité de ſes nouveaux colons. *Guillaume Pen*, chef de la religion qu'on nomme très improprement *Quakeriſme*, donna ſon nom & ſes loix à cette contrée vers l'an 1680. Ce n'eſt pas ici une uſurpation comme toutes ces invaſions que nous avons vues dans l'ancien monde & dans le nouveau. *Pen* acheta le terrain des indigènes, & devint le propriétaire le plus légitime. Le chriſtianiſme qu'il apporta ne reſſemble pas plus à celui du reſte de l'Europe que ſa colonie ne reſſemble aux autres. Ses compagnons profeſſaient la ſimplicité & l'égalité des premiers diſciples de CHRIST. Point d'autres dogmes que ceux qui ſortirent de ſa bouche ; ainſi preſque tout ſe bornait à aimer DIEU & les hommes ; point de baptême, parce que JESUS ne baptiſa perſonne ; point de prêtres, parce que les premiers diſciples étaient également conduits par le CHRIST lui-même. Je ne fais ici que le devoir d'un hiſtorien fidèle, & j'ajouterai que ſi *Pen* & ſes compagnons errèrent dans la théologie, cette ſource intariſſable de querelles & de malheurs, ils s'élevèrent au-deſſus de tous les peuples

par la morale. Placés entre douze petites nations que nous appellons *Sauvages*, ils n'eurent de différends avec aucune ; elles regardaient *Pen* comme leur arbitre & leur père. Lui & ses primitifs qu'on appelle *Quakers*, & qui ne doivent être appellés que du nom de *Justes*, avaient pour maxime de ne jamais faire la guerre aux étrangers, & de n'avoir point entr'eux de procès. On ne voyait point de juges parmi eux, mais des arbitres, qui sans aucun frais accommodaient toutes les affaires litigieuses. Point de médecins chez ce peuple sobre, qui n'en avait pas besoin.

La Pensilvanie fut longtems sans soldats, & ce n'est que depuis peu que l'Angleterre en a envoyé pour les défendre quand on a été en guerre avec la France. Otez ce nom de *Quaker*, cette habitude révoltante & barbare de trembler en parlant dans leurs assemblées religieuses, & quelques coutumes ridicules, il faudra convenir que ces primitifs sont les plus respectables de tous les hommes ; leur colonie est aussi florissante que leurs mœurs ont été pures. Philadelphie, ou la ville des frères, leur capitale, est une des plus belles villes de l'univers ; & on a compté cent quatre-vingt mille hommes dans la Pensilvanie en 1740. Ces nouveaux citoyens ne sont pas tous du nombre des primitifs, ou quakers ; la moitié est composée d'Allemands, de Suédois, & d'autres peuples qui forment dix-sept religions. Les primitifs qui gouvernent regardent tous ces étrangers comme leurs confrères.

Au-delà de cette contrée unique sur la terre, où s'est réfugiée la paix bannie partout ailleurs, vous rencontrez la nouvelle Angleterre, dont Boston, la ville la plus riche de toute cette côte, est la capitale.

Elle fut habitée d'abord & gouvernée par des puritains, persécutés en Angleterre par ce *Laud* archevêque de Cantorbéri, qui depuis paya de sa tête ses persécutions, & dont l'échaffaut servit à élever

celui du roi *Charles I.* Ces puritains, espèce de calvinistes, se réfugièrent vers l'an 1620 dans ce pays, nommé depuis *la nouvelle Angleterre.* Si les épiscopaux les avaient poursuivis dans leur ancienne patrie, c'étaient des tigres qui avaient fait la guerre à des ours. Ils portèrent en Amérique leur humeur sombre & féroce, & vexèrent en toute manière les pacifiques Pensilvaniens, dès que ces nouveaux venus commencèrent à s'établir. Mais en 1692 ces puritains se punirent eux-mêmes par la plus étrange maladie épidémique de l'esprit qui ait jamais attaqué l'espèce humaine.

Tandis que l'Europe commençait à sortir de l'abîme de superstitions horribles où l'ignorance l'avait plongée depuis tant de siécles, & que les sortilèges & les possessions n'étaient plus regardées en Angleterre & chez les nations policées, que comme d'anciennes folies dont on rougissait, les puritains les firent revivre en Amérique. Une fille eut des convulsions en 1692; un prédicant accusa une vieille servante de l'avoir ensorcelée; on força la vieille d'avouer qu'elle était magicienne: la moitié des habitans crut être possédée, l'autre moitié fut accusée de sortilège; & le peuple en fureur menaçait tous les juges de les pendre, s'ils ne faisaient pas pendre les accusés. On ne vit pendant deux ans que des sorciers, des possédés & des gibets; & c'étaient les compatriotes de *Locke* & de *Newton* qui se livraient à cette abominable démence. Enfin la maladie cessa; les citoyens de la nouvelle Angleterre reprirent leur raison, & s'étonnèrent de leur fureur. Ils se livrèrent au commerce & à la culture des terres. La colonie devint bientôt la plus florissante de toutes. On y comptait en 1750 environ trois cent cinquante mille habitans; c'est dix fois plus qu'on n'en comptait dans les établissemens français.

De la nouvelle Angleterre vous passez à la nouvelle

Yorck, à l'Acadie, qui eſt devenue un ſi grand ſujet de diſcorde ; à Terre-Neuve, où ſe fait la grande pêche de la morue ; & enfin, après avoir navigé vers l'oueſt, vous arrivez à la baye d'Hudſon, par laquelle on a cru ſi longtems trouver un paſſage à la Chine & à ces mers inconnues, qui font partie de la vaſte mer du Sud ; de ſorte qu'on croyait trouver à la fois le chemin le plus court pour naviger aux extrémités de l'orient & de l'occident.

Les iſles que les Anglais poſſèdent en Amérique, leur ont preſque autant valu que leur continent ; la Jamaïque, la Barbade, & quelques autres où ils cultivent le ſucre, leur ont été très profitables tant par leurs fabriques que par leur commerce avec la nouvelle Eſpagne, d'autant plus avantageux qu'il eſt prohibé.

Les Hollandais ſi puiſſans aux Indes orientales, ſont à peine connus en Amérique ; le petit terrain de Surinam, près du Breſil, eſt ce qu'ils ont conſervé de plus conſidérable. Ils y ont porté le génie de leur pays, qui eſt de couper les terres en canaux. Ils ont fait une nouvelle Amſterdam à Surinam, comme à Batavia ; & l'iſle de Curaçao leur produit des avantages aſſez conſidérables. Les Danois enfin ont eu trois petites iſles, & ont commencé un commerce très utile, par les encouragemens que leur roi leur a donnés.

Voilà juſqu'à préſent ce que les Européans ont fait de plus important dans la quatriéme partie du monde.

Il en reſte une cinquiéme, qui eſt celle des terres auſtrales, dont on n'a découvert encor que quelques côtes & quelques iſles. Si on comprend ſous le nom de ce nouveau monde auſtral les terres des Papous, & la nouvelle Guinée, qui commence ſous l'équa-

teur même, il eſt clair que cette partie du globe eſt la plus vaſte de toutes.

Magellan vit le premier en 1520 la terre antarctique, à cinquante & un degrés vers le pole auſtral : mais ces climats glacés ne pouvaient pas tenter les poſſeſſeurs du Pérou. Depuis ce tems on fit la découverte de pluſieurs pays immenſes au midi des Indes, comme la nouvelle Hollande, qui s'étend depuis le dixiéme degré juſques par-delà le trentiéme. Quelques perſonnes prétendent que la compagnie de Batavia y poſſède des établiſſemens utiles. Il eſt pourtant difficile d'avoir ſecrettement des provinces, & un commerce. Il eſt vraiſemblable qu'on pourait encor envahir cette cinquiéme partie du monde, que la nature n'a point négligé ces climats, & qu'on y verrait des marques de ſa variété & de ſa profuſion.

Mais juſqu'ici que connaiſſons-nous de cette immenſe partie de la terre ? Quelques côtes incultes, où *Pelſart* & ſes compagnons ont trouvé en 1630 des hommes noirs, qui marchent ſur les mains comme ſur les pieds : une baye où *Taſman* en 1642 fut attaqué par des hommes jaunes, armés de flèches & de maſſues : une autre où *Dampierre* en 1699 a combattu des nègres, qui tous avaient la mâchoire ſupérieure dégarnie de dents par devant. On n'a point encor pénétré dans ce ſegment du globe ; & il faut avouer qu'il vaut mieux cultiver ſon pays que d'aller chercher les glaces & les animaux noirs & bigarrés du pole auſtral.

Nous apprenons la découverte de la nouvelle Zélande. C'eſt un pays immenſe, inculte, affreux, peuplé de quelques antropophages, qui à cette coutume près de manger des hommes, ne ſont pas plus méchans que nous.

CHAPITRE CENT CINQUANTE-QUATRIÉME.

Du Paraguai. De la domination des jésuites dans cette partie de l'Amérique, de leurs querelles avec les Espagnols & les Portugais.

LEs conquêtes du Mexique & du Pérou, font des prodiges d'audace : les cruautés qu'on y a exercées, l'extermination entière des habitans de St. Domingue, & de quelques autres isles, font des excès d'horreur ; mais l'établissement dans le Paraguai par les seuls jésuites espagnols, paraît à quelques égards le triomphe de l'humanité : il semble expier les cruautés des premiers conquérans. Les quakers dans l'Amérique septentrionale, & les jésuites dans la méridionale, ont donné un nouveau spectacle au monde. Les primitifs ou quakers ont adouci les mœurs des sauvages voisins de la Pensilvanie ; ils les ont instruits seulement par l'exemple, sans attenter à leur liberté, & ils leur ont procuré de nouvelles douceurs de la vie par le commerce. Les jésuites se sont à la vérité servis de la religion pour ôter la liberté aux peuplades du Paraguai ; mais ils les ont policées ; ils les ont rendues industrieuses, & sont venus à bout de gouverner un vaste pays comme en Europe on gouverne un couvent. Il paraît que les primitifs ont été plus justes, & les jésuites plus politiques. Les premiers ont regardé comme un attentat l'idée de soumettre leurs voisins ; les autres se sont fait une vertu de soumettre des sauvages par l'instruction & par la persuasion.

Le Paraguai est un vaste pays entre le Bresil, le Pérou, & le Chili. Les Espagnols s'étaient rendus maîtres de la côte, où ils fondèrent Buenos-Aires, ville d'un grand commerce sur les rives de la Plata : mais quelques puissans qu'ils fussent, ils

étaient en trop petit nombre pour ſubjuguer tant de nations qui habitaient au milieu des forêts. Ces nations leur étaient néceſſaires pour avoir de nouveaux ſujets qui leur facilitaſſent le chemin de Buenos-Aires au Pérou. Ils furent aidés dans cette conquête par des jéſuites, beaucoup plus qu'ils ne l'auraient été par des ſoldats. Ces miſſionnaires pénétrèrent de proche en proche dans l'intérieur du pays au commencement du dix-ſeptiéme ſiécle. Quelques ſauvages pris dans leur enfance, & élevés à Buenos-Aires, leur ſervirent de guides & d'interprètes. Leurs fatigues, leurs peines égalèrent celles des conquérans du nouveau monde. Le courage de religion eſt auſſi grand pour le moins que le courage guerrier. Ils ne ſe rebutèrent jamais; & voici enfin comme ils réuſſirent.

Les bœufs, les vaches, les moutons amenés d'Europe à Buenos-Aires, s'étaient multipliés à un excès prodigieux; ils en menèrent une grande quantité avec eux; ils firent charger des chariots de tous les inſtrumens du labourage & de l'architecture, ſemèrent quelques plaines de tous les grains d'Europe, & donnèrent tout aux ſauvages, qui furent apprivoiſés comme les animaux qu'on prend avec un appas. Ces peuples n'étaient compoſés que de familles ſéparées les unes des autres, ſans ſociété, ſans aucune religion: on les accoutuma aiſément à la ſociété, en leur donnant les nouveaux beſoins des productions qu'on leur apportait. Il falut que les miſſionnaires, aidés de quelques habitans de Buenos-Aires, leur appriſſent à ſemer, à labourer, à cuire la brique, à façonner le bois, à conſtruire des maiſons; bientôt ces hommes furent transformés, & devinrent ſujets de leurs bienfaicteurs. S'ils n'adoptèrent pas d'abord le chriſtianiſme qu'ils ne purent comprendre, leurs enfans élevés dans cette religion, devinrent entiérement chrétiens.

L'établiſſement a commencé par cinquante familles, & il monta en 1750 à près de cent mille. Les jéſuites dans l'eſpace d'un ſiécle ont formé trente cantons, qu'ils appellent *le pays des miſſions*; chacun contient juſqu'à préſent environ dix mille habitans. Un religieux de *St. François*, nommé *Florentin*, qui paſſa par le Paraguai en 1711, & qui dans ſa rélation marque à chaque page ſon admiration pour ce gouvernement ſi nouveau, dit que la peuplade de *St. Xavier*, où il ſéjourna longtems, contenait trente mille perſonnes au moins. Si on s'en rapporte à ſon témoignage on peut conclure, que les jéſuites ſe ſont formés quatre cent mille ſujets par la ſeule perſuaſion.

Si quelque choſe peut donner l'idée de cette colonie, c'eſt l'ancien gouvernement de Lacédémone. Tout eſt en commun dans la contrée des miſſions. Ces voiſins du Pérou ne connaiſſent point l'or & l'argent. L'eſſence d'un Spartiate était l'obéiſſance aux loix de *Lycurgue*, & l'eſſence d'un Paraguéen a été juſqu'ici l'obéiſſance aux loix des jéſuites; tout ſe reſſemble, à cela près, que les Paraguéens n'ont point d'eſclaves pour enſemencer leurs terres & pour couper leurs bois, comme les Spartiates; ils ſont les eſclaves des jéſuites.

Ce pays dépend à la vérité, pour le ſpirituel, de l'évêque de Buenos-Aires, & du gouverneur pour le temporel. Il eſt ſoumis aux rois d'Eſpagne, ainſi que les contrées de la Plata & du Chili: mais les jéſuites, fondateurs de la colonie, ſe ſont toûjours maintenus dans le gouvernement abſolu des peuples qu'ils ont formés. Ils donnent au roi d'Eſpagne une piaſtre pour chacun de leurs ſujets, & cette piaſtre ils la payent au gouverneur de Buenos-Aires, ſoit en denrées, ſoit en monnoie; car eux ſeuls ont de l'argent, & leurs peuples n'en touchent jamais. C'eſt la ſeule marque de vaſſalité que le gouvernement eſ-

pagnol crut alors devoir exiger. Ni le gouverneur de Buenos-Aires ne pouvait déléguer un officier de guerre ou de magiſtrature au pays des jéſuites, ni l'évêque ne pouvait y envoyer un curé.

On tenta une fois d'envoyer deux curés dans les peuplades appellées de *Notre-Dame de Foi & St. Ignace* : on prit même la précaution de les faire eſcorter par des ſoldats. Les deux peuplades abandonnèrent leurs demeures, elles ſe répartirent dans les autres cantons ; & les deux curés demeurés ſeuls retournèrent à Buenos-Aires.

Un autre évêque irrité de cette avanture, voulut établir l'ordre hiérarchique ordinaire dans tout le pays des miſſions ; il invita tous les eccléſiaſtiques de ſa dépendance à ſe rendre chez lui pour recevoir leurs commiſſions ; perſonne n'oſa ſe préſenter. Ce ſont les jéſuites eux-mêmes qui nous apprennent ces faits dans un de leurs mémoires apologétiques. Ils reſtèrent donc maîtres abſolus dans le ſpirituel, & non moins maîtres dans l'eſſentiel. Ils permettaient au gouverneur d'envoyer, par le pays des miſſions, des officiers au Pérou ; mais ces officiers ne pouvaient demeurer que trois jours dans le pays. Ils ne parlaient à aucun habitant ; & quoiqu'ils ſe préſentaſſent au nom du roi, ils étaient traités véritablement en étrangers ſuſpects. Les jéſuites qui ont toûjours conſervé les dehors, firent ſervir la piété à juſtifier cette conduite, qu'on put qualifier de déſobéiſſance & d'inſulte. Ils déclarèrent au conſeil des Indes de Madrid, qu'ils ne pouvaient recevoir un Eſpagnol dans leurs provinces, de peur que cet officier ne corrompît les mœurs des Paraguéens ; & cette raiſon ſi outrageante pour leur propre nation, fut admiſe par les rois d'Eſpagne, qui ne purent tirer aucun ſervice des Paraguéens, qu'à cette ſingulière condition, deshonorante pour une nation auſſi fière & auſſi fidelle que l'Eſpagnole.

Voici la manière dont ce gouvernement unique ſur

la terre eſt adminiſtré. Le provincial jéſuite aſſiſté de ſon conſeil, rédigeait les loix; & chaque recteur aidé d'un autre conſeil les faiſait obſerver; un procureur fiſcal tiré du corps des habitans de chaque canton, avait ſous lui un lieutenant. Ces deux officiers faiſaient tous les jours la viſite de leur diſtrict, & avertiſſaient le ſupérieur jéſuite de tout ce qui ſe paſſait.

Toute la peuplade travaillait; & les ouvriers de chaque profeſſion raſſemblés faiſaient leur ouvrage en commun, en préſence de leurs ſurveillans, nommés par le fiſcal. Les jéſuites fourniſſaient le chanvre, le coton, la laine, que les habitans mettaient en œuvre. Ils fourniſſaient de même les grains ſemés, & qu'on recueillis en commun. Toute la récolte était dépoſée dans les magaſins publics. On diſtribuait à chaque famille ce qui ſuffit à ſes beſoins: le reſte était vendu à Buenos-Aires & au Pérou.

Ces peuples ont des troupeaux. Ils cultivent les bleds, les légumes, l'indigo, le coton, le chanvre, les cannes de ſucre, le jalap, l'ipécacuana, & ſurtout la plante qu'on nomme *herbe du Paraguai*, eſpèce de thé très recherché dans l'Amérique méridionale, & dont on fait un trafic conſidérable. On rapporte en retour des eſpèces, & des denrées. Les jéſuites diſtribuaient les denrées, & faiſaient ſervir l'argent & l'or à la décoration des égliſes, & aux beſoins du gouvernement. Ils eurent un arſenal dans chaque canton; on donnait à des jours marqués, des armes aux habitans. Un jéſuite était prépoſé à l'exercice; après quoi les armes étaient reportées dans l'arſenal, & il n'était permis à aucun citoyen d'en garder dans ſa maiſon. Les mêmes principes qui ont fait de ces peuples les ſujets les plus ſoumis, en ont fait de très bons ſoldats; ils croyent obéir & combattre par devoir. On a eu plus d'une fois beſoin de leurs ſecours contre les Portu-

gais du Brefil, contre des brigands à qui on a donné le nom de *Mamelus*, & contre des fauvages nommés *Mosquites*, qui étaient antropophages. Les jésuites les ont toûjours conduits dans ces expéditions, & ils ont toûjours combattu avec ordre, avec courage, & avec succès.

Lorsqu'en 1662 les Espagnols firent le siége de la ville du St. Sacrement, dont les Portugais s'étaient emparés, & qui a causé dès accidens si étranges, un jésuite amena quatre mille Paraguéens, qui montèrent à l'assaut, & qui emportèrent la place. Je n'omettrai point un trait qui montre que ces religieux accoutumés au commandement, en savaient plus que le gouverneur de Buenos-Aires, qui était à la tête de l'armée. Ce général voulut qu'en allant à l'assaut on plaçât des rangs de chevaux au-devant des soldats, afin que l'artillerie des remparts ayant épuisé son feu sur les chevaux, les soldats se présentassent avec moins de risque; le jésuite remontra le ridicule & le danger d'une telle entreprise, & il fit attaquer dans les règles.

La manière dont ces peuples ont combattu pour l'Espagne, a fait voir qu'ils sauraient se défendre contr'elle, & qu'il serait dangereux de vouloir changer leur gouvernement. Il est très vrai que les jésuites jusqu'à-présent se sont formés dans le Paraguai un empire d'environ quatre cent lieues de circonférence, & qu'ils peuvent l'étendre davantage.

Soumis dans tout ce qui est d'apparence au roi d'Espagne, ils sont rois en effet, & peut-être les rois les mieux obéis de la terre. Ils ont été à la fois fondateurs, législateurs, pontifes & souverains.

Un empire d'une constitution si étrange, dans un autre hémisphère, est l'effet le plus éloigné de sa cause, qui ait jamais paru dans le monde. Nous voyons de-

puis longtems des moines princes dans notre Europe ; mais ils sont parvenus à ce degré de grandeur, opposé à leur état, par une marche naturelle ; on leur a donné de grandes terres, qui sont devenues des fiefs & des principautés, comme d'autres terres. Mais dans le Paraguai on n'a rien donné aux jésuites, ils se sont faits souverains sans se dire seulement propriétaires d'une lieue de terrain, & tout a été leur ouvrage.

Ils ont enfin abusé de leur pouvoir, & l'ont perdu ; lorsque l'Espagne a cédé au Portugal la ville du St. Sacrement, & ses vastes dépendances, les jésuites ont osé s'opposer à cet accord ; les peuples qu'ils gouvernent n'ont point voulu se soumettre à la domination portugaise, & ils ont résisté également à leurs anciens & à leurs nouveaux maîtres.

Si on en croit la *Relacio abbreviada*, le général Portugais d'*Andrado*, écrivait dès l'an 1750 au général Espagnol Valderios : *Les jésuites sont les seuls rebelles. Leurs Indiens ont attaqué deux fois la forteresse portugaise du Pardo avec une artillerie très bien servie.* La même rélation ajoute que ces Indiens ont coupé les têtes à leurs prisonniers, & les ont portées à leurs commandans jésuites. Si cette accusation est vraie, elle n'est guères vraisemblable.

Ce qui est plus sûr, c'est que leur province de *St. Nicolas* s'est soulevée en 1757, & a mis treize mille combattans en campagne sous les ordres de deux jésuites, *Lamp* & *Tadeo.* C'est l'origine du bruit qui courut alors qu'un jésuite s'était fait roi du Paraguai sous le nom de *Nicolas I.*

Pendant que ces religieux faisaient la guerre en Amérique, aux rois d'Espagne & de Portugal, ils étaient en Europe les confesseurs de ces princes. Mais enfin, ils ont été accusés de rébellion & de parricide à Lisbonne ; ils ont été chassés du Portugal en 1758 ; le gouvernement por-

tugais en a purgé toutes ſes colonies d'Amérique ; ils ont été chaſſés de tous les états du roi d'Eſpagne dans l'ancien & dans le nouveau monde ; les parlemens de France les ont détruits par un arrêt ; le pape a éteint l'ordre par une bulle ; & la terre a appris enfin qu'on peut abolir tous les moines ſans rien craindre.

CHAPITRE CENT CINQUANTE-CINQUIÉME.

Etat de l'Aſie au tems des découvertes des Portugais.

DE LA CHINE.

TAndis que l'Eſpagne jouiſſait de la conquête de la moitié de l'Amérique, que le Portugal dominait ſur les côtes de l'Afrique & de l'Aſie, que le commerce de l'Europe prenait une face ſi nouvelle, & que le grand changement dans la religion chrêtienne changeait les intérêts de tant de rois, il faut vous repréſenter dans quel état était le reſte de notre ancien univers.

Nous avons laiſſé, vers la fin du treiziéme ſiécle, la race de *Gengis-Kan* ſouveraine dans la Chine, dans l'Inde, dans la Perſe, & les Tartares portant la deſtruction juſqu'en Pologne & en Hongrie. La branche de cette famille victorieuſe qui régna dans la Chine, s'appelle *Yven.* On ne reconnait point dans ce nom celui d'*Octaï-Kan*, ni celui de *Coblaï* ſon frère, dont la race régna un ſiécle entier. Ces vainqueurs prirent avec un nom chinois les mœurs chinoiſes. Tous les uſurpateurs veulent conſerver par les loix ce qu'ils ont envahi par les armes. Sans cet intérêt ſi naturel de jouir paiſiblement de ce qu'on a volé, il n'y aurait pas de ſociété ſur la terre. Les Tartares trou-

vèrent les loix des vaincus si belles, qu'ils s'y soumirent pour mieux s'affermir. Ils conservèrent surtout avec soin celle qui ordonne que personne ne soit ni gouverneur ni juge dans la province où il est né; loi admirable, & qui d'ailleurs convenait à des vainqueurs.

Cet ancien principe de morale & de politique, qui rend les pères si respectables aux enfans, & qui fait regarder l'empereur comme le père commun, accoutuma bientôt les Chinois à l'obéissance volontaire. La seconde génération oublia le sang que la première avait perdu. Il y eut neuf empereurs consécutifs de la même race Tartare, sans que les annales chinoises fassent mention de la moindre tentative de chasser ces étrangers. Un des arrière-petits-fils de *Gengis-Kan* fut assassiné dans son palais; mais il le fut par un Tartare, & son héritier naturel lui succéda sans aucun trouble.

Enfin ce qui avait perdu les califes, ce qui avait autrefois détrôné les rois de Perse & ceux d'Assyrie, renversa ces conquérans; ils s'abandonnèrent à la mollesse. Le neuviéme empereur du sang de *Gengis-Kan*, entouré de femmes & de prêtres *lamas* qui le gouvernaient tour-à-tour, excita le mépris, & réveilla le courage des peuples. Les bonzes ennemis des lamas furent les premiers auteurs de la révolution. Un avanturier qui avait été valet dans un couvent de bonzes, s'étant mis à la tête de quelques brigands, se fit déclarer chef de ceux que la cour appellait *les révoltés*. On voit vingt exemples pareils dans l'empire Romain, & surtout dans celui des Grecs. La terre est un vaste théatre, où la même tragédie se joue sous des noms différens.

Cet avanturier chassa la race des Tartares en 1357, & commença la vingt & uniéme famille, ou dynastie, nommée *Ming*, des empereurs Chinois. Elle a régné deux

deux cent soixante & seize ans ; mais enfin elle a succombé sous les descendans de ces mêmes Tartares qu'elle avait chassés. Il a toûjours falu qu'à la longue le peuple le plus instruit, le plus riche, le plus policé, ait cédé partout au peuple sauvage, pauvre & robuste. Il n'y a eu que l'artillerie perfectionnée qui ait pu enfin égaler les faibles aux forts, & contenir les barbares. Nous avons observé (au second chapitre) que les Chinois ne faisaient point encor usage du canon, quoiqu'ils connussent la poudre depuis si longtems.

Le restaurateur de l'empire Chinois prit le nom de *Taitsoug*, & rendit ce nom célèbre par les armes & par les loix. Une de ses premières attentions fut de réprimer les bonzes, qu'il connaissait d'autant mieux qu'il les avait servis. Il défendit qu'aucun Chinois n'embrassât la profession de bonze avant quarante ans, & porta la même loi pour les bonzesses. C'est ce que le czar *Pierre le grand* a fait de nos jours en Russie. Mais cet amour invincible de sa profession, & cet esprit qui anime tous les grands corps, a fait triompher bientôt les bonzes Chinois, & les moines Russes, d'une loi sage ; il a toûjours été plus aisé dans tous les pays d'abolir des coutumes invétérées que de les restraindre. Nous avons déja remarqué que *St. Léon* avait porté cette même loi que le fanatisme a toûjours bravée.

Il parait que *Taitsoug*, ce second fondateur de la Chine, regardait la propagation comme le premier des devoirs ; car en diminuant le nombre des bonzes, dont la plûpart n'étaient pas mariés, il eut soin d'exclure de tous les emplois les eunuques, qui auparavant gouvernaient le palais, & amollissaient la nation.

Quoique la race de *Gengis* eût été chassée de la Chine, ces anciens vainqueurs étaient toûjours très redoutables. Un empereur Chinois nommé *Yngtsong* fut fait prisonnier par eux, & amené captif dans le fond de la Tartarie en 1444. L'empire Chinois paya

pour lui une rançon immense. Ce prince reprit sa liberté, mais non pas sa couronne, & il attendit paisiblement pour remonter sur le trône la mort de son frère qui régnait pendant sa captivité.

L'intérieur de l'empire fut tranquille. L'histoire rapporte qu'il ne fut troublé que par un bonze, qui voulut faire soulever les peuples, & qui eut la tête tranchée.

La religion de l'empereur & des lettrés ne changea point. On défendit seulement de rendre à *Confutzée* les mêmes honneurs qu'on rendait à la mémoire des rois ; défense honteuse, puisque nul roi n'avait rendu tant de services à la patrie que *Confutzée ;* mais défense qui prouve que *Confutzée* ne fut jamais adoré, & qu'il n'entre point d'idolâtrie dans ces cérémonies dont les Chinois honorent leurs ayeux & les manes des grands-hommes. Rien ne confond mieux les méprisables disputes que nous avons eu en Europe sur les rites chinois.

Une étrange opinion régnait alors à la Chine. On était persuadé qu'il y avait un secret pour rendre les hommes immortels. Des charlatans qui ressemblaient à nos alchymistes, se vantaient de pouvoir composer une liqueur qu'ils appellaient *le breuvage de l'immortalité*. Ce fut le sujet de mille fables dont l'Asie fut inondée, & qu'on a prises pour de l'histoire. On prétend que plus d'un empereur Chinois dépensa des sommes immenses pour cette recette ; c'est comme si les Asiatiques croyaient que nos rois de l'Europe ont recherché sérieusement la *Fontaine de Jouvence*, aussi connue dans nos anciens romans gaulois que la coupe d'immortalité dans les romans asiatiques.

Sous la dynastie *Yven*, c'est-à-dire sous la postérité de *Gengis-Kan*, & sous celle des restaurateurs nommée *Ming*, les arts qui appartiennent à l'esprit & à

l'imagination furent plus cultivés que jamais ; ce n'était ni notre sorte d'esprit, ni notre sorte d'imagination ; cependant on retrouve dans leurs petits romans le même fonds qui plaît à toutes les nations. Ce sont des malheurs imprévus, des avantages inespérés, des reconnaissances : on y trouve peu de ce fabuleux incroyable, tel que les métamorphoses inventées par les Grecs & embellies par *Ovide*, tel que les contes arabes, & les fables du *Boyardo* & de l'*Arioste*. L'invention dans les fables chinoises s'éloigne rarement de la vraisemblance, & tend toûjours à la morale.

La passion du théatre devint universelle à la Chine depuis le quatorziéme siécle jusqu'à nos jours. Ils ne pouvaient avoir reçu cet art d'aucun peuple. Ils ignoraient que la Grèce eût existé ; & ni les mahométans, ni les Tartares n'avaient pu leur communiquer les ouvrages grecs. Ils inventèrent l'art ; mais par la tragédie chinoise qu'on a traduite, on voit qu'ils ne l'ont pas perfectionné. Cette tragédie intitulée l'*Orphelin de Tchao* est du quatorziéme siécle ; on nous la donne comme la meilleure qu'ils ayent eu encore. Il est vrai qu'alors les ouvrages dramatiques étaient plus grossiers en Europe : à peine même cet art nous était-il connu. Notre caractère est de nous perfectionner, & celui des Chinois est jusqu'à présent de rester où ils sont parvenus. Peut-être cette tragédie est-elle dans le goût des premiers essais d'*Eschile*. Les Chinois toûjours supérieurs dans la morale ont fait peu de progrès dans toutes les autres sciences. C'est sans doute que la nature, qui leur a donné un esprit droit & sage, leur a refusé la force de l'esprit.

Ils écrivent en général comme ils peignent, sans connaître les secrets de l'art. Leurs tableaux jusqu'à présent sont destitués d'ordonnance, de perspective, de clair-obscur ; leurs écrits se ressentent de la même faiblesse. Mais il paraît qu'il règne dans leurs productions une médiocrité sage, une vérité simple, qui

ne tient rien du ſtile ampoulé des autres orientaux. Vous ne voyez dans ce que vous avez lu de leurs traités de morale aucune de ces paraboles étrangères, de ces comparaiſons giganteſques & forcées. Ils parlent rarement en énigmes : c'eſt encor ce qui en fait dans l'Aſie un peuple à part. Vous liſiez il n'y a pas longtems des réflexions d'un ſage Chinois ſur la manière dont on peut ſe procurer la petite portion de bonheur dont la nature de l'homme eſt ſuſceptible : ces réflexions ſont préciſément les mêmes que nous retrouvons dans la plûpart de nos livres.

La théorie de la médecine n'eſt encor chez eux qu'ignorance & erreur. Cependant les médecins Chinois ont une pratique aſſez heureuſe. La nature n'a pas permis que la vie des hommes dépendît de la phyſique. Les Grecs ſavaient ſaigner à propos, ſans ſavoir que le ſang circulât. L'expérience des remèdes & le bon ſens ont établi la médecine pratique dans toute la terre : elle eſt partout un art conjectural, qui aide quelquefois la nature, & quelquefois la détruit.

En général l'eſprit d'ordre, de modération, le goût des ſciences, la culture de tous les arts utiles à la vie, un nombre prodigieux d'inventions qui rendaient ces arts plus faciles, compoſaient la ſageſſe chinoiſe. Cette ſageſſe avait poli les conquérans Tartares, & les avait incorporés à la nation. C'eſt un avantage que les Grecs n'ont pu avoir ſur les Turcs. Enfin les Chinois avaient chaſſé leurs maîtres, & les Grecs n'ont pas imaginé de ſecouer le joug de leurs vainqueurs.

Quand nous parlons de la ſageſſe qui a préſidé quatre mille ans à la conſtitution de la Chine, nous ne prétendons pas parler de la populace ; elle doit être en tout pays uniquement occupée du travail des mains. L'eſprit d'une nation réſide toûjours dans le

petit nombre qui fait travailler le grand, qui le nourrit & le gouverne. Certainement cet esprit de la nation Chinoise est le plus ancien monument de raison qui soit sur la terre.

Ce gouvernement, quelque beau qu'il fût, était nécessairement infecté de grands abus attachés à la condition humaine, & surtout à un vaste empire. Le plus grand de ces abus, qui n'a été corrigé que dans ces derniers tems, était la coutume des pauvres d'exposer leurs enfans, dans l'espérance qu'ils seraient recueillis par les riches. Il périssait ainsi beaucoup de sujets. L'extrême population empêchait le gouvernement de prévenir ces pertes. On regardait les hommes comme les fruits des arbres, dont on laisse périr sans regret une partie, quand il en reste suffisamment pour la nourriture. Les conquérans Tartares auraient pu fournir la subsistance à ces enfans abandonnés, & en faire des colonies qui auraient peuplé les déserts de la Tartarie. Ils n'y songèrent pas; & dans notre occident, où nous avions un besoin plus pressant de réparer l'espèce humaine, nous n'avions pas encor remédié au même mal, quoiqu'il nous fût plus préjudiciable. Londres n'a d'hôpitaux pour les enfans trouvés que depuis quelques années. Il faut bien des siécles pour que la société humaine se perfectionne.

CHAPITRE CENT-CINQUANTE-SIXIÉME.

Des Tartares.

SI les Chinois deux fois subjugués, la première par *Gengis-Kan* au treiziéme siécle, & la seconde dans le dix-septiéme, ont toûjours été le premier peuple de l'Asie dans les arts & dans les loix, les Tartares

l'ont été dans les armes. Il eſt humiliant pour la nature humaine que la force l'ait toûjours emporté ſur la ſageſſe, & que ces barbares ayent ſubjugué preſque tout notre hémiſphère juſqu'au mont Atlas. Ils détruiſirent l'empire Romain au cinquiéme ſiécle, & conquirent l'Eſpagne & tout ce que les Romains avaient eu en Afrique. Nous les avons vus enſuite aſſujettir les califes de Babilone.

Mahmoud, qui ſur la fin du dixiéme ſiécle conquit la Perſe & l'Inde, était un Tartare. Il n'eſt preſque connu aujourd'hui des peuples occidentaux que par la réponſe d'une pauvre femme qui lui demanda juſtice dans les Indes du meurtre de ſon fils volé & aſſaſſiné dans la province d'Yrac en Perſe : Comment voulez-vous que je rende juſtice de ſi loin ? dit le ſultan ; Pourquoi donc nous avez-vous conquis, ne pouvant nous gouverner ? répondit la mère.

Ce fut du fond de la Tartarie que partit *Gengis-Kan* à la fin du douziéme ſiécle pour conquérir l'Inde, la Chine, la Perſe & la Ruſſie. *Batoukan* l'un de ſes enfans, ravagea juſqu'aux frontières de l'Allemagne. Il ne reſte aujourd'hui du vaſte empire de Capshac, partage de *Batoukan*, que la Crimée poſſédée par ſes deſcendans ſous la protection des Turcs.

Tamerlan, qui ſubjugua une ſi grande partie de l'Aſie, était un Tartare, & même de la race de *Gengis*.

Uſſum Caſſan, qui régna en Perſe, était auſſi né dans la Tartarie.

Enfin ſi vous regardez d'où ſont ſortis les Ottomans, vous les verrez ſortir du bord oriental de la mer Caſpienne, pour venir mettre ſous le joug l'Aſie mineure, l'Arabie, l'Egypte, Conſtantinople & la Grèce.

Voyons ce qui reſtait dans ces vaſtes déſerts de la Tartarie au ſeiziéme ſiécle, après tant d'émigrations

de conquérans. Au nord de la Chine étaient ces mêmes Monguls & ces Mantchoux qui la conquirent sous *Gengis*, & qui l'ont encor reprise il y a un siécle. Ils étaient alors de la religion dont le *dalai-lama* est le chef dans le petit Thibet. Leurs déserts confinent aux déserts de la Russie. De-là jusqu'à la mer Caspienne habitent les Elhuts, les Calcas, les Calmouks, & cent hordes de Tartares vagabonds. Les Usbecs étaient & sont encor dans le pays de Samarcande; ils vivent tous pauvrement, & savent seulement qu'il est sorti de chez eux des essains qui ont conquis les plus riches pays de la terre.

CHAPITRE CENT-CINQUANTE-SEPTIÉME.

Du Mogol.

LA race de *Tamerlan* régnait dans le Mogol. Ce royaume de l'Inde n'avait pas été tout-à-fait soumis par *Tamerlan*. Les enfans de ce conquérant se firent la guerre pour le partage des états, comme les successeurs d'*Alexandre*, & l'Inde fut très malheureuse. Ce pays où la nature du climat inspire la mollesse, résista faiblement à la postérité de ses vainqueurs. Le sultan *Babar*, arrière-petit-fils de *Tamerlan*, se rendit absolument le maître de tout le pays qui s'étend depuis Samarcande jusqu'auprès d'Agra.

Quatre nations principales étaient alors établies dans l'Inde; les mahométans Arabes nommés *Patanes*, qui avaient conservé quelques pays depuis le dixiéme siécle; les anciens Parsis ou Guèbres réfugiés du tems d'*Omar*; les Tartares de *Gengis-Kan* & de *Tamerlan*; enfin les vrais Indiens, en plusieurs tribus ou castes.

Les musulmans Patanes étaient encor les plus puissans, puisque vers l'an 1530 un musulman nommé

Chircha dépouilla le sultan *Amayum* fils de ce *Babar*, & le contraignit de se réfugier en Perse. L'empereur Turc *Soliman*, l'ennemi naturel des Persans, protégea l'usurpateur mahométan contre la race des usurpateurs Tartares que les Persans secouraient. Le vainqueur de Rhodes tint la balance dans l'Inde ; & tant que *Soliman* vécut, *Chircha* régna heureusement. C'est lui qui rendit la religion des *Osmanlis* dominante dans le Mogol. On voit encor les beaux chemins ombragés d'arbres, les caravanserails & les bains qu'il fit construire pour les voyageurs.

Amayum ne put rentrer dans l'Inde qu'après la mort de *Soliman* & de *Chircha*. Une armée de Persans le remit sur le trône. Ainsi les Indiens ont toûjours été subjugués par des étrangers.

Le petit royaume de Guzarate près de Surate demeurait encor soumis aux anciens Arabes de l'Inde ; c'est presque tout ce qui restait dans l'Asie à ces vainqueurs de tant d'états que vous avez vu tout conquérir depuis la Perse jusqu'aux provinces méridionales de la France. Ils furent obligés alors d'implorer le secours des Portugais, contre *Akebar* fils d'*Amayoud*, & les Portugais ne purent les empêcher de succomber.

Il y avait encor vers Agra un prince qui se disait descendant de *Por*, que *Quinte-Curce* a rendu si célèbre sous le nom de *Porus*. *Akebar* le vainquit, & ne lui rendit pas son royaume. Mais il fit dans l'Inde plus de bien qu'*Alexandre* n'eut le tems d'en faire. Ses fondations sont immenses ; & on admire toûjours le grand chemin bordé d'arbres l'espace de cent cinquante lieues, depuis Agra jusqu'à Lahor ; célèbre ouvrage de ce conquérant, embelli encor par son fils *Geanguir*.

La presqu'isle de l'Inde deçà le Gange n'était pas encor entamée ; & si elle avait connu des vainqueurs

ſur ſes côtes, c'étaient des Portugais. Le vice-roi qui réſidait à Goa, égalait alors le grand-mogol en magnificence & en faſte, & le paſſait beaucoup en puiſſance maritime. Il donnait cinq gouvernemens, ceux de Mozambique, de Malaca, de Maſcate, d'Ormus, de Ceilan. Les Portugais étaient les maîtres du commerce de Surate, & les peuples du grand-mogol recevaient d'eux toutes les denrées précieuſes des iſles. L'Amérique pendant quarante ans ne valut pas davantage aux Eſpagnols ; & quand *Philippe II* s'empara du Portugal en 1580, il ſe trouva maître tout-d'un-coup des principales richeſſes des deux mondes, ſans avoir eu la moindre part à leur découverte. Le grand-mogol n'était pas alors comparable à un roi d'Eſpagne.

Nous n'avons pas tant de connaiſſance de cet empire que de celui de la Chine ; les fréquentes révolutions depuis *Tamerlan* en ſont cauſe ; & on n'y a pas envoyé de ſi bons obſervateurs que ceux par qui la Chine nous eſt connue.

Ceux qui ont recueilli les rélations de l'Inde nous ont donné ſouvent des déclamations contradictoires. Le père Catrou nous dit, que le *Mogol s'eſt retenu en propre toutes les terres de l'empire ;* & dans la même page il nous dit que les *enfans des rayas ſuccèdent aux terres de leurs pères.* Il aſſure que *tous les grands ſont eſclaves ;* & il dit, que *pluſieurs de ces eſclaves ont juſqu'à vingt à trente mille ſoldats ; qu'il n'y a de loi que la volonté du Mogol ;* & *qu'on n'a point cependant touché aux droits des peuples.* Il eſt difficile de concilier ces notions.

Tavernier parle plus aux marchands qu'aux philoſophes, & ne donne guères d'inſtructions que pour connaître les grandes routes & pour acheter des diamans.

Bernier eſt un philoſophe ; mais il n'employe pas ſa philoſophie à s'inſtruire à fond du gouvern ement. Il

dit comme les autres que toutes les terres appartiennent à l'empereur. C'eſt ce qui a beſoin d'explication. Donner des terres & en jouir ſont deux choſes abſolument différentes. Les rois européans qui donnent tous les bénéfices eccléſiaſtiques, ne les poſſèdent pas. L'empereur dont le droit eſt de conférer tous les fiefs d'Allemagne & d'Italie quand ils vaquent faute d'héritiers, ne recueille pas les fruits de ces terres.

Bernier n'a pas cru qu'on abuſerait de ſes expreſſions jusqu'au point de penſer que tous les Indiens labourent, ſèment, bâtiſſent, travaillent pour un Tartare. Ce Tartare d'ailleurs eſt abſolu ſur les ſujets de ſon domaine, & a très peu de pouvoir ſur les vice-rois, qui ſont aſſez puiſſans pour lui déſobéir.

Il n'y a dans l'Inde, dit *Bernier*, que des grands ſeigneurs & des miſérables. Comment accorder cette idée avec l'opulence de ces marchands que *Tavernier* dit riches de tant de millions ?

Quoi qu'il en ſoit, les Indiens n'étaient plus ce peuple ſupérieur chez qui les anciens Grecs voyagèrent pour s'inſtruire. Il ne reſta plus chez ces Indiens que de la ſuperſtition, qui redoubla même par leur aſſerviſſement, comme celle des Egyptiens n'en devint que plus forte quand les Romains les ſoumirent.

Les eaux du Gange avaient de tout tems la réputation de purifier les ames. L'ancienne coutume de ſe plonger dans les fleuves au moment d'une éclipſe, n'a pu encor être abolie; & quoiqu'il y eût des aſtronomes Indiens qui ſuſſent calculer les éclipſes, les peuples n'en étaient pas moins perſuadés que le ſoleil tombait dans la gueule d'un dragon, & qu'on ne pouvait le délivrer qu'en ſe mettant tout nud dans l'eau, & en faiſant un grand bruit qui épouvantait le dragon & lui faiſait lâcher priſe. Cette idée ſi commune parmi les peuples orientaux eſt une preuve évidente de l'abus

que les peuples ont toûjours fait en physique comme en religion, des signes établis par les premiers philosophes. De tout tems les astronomes marquèrent les deux points d'intersection où se font les éclipses, qu'on appelle *les nœuds de la lune*, l'un par une tête de dragon, l'autre par une queue. Le peuple également ignorant dans tous les pays du monde, prit le signe pour la chose même. Le soleil est dans la tête du dragon, disaient les astronomes. Le dragon va dévorer le soleil, disait le peuple, & surtout le peuple astrologue. Nous insultons à la crédulité des Indiens, & nous ne songeons pas qu'il se vend en Europe tous les ans plus de trois cent mille exemplaires d'almanachs, remplis d'observations non moins fausses, & d'idées non moins absurdes. Il vaut autant dire que le soleil & la lune sont entre les griffes d'un dragon, que d'imprimer tous les ans qu'on ne doit ni planter, ni semer, ni prendre médecine, ni se faire saigner que certains jours de la lune. Il serait tems que dans un siécle comme le nôtre on daignât faire à l'usage des cultivateurs un calendrier utile, qui les instruisît, & qui ne les trompât plus.

L'école des anciens gymnosophistes subsistait encor dans la grande ville de Bénarès sur les rives du Gange. Les bramins y cultivaient la langue sacrée qu'on appelle *le Hanscrit*, qu'ils regardent comme la plus ancienne de tout l'orient. Ils admettent des génies comme les premiers Persans. Ils enseignent à leurs disciples, que toutes les idoles ne sont faites que pour fixer l'attention des peuples, & ne sont que des emblêmes divers d'un seul DIEU; mais ils cachent au peuple cette théologie sage qui ne leur produirait rien, & l'abandonnent à des erreurs qui leur sont utiles. Il semble que dans les climats méridionaux la chaleur du climat dispose plus les hommes à la superstition & à l'entousiasme qu'ailleurs. On a vu souvent des Indiens dévots se précipiter à l'envi sous les roues du char qui portait l'idole *Jaganat*, & se faire

brifer les os par piété. La fuperftition populaire réuniffait tous les contraires : on voyait d'un côté les prêtres de l'idole *Jaganat* amener tous les ans une fille à leur Dieu pour être honorée du titre de fon époufe, comme on en préfentait une quelquefois en Egypte au Dieu *Anubis :* de l'autre côté on conduifait au bucher des jeunes veuves, qui fe jettaient en chantant & en danfant dans les flammes fur les corps de leurs maris.

On raconte (*a*) qu'en 1642 un raya ayant été affaffiné à la cour de *Sha-Gehan*, treize femmes de ce raya accoururent incontinent, & fe jettèrent toutes dans le bucher de leur maître. Un miffionnaire très croyable affure qu'en 1710 quarante femmes du prince de Marava fe précipitèrent dans un bucher allumé fur le cadavre de ce prince. Il dit qu'en 1717 deux princes de ce pays étant morts, dix-fept femmes de l'un, & treize de l'autre, fe dévouèrent à la mort de la même manière, & que la dernière étant enceinte attendit qu'elle eût accouché, & fe jetta dans les flammes après la naiffance de fon fils. Ce même miffionnaire dit que ces exemples font plus fréquens dans les premières caftes que dans celles du peuple ; & plufieurs miffionnaires le confirment. Il femble que ce dût être tout le contraire. Les femmes des grands devraient tenir plus à la vie que celles des artifans, & des hommes qui mènent une vie pénible ; mais on a malheureufement attaché de la gloire à ces dévouemens. Les femmes d'un ordre fupérieur font plus fenfibles à cette gloire ; & les bramins (*b*) qui recueillent toûjours quelques dépouilles de ces victimes, ont plus d'intérêt à féduire les riches.

Un nombre prodigieux de faits de cette nature ne peut laiffer douter que cette coutume ne fût en vi-

(*a*) Lettres curieufes & édifiantes. Tom. XIII.

(*b*) Voyez le chapitre de l'*Ezourvédam*.

gueur dans le Mogol, comme elle y eſt encor dans toute la preſqu'iſle juſqu'au cap de Comorin. Une réſolution ſi déſeſpérée dans un ſexe ſi timide nous étonne : mais la ſuperſtition inſpire partout une force ſurnaturelle.

CHAPITRE CENT-CINQUANTE-HUITIÉME.

De la Perſe, & de ſa révolution au ſeizième ſiécle. De ſes uſages, de ſes mœurs, &c.

LA Perſe éprouvait alors une révolution à-peu-près ſemblable à celle que le changement de religion fit en Europe.

Un Perſan nommé *Eidar*, qui n'eſt connu de nous que ſous le nom de *Sophi*, c'eſt-à-dire *ſage*, & qui outre cette ſageſſe avait des terres conſidérables, forma ſur la fin du quinziéme ſiécle la ſecte qui diviſe aujourd'hui les Perſans & les Turcs.

Pendant le règne du Tartare *Uſſum Caſſan*, une partie de la Perſe, flattée d'oppoſer un culte nouveau à celui des Turcs, de mettre *Aly* au-deſſus d'*Omar*, & de pouvoir aller en pélérinage ailleurs qu'à la Mecque, embraſſa avidement les dogmes du *Sophi*. Les ſemences de ces dogmes étaient jettées depuis longtems ; il les fit éclore & donna la forme à ce ſchiſme politique & religieux, qui paraît aujourd'hui néceſſaire entre deux grands empires voiſins jaloux l'un de l'autre. Ni les Turcs, ni les Perſans n'avaient aucune raiſon de reconnaître *Omar* ou *Aly* pour ſucceſſeurs légitimes de *Mahomet*. Les droits de ces Arabes qu'ils avaient chaſſés devaient peu leur importer ; mais il importait aux Perſans que le ſiége de leur religion ne fût pas chez les Turcs.

Le peuple Perſan avait toûjours compté parmi ſes griefs contre le peuple Turc le meurtre d'*Aly*, quoiqu'*Aly* n'eût point été aſſaſſiné par la nation Turque qu'on ne connaiſſait point alors ; mais c'eſt ainſi que le peuple raiſonne. Il eſt même ſurprenant qu'on n'eût pas profité plus tôt de cette antipathie pour établir une ſecte nouvelle.

Le ſophi dogmatiſait donc pour l'intérêt de la Perſe, mais il dogmatiſait auſſi pour le ſien propre. Il ſe rendit trop conſidérable. Le *Sha-Ruſtan* uſurpateur de la Perſe le craignit. Enfin ce réformateur eut la deſtinée à laquelle *Luther* & *Calvin* ont échappé. *Ruſtan* le fit aſſaſſiner en 1499.

Iſmaël fils de *Sophi* fut aſſez courageux & aſſez puiſſant pour ſoutenir les armes à la main les opinions de ſon père ; ſes diſciples devinrent des ſoldats.

Il convertit & conquit l'Arménie, ce royaume ſi fameux autrefois ſous *Tigrane*, & qui l'eſt ſi peu depuis ce tems-là. On y diſtingue à peine les ruines de Tigranocerte. Le pays eſt pauvre ; il y a beaucoup de chrétiens Grecs qui ſubſiſtent du négoce qu'ils font en Perſe & dans le reſte de l'Aſie : mais il ne faut pas croire que cette province nourriſſe quinze cent mille familles chrétiennes, comme le diſent les rélations. Cette multitude irait à cinq ou ſix millions d'habitans, & le pays n'en a pas le tiers. *Iſmaël Sophi* maître de l'Arménie ſubjugua la Perſe entière & juſqu'aux Tartares de Samarcande. Il combattit le ſultan des Turcs *Sélim I* avec avantage, & laiſſa à ſon fils *Thamas* la Perſe puiſſante & paiſible.

C'eſt ce même *Thamas* qui repouſſa enfin *Soliman*, après avoir été ſur le point de perdre ſa couronne. Ses deſcendans ont régné paiſiblement en Perſe juſqu'aux révolutions qui de nos jours ont déſolé cet empire.

La Perſe devint ſur la fin du ſeiziéme ſiécle un des plus floriſſans & des plus heureux pays du monde, ſous le règne du grand *Sha-Abbas* arrière-petit-fils d'*Iſmaël Sophi*. Il n'y a guères d'états qui n'ayent eu un tems de grandeur & d'éclat, après lequel ils dégénèrent.

Les uſages, les mœurs, l'eſprit de la Perſe, ſont auſſi étrangers pour nous que ceux de tous les peuples qui ont paſſé ſous vos yeux. Le voyageur *Chardin* prétend que l'empereur de Perſe eſt moins abſolu que celui de Turquie: mais il ne paraît pas que le ſophi dépende d'une milice comme le grand-ſeigneur. *Chardin* avoue du moins que toutes les terres en Perſe n'appartiennent pas à un ſeul homme: les citoyens y jouiſſent de leurs poſſeſſions, & payent à l'état une taxe qui ne va pas à un écu par an. Point de grands ni de petits fiefs, comme dans l'Inde & dans la Turquie, ſubjuguées par les Tartares. *Iſmaël Sophi*, reſtaurateur de cet empire, n'étant point Tartare, mais Arménien, avait ſuivi le droit naturel établi dans ſon pays, & non pas le droit de conquête, & de brigandage.

Le ſerrail d'Iſpahan paſſait pour moins cruel que celui de Conſtantinople. La jalouſie du trône portait ſouvent les ſultans Turcs à faire étrangler leurs parens. Les ſophis ſe contentaient d'arracher les prunelles des princes de leur ſang. A la Chine on n'a jamais imaginé que la ſûreté du trône exigeât de tuer ou d'aveugler ſes frères & ſes neveux. On leur laiſſait toûjours des honneurs ſans autorité. Tout prouve que les mœurs chinoiſes étaient les plus humaines & les plus ſages de l'orient.

Les rois de Perſe ont conſervé la coutume de recevoir des préſens de leurs ſujets. Cet uſage eſt établi au Mogol & en Turquie; il l'a été en Pologne, & c'eſt le ſeul royaume où il ſemblait raiſonnable;

car les rois de Pologne n'ayant qu'un très faible revenu, avaient besoin de ces secours. Mais le grand-seigneur surtout, & le grand-mogol, possesseurs de trésors immenses, ne devaient se montrer que pour donner. C'est s'abaisser que de recevoir; & de cet abaissement ils font un titre de grandeur. Les empereurs de la Chine n'ont jamais avili ainsi leur dignité. *Chardin* prétend que les étrennes du roi de Perse lui valaient cinq ou six de nos millions.

Ce que la Perse a toûjours eu de commun avec la Chine & la Turquie, c'est de ne pas connaître la noblesse; il n'y a dans ces vastes états d'autre noblesse que celle des emplois; & les hommes qui ne font rien, n'y peuvent tirer avantage de ce qu'ont été leurs péres.

Dans la Perse, comme dans toute l'Asie, la justice a toûjours été rendue sommairement; on n'y a jamais connu ni les avocats ni les procédures; on plaide sa cause soi-même; & la maxime qu'une courte injustice est plus supportable qu'une justice longue & épineuse, a prévalu chez tous ces peuples, qui policés longtems avant nous, ont été moins rafinés en tout que nous ne le sommes.

La religion mahométane d'*Aly*, dominante en Perse, permettait un libre exercice à toutes les autres. Il y avait encor dans Ispahan des restes d'anciens Perses ignicoles, qui ne furent chassés de la capitale que sous le régne de *S a-Abbas*. Ils étaient répandus sur les frontières, & particuliérement dans l'ancienne Assyrie, partie de l'Arménie haute où réside encor leur grand-prêtre. Plusieurs familles de ces dix tribus & demie, de ces Juifs Samaritains transportés par *Salmanazar* du tems d'*Osée*, subsistaient encor en Perse, & il y avait au tems dont je parle prés de dix mille familles des tribus de *Juda*, de *Lévi* & de *Benjamin*, emmenées de Jérusalem avec *Sédécias* leur

roi,

roi, par *Nabucodonosor*, & qui ne revinrent point avec *Esdras* & *Néhémie*.

Quelques Sabéens disciples de *St. Jean-Batiste*, desquels on a déja parlé, étaient répandus vers le golfe Persique. Les chrétiens Arméniens du rite grec faisaient le plus grand nombre; les Nestoriens composaient le plus petit; les Indiens de la religion des bramins, remplissaient Ispahan; on en comptait plus de vingt mille. La plûpart étaient de ces Banians, qui du cap de Comorin jusqu'à la mer Caspienne vont trafiquer avec vingt nations, sans s'être jamais mêlés à aucune.

Enfin toutes ces religions étaient vues de bon œil en Perse, excepté la secte d'*Omar*, qui était celle de leurs ennemis. C'est ainsi que le gouvernement d'Angleterre admet toutes les sectes, & tolère à peine le catholicisme qu'il redoute.

L'empire Persan craignait avec raison la Turquie, à laquelle il n'est comparable ni par la population, ni par l'étendue. La terre n'y est pas si fertile, & la mer lui manquait. Le port d'Ormus ne lui appartenait point alors. Les Portugais s'en étaient emparés en 1507. Une petite nation Européane dominait sur le golfe Persique, & fermait le commerce maritime à toute la Perse. Il a falu que le grand *Sha-Abbas*, tout puissant qu'il était, ait eu recours aux Anglais pour chasser les Portugais en 1622. Les peuples d'Europe ont fait par leur marine le destin de toutes les côtes où ils ont abordé.

Si le terroir de la Perse n'est pas si fertile que celui de la Turquie, les peuples y sont plus industrieux; ils cultivent plus les sciences : mais leurs sciences ne mériteraient pas ce nom parmi nous. Si les missionnaires Européans ont étonné la Chine par le peu de

phyſique & de mathématiques qu'ils ſavaient, ils n'auraient pas moins étonné les Perſans.

Leur langue eſt belle, & depuis ſix cent ans elle n'a point été altérée. Leurs poëſies ſont nobles, leurs fables ingénieuſes. Mais s'ils ſavent un peu plus de géométrie que les Chinois, ils n'ont pas beaucoup avancé au-delà des élémens d'*Euclide*. Ils ne connaiſſent d'aſtronomie que celle de *Ptolomée*; & cette aſtronomie n'eſt encor chez eux que ce qu'elle a été ſi longtems en Europe, un chemin pour parvenir à l'aſtrologie judiciaire. Tout ſe réglait en Perſe par les influences des aſtres, comme chez les anciens Romains par le vol des oiſeaux & l'appétit des poulets ſacrés. *Chardin* prétend que de ſon tems l'état dépenſait quatre millions par an en aſtrologues. Si un *Newton*, un *Halley*, un *Caſſini* ſe fuſſent produits en Perſe, ils auraient été négligés, à moins qu'ils n'euſſent voulu prédire.

Leur médecine était comme celle de tous les peuples ignorans, une pratique d'expérience réduite en préceptes, ſans aucune connaiſſance de l'anatomie. Cette ſcience avait péri avec les autres; mais elle renaiſſait avec elles au commencement du ſeiziéme ſiécle, par les découvertes de *Veſale*, & par le génie de *Fernel*.

Enfin de quelque peuple policé de l'Aſie que nous parlions, nous pouvons dire de lui, il nous a précédé, & nous l'avons ſurpaſſé.

CHAPITRE CENT-CINQUANTE-NEUVIÉME.

De l'empire Ottoman au seizième siécle. Ses usages, son gouvernement, ses revenus.

Le tems de la grandeur & des progrès des *Ottomans* fut plus long que celui des *Sophis*, car depuis *Amurat II* ce ne fut qu'un enchainement de victoires.

Mahomet II avait conquis assez d'états pour que sa race se contentât d'un tel héritage. Mais *Sélim I* y ajouta de nouvelles conquêtes. Il prit en 1515 la Syrie & la Mésopotamie, & entreprit de soumettre l'Egypte. C'eût été une entreprise aisée, s'il n'avait eu que des Egyptiens à combattre; mais l'Egypte était gouvernée & défendue par une milice formidable d'étrangers, semblable à celle des janissaires. C'étaient des Circasses venus encor de la Tartarie; on les appellait *Mammelucs*, qui signifie esclaves: soit qu'en effet le premier soudan d'Egypte qui les employa, les eût achetés comme esclaves; soit plutôt que ce fût un nom qui les attachât de plus près à la personne du souverain, ce qui est bien plus vraisemblable. En effet la manière figurée dont on parle chez tous les orientaux, y a toûjours introduit chez les princes les titres les plus ridiculement pompeux, & chez leurs serviteurs les noms les plus humbles. Les bachas du grand-seigneur s'intitulent ses esclaves; & *Thamas Kouli-Kan*, qui de nos jours a fait crever les yeux à *Thamas* son maître, ne s'appellait que son esclave, comme ce mot même de *Kouli* le témoigne.

Ces *Mammelucs* étaient les maîtres de l'Egypte depuis nos dernières croisades. Ils avaient vaincu & pris *St. Louis*. Ils établirent depuis ce tems un gou-

vernement qui n'eſt pas différent de celui d'Alger. Un roi & vingt-quatre gouverneurs de provinces étaient choiſis entre ces ſoldats. La molleſſe du climat n'affaiblit point cette race guerrière, parce qu'elle ſe renouvellait tous les ans par l'affluence des autres Circaſſes appellés ſans ceſſe pour remplir ce corps de vainqueurs toûjours ſubſiſtant. L'Egypte fut ainſi gouvernée pendant près de trois cent années.

Il ſe préſente ici un champ bien vaſte pour les conjectures hiſtoriques. Nous voyons l'Egypte longtems ſubjuguée par les peuples de l'ancienne Colchide, habitans de ces pays barbares qui ſont aujourd'hui la Géorgie, la Circaſſie & la Mingrélie. Il faut bien que ces peuples ayent été autrefois plus recommandables qu'aujourd'hui, puiſque le premier voyage des Grecs à Colchos eſt une des grandes époques de la Grèce. Il eſt indubitable que les uſages & les mœurs de la Colchide tenaient beaucoup de ceux de l'Egypte; ils avaient pris des prêtres Egyptiens, juſqu'à la circonciſion. *Hérodote* qui avait voyagé en Egypte & en Colchide, & qui parlait à des Grecs inſtruits, ne nous laiſſe aucun lieu de douter de cette conformité; il eſt fidèle & exact ſur tout ce qu'il a vu; mais on l'accuſe de s'être trompé ſur tout ce qu'on lui a dit. Les prêtres d'Egypte lui ont confirmé qu'autrefois le roi *Séſoſtris* étant ſorti de ſon pays, dans le deſſein de conquérir toute la terre, il n'avait pas manqué d'envelopper la Colchide dans ſes conquêtes, & que c'était depuis ce tems-là que l'uſage de la circonciſion s'était conſervé à Colchos.

Premiérement, le deſſein de conquérir toute la terre eſt une idée romaneſque qui ne peut tomber dans la tête d'un homme de ſens raſſis. On fait d'abord la guerre à ſon voiſin, pour augmenter ſes états par le brigandage; on peut enſuite pouſſer ſes conquêtes de proche en proche, quand on y trouve quelque facilité; c'eſt la marche de tous les conquérans.

Secondement, il n'eft guères vraifemblable qu'un roi de la fertile Egypte foit allé perdre fon tems à conquérir les contrées affreufes du Caucafe, habitées par les plus robuftes des hommes, auffi belliqueux que pauvres, & dont une centaine aurait pu arrêter à chaque pas les plus nombreufes armées des mous & faibles Egyptiens ; c'eft à-peu-près comme fi on difait qu'un roi de Babilone était parti de la Méfopotamie pour aller conquérir la Suiffe.

Ce font les peuples pauvres, nourris dans des pays âpres & ftériles, vivans de leur chaffe, & féroces comme les animaux de leur pays, qui défertent ces pays fauvages pour aller attaquer les nations opulentes ; & ce ne font pas ces nations opulentes qui fortent de leurs demeures agréables pour aller chercher des contrées incultes.

Les féroces habitans du nord ont fait dans tous les tems des irruptions dans les contrées du midi. Vous voyez que les peuples de Colchos ont fubjugué trois cent ans l'Egypte, à commencer du tems de *St. Louis*. Vous voyez dans tous les tems connus, que l'Egypte fut toûjours conquife par quiconque voulut l'attaquer. Il eft donc bien probable que les barbares du Caucafe avaient affervi les bords du Nil ; mais il ne l'eft point que *Séfoftris* fe foit emparé du Caucafe.

Troifiémement ; pourquoi, de tous les peuples que les prêtres Egyptiens difaient avoir été vaincus par leur *Séfoftris*, les Colchidiens avaient-ils feuls reçu la circoncifion ? Il falait paffer par la Grèce & par l'Afie mineure pour arriver au pays de *Médée*. Les Grecs, grands imitateurs, auraient dû fe faire circoncire les premiers. *Séfoftris* aurait eu plus de foin de dominer dans le beau pays de la Grèce, & d'y impofer fes loix, que d'aller faire couper les prépuces des Colchidiens. Il eft bien plus dans l'or-

dre commun des choſes, que ce ſoit les Scythes, habitans des bords du Phaſe & de l'Araxe, toûjours affamés & toûjours conquérans, qui tombèrent ſur l'Aſie mineure, ſur la Syrie, ſur l'Egypte, & qui s'étant établis à Thèbes & à Memphis dans ces tems reculés, comme ils s'y ſont établis du tems de *St. Louis*, ayent enſuite rapporté dans leur patrie quelques rites religieux, & quelques uſages de l'Egypte.

C'eſt au lecteur intelligent à peſer toutes ces raiſons. L'ancienne hiſtoire ne préſente chez toutes les nations de la terre, que des doutes & des conjectures.

Toman-Bey fut le dernier roi mammeluc; il n'eſt célèbre que par cette époque, & par le malheur qu'il eut de tomber entre les mains de *Sélim*; mais il mérite d'être connu par une ſingularité qui nous paraît étrange, & qui ne l'était pas chez les orientaux; c'eſt que le vainqueur lui confia le gouvernement de l'Egypte qu'il lui avait enlevée.

Toman-Bey de roi devenu bacha eut le ſort des bachas; il fut étranglé après quelques mois de gouvernement.

Depuis ce tems le peuple de l'Egypte fut enſeveli dans le plus honteux aviliſſement; cette nation qu'on dit avoir été ſi guerrière du tems de *Séſoſtris*, eſt devenue plus puſillanime que du tems de *Cléopatre*. On nous dit qu'elle inventa les ſciences, & elle n'en cultive pas une; qu'elle était ſérieuſe & grave, & aujourd'hui on la voit légère & gaye, danſer & chanter dans la pauvreté & dans l'eſclavage: cette multitude d'habitans qu'on diſait innombrable, ſe réduit à trois millions tout au plus. Il ne s'eſt pas fait un plus grand changement dans Rome & dans Athènes; c'eſt une preuve ſans replique, que ſi le cli-

mat influe fur le caractère des hommes, le gouvernement a bien plus d'influence encor que le climat.

Soliman fils de *Sélim* fut toûjours un ennemi formidable aux chrétiens & aux Perfans. Il prit Rhodes, & quelques années après la plus grande partie de la Hongrie. La Moldavie & la Valachie devinrent de véritables fiefs de fon empire. Il mit le fiége devant Vienne, & ayant manqué cette entreprife, il tourna fes armes contre la Perfe; & plus heureux fur l'Euphrate que fur le Danube, il s'empara de Bagdat comme fon pére, fur lequel les Perfans l'avaient repris. Il foumit la Géorgie, qui eft l'ancienne Ibérie. Ses armes victorieufes fe portaient de tous côtés; car fon amiral *Cheredin Barberouffe*, après avoir ravagé la Pouille, alla dans la mer Rouge s'emparer du royaume d'Yemen, qui eft plutôt un pays de l'Inde que de l'Arabie. Plus guerrier que *Charles-Quint*, il lui reffembla par des voyages continuels. C'eft le premier des empereurs Ottomans qui ait été l'allié des Français, & cette alliance a toûjours fubfifté. Il mourut en affiégeant en Hongrie la ville de Zigeth, & la victoire l'accompagna jufques dans les bras de la mort; à peine eut-il expiré que la ville fut prife d'affaut. Son empire s'étendait d'Alger à l'Euphrate, & du fond de la mer Noire au fond de la Grèce & de l'Epire.

Sélim II fon fucceffeur prit fur les Vénitiens l'ifle de Chypre par fes lieutenans. Comment tous nos hiftoriens peuvent-ils nous répéter qu'il n'entreprit cette conquête que pour boire le vin de malvoifie de cette ifle, & pour la donner à un Juif? Il s'en empara par le droit de convenance. Chypre devenait néceffaire aux poffeffeurs de l'Anatolie, & jamais empereur ne fera la conquête d'un royaume ni pour un Juif ni pour du vin. Un Hébreu nommé *Méquines* donna quelques ouvertures pour cette conquête, &

les vaincus mêlèrent à cette vérité des fables que les vainqueurs ignorent.

Après avoir laissé les Turcs s'emparer des plus beaux climats de l'Europe, de l'Asie, & de l'Afrique, nous contribuames à les enrichir. Venise trafiquait avec eux dans le tems même qu'ils lui enlevaient l'isle de Chypre, & qu'ils faisaient écorcher vif le sénateur *Bragadino* gouverneur de Famagouste. Gènes, Florence, Marseille se disputaient le commerce de Constantinople. Ces villes payaient en argent les soies & les autres denrées de l'Asie. Les négocians chrêtiens s'enrichissaient de ce commerce, mais c'était aux dépens de la chrêtienté. On recueillait alors peu de soies en Italie, aucune en France. Nous avons été forcés souvent d'aller acheter du bled à Constantinople : mais enfin l'industrie a réparé les torts que la nature & la négligence faisaient à nos climats ; & les manufactures ont rendu le commerce des chrêtiens, & surtout des Français, très avantageux en Turquie, malgré l'opinion du comte *Marsigli*, moins informé de cette grande partie de l'intérêt des nations que les négocians de Londres & de Marseille.

Les nations chrêtiennes trafiquent avec l'empire Ottoman comme avec toute l'Asie. Nous allons chez ces peuples, qui ne viennent jamais dans notre occident ; c'est une preuve évidente de nos besoins. Les Echelles du Levant sont remplies de nos marchands. Toutes les nations commerçantes de l'Europe chrêtienne y ont des consuls. Presque toutes entretiennent des ambassadeurs ordinaires à la Porte Ottomane, qui n'en envoye point à nos cours. La Porte regarde ces ambassades perpétuelles comme un hommage que les besoins des chrêtiens rendent à sa puissance. Elle a fait souvent à ces ministres des affronts, pour lesquels les princes de l'Europe se feraient la guerre entr'eux, mais qu'ils ont toûjours dissimulés avec l'empire Ottoman. Le roi d'Angleterre

Guillaume disait dans nos derniers tems, *qu'il n'y a pas de point d'honneur avec les Turcs*. Ce langage est celui d'un négociant qui veut vendre ses effets, & non d'un roi qui est jaloux de ce qu'on apppelle *la gloire*.

L'administration de l'empire des Turcs est aussi différente de la nôtre que les mœurs & la religion. Une partie des revenus du grand-seigneur consiste, non en argent monnoyé comme dans les gouvernemens chrêtiens, mais dans les productions de tous les pays qui lui sont soumis. Le canal de Constantinople est couvert toute l'année de navires, qui apportent de l'Egypte, de la Grèce, de l'Anatolie, des côtes du Pont-Euxin, toutes les provisions nécessaires pour le serrail, pour les janissaires, pour la flotte. On voit par le *Canon Namé*, c'est-à-dire, par les régistres de l'empire, que le revenu du trésor en argent jusqu'à l'année 1683 ne montait qu'à près de trente-deux mille mille bourses, ce qui revenait à-peu-près à quarante-six millions de nos livres d'aujourd'hui.

Ce revenu ne suffirait pas pour entretenir de si grandes armées, & tant d'officiers. Les bachas dans chaque province ont des fonds assignés sur la province même, pour l'entretien des soldats que les fiefs fournissent ; mais ces fonds ne sont pas considérables : celui de l'Asie mineure ou Anatolie allait tout au plus à douze cent mille livres, celui du Diarbeck à cent mille ; celui d'Alep n'était pas plus considérable ; le fertile pays de Damas ne donnait pas deux cent mille francs à son bacha ; celui d'Erzerum en valait environ deux cent mille. La Grèce entière, qu'on appelle *Romélie*, donnait à son bacha douze cent mille livres. En un mot tous ces revenus dont les bachas & les beiglerbeys entretenaient les troupes ordinaires jusqu'en 1683, ne se montaient pas à dix de nos millions ; la Moldavie & la Valachie ne fournissaient pas deux cent mille livres à leur prince pour

l'entretien de huit mille ſoldats au ſervice de la Porte. Le capitan bacha ne tirait pas des fiefs appellés *Zaims* & *Timars* répandus ſur les côtes, plus de huit cent mille livres pour la flotte.

Il réſulte du dépouillement du *Canon Namé*, que toute l'adminiſtration turque était établie ſur moins de ſoixante de nos millions en argent comptant; & cette dépenſe depuis 1683 n'a pas été beaucoup augmentée; ce n'eſt pas la troiſiéme partie de ce qu'on paye en France, en Angleterre, pour les dettes publiques; mais auſſi il y a dans ces deux royaumes beaucoup plus de circulation, un commerce plus animé.

Ce qu'il y a d'affreux, c'eſt que dans le tréſor particulier du ſultan on compte les confiſcations pour un grand objet. C'eſt une des plus anciennes tyrannies établies, que le bien d'une famille appartienne au ſouverain quand le père de famille a été condamné. On porte à un ſultan la tête de ſon viſir, & cette tête lui vaut quelquefois pluſieurs millions. Rien n'eſt plus horrible qu'un droit qui met un ſi grand prix à la cruauté, & qui donne la tentation d'être injuſte.

Pour le mobilier des officiers de la Porte, nous avons déja obſervé qu'il appartient au ſultan, par une ancienne uſurpation, qui n'a été que trop longtems en uſage chez les chrêtiens. Dans tout l'univers l'adminiſtration publique a été ſouvent un brigandage autoriſé, excepté dans quelques états républicains, où les droits de la liberté & de la propriété ont été plus ſacrés, & où les finances de l'état étant médiocres ont été mieux dirigées, parce que l'œil embraſſe les petits objets, & que les grands confondent la vue.

On peut donc préſumer que les Turcs ont exécuté

de très grandes choses à peu de frais. Les appointemens attachés aux plus grandes dignités sont très médiocres ; on en peut juger par la place du muphti. Il n'a que deux mille aspres par jour, ce qui fait environ cent cinquante mille livres par année. Ce n'est que la dixiéme partie du revenu de quelques églises chrêtiennes. Il en est ainsi du grand-visiriat ; & sans les confiscations, & les présens, cette dignité produirait plus d'honneur que de fortune, excepté en tems de guerre.

Les Turcs n'ont point fait la guerre comme les princes de l'Europe la font aujourd'hui, avec de l'argent & des négociations. La force du corps, l'impétuosité des janissaires, ont établi sans discipline cet empire, qui se soutient par l'avilissement des peuples vaincus, & par les jalousies des peuples voisins.

Les sultans n'ont jamais mis en campagne cent quarante mille combattans à la fois, si on retranche les Tartares & la multitude qui suit leurs armées. Mais ce nombre était toûjours supérieur à celui que les chrêtiens pouvaient leur opposer.

CHAPITRE CENT-SOIXANTIÉME.

De la bataille de Lépante.

LEs Vénitiens après la perte de l'isle de Chypre, commerçant toûjours avec les Turcs, & osant toûjours être leurs ennemis, demandaient des secours à tous les princes chrêtiens que l'intérêt commun devait réunir. C'était encor l'occasion d'une croisade ; mais vous avez déja vu qu'à force d'en avoir fait autrefois d'inutiles, on n'en faisait point de nécessaires.

Le pape *Pie V* fit bien mieux que de prêcher une croisade ; il eut le courage de faire la guerre à l'empire Ottoman, en se liguant avec les Vénitiens & le roi d'Espagne *Philippe II.* Ce fut la première fois qu'on vit l'étendart des deux clefs déployé contre le croissant, & les galères de Rome affronter les galères Ottomanes. Cette seule action du pape, par laquelle il finit sa vie, doit consacrer sa mémoire. Il ne faut pour connaître ce pontife s'en rapporter à aucun de ces portraits colorés par la flatterie, ou noircis par la malignité, ou crayonnés par le bel esprit. Ne jugeons jamais des hommes que par les faits. *Pie V* dont le nom était *Ghisleri*, fut un de ces hommes que le mérite & la fortune tirèrent de l'obscurité pour les élever à la première place du christianisme. Son ardeur à redoubler la sévérité de l'inquisition, le supplice dont il fit périr plusieurs citoyens, montre qu'il était cruel & sanguinaire. Ses intrigues pour faire soulever l'Irlande contre la reine *Elizabeth*, la chaleur avec laquelle il fomenta les troubles de la France, la fameuse bulle *In Cœna Domini* dont il ordonna la publication toutes les années, font voir que son zèle pour la grandeur du St. Siége n'était pas conduit par la modération. Il avait été dominicain. La sévérité de son caractère s'était fortifiée par la dureté d'esprit qu'on puise dans le cloître. Mais cet homme élevé parmi des moines, eut comme *Sixte-Quint* son successeur, des vertus royales : ce n'est pas le trône, c'est le caractère qui les donne. *Pie V* fut le modèle du fameux *Sixte-Quint* ; il lui donna l'exemple d'amasser en peu d'années des épargnes assez considérables pour faire regarder le St. Siége comme une puissance. Ces épargnes lui donnaient de quoi mettre en mer des galères. Son zèle sollicitait tous les princes chrêtiens ; mais il ne trouvait que tiédeur ou impuissance. Il s'adressait en vain au roi de France *Charles IX*, à l'empereur *Maximilien*, au roi de Portugal *Don Sébastien*, au roi de Pologne *Sigismond II.*

Charles IX était allié des Turcs, & n'avait point de vaiſſeaux à donner. L'empereur *Maximilien II* craignait les Turcs ; il manquait d'argent ; & ayant fait une trêve avec eux, il n'oſait la rompre. Le roi *Don Sébaſtien* était encor trop jeune pour exercer ce courage qui depuis le fit périr en Afrique. La Pologne était épuiſée par une guerre avec les Ruſſes, & *Sigiſmond* ſon roi était dans une vieilleſſe languiſſante. Il n'y eut donc que *Philippe II* qui entra dans les vues du pape. Lui ſeul de tous les rois catholiques était aſſez riche pour faire les plus grands frais de l'armement néceſſaire ; lui ſeul pouvait par les arrangemens de ſon adminiſtration parvenir à l'exécution promte de ce projet. Il y était principalement intéreſſé par la néceſſité d'écarter les flottes Ottomanes de ſes états d'Italie, & de ſes places d'Afrique ; & il ſe liguait avec les Vénitiens, dont il fut toûjours l'ennemi ſecret en Italie contre les Turcs qu'il craignait davantage.

Jamais grand armement ne ſe fit avec tant de célérité. Deux cent galères ; ſix groſſes galéaſſes, vingt-cinq vaiſſeaux de guerre, avec cinquante navires de charge, furent prêts dans les ports de Sicile en Septembre, cinq mois après la priſe de l'iſle de Chypre. *Philippe II* avait fourni la moitié de l'armement. Les Vénitiens furent chargés des deux tiers de l'autre moitié, & le reſte était fourni par le pape. *Don Juan d'Autriche*, ce célèbre bâtard de *Charles-Quint*, était le général de la flotte. *Marc-Antoine Colonne* commandait après lui au nom du pape. Cette maiſon *Colonne*, ſi longtems ennemie des pontifes, était devenue l'appui de leur grandeur. *Sébaſtien Veniero*, que nous nommons *Venier*, était général de la mer pour les Vénitiens. Il y avait eu trois doges dans ſa maiſon, & aucun d'eux n'eut autant de réputation que lui. *Barbarigo*, dont la maiſon n'était pas moins célèbre à Veniſe, était provéditeur, c'eſt-à-dire intendant de la flotte. Malthe envoya trois de ſes galè-

res, & ne pouvait en fournir davantage. Il ne faut pas compter Gènes, qui craignait plus *Philippe II* que *Sélim*, & qui n'envoya qu'une galère.

Cette armée navale portait, disent les historiens, cinquante mille combattans. On ne voit guères que des exagérations dans des récits de bataille. Deux cent six galères, & vingt-cinq vaisseaux, ne pouvaient être armés tout au plus que de vingt mille hommes de combat. La seule flotte Ottomane était plus forte que les trois escadres chrétiennes. On y comptait environ deux cent cinquante galères. Les deux armées se rencontrèrent dans le golfe de Lépante, l'ancien *Naupactus*, non loin de Corinthe. Jamais depuis la bataille d'Actium les mers de la Grèce n'avaient vu ni une flotte si nombreuse, ni une bataille si mémorable. Les galères Ottomanes étaient manœuvrées par des esclaves chrétiens, & les galères chrétiennes par des esclaves Turcs, qui tous servaient malgré eux contre leur patrie.

Les deux flottes se choquèrent avec toutes les armes de l'antiquité, & toutes les modernes; les flèches, les longs javelots, les lances à feu, les grapins, les canons, les mousquets, les piques & les sabres. On combattit corps à corps sur la plûpart des galères accrochées, comme sur un champ de bataille. Les chrétiens remportèrent une victoire d'autant plus illustre que c'était la première de cette espèce.

Don Juan d'Autriche & *Veniero* l'amiral des Vénitiens attaquérent la capitane Ottomane que montait l'amiral des Turcs nommé *Ali*. Il fut pris avec sa galère, & on lui fit trancher la tête, qu'on arbora sur son propre pavillon. C'était abuser du droit de la guerre; mais ceux qui avaient écorché *Bragadino* dans Famagouste, ne méritaient pas un autre traitement. Les Turcs perdirent plus de cent cinquante bâtimens dans cette journée. Il est difficile de savoir

le nombre des morts : on le faisait monter à près de quinze mille ; environ cinq mille esclaves chrêtiens furent délivrés. Venise signala cette victoire par des fêtes qu'elle seule savait alors donner. Constantinople fut dans la consternation. Le pape *Pie V* en apprenant cette grande victoire, qu'on attribuait surtout à *Don Juan* le généralissime, mais à laquelle les Vénitiens avaient eu la plus grande part, s'écria ; *Il fut un homme envoyé de* DIEU, *nommé Jean ;* paroles qu'on appliqua depuis à *Jean Sobieski* roi de Pologne, quand il délivra Vienne.

Don Juan d'Autriche acquit tout-d'un-coup la plus grande réputation, dont jamais capitaine ait joui. Chaque nation moderne ne compte que ses héros, & néglige ceux des autres peuples. *Don Juan* comme vengeur de la chrêtienté était le héros de toutes les nations ; on le comparait à *Charles-Quint* son père, à qui d'ailleurs il ressemblait plus que *Philippe.* Il mérita surtout cette idolâtrie des peuples, lorsque deux ans après il prit Tunis, comme *Charles-Quint*, & fit comme lui un roi Africain tributaire d'Espagne. Mais quel fut le fruit de la bataille de Lépante, & de la conquête de Tunis ? Les Vénitiens ne gagnèrent aucun terrain sur les Turcs, & l'amiral de *Sélim II* reprit sans peine le royaume de Tunis : tous les chrêtiens y furent égorgés. Il semblait que les Turcs eussent gagné la bataille de Lépante.

CHAPITRE CENT-SOIXANTE-UNIÉME.

Des côtes d'Afrique.

LEs côtes d'Afrique depuis l'Egypte jusqu'aux royaumes de Fez & de Maroc, accrurent encor l'empire des sultans ; mais elles furent plutôt sous leur protection que sous leur gouvernement. Le pays

de Barca, & ses déserts si fameux autrefois par le temple de *Jupiter Ammon*, dépendirent du bacha d'Egypte. La Cirénaïque eut un gouverneur particulier. Tripoli qu'on rencontre ensuite en allant vers l'occident, ayant été pris par *Pierre de Navarre* sous le règne de *Ferdinand le catholique* en 1510, fut donnée par *Charles-Quint* aux chevaliers de Malthe. Mais les amiraux de *Soliman* s'en emparèrent, & avec le tems elle s'est gouvernée comme une république, à la tête de laquelle est un général qu'on nomme *Dey*, qui est élu par la milice.

Plus loin vous trouvez le royaume de Tunis, l'ancien séjour des Carthaginois. Vous avez vu *Charles-Quint* donner un roi à cet état, & le rendre tributaire de l'Espagne; *Don Juan* le reprendre encor sur les Maures avec la même gloire que *Charles-Quint* son père; mais enfin l'amiral de *Sélim II* remettre Tunis sous la domination mahométane, & y exterminer tous les chrétiens, trois ans après cette fameuse bataille de Lépante, qui produisit tant de gloire à *Don Juan* & aux Vénitiens avec si peu d'avantage. Cette province se gouverna depuis comme Tripoli.

Alger qui termine l'empire des Turcs en Afrique, est l'ancienne Numidie, la Mauritanie Césarienne, si fameuse par les rois *Juba*, *Syphax*, & *Massinissa*. Il reste à peine des ruines de Cirte leur capitale, ainsi que de Carthage, de Memphis & même d'Alexandrie, qui n'est plus au même endroit où *Alexandre* l'avait bâtie. Le royaume de *Juba* était devenu si peu de chose, que *Cheredin Barberousse* aima mieux être amiral du grand-seigneur que roi d'Alger. Il céda cette province à *Soliman*, & de roi qu'il était il se contenta d'en être bacha. Depuis ce tems, jusqu'au commencement du dix-septiéme siécle, Alger fut gouvernée par les bachas que la Porte y envoyait. Mais enfin la même administration qui s'établit à Tripoli & à Tunis, se forma dans Alger devenue une

retraite

retraite de corsaires. Aussi un de leurs derniers deys disait au consul de la nation Anglaise qui se plaignait de quelques prises, Cessez de vous plaindre au capitaine des voleurs quand vous avez été volé.

Dans toute cette partie de l'Afrique on trouve encor des monumens des anciens Romains, & on n'y voit pas un seul vestige de ceux des chrétiens, quoiqu'il y eût beaucoup plus d'évêchés que dans l'Espagne & dans la France ensemble. Il y en a deux raisons, l'une, que les plus anciens édifices de pierre dure, de marbre & de ciment dans les climats secs résistent à la destruction plus que les nouveaux : l'autre, que des tombeaux avec l'inscription *Diis Manibus*, que les barbares n'entendent point, ne les révoltent pas, & que la vue des symboles du christianisme excitent leur fureur.

Dans les beaux siécles des Arabes, les sciences & les arts fleurirent chez ces Numides ; aujourd'hui ils ne savent pas même régler leur année, & en faisant sans cesse le métier de pirate, ils n'ont pas un pilote qui sache prendre hauteur, pas un bon constructeur de vaisseau. Ils achètent des chrétiens, & surtout des Hollandais, les agrêts, les canons, la poudre dont ils se servent pour s'emparer de nos vaisseaux marchands ; & les puissances chrétiennes, au lieu de détruire ces ennemis communs, sont occupées à se ruiner mutuellement.

Constantinople fut toûjours regardée comme la capitale de tant de régions. Sa situation semble faite pour leur commander. Elle a l'Asie devant elle, l'Europe derrière. Son port aussi sûr que vaste, ouvre & ferme l'entrée de la mer Noire à l'orient, & de la Méditerranée à l'occident. Rome bien moins avantageusement située, dans un terrain ingrat, & dans un coin de l'Italie, où la nature n'a fait aucun port commode, semblait bien moins propre à dominer sur les

nations ; cependant elle devint la capitale d'un empire deux fois plus étendu que celui des Turcs : c'eſt que les anciens Romains ne trouvérent aucun peuple qui entendît comme eux la diſcipline militaire, & que les Ottomans après avoir conquis Conſtantinople ont trouvé preſque tout le reſte de l'Europe auſſi aguerri & mieux diſcipliné qu'eux.

CHAPITRE CENT-SOIXANTE-DEUXIÉME.

Du royaume de Fez & de Maroc.

LA protection du grand-ſeigneur ne s'étend point jusqu'à l'empire de Maroc, vaſte pays qui comprend une partie de la Mauritanie Tingitane. Tanger était la capitale de la colonie Romaine. C'eſt de là que partirent depuis ces Maures qui ſubjuguèrent l'Eſpagne. Tanger fut conquiſe elle-même ſur la fin du quinziéme ſiécle par les Portugais, & donnée dans nos derniers tems à *Charles II* roi d'Angleterre pour la dot de l'infante de Portugal ſa femme ; & enfin *Charles II* l'a cédée aux rois de Maroc. Peu de villes ont éprouvé plus de révolutions.

Cet empire s'étend juſqu'aux frontières de la Guinée ſous les plus beaux climats ; il n'y a point de territoire plus fertile, plus varié, plus riche ; pluſieurs branches du mont Atlas ſont remplies de mines, & les campagnes produiſent les plus abondantes moiſſons & les meilleurs fruits de la terre. Ce pays fut cultivé autrefois comme il méritait de l'être, & il falait bien qu'il le fût du tems des premiers califes, puiſque les ſciences y étaient en honneur, & que c'eſt toûjours la dernière choſe dont on prend ſoin. Les Arabes & les Maures de ces contrées portèrent en Eſpagne leurs armes & leurs arts ; mais tout a dégénéré depuis, tout eſt tombé dans la plus épaiſſe

barbarie : les Arabes de *Mahomet* avaient policé le pays, ils se sont retirés dans les déserts, où ils ont repris l'ancienne vie pastorale ; & le gouvernement a été abandonné aux Maures, espèce d'hommes moins favorisée de la nature que de leur climat, moins industrieuse que les Arabes, nation cruelle à la fois & esclave. C'est-là que le despotisme se montre dans toute son horreur. L'ancienne coutume établie que les miramolins ou empereurs de Maroc soient les premiers bourreaux du pays, n'a pas peu contribué à faire des habitans de ce vaste empire des sauvages fort au-dessous des Mexicains. Ceux qui habitent Tétuan sont un peu plus civilisés ; les autres deshonorent la nature humaine. Beaucoup de Juifs chassés d'Espagne par *Ferdinand* & *Isabelle* se sont réfugiés à Tétuan, à Méquinez, à Maroc, & y vivent misérablement. Les habitans des provinces septentrionales se sont mêlés avec les noirs qui sont vers le Niger. On voit dans tout l'empire, dans les maisons, dans les armées, un mélange de noirs, de blancs, & de métis. Ces peuples trafiquèrent de tout tems en Guinée. Ils allaient par les déserts aux côtes où les Portugais vinrent par l'Océan. Jamais ils ne connurent la mer que comme l'élément des pirates. Enfin toute cette vaste côte de l'Afrique, depuis Damiette jusqu'au mont Atlas, était devenue barbare, tandis que plusieurs de nos peuples septentrionaux, autrefois beaucoup plus barbares, atteignaient à la politesse des Grecs & des Romains.

Il y eut des querelles de religion dans ce pays comme ailleurs, & une secte de musulmans qui se prétendait plus orthodoxe que les autres, disposa du trône ; c'est ce qui n'est jamais arrivé à Constantinople. Il y eut aussi comme ailleurs des guerres civiles, & ce n'est qu'au dix-septiéme siécle que tous les états de Fez, de Maroc, de Tafilet ont été réunis, & n'ont composé qu'un empire, après la fameuse

victoire que les Maures remportèrent ſur le malheureux *Sébaſtien* roi de Portugal.

Dans quelque abrutiſſement que ces peuples ſoient tombés, jamais l'Eſpagne & le Portugal n'ont pu ſe venger ſur eux de leur ancien eſclavage, & les aſſervir à leur tour. Oran frontière de leur empire, pris par le cardinal *Ximénès*, perdu enſuite, & repris depuis peu par le duc de *Montemar* ſous *Philippe V* en 1732, n'a pu ouvrir le chemin à d'autres conquêtes. Tanger qui pouvait être une clef de l'empire, fut toûjours inutile. Ceuta que les Portugais prirent en 1409, que les Eſpagnols eurent ſous *Philippe II*, & qu'ils ont conſervé toûjours, n'a été qu'un objet de dépenſe. Les Maures avaient accablé toute l'Eſpagne, & les Eſpagnols n'ont pu encor que harceler les Maures. Ils ont paſſé la mer Atlantique, & conquis un nouveau monde, ſans pouvoir ſe venger à cinq lieues de chez eux. Les Maures mal armés, indiſciplinés, eſclaves ſous un gouvernement déteſtable, n'ont pu être ſubjugués par les chrétiens. La véritable raiſon eſt que les chrétiens ſe ſont toûjours mutuellement déchirés. Comment les Eſpagnols auraient-ils pu paſſer en Afrique avec de grandes armées, & domter les muſulmans, quand ils avaient la France à combattre? ou lorſqu'étant unis avec la France, les Anglais leur prenaient Gibraltar & Minorque?

Ce qui eſt ſingulier, c'eſt le nombre de renégats Eſpagnols, Français, Anglais, qu'on a trouvés dans les états de Maroc. On a vu un Eſpagnol nommé *Pérès*, amiral ſous l'empire de *Mulei Iſmaël*, un Français nommé *Pilet* gouverneur de Salé, une Irlandaiſe concubine du tyran *Iſmaël*, quelques marchands Anglais établis à Tetuan. L'eſpérance de faire fortune chez les nations ignorantes conduit toûjours des Européans en Afrique, en Aſie, ſurtout en Amérique. La raiſon contraire retient loin de nous les peuples de ces climats.

CHAPITRE CENT-SOIXANTE-TROISIÉME.

De PHILIPPE II *roi d'Espagne.*

APrès le règne de *Charles-Quint*, quatre grandes puissances balancèrent les forces de l'Europe chrétienne; l'Espagne par ses richesses du nouveau monde; la France par elle-même, par sa situation, qui empêchait les vastes états de *Philippe II* de se communiquer; l'Allemagne par la multitude même de ses princes, qui quoique divisés entr'eux se réunissaient pour la défense de la patrie; l'Angleterre après la mort de *Marie*, par la conduite seule d'*Elizabeth*, car son terrain était très peu de chose: l'Ecosse loin de faire un corps avec elle était son ennemie, & l'Irlande lui était à charge.

Les royaumes du Nord n'entraient point encor dans le systême politique de l'Europe, & l'Italie ne pouvait être une puissance prépondérante. *Philippe II* semblait la tenir sous sa main. *Philibert* duc de Savoie, gouverneur des Pays-Bas, dépendait entiérement de lui. *Charles-Emanuel* fils de ce *Philibert*, & gendre de *Philippe II*, ne fut pas moins dans sa dépendance. Le Milanais, les deux Siciles, qu'il possédait, & surtout ses trésors, firent trembler les autres états d'Italie pour leur liberté. Enfin *Philippe II* joua le prémier rôle sur le théatre de l'Europe, mais non le plus admiré. De moins puissans princes ses contemporains ont laissé un plus grand nom, comme *Elizabeth*, & surtout *Henri IV*. Ses généraux & ses ennemis ont été plus estimés que lui: le nom de *Don Juan d'Autriche*, d'*Alexandre Farnèse*, celui des princes d'*Orange*, est bien au-dessus du sien. La postérité fait une grande différence entre la puissance & la gloire.

Pour bien connaître les tems de *Philippe II*, il faut d'abord connaître son caractère, qui fut en partie la cause de tous les grands événemens de son siécle; mais on ne peut appercevoir son caractère que par les faits. On ne peut trop redire qu'il faut se défier du pinceau des contemporains, conduit presque toûjours par la flatterie ou par la haine. Et pour ces portraits recherchés que tant d'historiens modernes font des anciens personnages, on doit les renvoyer aux romans.

Ceux qui ont comparé depuis peu *Philippe II* à *Tibère*, n'ont certainement vu ni l'un ni l'autre. D'ailleurs quand *Tibère* commandait les légions & les faisait combattre, il était à leur tête; & *Philippe* était dans une chapelle entre deux récollets, pendant que le prince de Savoie, & ce comte d'*Egmont* qu'il fit périr depuis sur l'échaffaut, lui gagnaient la bataille de St. Quentin. *Tibère* n'était ni superstitieux ni hypocrite; & *Philippe* prenait souvent un crucifix en main quand il ordonnait des meurtres. Les débauches du Romain & les voluptés de l'Espagnol ne se ressemblent pas. La dissimulation même qui les caractérise l'un & l'autre semble différente: celle de *Tibère* parait plus fourbe, celle de *Philippe* plus taciturne. Il faut distinguer entre parler pour tromper, & se taire pour être impénétrable. Tous deux paraissent avoir eu une cruauté tranquille & réfléchie; mais combien de princes & d'hommes publics ont mérité le même reproche!

Pour se faire une idée juste de *Philippe*, il faut se demander ce que c'est qu'un souverain qui affecte de la piété, & à qui le prince d'Orange *Guillaume* reproche publiquement dans son manifeste un mariage secret avec *Dona Isabella Osorio*, quand il épousa sa première femme *Marie de Portugal*. Il est accusé à la face de l'Europe par ce même *Guillaume* du parricide de son fils, & de l'empoisonnement de sa troi-

siéme épouse *Isabelle de France*; on lui impute d'avoir forcé le prince d'*Ascoli* à épouser une femme qui était enceinte de ce roi même. On ne doit pas s'en rapporter au témoignage d'un ennemi; mais cet ennemi était un prince respecté dans l'Europe. Il envoya son manifeste & ses accusations dans toutes les cours. Etait-ce l'orgueil, était-ce la force de la vérité qui empêchait *Philippe* de répondre ? pouvait-il mépriser ce terrible manifeste du prince d'*Orange*, comme on méprise ces libelles obscurs, composés par d'obscurs vagabonds, auxquels les particuliers même ne répondent pas plus que *Louis XIV* n'y a répondu ? Qu'on joigne à ces accusations trop autentiques les amours de *Philippe* avec la femme de son favori *Rui Gomes*, l'assassinat d'*Escovedo*, la persécution contre *Antonio Pérès* qui avait assassiné *Escovedo* par son ordre; qu'on se souvienne que c'est-là ce même homme qui ne parlait que de son zèle pour la religion, & qui immolait tout à ce zèle.

C'est sous ce masque infame de la religion qu'il trama une conspiration dans le Béarn en 1564 pour enlever *Jeanne de Navarre* mère de *Henri IV*, la mettre comme hérétique entre les mains de l'inquisition, la faire brûler & se saisir du Béarn en vertu de la confiscation que ce tribunal d'assassins aurait prononcée. On voit une partie de ce projet au trente-sixiéme livre du président de *Thou*, & cette anecdote importante a trop été négligée par les historiens suivans.

Qu'on mette en opposition à cette conduite le soin de faire rendre la justice en Espagne, soin qui ne coûte que la peine de vouloir, & qui affermit l'autorité: une activité de cabinet, un travail assidu aux affaires générales, la surveillance continuelle sur ses ministres toûjours accompagnée de défiance, l'attention de voir tout par soi-même autant que le peut un roi, l'application suivie à entretenir le trouble chez

ses voisins & à maintenir l'Espagne en paix, des yeux toûjours ouverts sur une grande partie du globe depuis le Mexique jusqu'au fond de la Sicile, un front toûjours composé & toûjours sévère au milieu des chagrins de la politique & du trouble des passions; alors on pourra se former un portrait de *Philippe II.*

Mais il faut voir quel ascendant il avait dans l'Europe. Il était maitre de l'Espagne, du Milanais, des deux Siciles, de tous les Pays-Bas: ses ports étaient garnis de vaisseaux; son père lui avait laissé les troupes de l'Europe les mieux disciplinées & les plus fières, commandées par les compagnons de ses victoires. Sa seconde femme *Marie* reine d'Angleterre ne se gouvernant que par ses inspirations faisait brûler les protestans, & déclarait la guerre à la France sur une lettre de *Philippe.* Il pouvait compter l'Angleterre parmi ses royaumes. Les moissons d'or & d'argent, qui lui venaient du nouveau monde, le rendaient plus puissant que *Charles-Quint*, qui n'en avait eu que les prémices.

L'Italie tremblait d'être asservie. C'est ce qui détermina le pape *Paul IV*, *Caraffa*, né sujet d'Espagne, à se jetter du côté de la France comme *Clément VII.* Il voulut, ainsi que tous ses prédécesseurs, établir une balance que leurs mains trop faibles ne purent jamais tenir. Ce pape proposa à *Henri II* de donner Naples & Sicile à un fils de France.

C'était toûjours l'ambition des *Valois* de conquérir le Milanais & les deux Siciles. Le pape croit avoir une armée; il demande au roi *Henri II* le célèbre *François de Guise* pour la commander: mais la plûpart des cardinaux étaient pensionnaires de *Philippe. Paul* était mal obéi; il n'eut que peu de troupes, qui ne servirent qu'à exposer Rome à être prise & saccagée par le duc d'*Albe* sous *Philippe II* comme elle l'avait été sous *Charles-Quint.* Le duc de *Guise*

arrive par le Piémont, où les Français avaient encor Turin ; il marche vers Rome avec quelque gendarmerie ; à peine eſt-il arrivé qu'il apprend le déſaſtre de la bataille de St. Quentin en Picardie perdue par les Français.

Marie d'Angleterre avait donné contre la France huit mille Anglais à *Philippe* ſon époux, qui vint à Londres pour les faire embarquer, mais non pas pour les conduire à l'ennemi. Cette armée jointe à l'élite des troupes Eſpagnoles commandées par le duc de Savoie *Philibert-Emanuel*, l'un des grands capitaines de ce ſiécle, défit ſi entiérement l'armée Françaiſe à St. Quentin, qu'il ne reſta rien de l'infanterie ; tout fut tué ou pris : les vainqueurs ne perdirent que quatre-vingt hommes : le connétable de *Montmorenci*, & preſque tous les officiers-généraux, furent priſonniers ; un duc d'*Engbien* bleſſé à mort ; la fleur de la nobleſſe détruite ; la France dans le deuil & dans l'allarme. Les défaites de Créci, de Poitiers, d'Azincourt n'avaient pas été plus funeſtes, & cependant la France tant de fois prête de ſuccomber ſe releva toûjours. *Charles-Quint* & *Philippe II* ſon fils parurent prêts de la détruire.

Tous les projets de *Henri II* ſur l'Italie s'évanouiſſent ; on rappelle le duc de *Guiſe*. Cependant le vainqueur *Philibert-Emanuel de Savoie* prend St. Quentin. Il pouvait marcher juſques à Paris, que *Henri II* faiſait fortifier à la hâte, & qui par conſéquent était mal fortifié. Mais *Philippe* ſe contenta d'aller voir ſon camp victorieux. Il prouva que les grands événemens dépendent ſouvent du caractère des hommes. Le ſien était de donner peu à la valeur, & tout à la politique. Il laiſſa reſpirer ſon ennemi, dans le deſſein de gagner par une paix qu'il aurait dictée, plus que par des victoires qui ne pouvaient être ſon ouvrage. Il donne au duc de *Guiſe* le tems de revenir, de raſſembler une armée, de raſſurer le royaume.

Il femblait qu'alors les rois ne fe cruffent pas faits pour fe fecourir eux-mêmes. *Henri II* déclare le duc de *Guife* vice-roi de France, fous le nom de lieutenant-général du royaume. Il était en cette qualité au-deffus du connétable.

Prendre Calais & tout fon territoire au milieu de l'hyver, & au milieu de la confternation où la bataille de St. Quentin jettait la France; chaffer pour jamais les Anglais qui avaient poffédé Calais durant deux-cent-treize ans, fut une action qui étonna l'Europe, & qui mit *François de Guife* au-deffus de tous les capitaines de fon tems. Cette conquête fut plus éclatante & plus profitable que difficile. La reine *Marie* n'avait laiffé dans Calais qu'une garnifon trop faible; & la flotte n'arriva que pour voir les étendarts de France arborés fur le port. Cette perte, caufée par la faute de fon miniftère, acheva de la rendre odieufe aux Anglais.

Mais tandis que le duc de *Guife* raffurait la France par la prife de Calais, & enfuite par celle de Thionville, l'armée de *Philippe II* gagna encor une affez grande bataille contre le maréchal de *Termes* auprès de Gravelines, fous le commandement du comte d'*Egmont*, de ce même comte d'*Egmont*, à qui *Philippe* fit depuis trancher la tête pour avoir défendu les droits & la liberté de fa patrie.

Tant de batailles rangées perdues par les Français, & tant de villes prifes d'affaut par eux, donnent lieu de croire que ces peuples étaient, comme du tems de *Jules Céfar*, plus propres pour l'impétuofité des affauts, que pour cette difcipline & ces manœuvres de ralliement qui décident de la victoire dans un champ de bataille.

Philippe ne profita pas plus en guerrier de la victoire de Gravelines, que de celle de St. Quentin:

mais il fit la paix glorieuse de Cateau-Cambresis, dans laquelle pour St. Quentin & les deux bourgs de Ham & du Catelet qu'il rendit, il gagna les places fortes de Thionville, de Marienbourg, de Montmidi, de Hédin, & le comté de Charolois en pleine souveraineté. Il fit raser Terouane & Ivoi, fit rendre Bouillon à l'évêque de Liége, le Montferrat au duc de Mantoue, la Corse aux Génois, la Savoie, le Piémont & la Bresse au duc de Savoie; se réservant d'entretenir des troupes dans Verceil & dans Asti, jusqu'à ce que les droits prétendus par la France sur le Piémont fussent réglés, & que Turin, Pignerol, Quiers & Chivas fussent évacués par *Henri II.*

Pour Calais & son territoire, *Philippe* n'y prit pas un grand intérêt. Sa femme *Marie d'Angleterre* venait de mourir : *Elizabeth* commençait à régner. Cependant le roi de France s'obligea de rendre Calais dans huit années, & à payer huit cent mille écus d'or au bout de ces huit ans, si Calais n'était pas alors rendu; spécifiant de plus expressément, que soit que les huit cent mille écus d'or fussent payés ou non, *Henri* & ses successeurs demeureraient toûjours obligés à rendre Calais & son territoire. (*a*) On a toûjours regardé cette paix comme le triomphe de *Philippe II.* Le père *Daniel* y cherche en vain des avantages pour la France; en vain il compte Metz, Toul & Verdun conservés par cette paix; il n'en fut point du tout question dans le traité de Cateau-Cambresis. *Philippe* ne faisait aucune attention aux intérêts de l'Allemagne, & il prenait fort peu à cœur ceux de *Ferdinand* son oncle, auquel il ne pardonna jamais le refus de se démettre de l'empire en sa faveur. Si ce traité produisit quelque avantage à la France, ce fut celui de la dégoûter pour

(*a*) Ni *Mézerai* ni *Daniel* n'ont rapporté fidélement ce traité.

toùjours du deſſein de conquérir Milan & Naples. A l'égard de Calais, cette clef de la France ne fut jamais rendue à ſes anciens ennemis, & les huit cent mille écus d'or ne furent jamais payés.

Cette guerre finit encor, comme tant d'autres, par un mariage. *Philippe* prit pour troiſiéme femme *Iſabelle* fille de *Henri II* qui avait été promiſe à *Don Carlos*; mariage infortuné, qui fut, dit-on, la cauſe de la mort prématurée de *Don Carlos*, & de la princeſſe.

Philippe après de ſi glorieux commencemens retourna triomphant en Eſpagne ſans avoir tiré l'épée; tout favoriſait ſa grandeur. Le pape *Paul IV* avait été forcé de lui demander la paix, & il la lui avait donnée. *Henri II* ſon beau-père, & ſon ennemi naturel, venait d'être tué dans un tournoi, & laiſſait la France pleine de factions, gouvernée par des étrangers ſous un roi enfant. *Philippe* du fond de ſon cabinet était le ſeul roi en Europe puiſſant & redoutable. Il n'avait qu'une inquiétude; c'était que la religion proteſtante ne ſe gliſſât dans quelqu'un de ſes états, ſurtout dans les Pays-Bas voiſins de l'Allemagne; pays où il ne commandait point à titre de roi, mais à titre de duc, de comte, de marquis, de ſimple ſeigneur; pays où les loix fondamentales bornaient plus qu'ailleurs l'autorité du ſouverain.

Son grand principe fut de gouverner le St. Siége en lui prodiguant les plus grands reſpects, & d'exterminer partout les proteſtans. Il y en avait un très petit nombre en Eſpagne. Il promit ſolemnellement devant un crucifix, de les détruire tous, & il accomplit ſon vœu: l'inquiſition le ſeconda bien. On brûla à petit feu dans Valladolid tous ceux qui étaient ſoupçonnés; & *Philippe* des fenêtres de ſon palais contemplait leur ſupplice, & entendait leurs cris. L'archevêque de Tolède & le père *Conſtantin Ponce*

prédicateur & confeſſeur de *Charles-Quint*, furent reſſerrés dans les priſons du St. Office, & *Ponce* fut brûlé en effigie après ſa mort, ainſi qu'on l'a déja remarqué.

Philippe ſut que dans une vallée du Piémont voiſine du Milanais il y avait quelques hérétiques ; il mande au gouverneur de Milan d'y envoyer des troupes, & lui écrit ces deux mots, *tous au gibet.* Il apprend que dans la Calabre il y a quelques cantons où les opinions nouvelles ont pénétré ; il ordonne qu'on paſſe les novateurs au fil de l'épée, & qu'on en réſerve ſoixante, dont trente doivent périr par la corde, & trente par les flammes : l'ordre eſt exécuté avec ponctualité.

Cet eſprit de cruauté, & l'abus de ſon pouvoir, affaiblirent enfin ce pouvoir immenſe. Car s'il avait ménagé les eſprits des Flamands, il n'eût pas vu la république des ſept Provinces ſe former par ſes ſeules perſécutions. Cette révolution ne lui eût pas coûté ſes tréſors ; & lors qu'enſuite le Portugal, & les poſſeſſions des Portugais dans l'Afrique & dans les Indes, accrurent ſes vaſtes états ; quand la France déchirée fut ſur le point de recevoir des loix de lui, & d'avoir ſa fille pour reine, il eût pu venir à bout de ces grands deſſeins, ſans cette funeſte guerre que ſes rigueurs allumaient dans les Pays-Bas.

CHAPITRE CENT-SOIXANTE-QUATRIÉME.

Fondation de la république des Provinces-Unies.

SI on conſulte tous les monumens de la fondation de cet état, auparavant preſque inconnu, & devenu bientôt ſi puiſſant, on verra qu'il s'eſt formé

ſans deſſein, & contre toute vraiſemblance. La révolution commença par les belles & grandes provinces de terre ferme, le Brabant, la Flandre, & le Hainaut, elles qui pourtant reſtèrent ſujettes; & un petit coin de terre preſque noyé dans l'eau, qui ne ſubſiſtait que de la pêche du hareng, eſt devenu une puiſſance formidable, a tenu tête à *Philippe II*, a dépouillé ſes ſucceſſeurs de preſque tout ce qu'ils avaient dans les Indes orientales, & a fini enfin par les protéger.

On ne peut nier que ce ne ſoit *Philippe II* lui-même, qui ait forcé ces peuples à jouer un ſi grand rôle, auquel ils ne s'attendaient certainement pas: ſon deſpotiſme ſanguinaire fut la cauſe de leur grandeur.

Il eſt important de conſidérer que tous les peuples ne ſe gouvernent pas ſur le même modèle; que les Pays-Bas étaient un aſſemblage de pluſieurs ſeigneuries appartenantes à *Philippe* à des titres différens; que chacune avait ſes loix & ſes uſages; que dans la Friſe & dans le pays de Groningue un tribut de ſix mille écus était tout ce qu'on devait au ſeigneur; que dans aucune ville on ne pouvait mettre d'impôts, ni donner les emplois à d'autres qu'à des regnicoles, ni entretenir des troupes étrangères, ni enfin rien innover ſans le conſentement des trois ordres de l'état: il était dit par les anciennes conſtitutions du Brabant: *Si le ſouverain par violence ou par artifice veut enfraindre les privilèges, les états ſeront déliés du ſerment de fidélité, & pouront prendre le parti qu'ils croiront convenable*: Cette forme de gouvernement avait prévalu longtems dans une très grande partie de l'Europe; nulle loi n'était portée, nulle levée de deniers n'était faite ſans la ſanction des états aſſemblés. Un gouverneur de la province préſidait à ces états au nom du prince, & ce gouverneur s'appellait *Stadt-holder*, teneur d'états, ou te-

nant l'état, ou lieutenant, dans toute la basse Allemagne.

Philippe II en 1559 donna le gouvernement de Hollande, de Zélande, de Frise & d'Utrecht à *Guillaume de Nassau* prince d'Orange. On peut observer que ce titre de prince ne signifiait pas prince de l'empire. La principauté de la ville d'Orange, tombée de la maison de *Châlons* dans la sienne par une donation, était un ancien fief du royaume d'Arles devenu indépendant. *Guillaume* tirait une plus grande illustration de la maison impériale dont il était. Mais quoique cette maison, aussi ancienne que celle d'*Autriche*, eût donné un empereur à l'Allemagne, elle n'était pas au rang des princes de l'empire. Ce titre de prince, qui ne commença à être en usage que vers le tems de *Fréderic II*, ne fut pris que par les plus grands terriens. Le sang impérial ne donnait aucun droit, aucun honneur; & le fils d'un empereur qui n'aurait possédé aucune terre, n'était qu'empereur s'il était élu, & simple gentilhomme s'il ne succédait pas à son père. *Guillaume de Nassau* était comte dans l'empire, comme le roi *Philippe II* était comte de Hollande & seigneur de Malines; mais il était sujet de *Philippe* en qualité de son statdt-holder, & comme possédant des terres dans les Pays-Bas.

Philippe voulut être souverain absolu dans les Pays-Bas, ainsi qu'il l'était en Espagne. Il suffisait d'être homme pour avoir ce projet, tant l'autorité cherche toûjours à renverser les barrières qui la restraignent; mais *Philippe* trouvait encor un autre avantage à être despotique dans un vaste & riche pays voisin de la France: il pouvait en ce cas démembrer au moins la France pour jamais, puisqu'en perdant sept provinces, & étant souvent très géné dans les autres, il fut encor sur le point de subjuguer ce royaume, sans même être jamais à la tête d'aucune armée.

Il voulut donc abroger toutes les loix, impoſer des taxes arbitraires, créer de nouveaux évêques, & établir l'inquiſition, qu'il n'avait pu faire recevoir ni dans Naples ni dans Milan. Les Flamands ſont naturellement de bons ſujets, & de mauvais eſclaves. La ſeule crainte de l'inquiſition fit plus de proteſtans que tous les livres de *Calvin*, chez ce peuple, qui n'eſt aſſurément porté par ſon caractère ni à la nouveauté, ni aux remuemens. Les principaux ſeigneurs s'uniſſent d'abord à Bruxelles pour repréſenter leurs droits à la gouvernante des Pays-Bas *Marguerite de Parme* fille naturelle de *Charles-Quint*. Leurs aſſemblées s'appellaient une conſpiration à Madrid : c'était dans les Pays-Bas l'acte le plus légitime. Il eſt certain que les confédérés n'étaient point des rebelles, qu'ils envoyèrent le comte de *Berg* & le ſeigneur de *Montmorenci-Montigny* porter en Eſpagne leurs plaintes au pied du trône. Ils demandaient l'éloignement du cardinal de *Granvelle* premier miniſtre, dont ils craignaient les artifices. La cour leur envoya le duc d'*Albe* avec des troupes Eſpagnoles & Italiennes, & avec l'ordre d'employer les bourreaux autant que les ſoldats. Ce qui peut ailleurs étouffer aiſément une guerre civile, fut préciſément ce qui la fit naître en Flandre. *Guillaume de Naſſau* prince d'Orange, ſurnommé *le Taciturne*, ſongea preſque ſeul à prendre les armes, tandis que tous les autres penſaient à ſe ſoumettre.

Il y a des eſprits fiers, profonds, d'une intrépidité tranquille & opiniâtre, qui s'irritent par les difficultés. Tel était le caractère de *Guillaume le taciturne*, & tel a été depuis ſon arrière-petit-fils le prince d'Orange roi d'Angleterre. *Guillaume le taciturne* n'avait ni troupes, ni argent pour réſiſter à un monarque tel que *Philippe II*. Les perſécutions lui en donnèrent. Le nouveau tribunal établi à Bruxelles jetta les peuples dans le déſeſpoir. Les comtes d'*Egmont* & de *Horn*, avec dix-huit gentilshommes, ont la

tête

tête tranchée ; leur sang fut le premier ciment de la république des Provinces-Unies.

Le prince d'Orange retiré en Allemagne, condamné à perdre la tête, ne pouvait armer que les protestans en sa faveur, & pour les animer il falait l'être. Le calvinisme dominait dans les provinces maritimes des Pays-Bas. *Guillaume* était né luthérien. *Charles-Quint* qui l'aimait l'avait rendu catholique ; la nécessité le fit calviniste ; car les princes qui ont ou établi ou protégé ou changé les religions, en ont rarement eu. Il était très difficile à *Guillaume* de lever une armée. Ses terres en Allemagne étaient peu de chose ; la comté de Nassau appartenait à l'un de ses frères. Mais ses frères, ses amis, son mérite & ses promesses lui firent trouver des soldats. Il les envoye d'abord en Frise sous les ordres de son frère le comte *Louis* ; son armée est détruite ; il ne se décourage point : il en forme une autre d'Allemands & de Français, que l'entousiasme de la religion, & l'espoir du pillage engagent à son service. La fortune lui est rarement favorable ; il est réduit à aller combattre dans l'armée des huguenots de France, ne pouvant pénétrer dans les Pays-Bas. Les sévérités espagnoles donnèrent encor de nouvelles ressources. L'imposition du dixiéme de la vente des biens meubles, du vingtiéme des immeubles, & du centiéme des fonds, acheva d'irriter les Flamands. Comment le maître du Mexique & du Pérou était-il forcé à ces exactions ? & comment *Philippe* n'était-il pas venu lui-même dans le pays, comme son père, étouffer tous ces troubles ?

Le prince d'Orange entra enfin dans le Brabant avec une petite armée. Il se retire en Zélande & en Hollande. Amsterdam aujourd'hui si fameuse était alors peu de chose, & n'osa pas même se déclarer pour le prince d'Orange. Cette ville était alors occupée d'un commerce nouveau, & bas en apparence, mais qui fut le fondement de sa grandeur. La pêche du hareng

& l'art de le saler ne paraissent pas un objet bien important dans l'histoire du monde ; c'est cependant ce qui a fait d'un pays méprisé & stérile, une puissance respectable. Venise n'eut pas des commencemens plus brillans : tous les grands empires ont commencé par des hameaux, & les puissances maritimes par des barques de pêcheurs.

Toute la ressource du prince d'Orange était dans des pirates : l'un d'eux surprend la Brille ; un curé fait déclarer Flessingue ; enfin les états de Hollande & de Zélande assemblés à Dordrecht, & Amsterdam elle-même, s'unissent avec lui, & le reconnaissent pour stadt-houder : il tint alors des peuples cette même dignité qu'il avait tenue du roi. On abolit la religion romaine, afin de n'avoir plus rien de commun avec le gouvernement Espagnol.

Ces peuples depuis longtems n'avaient point passé pour guerriers, & ils le devinrent tout-d'un-coup. Jamais on ne combattit de part & d'autre ni avec plus de courage, ni avec tant de fureur. Les Espagnols au siége de Harlem ayant jetté dans la ville la tête d'un de leurs prisonniers, les habitans leur jettèrent onze têtes d'Espagnols, avec cette inscription, *dix têtes pour le payement du douzième denier, & l'onzième pour l'intérêt.* Harlem s'étant rendu à discrétion, les vainqueurs font pendre tous les magistrats, tous les pasteurs, & plus de quinze cent citoyens : c'était traiter les Pays-Bas comme on avait traité le nouveau monde. La plume tombe des mains quand on voit comment les hommes en usent avec les hommes.

Le duc d'*Albe*, dont les inhumanités n'avaient servi qu'à faire perdre deux provinces au roi son maître, est enfin rappellé. On dit qu'il se vantait en partant d'avoir fait mourir dix-huit mille personnes par la main du bourreau. Les horreurs de la guerre n'en continuèrent pas moins sous le nouveau gouverneur

des Pays-Bas, le grand commandeur de *Requesens*. L'armée du prince d'Orange est encor battue, ses frères sont tués, & son parti se fortifie par l'animosité d'un peuple né tranquille, qui ayant une fois passé les bornes, ne savait plus reculer.

Le siége & la défense de Leyde sont un des plus grands témoignages de ce que peuvent la constance & la liberté. Les Hollandais firent précisément la même chose qu'on leur a vu hazarder en 1672 lorsque *Louis XIV* était aux portes d'Amsterdam ; ils percèrent les digues ; les eaux de l'Issel, de la Meuse, & de l'Océan inondèrent les campagnes ; & une flotte de deux cent bateaux apporta du secours dans la ville par-dessus les ouvrages des Espagnols. Il y eut un autre prodige ; c'est que les assiégeans osèrent continuer le siége & entreprendre de saigner cette vaste inondation. Il n'y avait point d'exemple dans l'histoire ni d'une telle ressource dans des assiégés, ni d'une telle opiniâtreté dans des assiégeans ; mais cette opiniâtreté fut inutile, & Leyde célèbre encor aujourd'hui tous les ans le jour de sa délivrance. Il ne faut pas oublier que les habitans se servirent de pigeons dans ce siége pour donner des nouvelles au prince d'Orange ; c'est une pratique commune en Asie.

Quel était donc ce gouvernement si sage & si vanté de *Philippe II*, lorsqu'on voit dans ce tems-là même ses troupes se mutiner en Flandre faute de payement, saccager la ville d'Anvers, & que toutes les provinces des Pays-Bas, sans consulter ni lui, ni son gouverneur, font un traité de pacification avec les révoltés, publient une amnistie, rendent les prisonniers, font démolir des forteresses, & ordonnent qu'on abattra la fameuse statue du duc d'*Albe*, trophée que son orgueil avait élevé à sa cruauté, & qui était encor debout dans la citadelle d'Anvers, dont le roi était le maître ?

Après la mort du grand commandeur de *Requefens*, *Philippe* qui pouvait encor effayer de remettre le calme dans les Pays-Bas par fa préfence, y envoye *Don Juan d'Autriche* fon frère, prince célèbre dans l'Europe par la fameufe victoire de Lépante remportée fur les Turcs, & par fon ambition qui lui avait fait tenter d'être roi de Tunis. *Philippe* n'aimait pas *Don Juan*; il craignait fa gloire, & fe défiait de fes deffeins. Cependant il lui donne malgré lui le gouvernement des Pays-Bas, dans l'efpérance que les peuples qui aimaient dans ce prince le fang & la valeur de *Charles-Quint*, pouraient revenir à leur devoir. Il fe trompa. Le prince d'Orange fut reconnu gouverneur du Brabant dans Bruxelles, lorfque *Don Juan* en fortait, après y avoir été inftallé gouverneur-général. Cet honneur qu'on rendit à *Guillaume le taciturne*, fut cependant ce qui empêcha le Brabant & la Flandre d'être libres, comme le furent les Hollandais. Il y avait trop de feigneurs dans ces deux provinces; ils furent jaloux du prince d'Orange, & cette jaloufie conferva dix provinces à l'Efpagne. Ils appellent l'archiduc *Mathias* pour être gouverneur-général en concurrence avec *Don Juan*. On a peine à concevoir qu'un archiduc d'Autriche, proche parent de *Philippe II*, & catholique, vienne fe mettre à la tête d'un parti prefque tout proteftant contre le chef de fa maifon : mais l'ambition ne connaît point ces liens, & *Philippe* n'était aimé ni de l'empereur ni de l'empire.

Tout fe divife alors, tout eft en confufion. Le prince d'Orange nommé par les états lieutenant-général de l'archiduc *Mathias*, eft néceffairement le rival fecret de ce prince. Tous deux font oppofés à *Don Juan*. Les états fe défirent de tous les trois. Un autre parti également mécontent & des états & des trois princes, déchire la patrie. Les états publient la liberté de confcience; mais il n'y avait plus de remède à la frénéfie incurable des factions. *Don*

Juan ayant gagné une bataille inutile à Gemblours, meurt à la fleur de son âge au milieu de ces troubles.

A ce fils de *Charles-Quint* succède un petit-fils non moins illustre ; c'est cet *Alexandre Farnèse* duc de Parme, descendant de *Charles* par sa mère, & du pape *Paul III* par son père ; le même qui vint depuis en France délivrer Paris, & combattre *Henri le grand.* L'histoire ne célèbre point de plus grand-homme de guerre : mais il ne put empêcher ni la fondation des sept Provinces-Unies, ni les progrès de cette république qui nâquit sous ses yeux.

Ces sept provinces que nous appellons aujourd'hui du nom général de *la Hollande*, contractent par les soins du prince d'Orange cette *union* qui paraît si fragile, & qui a été si constante, de sept provinces toûjours indépendantes l'une de l'autre, ayant toûjours des intérêts divers, & toûjours aussi étroitement jointes par le grand intérêt de la liberté, que l'est ce faisceau de flèches qui forme leurs armoiries, & leur emblême.

Cette *union* d'Utrecht, le fondement de la république, l'est aussi du stadthouderat. *Guillaume* est déclaré chef des sept provinces sous le nom de capitaine, d'amiral-général, de stadthouder. Les dix autres provinces qui pouvaient avec la Hollande former la république la plus puissante du monde, ne se joignent point aux sept petites Provinces-Unies. Celles-ci se protègent elles-mêmes : mais le Brabant, la Flandre, & les autres veulent un prince étranger pour les protéger. L'archiduc *Mathias* était devenu inutile. Les états-généraux renvoyent avec une pension modique ce fils & ce frère d'empereurs, qui fut depuis empereur lui-même. Ils font venir *François* duc d'Anjou frère du roi de France *Henri III*, avec lequel ils négociaient depuis longtems. Toutes ces provinces étaient partagées entre quatre partis, celui

de *Mathias* si faible qu'on le renvoye, celui du duc d'Anjou qui devint bientôt funeste, celui du duc de Parme qui n'avait pour lui que quelques seigneurs & son armée, qui enfin conserva dix provinces au roi d'Espagne, & celui de *Guillaume de Nassau* qui lui en arracha sept pour jamais.

C'est dans ce tems que *Philippe* toûjours tranquille à Madrid, proscrivit le prince d'Orange, & mit sa tête à vingt-cinq mille écus. Cette méthode de commander des assassinats, inouïe depuis le triumvirat, avait été pratiquée en France contre l'amiral de *Coligni*, beau-père de *Guillaume*, & on avait promis cinquante mille écus pour son sang. Celui du prince son gendre ne fut estimé que la moitié par *Philippe*, qui pouvait payer plus chérement.

Quel était le préjugé qui régnait encor ? Le roi d'Espagne dans son édit de proscription avoue qu'il a violé le serment qu'il avait fait aux Flamands, & dit *que le pape l'a dispensé de ce serment*. Il croyait donc que cette raison pouvait faire une forte impression sur les esprits des catholiques ? Mais combien devait-elle irriter les protestans, & les affermir dans leur défection ?

La réponse de *Guillaume* est un des plus beaux monumens de l'histoire. De sujet qu'il avait été de *Philippe*, il devient son égal dès qu'il est proscrit. On voit dans son apologie un prince d'une maison impériale non moins ancienne, non moins illustre autrefois que la maison d'*Autriche*, un stadthouder qui se porte pour accusateur du plus puissant roi de l'Europe au tribunal de toutes les cours, & de tous les hommes. Il est enfin supérieur à *Philippe*, en ce que pouvant se proscrire à son tour, il abhorre cette vengeance, & n'attend sa sûreté que de son épée.

Philippe dans ce tems-là même était plus redoutable que jamais ; car il s'emparait du Portugal sans

fortir de fon cabinet, & penfait réduire de même les Provinces-Unies. *Guillaume* avait à craindre d'un côté les affaffins, & de l'autre un nouveau maître dans le duc d'Anjou frère de *Henri III*, arrivé dans les Pays-Bas, & reconnu par les peuples pour duc de Brabant, & comte de Flandres. Il fut bientôt défait du duc d'Anjou, comme de l'archiduc *Mathias*. Ce duc voulut être fouverain abfolu d'un pays qui l'avait choifi pour fon protecteur. Il y a eu de tout tems des confpirations contre les princes ; ce prince en fit une contre les peuples. Il voulut furprendre à la fois Anvers, Bruges & d'autres villes qu'il était venu défendre. Quinze cent Français furent tués dans la furprife inutile d'Anvers : fes mefures manquèrent fur les autres places. Preffé d'un côté par *Alexandre Farnèfe*, de l'autre haï des peuples, il fe retira en France, & laiffa le duc de Parme & le prince d'Orange fe difputer les Pays-Bas, qui devinrent le théatre le plus illuftre de la guerre en Europe, & l'école militaire où les braves de tous les pays allèrent faire leur apprentiffage.

Des affaffins vengèrent enfin *Philippe* du prince d'Orange. Un Français nommé *Salcède* trama fa mort. *Jaurigni* Efpagnol le bleffa d'un coup de piftolet dans Anvers. Enfin *Balthazar Gerard*, Francomtois, le tua dans Delft aux yeux de fon époufe, qui vit ainfi affaffiner fon fecond mari, après avoir perdu le premier ainfi que fon père l'amiral à la journée de la St. Barthelemi. Cet affaffinat du prince d'Orange ne fut point commis par l'envie de gagner les vingt-cinq mille écus qu'avait promis *Philippe*, mais par l'entoufiafme de la religion. Le jéfuite *Strada* rapporte que *Gerard* foutint toûjours dans les tourmens, *qu'il avait été pouffé à cette action par un inftinct divin.* Il dit encor expreffément que *Jaurigni n'avait auparavant entrepris la mort du prince d'Orange qu'après avoir purgé fon ame par la confeffion aux pieds d'un dominicain, & après l'avoir fortifiée par le pain*

céleste. C'était le crime du tems. Les anabatistes avaient commencé. Une femme en Allemagne pendant le siége de Munster avait voulu imiter *Judith*; elle sortit de la ville dans le dessein de coucher avec l'évêque qui l'assiégeait, & de le tuer dans son lit. *Poltrot de Meré* avait assassiné *François* duc de *Guise* par les mêmes principes. Les massacres de la St. Barthelemi avaient mis le comble à ces horreurs. Le même esprit fit répandre ensuite le sang de *Henri III* & de *Henri IV*, & forma la *conspiration des poudres* en Angleterre. Les exemples tirés de l'Ecriture, prêchés d'abord par les réformés, ou les novateurs, & trop souvent ensuite par les catholiques, faisaient impression sur des esprits faibles & féroces, qui croyaient entendre DIEU qui leur ordonnait le meurtre. Leur aveugle fureur ne leur laissait pas comprendre que si DIEU demandait du sang dans l'ancien Testament, on ne pouvait obéir à cet ordre que quand DIEU lui-même descendait du ciel pour dicter de sa bouche, d'une manière claire & précise, ses arrêts sur la vie des hommes dont il est le maître; & qui sait encor si DIEU n'eût pas été plus content de ceux qui auraient fait des remontrances à sa clémence que de ceux qui auraient obéi à sa justice?

Philippe II fut très content de l'assassinat, il récompensa la famille *Gerard*, il lui accorda des lettres de noblesse pareilles à celles que *Charles VII* donna à la famille de la pucelle d'Orléans, lettres par lesquelles le ventre annoblissait. Les descendans d'une sœur de l'assassin *Gerard* jouïrent tous de ce singulier privilége, jusqu'au tems où *Louis XIV* s'empara de la Franche-Comté. Alors on leur disputa un honneur que les maisons les plus illustres n'ont point en France, & dont même les descendans des frères de *Jeanne d'Arc* avaient été privés. On mit à la taille la famille de *Gerard*, elle osa présenter ses lettres de noblesse à Mr. de *Vanolles* intendant de la pro-

vince, il les foula aux pieds, le crime cessa d'être honoré, & la famille resta roturière.

Quand *Guillaume le taciturne* fut assassiné, il était près d'être déclaré comte de Hollande. Les conditions de cette nouvelle dignité avaient déja été stipulées par toutes les villes, excepté Amsterdam & Gouda. On voit par-là qu'il avait travaillé pour lui-même autant que pour la république.

Maurice son fils ne put prétendre à cette principauté : mais les sept Provinces le déclarèrent stadthouder, & il affermit l'édifice de la liberté fondé par son père. Il fut digne de combattre *Alexandre Farnèse*. Ces deux grands-hommes s'immortalisaient sur ce théatre resserré où la scène de la guerre attirait les regards des nations. Quand le duc de Parme, *Farnèse*, ne serait illustre que par le siége d'Anvers, il serait compté parmi les plus grands capitaines ; les Anversois se défendirent comme autrefois les Tyriens, & il prit Anvers comme *Alexandre*, dont il portait le nom, avait pris la ville de Tyr, en faisant une digue sur le fleuve profond & rapide de l'Escaut, & en renouvellant un exemple que le cardinal de *Richelieu* suivit aussi au siége de la Rochelle.

La nouvelle république fut obligée d'implorer le secours de la reine d'Angleterre *Elizabeth*. Elle lui envoya sous le comte de *Leicestre* un sécours de quatre mille soldats ; c'était assez alors. Le prince *Maurice* eut quelque tems dans *Leicestre* un supérieur, comme son père en avait eu dans le duc d'*Anjou* & dans l'archiduc *Mathias*. *Leicestre* prit le titre & le rang de gouverneur-général ; mais il fut bientôt désavoué par sa reine. *Maurice* ne laissa pas entamer son stadthouderat des sept provinces unies ; heureux s'il n'avait pas voulu aller au-delà !

Toute cette guerre si longue & si pleine de vicissitudes ne put enfin ni rendre sept provinces à *Philip-*

pe, ni lui ôter les autres. La république devenait chaque jour si formidable sur mer, qu'elle ne servit pas peu à détruire cette flotte de *Philippe II*, surnommée *l'invincible*. Ce peuple pendant plus de quarante ans ressembla aux Lacédémoniens, qui repoussèrent toûjours le grand roi. Les mœurs, la simplicité, l'égalité étaient les mêmes dans Amsterdam qu'à Sparte, & la sobriété plus grande. Ces provinces tenaient encor quelque chose des premiers âges du monde. Il n'y a point de Frison un peu instruit qui ne sache qu'alors l'usage des clefs & des serrures était inconnu en Frise. On n'avait que le simple nécessaire, & ce n'était pas la peine de l'enfermer; on ne craignait point ses compatriotes; on défendait ses troupeaux & ses grains contre l'ennemi. Les maisons dans tous ces cantons maritimes n'étaient que des cabanes où la propreté fit toute la magnificence. Jamais peuple ne connut moins la délicatesse. Quand *Louise de Coligni* vint épouser à la Haye le prince *Guillaume*, on envoya au-devant d'elle une charrette de poste découverte, où elle fut assise sur une planche. Mais la Haye devint sur la fin de la vie de *Maurice*, & dans le tems de *Fréderic-Henri*, un séjour agréable, par l'affluence des princes, des négociateurs & des guerriers. Amsterdam fut par le seul commerce une des plus florissantes villes de la terre; & la bonté des paturages d'alentour fit la richesse des habitans des campagnes.

CHAPITRE CENT-SOIXANTE-CINQUIÉME.

Suite du règne de PHILIPPE II. *Malheur de Don* SEBASTIEN *roi de Portugal.*

IL semblait que le roi d'Espagne dût alors écraser la maison de *Nassau*, & la république naissante, du poids de sa puissance. Il avait perdu à la vérité

en Afrique la fouveraineté de Tunis, & le port de la Goulette où était autrefois Carthage : mais un roi de Maroc & de Fez, nommé *Mulei-Mehemed*, qui difputait le royaume à fon oncle, avait offert à *Philippe* de fe rendre fon tributaire dès l'an 1577. *Philippe* le refufa, & ce refus lui valut la couronne de Portugal. Le monarque Africain alla lui-même embraffer les genoux du roi de Portugal *Don Sébaftien*, & implorer fon fecours. Ce jeune prince, arrière-petit-fils du grand *Emanuel*, brûlait de fe fignaler dans cette partie du monde où fes ancêtres avaient fait tant de conquêtes. Ce qui eft très fingulier, c'eft que n'étant point aidé par *Philippe* fon oncle maternel, dont il allait être le gendre, il reçut un fecours de douze cent hommes du prince d'Orange, qui pouvait à peine alors fe foutenir en Flandre. Cette petite circonftance dans l'hiftoire générale, marque bien de la grandeur dans le prince d'Orange, mais furtout une paffion déterminée de faire partout des ennemis à *Philippe*.

Don Sébaftien débarque avec près de huit cent bâtimens au royaume de Fez, dans la ville d'Arzila, conquête de fes ancêtres. Son armée était de quinze mille hommes d'infanterie, mais il n'avait pas mille chevaux. C'eft apparemment ce petit nombre de cavalerie, fi peu proportionné à la cavalerie formidable des Maures, qui l'a fait condamner comme un téméraire par tous les hiftoriens ; mais que de louanges s'il avait été heureux ! Il fut vaincu par le vieux fouverain de Maroc *Molucco*. Trois rois périrent dans cette bataille, les deux rois Maures l'oncle & le neveu, & *Don Sébaftien*. La mort du vieux roi *Molucco* eft une des plus belles dont l'hiftoire faffe mention. Il était languiffant d'une grande maladie ; il fe fentit affaibli au milieu de la bataille, donna tranquillement fes derniers ordres, & expira en mettant le doigt fur fa bouche, pour faire entendre à fes capitaines qu'il ne falait pas que fes fol-

dats fussent sa mort. On ne peut faire une si grande chose avec plus de simplicité. Il ne revint personne de l'armée vaincue. Cette journée extraordinaire eut une suite qui ne le fut pas moins. On vit pour la première fois un prêtre cardinal & roi ; c'était *Don Henri* âgé de soixante & dix ans, fils du grand *Emanuel*, grand oncle de *Sébastien*. Il eut de plein droit le Portugal....

Philippe se prépara dès-lors à lui succéder ; & pour que tout fût singulier dans cette affaire, le pape *Grégoire XIII* se mit au nombre des concurrens, & prétendit que le royaume de Portugal appartenait au St. Siége, faute d'héritiers en ligne directe ; par la raison, disait-il, qu'*Alexandre III* avait autrefois créé roi le comte *Alphonse*, qui s'était reconnu feudataire de Rome : c'était une étrange raison. Ce pape *Grégoire XIII*, *Buoncompagno* ; avait dessein, ou plutôt l'idée vague, de donner un royaume à *Buoncompagno* son bâtard, en faveur duquel il ne voulait pas démembrer l'Etat-Ecclésiastique, comme avaient fait plusieurs de ses prédécesseurs. Il avait d'abord espéré que son fils aurait le royaume d'Irlande, parce que *Philippe II* fomentait des troubles dans cette isle, ainsi qu'*Elizabeth* attisait le feu allumé dans les Pays-Bas. L'Irlande ayant encor été donnée par les papes, devait revenir à eux ou à leurs enfans, quand la souveraine d'Irlande était excommuniée. Cette idée ne réussit pas. Le pape obtint à la vérité de *Philippe* quelques vaisseaux, & quelques Espagnols, qui abordèrent en Irlande avec des Italiens, sous le pavillon du St. Siége ; mais ils furent passés au fil de l'épée, & les Irlandais de leur parti périrent par la corde. *Grégoire XIII* tourna ses vues du côté du Portugal ; mais il avait à faire à *Philippe II* qui avait plus de droits que lui, & plus de moyens de les soutenir.

Le vieux cardinal roi ne régna que pour voir discuter

juridiquement devant lui quel ferait fon héritier. Il mourut bientôt. Un chevalier de Malthe *Antoine* prieur de Crato voulut fuccéder au roi prêtre, dont il était oncle paternel; au-lieu que *Philippe II* ne l'était que du côté de fa mère. Le prieur paffait pour bâtard, & fe difait légitime. Ni le prieur, ni le pape n'héritèrent. La branche de *Bragance*, qui femblait avoir des prétentions juftes, eut alors ou la prudence ou la timidité de ne les pas faire valoir. Une armée de vingt mille hommes prouva le droit de *Philippe*; il ne falait guères dans ce tems-là de plus grandes armées. Le prieur qui ne pouvait réfifter par lui-même, eut en vain recours à l'appui du grand-feigneur. Il ne manquait à toutes ces bizarreries que de voir le pape implorer auffi le Turc, pour être roi de Portugal.

Philippe ne faifait jamais la guerre par lui-même: il conquit de fon cabinet le Portugal. Le vieux duc d'*Albe* exilé depuis deux ans après fes longs fervices, rappellé comme un dogue enchaîné qu'on lâche encor pour aller à la chaffe, termina fa carrière de fang en battant deux fois la petite armée du roi prieur, qui abandonné de tout le monde erra longtems dans fa patrie.

Philippe alors vint fe faire couronner à Lisbonne, & promit quatre-vingt mille ducats à qui livrerait *Don Antoine.* Les profcriptions étaient les armes à fon ufage.

Le prieur de Crato fe réfugia d'abord en Angleterre avec quelques compagnons de fon infortune, qui manquant de tout, & délabrés comme lui, le fervaient à genoux. Cet ufage établi par les empereurs Allemands qui fuccédèrent à la race de *Charlemagne*, fut reçu en Efpagne quand *Alphonfe X* roi de Caftille eut été élu empereur au treiziéme fiécle. Les rois d'Angleterre ont fuivi cet exemple, qui fem-

ble contredire la fière liberté de la nation. Les rois de France l'ont dédaignée, & se sont contentés du pouvoir réel. En Pologne les rois ont été servis ainsi dans des jours de cérémonie, & n'en sont pas plus absolus.

Elizabeth n'était pas en état de faire la guerre pour le prieur de Crato : ennemie implacable, mais non déclarée, de *Philippe*, elle mettait toute son application à lui résister, à lui susciter secrettement des ennemis ; & ne pouvant se soutenir en Angleterre que par l'affection du peuple, ne pouvant conserver cette affection qu'en ne demandant point de nouveaux subsides, elle n'était pas en état de porter la guerre en Espagne.

Don Antoine s'adresse à la France. Le conseil de *Henri III* était avec *Philippe* dans les mêmes termes de jalousie & de crainte, que le conseil d'Angleterre. Il n'y avait point de guerre déclarée, mais une ancienne inimitié, une envie mutuelle de se nuire ; & *Henri III* fut toûjours embarrassé entre les huguenots qui faisaient un état dans l'état, & *Philippe*, qui voulut en faire un autre en offrant toûjours aux catholiques sa protection dangereuse.

Catherine de Médicis avait des prétentions sur le Portugal presque aussi chimériques que celles du pape. *Don Antoine* en flattant ces prétentions, en promettant une partie du royaume qu'il ne pouvait recouvrer, & au moins les isles Açores où il avait un grand parti, obtint par le crédit de *Catherine* un secours considérable. On lui donna soixante petits vaisseaux, & environ six mille hommes pour la plûpart huguenots, qu'on était bien aise d'employer au loin, & qui l'étaient encor davantage d'aller combattre des Espagnols. Les Français, & surtout les calvinistes, cherchaient partout la guerre. Ils suivaient alors en foule le duc d'*Anjou* pour l'établir en Flandres. Ils

s'embarquèrent avec allégreſſe pour tenter de rétablir *Don Antoine* en Portugal. On s'empara d'abord d'une des iſles; mais bientôt la flotte d'Eſpagne parut; elle était ſupérieure en tout à celle des Français, par la grandeur des vaiſſeaux, par le nombre des troupes. Il y avait douze galères à rames qui accompagnaient cinquante galions; c'eſt la première fois qu'on vit des galères ſur l'Océan, & il était bien étonnant qu'on les eût conduites juſqu'à ſix cent lieues dans ces mers nouvelles. Lorſque *Louis XIV* longtems après fit paſſer quelques galères dans l'Océan, cette entrepriſe paſſa pour la première de cette eſpèce, & ne l'était pourtant pas; mais elle était plus périlleuſe que celle de *Philippe II*, parce que l'océan Britannique eſt plus orageux que l'Atlantique.

Cette bataille navale fut la première qui ſe donna dans cette partie du monde. Les Eſpagnols vainquirent, & abuſèrent de leur victoire. Le marquis de *Santa Cruz*, général de la flotte de *Philippe*, fit mourir preſque tous les priſonniers par la main du bourreau, ſous prétexte que la guerre n'étant point déclarée entre l'Eſpagne & la France, il devait les traiter comme des pirates. *Don Antoine* heureux d'échapper par la fuite, alla ſe faire ſervir à genoux en France & mourir dans la pauvreté.

Philippe alors ſe voit maître non-ſeulement du Portugal, mais de tous les grands établiſſemens que ſa nation avait faits dans les Indes. Il étendait ſa domination au bout de l'Amérique & de l'Aſie, & ne pouvait prévaloir contre la Hollande.

Une ambaſſade de quatre rois du Japon ſembla mettre alors le comble à cette grandeur ſupréme qui le faiſait regarder comme le premier monarque de l'Europe. La religion chrêtienne faiſait au Japon de grands progrès; & les Eſpagnols pouvaient ſe flatter d'y établir leur puiſſance, comme leur religion.

Philippe avait dans la chrètienté, le pape suzerain de son royaume de Naples à ménager, la France à tenir toûjours divisée, en quoi il réussissait par le moyen de la ligue & par ses trésors; la Hollande à réduire, & surtout l'Angleterre à troubler. Il faisait mouvoir à la fois tous ces ressorts, & il parut bientôt par l'armement de sa flotte nommée l'*Invincible*, que son but était de conquérir l'Angleterre plutôt que de l'inquiéter.

La reine *Elizabeth* lui fournissait assez de raisons; elle soutenait hautement les confédérés des Pays-Bas. *François Drack*, alors simple armateur, avait pillé plusieurs possessions Espagnoles dans l'Amérique, traversé le détroit de Magellan, & était revenu à Londres en 1580 chargé de dépouilles, après avoir fait le tour du monde. Un prétexte plus considérable que ces raisons était la captivité de *Marie Stuart* reine d'Ecosse retenue depuis dix-huit ans prisonnière contre le droit des gens. Elle avait pour elle tous les catholiques de l'isle. Elle avait un droit très apparent sur l'Angleterre, droit qu'elle tirait de *Henri VII* par une naissance dont la légitimité n'était pas contestée comme celle d'*Elizabeth*. *Philippe* pouvait faire valoir pour lui-même le vain titre de roi d'Angleterre qu'il avait porté: & enfin l'entreprise de délivrer la reine *Marie* mettait nécessairement le pape & tous les catholiques de l'Europe dans ses intérêts,

CHAPITRE

CHAPITRE CENT-SOIXANTE-SIXIÉME.

De l'invasion de l'Angleterre, projettée par PHILIPPE II. *De la flotte invincible. Du pouvoir de Philippe II en France. Examen de la mort de* Don Carlos, *&c.*

DAns ce dessein *Philippe* prépare cette flotte prodigieuse qui devait être secondée par un autre armement en Flandres, & par la révolte des catholiques en Angleterre. Ce fut ce qui perdit la reine *Marie Stuart*, & la conduisit sur un échaffaut au-lieu de la délivrer. Il ne restait plus à *Philippe* qu'à la venger en prenant l'Angleterre pour lui-même; après quoi il voyait la Hollande soumise & punie.

Il avait falu l'or du Pérou pour faire tous ces préparatifs. La flotte *invincible* part du port de Lisbonne forte de cent cinquante gros vaisseaux, de vingt mille soldats, de près de trois mille canons, de près de sept mille hommes d'équipage qui pouvaient combattre dans l'occasion. Une armée de trente mille combattans assemblée en Flandres par le duc de *Parme*, n'attend que le moment de passer en Angleterre sur des barques de transport déja prêtes, & de se joindre aux soldats que portait la flotte de *Philippe*. Les vaisseaux anglais beaucoup plus petits que ceux des Espagnols, ne devaient pas résister au choc de ces citadelles mouvantes, dont quelques-unes avaient leurs œuvres vives de trois pieds d'épaisseur impénétrables au canon. Cependant rien de cette entreprise si bien concertée ne réussit. Bientôt cent vaisseaux anglais, quoique petits, arrêtent cette flotte formidable; ils prennent quelques bâtimens espagnols; ils dispersent le reste avec huit brulots. La tempête seconde ensuite les Anglais. L'*invincible* est prête d'échouer sur les côtes de Zélande. L'armée du duc de

Parme, qui ne pouvait ſe mettre en mer qu'à la faveur de la flotte eſpagnole, demeure inutile. Les vaiſſeaux de *Philippe* vaincus par les Anglais & par les vents, ſe retirent aux mers du nord; quelques-uns avaient échoué ſur les côtes de Zélande, d'autres ſont fracaſſés vers les rochers des iſles Orcades, & ſur les côtes d'Ecoſſe; d'autres ſont naufrage en Irlande. Les payſans y maſſacrèrent les ſoldats & les matelots échappés à la fureur de la mer; & le vice-roi d'Irlande eut la barbarie de faire pendre ce qui en reſtait. Enfin il ne revint en Eſpagne que cinquante vaiſſeaux; & d'environ trente mille hommes que la flotte avait portés, les naufrages, le canon, & le fer des Anglais, les bleſſures & les maladies n'en laiſſèrent pas rentrer ſix mille dans leur patrie.

Il règne encore en Angleterre un ſingulier préjugé ſur cette flotte invincible. Il n'y a guères de négociant qui ne répète ſouvent à ſes apprentis que ce fut un marchand nommé *Gresbam* qui ſauva la patrie en retardant l'équipement de la flotte d'Eſpagne, & en accélérant celui de la flotte Anglaiſe. Voici, dit-on, comment il s'y prit. Le miniſtère Eſpagnol envoyait des lettres de change à Gènes pour payer les armemens des ports d'Italie, *Gresbam* qui était le plus fort marchand d'Angleterre tira en même tems ſur Gènes & menaça ſes correſpondans de ne plus jamais traiter avec eux s'ils préféraient le papier des Eſpagnols au ſien. Les Génois ne balancèrent pas entre un marchand Anglais & un ſimple roi d'Eſpagne. Le marchand tira tout l'argent de Gènes, il n'en reſta plus pour *Philippe II*, & ſon armement reſta ſix mois ſuſpendu. Ce conte ridicule eſt répété dans vingt volumes, on l'a même débité publiquement ſur les théâtres de Londres; mais les hiſtoriens ſenſés ne ſe ſont jamais deshonorés par cette fable abſurde. Chaque peuple a ſes contes inventés par l'amour-propre; il ſerait heureux que le genre-humain n'eût jamais été bercé de contes plus abſurdes & plus dangereux.

La floriſſante armée de trente mille hommes qu'avait le duc de Parme, ne ſervit pas plus à ſubjuguer la Hollande que la flotte invincible n'avait ſervi à conquérir l'Angleterre. La Hollande qui ſe défendait ſi aiſément par ſes canaux, par ſes digues, par ſes étroites chauſſées, encor plus par un peuple idolâtre de ſa liberté, & devenu tout guerrier ſous les princes d'Orange, aurait pu tenir contre une armée plus formidable.

Il n'y avait que *Philippe II* qui pût être encor redoutable après un ſi grand déſaſtre. L'Amérique & l'Aſie lui prodiguaient de quoi faire trembler ſes voiſins; & ayant manqué l'Angleterre, il fut ſur le point de faire de la France une de ſes provinces.

Dans le tems même qu'il conquérait le Portugal, qu'il ſoutenait la guerre en Flandre, & qu'il attaquait l'Angleterre, il animait en France cette ligue nommée *ſainte*, qui renverſait le trône, & qui déchirait l'état; & mettant encor lui-même la diviſion dans cette ligue qu'il protégeait, il fut près trois fois d'être reconnu ſouverain de la France ſous le nom de *protecteur*, avec le pouvoir de conférer toutes les charges. L'infante *Eugénie* ſa fille devait être reine ſous ſes ordres, & porter en dot la couronne de France à ſon époux. Cette propoſition fut faite par la faction des ſeize dès l'an 1589 après l'aſſaſſinat de *Henri III*. Le duc de *Mayenne* chef de la ligue ne put éluder cette propoſition qu'en diſant, que la ligue ayant été formée par la religion, *le titre de protecteur de la France ne pouvait appartenir qu'au pape*. L'ambaſſadeur de *Philippe* en France pouſſa très loin cette négociation avant la tenue des états de Paris en 1593. On délibéra longtems ſur les moyens d'abolir la loi ſalique, & enfin l'infante fut propoſée pour reine aux états de Paris.

Philippe accoutumait inſenſiblement les Français à dépendre de lui; car d'un côté il envoyait à la ligue

affez de fecours pour l'empêcher de fuccomber, mais non affez pour la rendre indépendante; de l'autre il armait fon gendre *Charles-Emanuel de Savoie* contre la France. Il lui entretenait des troupes; il l'aidait à fe faire reconnaître *protecteur* par le parlement de Provence, afin que la France apprivoifée par cet exemple, reconnût *Philippe* pour *protecteur* de tout le royaume.

Il était vraifemblable que la France y ferait forcée. Son ambaffadeur régnait en effet dans Paris en prodiguant les penfions. La Sorbonne & tous les ordres religieux étaient dans fon parti. Son projet n'était point de conquérir la France, comme le Portugal, mais de forcer la France à le prier de la gouverner. C'eft dans ce deffein qu'il envoye du fond des Pays-Bas *Alexandre Farnèfe* au fecours de Paris preffé par les armes victorieufes de *Henri IV*; & c'eft dans ce deffein qu'il le rappelle, après que *Farnèfe* a délivré par fes favantes marches, fans coup férir, la capitale du royaume. Enfuite lorfque *Henri IV* affiége Rouen, il renvoye encor le même duc de Parme faire lever le fiége. C'était une chofe bien admirable, lorfque *Philippe* était affez puiffant pour décider ainfi du deftin de la guerre en France, que le prince d'Orange *Maurice*, & les Hollandais le fuffent affez pour s'y oppofer, & pour envoyer des fecours à *Henri IV*; eux qui dix ans auparavant n'étaient regardés en Efpagne que comme des féditieux obfcurs, incapables d'échapper au fupplice. Ils envoyèrent trois mille hommes au roi de France; mais le duc de Parme, n'en délivra pas moins la ville de Rouen, comme il avait délivré celle de Paris.

Alors *Philippe* le rappelle encor, & toûjours donnant & retirant fes fecours à la ligue, toûjours fe rendant néceffaire, il tend fes filets de tous côtés fur les frontières & dans le cœur du royaume, pour faire tomber ce pays divifé dans le piége inévitable

de ſa domination. Il était déja établi dans une grande partie de la Bretagne par la force des armes. Son gendre le duc de Savoie l'était dans la Provence & dans une partie du Dauphiné. Le chemin était toûjours ouvert pour les armées Eſpagnoles d'Arras à Paris, & de Fontarabie à la Loire. *Philippe* était ſi perſuadé que la France ne pouvait lui échapper, que dans ſes entretiens avec le préſident *Jeannin* envoyé du duc de *Mayenne*, il lui diſait toûjours; *Ma ville de Paris*, *ma ville d'Orléans*, *ma ville de Rouen.*

La cour de Rome qui le craignait, était pourtant obligée de le ſeconder; & les armes de la religion combattaient ſans ceſſe pour lui. Il ne lui en coûtait que l'affectation d'un grand zèle. Ce voile de zèle pour la religion catholique était encor le prétexte de la deſtruction de Genève, à laquelle il travaillait dans le même tems. Il fit marcher dès l'an 1589 une armée aux ordres de *Charles-Emanuel* duc de Savoie ſon gendre, pour réduire Genève, & les pays circonvoiſins. Mais des peuples pauvres, élevés au-deſſus d'eux-mêmes par l'amour de la liberté, furent toûjours l'écueil de ce riche & puiſſant monarque. Les Genevois aidés des ſeuls cantons de Zurich & de Berne, & de trois cent ſoldats de *Henri IV*, ſe ſoutinrent contre les tréſors du beau-père, & contre les armes du gendre. Ces mêmes Genevois délivrèrent leur ville en 1602 des mains de ce même duc de Savoie, qui l'avait ſurpriſe par eſcalade en pleine paix, & qui déja la mettait au pillage. Ils eurent même la hardieſſe de punir cette entrepriſe d'un ſouverain comme un brigandage, & de faire pendre treize officiers qualifiés, qui n'ayant pu être conquérans furent traités comme des voleurs de nuit.

Philippe ſans ſortir de ſon cabinet ſoutenait donc ſans ceſſe la guerre à la fois dans les Pays-Bas contre le prince *Maurice*, dans preſque toutes les provin-

ces de France contre *Henri IV*, à Genève & dans la Suiſſe, & ſur mer contre les Anglais & les Hollandais. Quel fut le fruit de toutes ces vaſtes entrepriſes, qui tinrent ſi longtems l'empire en allarmes? *Henri IV* en allant à la meſſe lui fit perdre la France en un quart d'heure. Les Anglais aguerris ſur mer par lui-même, & devenus auſſi bons marins que les Eſpagnols, ravagèrent ſes poſſeſſions en Amérique. Le comte d'*Eſſex* brûla ſes galions & ſa ville de Cadix. Enfin après avoir encor déſolé la France, après qu'Amiens eut été pris par ſurpriſe, & repris par la valeur de *Henri IV*, *Philippe* fut obligé de conclure la paix de Vervins, & de reconnaître pour roi de France celui qu'il n'avait jamais nommé que le prince de Béarn. Il faut obſerver ſurtout que dans cette paix, il rendit Calais que l'archiduc *Albert* gouverneur de ſes Pays-Bas avait priſe pendant les malheurs de la France, & qu'on ne fit nulle mention des droits prétendus par *Elizabeth* dans le traité; elle n'eut ni cette ville ni les huit cent mille écus qu'on lui devait par le traité de Cateau-Cambreſis.

Le pouvoir de *Philippe* fut alors comme un grand fleuve rentré dans ſon lit après avoir inondé au loin les campagnes. *Philippe* reſta le premier potentat de l'Europe. *Elizabeth*, & ſurtout *Henri IV*, avaient une gloire plus perſonnelle : mais *Philippe* conſerva juſqu'au dernier moment ce grand aſcendant que lui donnait l'immenſité de ſes pays & de ſes tréſors. Trois mille millions de nos livres que lui coûtèrent ſa cruauté deſpotique dans les Pays-Bas, & ſon ambition en France, ne l'appauvrirent point. L'Amérique & les Indes orientales furent toûjours inépuiſables pour lui. Il arriva ſeulement que ſes tréſors enrichirent l'Europe malgré ſon intention. Ce que ſes intrigues prodiguèrent en Angleterre, en France, en Italie, ce que ſes armemens lui coûtèrent dans les Pays-Bas, ayant augmenté les richeſſes des peuples qu'il voulait ſubjuguer, le prix des denrées doubla

presque partout, & l'Europe s'enrichit du mal qu'il avait voulu lui faire.

Il avait environ trente millions de ducats d'or de revenu, sans être obligé de mettre de nouveaux impôts sur ses peuples. C'était plus que tous les monarques chrêtiens ensemble. Il eut par-là de quoi marchander plus d'un royaume, mais non de quoi les conquérir. Le courage d'esprit d'*Elizabeth*, la valeur de *Henri IV*, & celle des princes d'Orange, triomphèrent de ses trésors & de ses intrigues. Mais si on en excepte le saccagement de Cadix, l'Espagne fut de son tems toûjours tranquille, & toûjours heureuse.

Les Espagnols eurent une supériorité marquée sur les autres peuples; leur langue se parlait à Paris, à Vienne, à Milan, à Turin; leurs modes, leur manière de penser & d'écrire, subjuguèrent les esprits des Italiens; & depuis *Charles-Quint* jusqu'au commencement du règne de *Philippe III*, l'Espagne eut une considération que les autres peuples n'avaient point.

Dans le tems qu'il faisait la paix avec la France, il donna les Pays-Bas & la Franche-Comté en dot à sa fille *Claire-Eugénie*, qu'il n'avait pu faire reine, & il les donna comme un fief reversible à la couronne d'Espagne faute de postérité.

Philippe mourut bientôt après, à l'âge de soixante & onze ans, dans ce vaste palais de l'Escurial, qu'il avait fait vœu de bâtir en cas que ses généraux gagnassent la bataille de St. Quentin: comme s'il importait à DIEU que le connétable de *Montmorenci* ou *Philibert de Savoie* gagnât la bataille, & comme si la faveur céleste s'achetait par des bâtimens!

La postérité a mis ce prince au rang des plus puissans rois, mais non des plus grands. On l'appella le

Démon du midi, parce que du fond de l'Espagne, qui est au midi de l'Europe, il troubla tous les autres états.

Si après l'avoir considéré sur le théatre du gouvernement, on l'observe dans le particulier, on voit en lui un maître dur & défiant, un amant, un mari cruel, & un père impitoyable.

Un grand événement de sa vie domestique qui exerce encor aujourd'hui la curiosité du monde, est la mort de son fils *Don Carlos*. Personne ne sait comment mourut ce prince; son corps qui est dans les tombes de l'Escurial y est séparé de sa tête: on prétend que cette tête n'est séparée que parce que la caisse de plomb qui renferme le corps est en effet trop petite. C'est une allégation bien faible. Il était aisé de faire un cercueil plus long. Il est plus vraisemblable que *Philippe* fit trancher la tête de son fils. On a imprimé dans la vie du czar *Pierre I*, que lorsqu'il voulut condamner son fils à la mort, il fit venir d'Espagne les actes du procès de *Don Carlos*; mais ni ces actes ni la condamnation de ce prince n'existent. On ne connaît pas plus son crime que son genre de mort. Il n'est ni prouvé, ni vraisemblable, que son père l'ait fait condamner par l'inquisition. Tout ce qu'on sait, c'est qu'en 1568 son père vint l'arrêter lui-même dans sa chambre, & qu'il écrivit à l'impératrice sa sœur, *qu'il n'avait jamais découvert dans le prince son fils aucun vice capital ni aucun crime deshonorant; & qu'il l'avait fait enfermer pour son bien & pour celui du royaume.* Il écrivit en même tems au pape *Pie V* tout le contraire: il lui dit dans sa lettre du 20 Janvier 1568, *que dès sa plus tendre jeunesse la force d'un naturel vicieux a étouffé dans Don Carlos toutes les instructions paternelles.* Après ces lettres par lesquelles *Philippe* rend compte de l'emprisonnement de son fils, on n'en voit point par lesquelles il se justifie de sa mort; & cela seul joint aux bruits qui coururent dans l'Europe, peut faire

croire qu'en effet *Philippe* fut coupable d'un parricide. Son ſilence au milieu des rumeurs publiques juſtifiait encor ceux qui prétendaient que la cauſe de cette horrible avanture fût l'amour de *Don Carlos* pour *Elizabeth de France* ſa belle-mère, & l'inclination de cette reine pour ce jeune prince. Rien n'était plus vraiſemblable. *Elizabeth* avait été élevée dans une cour galante & voluptueuſe. *Philippe II* était plongé dans les intrigues des femmes; la galanterie était l'eſſence d'un Eſpagnol. De tous côtés était l'exemple de l'infidélité. Il était naturel que *Don Carlos* & *Elizabeth* à-peu-près du même âge euſſent de l'amour l'un pour l'autre. La mort précipitée de la reine qui ſuivit de près celle du prince, confirma ces ſoupçons.

Toute l'Europe crut que *Philippe* avait immolé ſa femme & ſon fils à ſa jalouſie; & on le crut d'autant plus, que quelque tems après ce même eſprit de jalouſie le porta à vouloir faire périr par la main du bourreau le fameux *Antonio Pérès* ſon rival auprès de la princeſſe d'*Eboli*. Ce ſont-là les accuſations qu'on a vu intentées contre lui par le prince d'Orange, au tribunal du public. Il eſt bien étrange que *Philippe* n'y fit pas au moins répondre par les plumes vénales de ſon royaume, & que perſonne dans l'Europe ne réfutât le prince d'Orange. Ce ne ſont pas-là des convictions entières, mais ce ſont les préſomptions les plus fortes; & l'hiſtoire ne doit pas négliger de les rapporter comme telles; le jugement de la poſtérité étant le ſeul rempart qu'on ait contre la tyrannie heureuſe.

CHAPITRE CENT-SOIXANTE-SEPTIÉME.

Des Anglais, *ſous* EDOUARD VI, MARIE, & ELIZABETH.

LES Anglais n'eurent ni cette brillante proſpérité des Eſpagnols, ni cette influence dans les autres cours, ni ce vaſte pouvoir qui rendait l'Eſpagne ſi

dangereuse ; mais la mer & le négoce leur donnèrent une grandeur nouvelle. Ils connurent leur véritable élément, & cela seul les rendit plus heureux que toutes les possessions étrangères, & les victoires de leurs anciens rois. Si ces rois avaient régné en France, l'Angleterre n'eût été qu'une province asservie. Ce peuple qu'il fut si difficile de former, qui fut conquis si aisément par des pirates Danois & Saxons, & par un duc de Normandie, n'avait été sous les *Edouard III* & les *Henri V* que l'instrument grossier de la grandeur passagère de ces monarques ; il fut sous *Elizabeth* un peuple puissant, policé, industrieux, laborieux, entreprenant. Les navigations des Espagnols avaient excité leur émulation ; ils cherchèrent dans trois voyages consécutifs un passage au Japon & à la Chine par le nord. *Drack* & *Candish* firent le tour du globe, en attaquant partout ces mêmes Espagnols qui s'étendaient aux deux bouts du monde. Des sociétés qui n'avaient d'appui qu'elles-mêmes, trafiquèrent avec un grand avantage sur les côtes de la Guinée. Le célèbre chevalier *Raleig*, sans aucun secours du gouvernement, jetta & affermit les fondemens des colonies Anglaises dans l'Amérique septentrionale en 1585. Ces entreprises formèrent bientôt la meilleure marine de l'Europe ; il y parut bien lors qu'ils mirent cent vaisseaux en mer contre la flotte *invincible* de *Philippe II*, & qu'ils allèrent ensuite insulter les côtes d'Espagne, détruire ses navires & brûler Cadix ; & qu'enfin devenus plus formidables ils battirent en 1602 la première flotte que *Philippe III* eût mise en mer, & prirent dès-lors une supériorité qu'ils ne perdirent presque jamais.

Dès les premières années du règne d'*Elizabeth*, ils s'appliquèrent aux manufactures. Les Flamands persécutés par *Philippe II* vinrent peupler Londres, la rendre industrieuse, & l'enrichir. Londres tranquille sous *Elizabeth* cultiva même avec succès les beaux-arts, qui sont la marque & le fruit de l'abondance.

Les noms de *Spencer* & de *Shakeſpear* qui fleurirent de ce tems, ſont parvenus aux autres nations. Londres s'agrandit, ſe poliça, s'embellit; enfin la moitié de cette iſle de la Grande-Bretagne balança la grandeur Eſpagnole. Les Anglais étaient le ſecond peuple par leur induſtrie; & comme libres, ils étaient le premier. Il y avait déja ſous ce règne des compagnies de commerce établies pour le Levant & pour le Nord. On commençait en Angleterre à conſidérer la culture des terres comme le premier bien, tandis qu'en Eſpagne on commençait à négliger ce vrai bien pour des tréſors de convention. Le commerce des tréſors du nouveau monde enrichiſſait le roi d'Eſpagne: mais en Angleterre le négoce des denrées était utile aux citoyens. Un ſimple marchand de Londres nommé *Gresham* eut alors aſſez d'opulence & aſſez de générosité pour bâtir à ſes dépens la bourſe de Londres & un collège qui porte ſon nom. Pluſieurs autres citoyens fondèrent des hôpitaux, & des écoles. C'était-là le plus bel effet qu'eût produit la liberté. De ſimples particuliers faiſaient ce que font aujourd'hui les rois quand leur adminiſtration eſt heureuſe.

Les revenus de la reine *Elizabeth* n'allaient guère au-delà de ſix cent mille livres ſterling, & le nombre de ſes ſujets ne montait pas à beaucoup plus de quatre millions d'habitans. La ſeule Eſpagne alors en contenait une fois davantage. Cependant *Elizabeth* ſe défendit toûjours avec ſuccès, & eut la gloire d'aider à la fois *Henri IV* à conquérir ſon royaume, & les Hollandais à établir leur république.

Il faut remonter en peu de mots aux tems d'*Edouard VI* & de *Marie*, pour connaître la vie & le règne d'*Elizabeth*.

Cette reine née en 1533, fut déclarée au berceau héritière légitime du royaume d'Angleterre, & peu

de tems après déclarée bâtarde, quand sa mère *Anne Boulen* passa du trône à l'échaffaut. Son père qui finit sa vie en 1547, mourut en tyran, comme il avait vécu. De son lit de mort il ordonnait des supplices, mais toûjours par l'organe des loix. Il fit condamner à mort le duc de *Norfolck* & son fils, sur ce seul prétexte que leur vaisselle était marquée aux armes d'Angleterre. Le père à la vérité obtint sa grace, mais le fils fut exécuté. Il faut avouer que si les Anglais passent pour faire peu de cas de la vie, leur gouvernement les a traités selon leur goût. Le règne du jeune *Edouard VI* fils de *Henri VIII* & de *Jeanne Seymour*, ne fut pas exemt de ces sanglantes tragédies. Son oncle *Thomas Seymour*, amiral d'Angleterre, eut la tête tranchée, parce qu'il s'était brouillé avec *Edouard Seymour* son frère, duc de *Sommerset*, protecteur du royaume; & bientôt après le duc de *Sommerset* lui-même périt de la même mort. Ce règne d'*Edouard VI* qui ne fut que de cinq ans, fut un tems de séditions & de troubles, pendant lequel la nation fut ou parut protestante. Il ne laissa la couronne ni à *Marie* ni à *Elizabeth* ses sœurs, mais à *Jeanne Gray*, descendante de *Henri VII*, petite-fille de la veuve de *Louis XII* & de *Brandon* simple gentilhomme créé duc de *Suffolck*. Cette *Jeanne Gray* était femme d'un lord *Gilfort*, & *Gilfort* était fils du duc de *Nortumberland*, tout-puissant sous *Edouard VI*. Le testament d'*Edouard VI* en donnant le trône à *Jeanne Gray*, ne lui prépara qu'un échaffaut; elle fut proclamée à Londres; mais le parti & le droit de *Marie* fille de *Henri VIII* & de *Catherine d'Arragon* l'emportèrent; & la première chose que fit cette reine après avoir signé son contrat de mariage avec *Philippe*, ce fut de faire condamner à mort sa rivale, princesse de dix-sept ans, pleine de graces & d'innocence, qui n'avait d'autre crime que d'être nommée dans le testament d'*Edouard*. En vain elle se dépouilla de cette dignité fatale, qu'elle ne garda que neuf jours : elle fut conduite au supplice,

ainſi que ſon mari, ſon père, & ſon beau-père. Ce fut la troiſiéme reine en Angleterre en moins de vingt années qui mourut ſur l'échaffaut. La religion proteſtante dans laquelle elle était née fut la principale cauſe de ſa mort. Les bourreaux dans cette révolution furent beaucoup plus employés que les ſoldats. Toutes ces cruautés s'exécutaient par acte du parlement. Il y a eu des tems ſanguinaires chez tous les peuples; mais chez le peuple Anglais plus de têtes illuſtres ont été portées ſur l'échaffaut que dans tout le reſte de l'Europe enſemble. Ce fut le caractère de cette nation de commettre des meurtres juridiquement. Les portes de Londres ont été infectées de cranes humains attachés aux murailles, comme les temples du Mexique.

CHAPITRE CENT-SOIXANTE-HUITIÉME.

De la reine ELIZABETH.

ELizabeth fut d'abord miſe en priſon par ſa fœur la reine *Marie*. Elle employa une prudence au-deſſus de ſon âge, & une flatterie qui n'était pas dans ſon caractère, pour conſerver ſa vie. Cette princeſſe qui refuſa depuis *Philippe II* quand elle fut reine, voulait alors épouſer le comte de *Devonshire Courtenai*; & il paraît par les lettres qui reſtent d'elle qu'elle avait beaucoup d'inclination pour lui: un tel mariage n'eût point été extraordinaire; on voit que *Jeanne Gray* deſtinée au trône avait épouſé le lord *Gilfort*. *Marie* reine douairière de France avait paſſé du lit de *Louis XII* dans les bras du chevalier *Brandon*. Toute la maiſon royale d'Angleterre venait d'un ſimple gentilhomme nommé *Tidor*, qui avait épouſé la veuve de *Henri V* fille du roi de France *Charles VI*; & en France quand les rois n'étaient pas encor

parvenus au degré de puiſſance qu'ils ont eu depuis, la veuve de *Louis le gros* ne fit aucune difficulté d'épouſer *Matthieu de Montmorenci.*

Elizabeth dans ſa priſon, & dans l'état de perſécution où elle vécut toûjours ſous *Marie*, mit à profit ſa diſgrace ; elle cultiva ſon eſprit, apprit les langues & les ſciences ; mais de tous les arts où elle excella, celui de ſe ménager avec ſa ſœur, avec les catholiques, & avec les proteſtans, de diſſimuler & d'apprendre à régner, fut le plus grand.

A peine proclamée reine, *Philippe II* ſon beau-frère la rechercha en mariage. Si elle l'eût épouſé, la France & la Hollande couraient riſque d'être accablées : mais elle haïſſait la religion de *Philippe*, n'aimait pas ſa perſonne, & voulait à la fois jouir de la vanité d'être aimée, & du bonheur d'être indépendante. Miſe en priſon ſous la reine ſa ſœur catholique, elle ſongea, dès qu'elle fut ſur le trône, à rendre le royaume proteſtant. Elle ſe fit pourtant couronner par un évêque catholique, pour ne pas effaroucher d'abord les eſprits. Je remarquerai qu'elle alla de Veſtminſter à la tour de Londres dans un char ſuivi de cent autres. Ce n'eſt pas que les carroſſes fuſſent alors en uſage, ce n'était qu'un appareil paſſager.

Immédiatement après, elle convoqua un parlement, qui établit la religion anglicane telle qu'elle eſt aujourd'hui, & qui donne au ſouverain la ſuprématie, les décimes, & les annates.

Elizabeth eut donc le titre de chef de la religion anglicane. Beaucoup d'auteurs, & principalement les Italiens, ont trouvé cette dignité ridicule dans une femme ; mais ils pouvaient conſidérer que cette femme régnait, qu'elle avait les droits attachés au trône par les loix du pays, qu'autrefois les ſouverains de tou-

tes les nations connues avaient l'intendance des choſes de la religion, que les empereurs Romains furent ſouverains pontifes; que ſi aujourd'hui dans quelques pays l'égliſe gouverne l'état, il y en a beaucoup d'autres où l'état gouverne l'égliſe. Nous avons vu en Ruſſie quatre ſouveraines de ſuite préſider au ſynode qui tient lieu du patriarchat abſolu. Une reine d'Angleterre qui nomme un archevêque de Cantorbéri, & qui lui preſcrit des loix, n'eſt pas plus ridicule qu'une abbeſſe de Fontevrault qui nomme des prieurs & des curés, & qui leur donne ſa bénédiction; qu'en un mot chaque pays a ſes uſages.

Tous les princes doivent ſe ſouvenir, & les évêques ne doivent pas perdre la mémoire de la fameuſe lettre de la reine *Elizabeth* à *Heaton* évêque d'Ely.

PRÉSOMPTUEUX PRÉLAT,

J'apprends que vous différez à conclure l'affaire dont vous êtes convenu; ignorez-vous donc que moi qui vous ai élevé, je puis également vous faire rentrer dans le néant. Rempliſſez au plutôt votre engagement, ou je vous ferai deſcendre de votre ſiége.

Votre amie tant que vous mériterez que je le ſois.

ELIZABETH.

Si les princes & les magiſtrats avaient toûjours pu établir un gouvernement aſſez ferme pour être en droit d'écrire impunément de telles lettres, il n'y aurait jamais eu de ſang verſé pour les querelles de l'empire & du ſacerdoce.

La religion anglicane conſerva ce que les cérémonies romaines ont d'auguſte, & ce que le luthéraniſme a d'auſtère. J'obſerve que de neuf mille quatre cent bénéficiers que contenait l'Angleterre, il

n'y eut que quatorze évêques, cinquante chanoines, & quatre-vingt curés, qui n'acceptant pas la réforme reſtèrent catholiques & perdirent leurs bénéfices. Quand on penſe que la nation Anglaiſe changea quatre fois de religion depuis *Henri VIII*, on s'étonne qu'un peuple ſi libre ait été ſi ſoumis, ou qu'un peuple qui a tant de fermeté, ait eu tant d'inconſtance. Les Anglais en cela reſſemblèrent à ces cantons Suiſſes qui attendirent de leurs magiſtrats la déciſion de ce qu'ils devaient croire. Un acte du parlement eſt tout pour les Anglais; ils aiment la loi, & on ne peut les conduire que par les loix d'un parlement qui prononce, ou qui ſemble prononcer par lui-même.

Perſonne ne fut perſécuté pour être catholique; mais ceux qui voulurent troubler l'état par principe de conſcience, furent ſévérement punis. Les *Guiſes* qui ſe ſervaient alors du prétexte de la religion pour établir leur pouvoir en France, ne manquèrent pas d'employer les mêmes armes pour mettre *Marie Stuart* reine d'Ecoſſe leur niéce ſur le trône d'Angleterre. Maîtres des finances & des armées de France, ils envoyaient des troupes & de l'argent en Ecoſſe, ſous prétexte de ſecourir les Ecoſſais catholiques contre les Ecoſſais proteſtans. *Marie Stuart* épouſe de *François II* roi de France, prenait hautement le titre de *reine d'Angleterre*, comme deſcendante de *Henri VII.* Tous les catholiques Anglais, Ecoſſais, Irlandais étaient pour elle. Le trône d'*Elizabeth* n'était pas encor affermi; les intrigues de la religion pouvaient le renverſer. *Elizabeth* diſſipe ce premier orage; elle envoye une armée au ſecours des proteſtans d'Ecoſſe, & force la régente d'Ecoſſe mère de *Marie Stuart* à recevoir la loi par un traité, & à renvoyer les troupes de France dans vingt jours.

François II meurt; elle oblige *Marie Stuart* ſa veuve à renoncer au titre de *reine d'Angleterre*. Ses intrigues

intrigues encouragent les états d'Edimbourg à établir la réforme en Ecosse ; par-là elle s'attache un pays dont elle avait tout à craindre.

A peine est-elle libre de ces inquiétudes, que *Philippe II* lui donne de plus grandes allarmes. *Philippe* était indispensablement dans ses intérêts, quand *Marie Stuart* héritière d'*Elizabeth* pouvait espérer de réunir sur une même tête les couronnes de France, d'Angleterre, & d'Ecosse. Mais *François II* étant mort, & sa veuve retournée en Ecosse sans appui, *Philippe* n'ayant que les protestans à craindre, devint l'implacable ennemi d'*Elizabeth*.

Il soulève en secret l'Irlande contr'elle, & elle reprime toûjours les Irlandais. Il envoye cette *flotte invincible* pour la détrôner, & elle la dissipe. Il soutient en France cette ligue catholique si funeste à la maison royale, & elle protège le parti opposé. La république de Hollande est pressée par les armes espagnoles ; elle l'empêche de succomber. Autrefois les rois d'Angleterre dépeuplaient leurs états pour se mettre en possession du trône de France : mais les intérêts & les tems sont tellement changés, qu'elle envoye des secours réïtérés à *Henri IV* pour l'aider à conquérir son patrimoine. C'est avec ce secours que *Henri* assiégea enfin Paris, & que sans le duc de Parme, ou sans son extrême indulgence pour ses assiégés, il eût mis la religion protestante sur le trône. C'était ce qu'*Elizabeth* avait extrêmement à cœur. On aime à voir ses soins réussir, à ne point perdre le fruit de ses dépenses. La haine contre la religion catholique s'était encor fortifiée dans son cœur depuis qu'elle avait été excommuniée par *Pie V* & par *Sixte-Quint* ; ces deux papes l'avaient déclarée indigne & incapable de régner ; & plus *Philippe II* se déclarait le protecteur de cette religion, plus *Elizabeth* en était l'ennemie passionnée. Il n'y eut point de ministre protestant plus affligé qu'elle, quand elle

apprit l'abjuration de *Henri IV*. Sa lettre à ce monarque eſt bien remarquable ; *Vous m'offrez votre amitié comme à votre ſœur ; Je ſais que je l'ai méritée, & certes à un grand prix ; je ne m'en repentirais pas ſi vous n'aviez pas changé de père. Je ne peux plus être votre ſœur de père ; car j'aimerai toûjours plus chèrement celui qui m'eſt propre, que celui qui vous a adopté.* Ce billet fait voir en même tems ſon cœur, ſon eſprit, & l'énergie avec laquelle elle s'exprimait dans une langue étrangère.

Malgré cette haine contre la religion romaine, il eſt ſûr qu'elle ne fut point ſanguinaire avec les catholiques de ſon royaume, comme *Marie* l'avait été avec les proteſtans. Il eſt vrai que le jéſuite *Créton*, le jéſuite *Campian* & d'autres furent pendus, dans le tems même que le duc d'*Anjou* frère de *Henri III* préparait tout à Londres pour ſon mariage avec la reine, lequel ne ſe fit point ; mais ces jéſuites furent unanimement condamnés pour des conſpirations & des ſéditions dont ils furent accuſés : l'arrêt fut donné ſur les dépoſitions des témoins. Il ſe peut que ces victimes fuſſent innocentes ; mais auſſi la reine était innocente de leur mort, puiſque les loix ſeules avaient agi. Mais nous n'avons nulle preuve de leur innocence : & les preuves juridiques de leurs crimes ſubſiſtent dans les archives de l'Angleterre.

Pluſieurs perſonnes en France s'imaginent encor qu'*Elizabeth* ne fit périr le comte d'*Eſſex* que par une jalouſie de femme ; elles le croyent ſur la foi d'une tragédie & d'un roman. Mais quiconque a un peu lu, ſait que la reine avait alors ſoixante & huit ans, que le comte d'*Eſſex* fut coupable d'une révolte ouverte, fondée ſur le déclin même de l'âge de la reine, & ſur l'eſpérance de profiter du déclin de ſa puiſſance ; qu'il fut enfin condamné par ſes pairs, lui & ſes complices.

La justice plus exactement rendue sous le règne d'*Elizabeth* que sous aucun de ses prédécesseurs, fut un des fermes appuis de son administration. Les finances ne furent employées qu'à défendre l'état.

Elle eut des favoris, & n'en enrichit aucun aux dépens de la patrie. Son peuple fut son premier favori, non qu'elle l'aimât en effet, car qui aime le peuple ? mais elle sentait que sa sûreté & sa gloire dépendaient de le traiter comme si elle l'eût aimé.

Elizabeth aurait joui de cette gloire sans tache si elle n'eût pas souillé un si beau règne par l'assassinat de *Marie Stuart*, qu'elle osa commettre avec le glaive de la justice.

CHAPITRE CENT-SOIXANTE-NEUVIÉME.

De la reine MARIE STUART.

IL est difficile de savoir la vérité toute entière dans une querelle de particuliers ; combien plus dans une querelle de têtes couronnées, lorsque tant de ressorts secrets sont employés, lorsque les deux partis font valoir également la vérité & le mensonge ? Les auteurs contemporains sont alors suspects ; ils sont pour la plûpart les avocats d'un parti, plutôt que les dépositaires de l'histoire. Je dois donc m'en tenir aux faits avérés dans les obscurités de cette grande & fatale avanture.

Toutes les rivalités étaient entre *Marie* & *Elizabeth*, rivalité de nation, de couronne, de religion, celle de l'esprit, celle de la beauté. *Marie* bien moins puissante, moins maîtresse chez elle, moins ferme & moins politique, n'avait de supériorité sur *Elizabeth*

que celle de ses agrémens, qui contribuèrent même à son malheur. La reine d'Ecosse encourageait la faction catholique en Angleterre; & la reine d'Angleterre animait avec plus de succès la faction protestante en Ecosse. *Elizabeth* porta d'abord la supériorité de ses intrigues jusqu'à empêcher longtems *Marie d'Ecosse* de se remarier à son choix.

Cependant *Marie* malgré les négociations de sa rivale, malgré les états d'Ecosse composés de protestans, & malgré le comte de *Murray* son frère naturel qui était à leur tête, épouse *Henri Stuart* comte d'*Arlai* son parent, & catholique comme elle. *Elizabeth* alors excite sous main les seigneurs protestans sujets de *Marie* à prendre les armes: la reine d'Ecosse les poursuivit elle-même, & les contraignit de se retirer en Angleterre: jusques-là tout lui était favorable, & sa rivale était confondue.

La faiblesse du cœur de *Marie* commença tous ses malheurs. Un musicien Italien nommé *David Rizzio* fut trop avant dans ses bonnes graces. Il jouait bien des instrumens, & avait une voix de basse agréable: c'est d'ailleurs une preuve que déja les Italiens avaient l'empire de la musique, & qu'ils étaient en possession d'exercer leur art dans les cours de l'Europe; toute la musique de la reine d'Ecosse étaient Italienne. Une preuve plus forte que les cours étrangères se servent de quiconque est en crédit, c'est que *David Rizzio* était pensionnaire du pape. Il contribua beaucoup au mariage de la reine, & ne servit pas moins ensuite à l'en dégoûter. *D'Arlai* qui n'avait que le nom de roi, méprisé de sa femme, aigri & jaloux, entre par un escalier dérobé, suivi de quelques hommes armés, dans la chambre de sa femme, où elle soupait avec *Rizzio*, & une de ses favorites; on renverse la table, & on tue *Rizzio* aux yeux de la reine, qui se met en vain au-devant de lui; elle était enceinte de cinq mois: la vue des épées nues & san-

glantes, fit ſur elle une impreſſion qui paſſa juſqu'au fruit qu'elle portait dans ſon flanc. Son fils *Jacques VI* roi d'Ecoſſe & d'Angleterre, qui naquit quatre mois après cette avanture, trembla toute ſa vie à la vue d'une épée nue, quelque effort qu'il fît pour ſurmonter cette diſpoſition de ſes organes : tant la nature a de force, & tant elle agit par des voies inconnues.

La reine reprit bientôt ſon autorité, ſe reccommoda avec le comte de *Murray*, pourſuivit les meurtriers du muſicien, & prit un nouvel engagement avec un comte de *Botbuel*. Ces nouvelles amours produiſirent la mort du roi ſon époux ; on prétend qu'il fut d'abord empoiſonné, & que ſon tempérament eut la force de réſiſter au poiſon : mais il eſt certain qu'il fut aſſaſſiné à Edimbourg dans une maiſon iſolée, dont la reine avait retiré ſes plus précieux meubles. Dès que le coup fut fait, on fit ſauter la maiſon avec de la poudre ; on enterra ſon corps auprès de celui de *Rizzio* dans le tombeau de la maiſon royale. Tous les ordres de l'état, tout le peuple accuſèrent *Botbuel* de l'aſſaſſinat ; & dans le tems même que la voix publique criait vengeance, *Marie* ſe fit enlever par cet aſſaſſin, qui avait encor les mains teintes du ſang de ſon mari, & l'épouſa publiquement. Ce qu'il y eut de ſingulier dans cette horreur, c'eſt que *Botbuel* avait alors une femme, & que pour ſe ſéparer d'elle, il la força de l'accuſer d'adultère, & fit prononcer un divorce par l'archevêque de St. André ſelon les uſages du pays.

Botbuel eut toute l'inſolence qui ſuit les grands crimes. Il aſſembla les principaux ſeigneurs, & leur fit ſigner un écrit, par lequel il était dit expreſſément, que la reine ne ſe pouvait diſpenſer de l'épouſer, puiſqu'il l'avait enlevée, & qu'il avait couché avec elle. Tous ces faits ſont avérés ; les lettres de *Marie* à *Botbuel* ont été conteſtées ; mais elles portent un caractère de vérité auquel il eſt difficile de ne pas

se rendre. Ces attentats soulevèrent l'Ecosse. *Marie* abandonnée de son armée, fut obligée de se rendre aux confédérés. *Bothuel* s'enfuit dans les isles Orcades; on obligea la reine de céder la couronne à son fils; & on lui permit de nommer un régent. Elle nomma le comte de *Murray* son frère. Ce comte ne l'en accabla pas moins de reproches & d'injures: elle se sauve de sa prison. L'humeur dure & sévère de *Murray* procurait à la reine un parti. Elle lève six mille hommes, mais elle est vaincue, & se réfugie sur les frontières d'Angleterre. *Elizabeth* la fit d'abord recevoir avec honneur dans Carlile; mais elle lui fit dire, qu'étant accusée par la voix publique du meurtre du roi son époux, elle devait s'en justifier, & qu'elle serait protégée, si elle était innocente.

Elizabeth se rendit arbitre entre *Marie* & la régence d'Ecosse. Le régent vint lui-même jusqu'à Hamptoncourt, & se soumit à remettre entre les mains des commissaires Anglais les preuves qu'il avait contre sa sœur. Cette malheureuse princesse d'un autre côté, retenue dans Carlile, accusa le comte de *Murray* lui-même d'être auteur de la mort de son mari, & recusa les commissaires Anglais, à moins qu'on ne leur joignît les ambassadeurs de France & d'Espagne. Cependant la reine d'Angleterre fit continuer cette espèce de procès, & jouit du plaisir de voir flétrir sa rivale, sans vouloir rien prononcer. Elle n'était point juge de la reine d'Ecosse; elle lui devait un asyle, mais elle la fit transférer à Teutbury, qui fut pour elle une prison.

Ces désastres de la maison royale d'Ecosse retombaient sur la nation partagée en factions produites par l'anarchie. Le comte de *Murray* fut assassiné par une faction qui se fortifiait du nom de *Marie*. Les assassins entrèrent à main armée en Angleterre, & firent quelques ravages sur la frontière.

Elizabeth envoya bientôt une armée punir ces brigands, & tenir l'Ecosse en respect. Elle fit élire pour régent le comte de *Lenox* frère du roi assassiné. Il n'y a dans cette démarche que de la justice & de la grandeur, mais en même tems on conspirait en Angleterre pour délivrer *Marie* de la prison où elle était retenue. Le pape *Pie V* faisait très indiscrettement afficher dans Londres une bulle par laquelle il excommuniait *Elizabeth*, & déliait ses sujets du serment de fidélité; c'est cet attentat si familier aux papes, si horrible & si absurde, qui ulcéra le cœur d'*Elizabeth*. On voulait secourir *Marie*, & on la perdait. Les deux reines négociaient ensemble, mais l'une du haut du trône, & l'autre du fond d'une prison. Il ne paraît pas que *Marie* se conduisit avec la flexibilité qu'exigeait son malheur. L'Ecosse pendant ce tems-là ruisselait de sang. Les catholiques & les protestans faisaient la guerre civile. L'ambassadeur de France & l'archevêque de St. André furent faits prisonniers, & l'archevêque pendu sur la déposition de son propre confesseur, qui jura que le prélat s'était accusé à lui d'être complice du meurtre du roi.

Le grand malheur de la reine *Marie* fut d'avoir des amis dans sa disgrace. Le duc de *Norfolck* catholique voulut l'épouser, comptant sur une révolution & sur le droit de *Marie* à la succession d'*Elizabeth*. Il se forma dans Londres des partis en sa faveur, très faibles à la vérité, mais qui pouvaient être fortifiés des forces d'Espagne & des intrigues de Rome. Il en coûta la tête au duc de *Norfolck*. Les pairs le condamnèrent à mort, pour avoir demandé au roi d'Espagne & au pape des secours en faveur de *Marie*. Le sang du duc de *Norfolck* resserra les chaînes de cette princesse malheureuse. Une si longue infortune ne découragea point ses partisans à Londres, animés par les princes de *Guise*, par le St. Siége, par les jésuites, & surtout par les Espagnols.

Le grand projet était de délivrer *Marie*, & de mettre sur le trône d'Angleterre la religion catholique avec elle. On conspira contre *Elizabeth*. *Philippe II* préparait déja son invasion. La reine d'Angleterre alors ayant fait mourir quatorze conjurés, fit juger *Marie* son égale, comme si elle avait été sa sujette. Quarante-deux membres du parlement & cinq juges du royaume allèrent l'interroger dans sa prison à Forteringai; elle protesta, mais répondit. Jamais jugement ne fut plus incompétent, & jamais procédure ne fut plus irrégulière. On lui représenta de simples copies de ses lettres, & jamais les originaux. On fit valoir contr'elle les témoignages de ses secrétaires, & on ne les lui confronta point. On prétendit la convaincre sur la déposition de trois conjurés qu'on avait fait mourir, & dont on aurait pu différer la mort pour les examiner avec elle. Enfin quand on aurait procédé avec les formalités que l'équité exige pour le moindre des hommes, quand on aurait prouvé que *Marie* cherchait partout des secours & des vengeurs, on ne pouvait la déclarer criminelle. *Elizabeth* n'avait d'autre jurisdiction sur elle, que celle du puissant sur le faible & sur le malheureux.

Enfin après dix-huit ans de prison, dans un pays qu'elle avait imprudemment choisi pour asyle, *Marie* eut la tête tranchée dans une chambre de sa prison tendue de noir. *Elizabeth* sentait qu'elle faisait une action très condamnable, & elle la rendit encor plus odieuse, en voulant tromper le monde qu'elle ne trompa point, en affectant de plaindre celle qu'elle avait fait mourir, en prétendant qu'on avait passé ses ordres, & en faisant mettre en prison le secrétaire d'état, qui avait, disait-elle, fait exécuter trop tôt l'ordre signé par elle-même. L'Europe eut en horreur sa cruauté & sa dissimulation. On estima son règne, mais on détesta son caractère. Ce qui condamna davantage *Elizabeth*, c'est qu'elle n'était point forcée à cette barbarie; on pouvait même prétendre que la

conſervation de *Marie* lui était néceſſaire pour lui répondre des attentats de ſes partiſans.

Si cette action flétrit la mémoire d'*Elizabeth*, il y a une imbécillité fanatique à canoniſer *Marie Stuart* comme une martyre de la religion : elle ne le fut que de ſon adultère, du meurtre de ſon mari, & de ſon imprudence : ſes fautes & ſes infortunes reſſemblèrent parfaitement à celles de *Jeanne de Naples* ; toutes deux belles & ſpirituelles, entraînées dans le crime par faibleſſe, toutes deux miſes à mort par leurs parens. L'hiſtoire ramène ſouvent les mêmes malheurs, les mêmes attentats, & le crime puni par le crime.

CHAPITRE CENT-SOIXANTE ET DIXIÉME.

De la France vers la fin du ſeizième ſiècle, ſous FRANÇOIS II.

TAndis que l'Eſpagne intimidait l'Europe par ſa vaſte puiſſance, & que l'Angleterre jouait le ſecond rôle en lui réſiſtant, la France était déchirée, faible & prête d'être démembrée ; elle était loin d'avoir en Europe de l'influence & du crédit. Les guerres civiles la rendirent dépendante de tous ſes voiſins. Ces tems de fureur, d'aviliſſement & de calamités, ont fourni plus de volumes que n'en contient toute l'hiſtoire romaine. Quelles furent les cauſes de tant de malheurs ? La religion, l'ambition, le défaut de bonnes loix, un mauvais gouvernement.

Henri II par ſes rigueurs contre les ſectaires, & ſurtout par la condamnation du conſeiller *Anne du Bourg*, exécuté après la mort du roi par l'ordre des *Guiſes*, fit beaucoup plus de calviniſtes en France

qu'il n'y en avait en Suiffe & à Genève. S'ils avaient paru dans un tems comme celui de *Louis XII*, où l'on faifait la guerre à la cour de Rome, on eût pu les favorifer ; mais ils venaient précifément dans le tems que *Henri II* avait befoin du pape *Paul IV* pour difputer Naples & Sicile à l'Efpagne, & lorfque ces deux puiffances s'uniffaient avec le Turc contre la maifon d'*Autriche*. On crut donc devoir facrifier les ennemis de Rome aux intérêts de Rome. Le clergé puiffant à la cour, craignant pour fes biens temporels & pour fon autorité, les pourfuivit ; la politique, l'intérêt, le zèle concoururent à les exterminer. On pouvait les tolérer, comme *Elizabeth* en Angleterre toléra les catholiques ; on pouvait conferver de bons fujets, en leur laiffant la liberté de confcience. Il eût importé peu à l'état qu'ils chantaffent à leur manière, pourvu qu'ils euffent été foumis aux loix de l'état ; on les perfécuta, & on en fit des rebelles.

La mort funefte de *Henri II* fut le fignal de trente ans de guerres civiles. Un roi enfant gouverné par des étrangers, des princes du fang & de grands-officiers de la couronne, jaloux du crédit des *Guifes*, commencèrent la fubverfion de la France.

La fameufe confpiration d'Amboife eft la première qu'on connaiffe en ce pays. Les ligues faites & rompues, les mouvemens paffagers, les emportemens & le repentir, femblaient avoir fait jufqu'alors le caractère des Gaulois, qui pour avoir pris le nom de *Francs*, & enfuite de *Français*, n'avaient pas changé de mœurs. Mais il y eut dans cette confpiration une audace qui tenait de celle de *Catilina*, un manège, une profondeur, & un fecret qui la rendait femblable à celle des vêpres ficiliennes & des *Pazzi* de Florence : le prince *Louis de Condé* en fut l'ame invifible, & conduifit cette entreprife avec tant de dextérité, que quand toute la

France fut qu'il en était le chef ; personne ne put l'en convaincre.

Cette conſpiration avait cela de particulier, qu'elle pouvait paraître excuſable, en ce qu'il s'agiſſait d'ôter le gouvernement à *François* duc de *Guiſe*, & au cardinal de *Lorraine* ſon frère, tous deux étrangers, qui tenaient le roi en tutelle, la nation en eſclavage, & les princes du ſang & les officiers de la couronne éloignés : elle était très criminelle, en ce qu'elle attaquait les droits d'un roi majeur, maître par les loix de choiſir les dépoſitaires de ſon autorité. Il n'a jamais été prouvé, que dans ce complot on eût réſolu de tuer les *Guiſes* ; mais comme ils auraient réſiſté, leur mort était infaillible. Cinq cent gentilshommes tous bien accompagnés, & mille ſoldats déterminés, conduits par trente capitaines choiſis, devaient ſe rendre au jour marqué du fond des provinces du royaume dans Amboiſe où était la cour. Les rois n'avaient point encor la nombreuſe garde qui les entoure aujourd'hui. Le régiment des gardes ne fut formé que par *Charles IX*. Deux cent archers tout au plus accompagnaient *François II*. Les autres rois de l'Europe n'en avaient pas davantage. Le connétable de *Montmorenci* revenant depuis dans Orléans, où les *Guiſes* avaient mis une garde nouvelle à la mort de *François II*, chaſſa ces nouveaux ſoldats, & les menaça de les faire pendre comme des ennemis qui mettaient une barrière entre le roi & ſon peuple.

La ſimplicité des mœurs antiques était encor dans le palais des rois ; mais auſſi ils étaient moins aſſurés contre une entrepriſe déterminée. Il était aiſé de ſe ſaiſir dans la maiſon royale, des miniſtres, du roi même. Le ſuccès ſemblait ſûr. Le ſecret fut gardé par tous les conjurés pendant près de ſix mois. L'indiſcrétion du chef nommé *La Renaudie*, qui s'ouvrit dans Paris à un avocat, fit découvrir la conjuration ; elle n'en fut pas moins exécutée ; les con-

jurés n'allèrent pas moins au rendez-vous ; leur opiniâtreté défespérée venait furtout du fanatifme de la religion. Ces gentilshommes étaient la plûpart des calviniftes, qui fe faifaient un devoir de venger leurs frères perfécutés. Le prince *Louis de Condé* avait hautement embraffé cette fecte, parce que le duc de *Guife*, & le cardinal de *Lorraine* étaient catholiques. Une révolution dans l'églife & dans l'état devait être le fruit de cette entreprife.

Les *Guifes* eurent à peine le tems de faire venir des troupes. Il n'y avait pas alors quinze mille hommes enrégimentés dans tout le royaume ; mais on en raffembla bientôt affez pour exterminer les conjurés. Comme ils venaient par troupes féparées, ils furent aifément défaits. *La Renaudie* fut tué en combattant ; plufieurs moururent comme lui les armes à la main. Ceux qui furent pris périrent dans les fupplices, & pendant un mois entier on ne vit dans Amboife que des échaffauts fanglans, & des potences chargées de cadavres,

La confpiration découverte & punie, ne fervit qu'à augmenter le pouvoir de ceux qu'on avait voulu détruire. *François de Guife* eut la puiffance des anciens maires du palais, fous le nouveau titre de lieutenant-général du royaume. Mais cette autorité même de *François de Guife*, & l'ambition turbulente du cardinal en France, révoltèrent contr'eux tous les ordres du royaume, & produifirent de nouveaux troubles.

Les calviniftes toûjours fecrettement animés par le prince *Louis de Condé*, prirent les armes dans plufieurs provinces. Il falait que les *Guifes* fuffent bien puiffans & bien redoutables, puifque ni *Condé*, ni *Antoine* roi de Navarre fon frère, père de *Henri IV*, ni le fameux amiral de *Coligni*, ni fon frère d'*Andelot* colonel-général de l'infanterie, n'ofaient encor

ſe déclarer ouvertement. Le prince de *Condé* fut le premier chef de parti, qui parut faire la guerre civile en homme timide. Il portait les coups, & retirait la main; & croyant toûjours ſe ménager avec la cour qu'il voulait perdre, il eut l'imprudence de venir à Fontainebleau en courtiſan, dans le tems qu'il eût dû être en ſoldat à la tête de ſon parti. Les *Guiſes* le font arrêter dans Orléans. On lui fait ſon procès par le conſeil privé, & par les commiſſaires tirés du parlement, malgré les privilèges des princes du ſang, de n'être jugés que dans la cour des pairs, les chambres aſſemblées. Mais qu'eſt un privilège contre la force? qu'eſt un privilège dont il n'y avait d'exemple que dans la violation même qu'on en avait faite autrefois dans le procès criminel du duc d'*Alençon*?

Le prince de *Condé* eſt condamné à perdre la tête. Le célèbre chancelier de *l'Hôpital*, ce grand légiſlateur dans un tems où on manquait de loix, & cet intrépide philoſophe dans un tems d'entouſiaſme & de fureurs, refuſa de ſigner. Le comte de *Sancerre* du conſeil privé ſuivit cet exemple courageux. Cependant on allait ſignifier l'arrêt. Le prince de *Condé* allait finir par la main d'un bourreau, lorſque tout-à-coup le jeune *François II* malade depuis longtems & infirme dès ſon enfance, meurt à l'âge de dix-ſept ans, laiſſant à ſon frère *Charles*, qui n'en avait que dix, un royaume épuiſé & en proie aux factions.

La mort de *François II* fut le ſalut du prince de *Condé*; on le fit bientôt ſortir de priſon, après avoir ménagé entre lui & les *Guiſes* une réconciliation, qui n'était & ne pouvait être que le ſceau de la haine & de la vengeance. On aſſemble les états à Orléans. Rien ne pouvait ſe faire ſans les états dans de pareilles circonſtances. La tutelle de *Charles IX* & l'adminiſtration du royaume ſont accordées par les états

à *Catherine de Médicis*, mais non pas le nom de régente. Les états même ne lui donnèrent point le titre de *Majesté* : il était nouveau pour les rois. Il y a encor beaucoup de lettres du *sire de Bourdeilles*, dans lesquelles on appelle *Henri III*, *Votre Altesse*.

CHAPITRE CENT-SOIXANTE ET ONZIÉME.

De la France. Minorité de CHARLES IX.

DAns toutes les minorités des souverains, les anciennes constitutions d'un royaume reprennent toûjours un peu de vigueur, du moins pour un tems, comme une famille assemblée après la mort du père. On tint à Orléans, & ensuite à Pontoise, des états-généraux : ces états doivent être mémorables par la séparation éternelle qu'ils mirent entre l'épée & la robe. Cette distinction fut ignorée dans l'empire Romain jusqu'au tems de *Constantin*. Les magistrats savaient combattre, & les guerriers savaient juger. Les armes & les loix furent aussi dans les mêmes mains chez toutes les nations de l'Europe, jusques vers le quatorziéme siécle. Peu-à-peu ces deux professions furent séparées en Espagne & en France ; elles ne l'étaient pas absolument en France, quoique les parlemens ne fussent plus composés que d'hommes de robe longue. Il restait la jurisdiction de baillis d'épée, telle que dans plusieurs provinces Allemandes, ou frontières de l'Allemagne. Les états d'Orléans convaincus que ces baillis de robe courte ne pouvaient guères s'astraindre à étudier les loix, leur ôterent l'administration de la justice, & la conférérent à leurs seuls lieutenans de robe longue ; ainsi ceux qui par leurs institutions avaient toujours été juges, cessèrent de l'être.

Le célèbre chancelier de *l'Hôpital* eut la principale part à ce changement. Il fut fait dans le tems de

la plus grande faiblesse du royaume, & il a contribué depuis à la force du souverain, en divisant sans retour deux professions qui auraient pu, étant réunies, balancer l'autorité du ministère. On a cru depuis que la noblesse ne pouvait conserver le dépôt des loix. On n'a pas fait réflexion que la chambre haute d'Angleterre, composée de la seule noblesse du royaume proprement dite, est une magistrature permanente, qui fait les loix, & qui rend la justice. Quand on observe un grand changement dans la constitution d'un état, & qu'on voit des peuples voisins qui n'ont pas subi ces changemens dans les mêmes circonstances, il est évident que ces peuples ont eu un autre génie & d'autres mœurs.

Ces états-généraux firent connaître combien l'administration du royaume était vicieuse. Le roi était endetté de quarante millions de livres. On manquait d'argent ; on en eut à peine. C'est-là le véritable principe du bouleversement de la France. Si *Catherine de Médicis* avait eu de quoi acheter des serviteurs, & de quoi payer une armée, les différens partis qui troublaient l'état auraient été contenus par l'autorité royale. La reine-mère se trouvait entre les catholiques & les protestans, les *Condés* & les *Guises*. Le connétable de *Montmorenci* avait une faction séparée. La division était dans la cour, dans Paris & dans les provinces. *Catherine de Médicis* ne pouvait guères que négocier au-lieu de régner. Sa maxime de tout diviser, afin d'être maîtresse, augmenta le trouble & les malheurs. Elle commença par indiquer le colloque de Poissi entre les catholiques & les protestans ; ce qui était mettre l'ancienne religion en compromis, & donner un grand crédit aux calvinistes, en les faisant disputer contre ceux qui ne se croyaient faits que pour les juger.

Dans le tems que *Théodore de Bèze* & d'autres ministres venaient à Poissi soutenir solemnellement leur

religion en présence de la reine & d'une cour où l'on chantait publiquement les psaumes de *Marot*, arrivait en France le cardinal de *Ferrare* légat du pape *Paul IV*. Mais comme il était petit-fils d'*Alexandre VI* par sa mère, on eut plus de mépris pour sa naissance, que de respect pour sa place & pour son mérite; les laquais insultèrent son porte-croix. On affichait devant lui des estampes de son grand-père, avec l'histoire des scandales & des crimes de sa vie. Ce légat amena avec lui le général des jésuites *Laïnès*, qui ne savait pas un mot de français, & qui disputa au colloque de Poissi en italien; langue que *Catherine de Médicis* avait rendue familière à la cour, & qui influait alors beaucoup dans la langue française. Ce jésuite dans le colloque eut la hardiesse de dire à la reine, qu'il ne lui appartenait pas de le convoquer, & qu'elle usurpait le droit du pape. Il disputait cependant dans cette assemblée qu'il réprouvait; il dit en parlant de l'eucharistie, *que* DIEU *était à la place du pain & du vin, comme un roi qui se fait lui-même son ambassadeur*. Cette puérilité fit rire. Son audace avec la reine excita l'indignation. Les petites choses nuisent quelquefois beaucoup, & dans la disposition des esprits tout servait à la cause de la religion nouvelle.

Le résultat du colloque, & des intrigues qui le suivirent, fut un édit, par lequel les protestans pouvaient avoir des prêches hors des villes; & cet édit de pacification fut encor la source des guerres civiles. Le duc *François de Guise*, qui n'était plus lieutenant-général du royaume, voulait toujours en être le maître. Il était déja lié avec le roi d'Espagne *Philippe II*, & se faisait regarder par le peuple comme le protecteur de la catholicité. Les seigneurs ne marchaient dans ce tems-là qu'avec un nombreux cortège: on ne voyageait point comme aujourd'hui dans une chaise de poste précédée de deux ou trois domestiques; on était suivi de plus de cent chevaux;

chevaux ; c'était la ſeule magnificence. On couchait trois ou quatre dans le même lit, & on allait à la cour habiter une chambre où il n'y avait que des coffres pour meubles. Le duc de *Guiſe* en paſſant auprès de Vaſſi ſur les frontières de Champagne, trouva des calviniſtes, qui jouïſſant du privilège de l'édit, chantaient paiſiblement leurs pſaumes dans une grange ; ſes valets inſultèrent ces malheureux ; ils en tuèrent environ ſoixante, bleſſèrent & diſſipèrent le reſte. Alors les proteſtans ſe ſoulèvent dans preſque tout le royaume. Toute la France eſt partagée entre le prince de *Condé* & *François de Guiſe*. *Catherine de Médicis* flotte entr'eux deux. Ce ne fut de tous côtés que maſſacres & pillages. Elle était alors dans Paris avec le roi ſon fils ; elle s'y voit ſans autorité ; elle écrit au prince de *Condé* de venir la délivrer. Cette lettre funeſte était un ordre de continuer la guerre civile ; on ne la faiſait qu'avec trop d'inhumanité : chaque ville était devenue une place de guerre, & les rues des champs de bataille.

D'un côté étaient les *Guiſes*, réunis par bienſéance avec la faction du connétable de *Montmorenci* maître de la perſonne du roi. De l'autre était le prince de *Condé* avec les *Coligni*. *Antoine* roi de Navarre, premier prince du ſang, faible & irréſolu, ne ſachant de quelle religion ni de quel parti il était, jaloux du prince de *Condé* ſon frère, & ſervant malgré lui le duc de *Guiſe* qu'il déteſtait, eſt traîné au ſiége de Rouen avec *Catherine de Médicis* elle-même : il eſt tué à ce ſiége, & il ne mérite d'être placé dans l'hiſtoire, que parce qu'il fut le père du grand *Henri IV*.

La guerre ſe fit toûjours juſqu'à la paix de Vervins, comme dans les tems anarchiques de la décadence de la ſeconde race & du commencement de la troiſiéme. Très peu de troupes réglées de part & d'autre, excepté quelques compagnies de gens-d'armes

des principaux chefs : la folde n'était fondée que fur le pillage. Ce que la faction proteftante pouvait amaffer, fervait à faire venir des Allemands, pour achever la deftruction du royaume. Le roi d'Efpagne de fon côté envoyait des petits fecours aux catholiques, pour entretenir cet incendie, dont il efpérait profiter. C'eft ainfi que treize enfeignes Efpagnoles marchèrent au fecours de Montluc dans la Saintonge. Ces tems furent fans contredit les plus funeftes de la monarchie.

La première bataille rangée qui fe donna fut celle de Dreux. Ce n'était pas feulement Français contre Français : les Suiffes faifaient la principale force de l'infanterie royale, les Allemands celle de l'armée proteftante. Cette journée fut unique par la prife des deux généraux. *Montmorenci* qui commandait l'armée royale en qualité de connétable, & le prince de *Condé*, furent tous deux prifonniers. *François de Guife*, lieutenant du connétable, gagna la bataille, & *Coligni* lieutenant de *Condé*, fauva fon armée. *Guife* fut alors au comble de fa gloire ; toûjours vainqueur partout où il s'était trouvé, & toûjours réparant les malheurs du connétable, fon rival en autorité, mais non pas en réputation. Il était l'idole des catholiques, & le maître de la cour ; affable, généreux, & en tout fens le premier homme de l'état.

Après fa victoire de Dreux, il alla faire le fiége d'Orléans ; il était prêt de prendre la ville, qui était le centre de la faction proteftante, lorfqu'il fut affaffiné. Le meurtre de ce grand-homme fut le premier que le fanatifme fit commettre. Ces mêmes *huguenots*, qui fous *François I* & fous *Henri II* n'avaient fu que prier DIEU, & fouffrir ce qu'ils appellaient le martyre, étaient devenus des entoufiaftes furieux : ils ne lifaient plus l'Ecriture que pour y chercher des exemples d'affaffinats. *Poltrot de Méré* fe crut un *Aod* envoyé de DIEU pour tuer un chef Phi-

liſtin. Cela eſt ſi vrai, que le parti fit des vers à ſon honneur, & que j'ai vu encor une de ſes eſtampes, avec une inſcription qui élève ſon crime juſqu'au ciel. Ce crime cependant n'était que celui d'un lâche ; car il feignit d'être un transfuge, & aſſaſſina le duc de *Guiſe* par derrière. Il oſa charger l'amiral de *Coligni* & *Théodore de Bèze* d'avoir au moins connivé à ſon attentat : mais il varia tellement dans ſes interrogatoires, qu'il détruiſit lui-même ſon impoſture. *Coligni* offrit même d'aller à Paris ſubir une confrontation avec ce miſérable, & pria la reine de ſuſpendre l'exécution juſqu'à ce que la vérité fût reconnue. Il faut avouer que l'amiral, tout chef de parti qu'il était, n'avait jamais commis la moindre action qui pût le faire ſoupçonner d'une noirceur ſi lâche.

Ce n'était pas aſſez que les Eſpagnols, les Allemands & les Suiſſes vinſſent aider les Français à ſe détruire ; les Anglais ſe hâtèrent bientôt de concourir à cette commune ruine. Les proteſtans avaient introduit dans le Havre-de-Grace bâti par *François I* trois mille Anglais. Le connétable de *Montmorenci*, échangé contre le prince de *Condé*, eut bien de la peine à les en chaſſer. Un moment de paix ſuccéda à ces troubles : *Condé* s'accommoda avec la cour ; mais l'amiral était toûjours à la tête d'un grand parti dans les provinces.

Cependant *Charles IX* ayant atteint l'âge de treize ans & un jour, vint tenir ſon lit de juſtice, non pas au parlement de Paris, mais à celui de Rouen ; & ce qui eſt remarquable, ſa mère en ſe démettant de ſa régence, ſe mit à genoux devant lui.

Il ſe paſſa à cet acte de majorité une ſcène dont il n'y avait point d'exemple. *Odet de Châtillon*, cardinal, évêque de Beauvais, s'était fait proteſtant comme ſon frère, & s'était marié. Le pape l'avait rayé du nombre des cardinaux ; lui-même avait mépriſé ce

titre ; mais pour braver le pape il affifta à la cérémonie en habit de cardinal ; fa femme s'affeyait chez le roi & la reine, en qualité de femme d'un pair du royaume ; & on la nommait indifféremment *madame la comteffe de Beauvais*, & *madame la cardinale*. Ce qui eft très remarquable, c'eft qu'il n'était ni le feul cardinal ni le feul évêque qui fût marié en fecret. Le cardinal du *Belley* avait époufé madame de *Châtillon*, à ce que rapporte *Brantôme*, qui ajoute que perfonne n'en doutait.

La France était pleine de bizarreries auffi grandes. Le défordre des guerres civiles avait détruit toute police & toute bienféance. Prefque tous les bénéfices étaient poffédés par des féculiers : on donnait une abbaye, un évêché, en mariage à des filles : mais la paix, le plus grand des biens, faifait oublier ces irrégularités, auxquelles on était accoutumé. Les proteftans tolérés étaient fur leurs gardes, mais tranquilles. *Louis de Condé* prenait part aux fêtes de la cour. Ce calme ne dura pas. Le parti huguenot demandait trop de fûretés, & on lui en donnait trop peu. Le prince de *Condé* voulait partager le gouvernement. Le cardinal de *Lorraine*, à la tête de fa maifon, fi étendue & fi puiffante, voulait retenir le premier crédit. Le connétable de *Montmorenci*, ennemi des Lorrains, confervait fon pouvoir, & partageait la cour. Les *Coligni* & les autres chefs de parti fe préparaient à réfifter à la maifon de *Lorraine*. Chacun cherchait à dévorer une partie du gouvernement. Le clergé d'un côté, les pafteurs calviniftes de l'autre, criaient à la religion. DIEU était leur prétexte ; la fureur de dominer était leur DIEU ; & les peuples enyvrés de fanatifme étaient les inftrumens & les victimes de l'ambition de tant de partis oppofés.

Louis de Condé, qui avait voulu arracher le jeune *François II* des mains des *Guifes* à Amboife, veut

encor avoir entre ses mains *Charles IX*, & l'enlever dans Meaux au connétable de *Montmorenci*. Ce prince de *Condé* fit précisément la même guerre, les mêmes manœuvres, & sur les mêmes prétextes (à la religion près) que fit depuis le grand *Condé*, du même nom de *Louis*, dans les guerres de la Fronde. Le prince & l'amiral donnent la bataille de St. Denis contre le connétable, qui y est blessé à mort à l'âge de plus de quatre-vingt ans, homme intrépide à la cour comme dans les armées, plein de grandes vertus & de défauts, général malheureux, esprit austère, difficile, opiniâtre, mais honnête homme & pensant avec grandeur. C'est lui qui répondit à son confesseur; *Pensez-vous que j'aye vécu quatre-vingt ans pour ne pas savoir mourir un quart d'heure?* On porta son effigie en cire, comme celle des rois, à Notre-Dame, & les cours supérieures assistérent à son service par ordre de la cour: honneur dont l'usage dépend, comme presque tout, de la volonté des rois & des circonstances des tems.

Cette bataille de St. Denis fut indécise, & la France n'en fut que plus malheureuse. L'amiral de *Coligni*, l'homme de son tems le plus fécond en ressources, fait venir du Palatinat près de dix mille Allemands, sans avoir de quoi les payer. On vit alors ce que peut le fanatisme fortifié de l'esprit de parti. L'armée de l'amiral se cottisa pour soudoyer l'armée Palatine. Tout le royaume est ravagé. Ce n'est pas une guerre dans laquelle une puissance assemble ses forces contre une autre, & est victorieuse ou détruite: ce sont autant de guerres qu'il y a de villes; ce sont les citoyens, les parens acharnés partout les uns contre les autres, le catholique, le protestant, l'indifférent, le prêtre, le bourgeois n'est pas en sûreté dans son lit: on abandonne la culture des terres, ou on les laboure le sabre à la main. On fait encore une paix forcée: mais chaque paix n'est qu'une guerre sourde,

& tous les jours ſont marqués par des meurtres & par des aſſaſſinats.

Bientôt la guerre ſe fait ouvertement. C'eſt alors que la Rochelle devint le centre & le principal ſiége du parti réformé, la Genève de la France. Cette ville aſſez avantageuſement ſituée ſur le bord de la mer pour devenir une république floriſſante, l'était déja à pluſieurs égards; car ayant appartenu aux rois d'Angleterre depuis le mariage d'*Eléonore de Guienne* avec *Henri II*, elle s'était donnée au roi de France *Charles V*, à condition qu'elle aurait droit de battre en ſon propre nom de la monnoie d'argent, & que ſes maires & ſes échevins feraient réputés nobles : beaucoup d'autres privilèges, & un commerce aſſez étendu, la rendaient aſſez puiſſante, & elle le fut juſqu'au tems du cardinal de *Richelieu*. La reine *Elizabeth* la favoriſait. Elle dominait alors ſur l'Aunis, la Saintonge, & l'Angoumois, où ſe donna la célèbre bataille de Jarnac.

Le duc d'Anjou, depuis *Henri III*, à la tête de l'armée royale, avait le nom de général; le maréchal de *Tavannes* l'était en effet; il fut vainqueur. Le prince *Louis de Condé* fut tué, ou plutôt aſſaſſiné, après ſa défaite, par *Monteſquiou* capitaine des gardes du duc d'Anjou. *Coligni*, qu'on nomme toûjours *l'amiral*, quoiqu'il ne le fût plus, raſſembla les débris de l'armée vaincue, & rendit la victoire des royaliſtes inutile. La reine de Navarre *Jeanne d'Albret*, veuve du faible *Antoine*, préſenta ſon fils à l'armée, le fit reconnaître chef du parti; de ſorte que *Henri IV* le meilleur des rois de France, fut ainſi que le bon roi *Louis XII* rebelle avant que de régner. L'amiral *Coligni* fut le chef véritable & du parti & de l'armée, & ſervit de père à *Henri IV* & aux princes de la maiſon de *Condé*. Il ſoutint ſeul le poids de cette cauſe malheureuſe, manquant d'argent, & cependant ayant des troupes; trouvant l'art d'obtenir

des fecours Allemands, fans pouvoir les acheter; vaincu encor à la journée de Monçontour dans le Poitou, par l'armée du duc d'Anjou, & réparant toûjours les ruines de fon parti.

Il n'y avait point alors de manière uniforme de combattre. L'infanterie Allemande & Suiffe ne fe fervait que de longues piques; la Françaife employait plus ordinairement des arquebufes avec de courtes hallebardes : la cavalerie Allemande fe fervait de piftolets; la Françaife ne combattait guères qu'avec la lance. On entremêlait fouvent les bataillons & les efcadrons. Les plus fortes armées n'allaient pas alors à vingt mille hommes : on n'avait pas de quoi en payer davantage. Mille petits combats fuivirent la bataille de Moncontour dans toutes les provinces.

Enfin au milieu de tant de défolations, une nouvelle paix femble faire refpirer la France; mais cette paix ne fait que la préparation de la St. Barthelemi. Cette affreufe journée fut méditée, & préparée pendant deux années. On a peine à concevoir comment une femme telle que *Catherine de Médicis*, élevée dans les plaifirs, & à qui le parti huguenot était celui qui lui faifait le moins d'ombrage, pût prendre une réfolution fi barbare. Cette horreur étonne encor davantage dans un roi de vingt ans. La faction des *Guifes* eut beaucoup de part à l'entreprife. Deux Italiens, depuis cardinaux, *Birague* & *Rets*, difpofèrent les efprits. On fe faifait un grand honneur alors des maximes de *Machiavel*, & furtout de celle qu'il ne faut pas faire le crime à demi. La maxime, qu'il ne faut jamais commettre de crimes, eût été même plus politique; mais les mœurs étaient devenues féroces par les guerres civiles, malgré les fêtes & les plaifirs que *Catherine de Médicis* entretenait toûjours à la cour. Ce mélange de galanterie & de fureurs, de voluptés & de carnage, forme le plus bizarre tableau, où les contradictions de l'ef-

pèce humaine se soient jamais peintes. *Charles IX* qui n'était point du tout guerrier, était d'un tempérament sanguinaire; & quoiqu'il eût des maîtresses, son cœur était atroce. C'est le premier roi qui ait conspiré contre ses sujets. La trame fut ourdie avec une dissimulation aussi profonde que l'action était horrible. Une seule chose aurait pu donner quelque soupçon; c'est qu'un jour que le roi s'amusant à chasser des lapins dans un clapier; *Faites-les-moi tous sortir*, dit-il, *afin que j'aye le plaisir de les tuer tous.* Aussi un gentilhomme du parti de *Coligni* quitta Paris, & lui dit, en prenant congé de lui: *Je m'enfuis, parce qu'on nous fait trop de caresses.*

L'Europe ne sait que trop comment *Charles IX* maria sa sœur à *Henri de Navarre*, pour le faire donner dans le piége; par quels sermens il le rassura, & avec quelle rage s'exécutèrent enfin ces massacres projettés pendant deux années. Le père *Daniel* dit, que *Charles IX joua bien la* comédie, *qu'il fit parfaitement son personnage.* Je ne répéterai point ce que tout le monde sait de cette *tragédie* abominable: une moitié de la nation égorgeant l'autre, le poignard & le crucifix en main; le roi lui-même tirant d'une arquebuse sur les malheureux qui fuyaient. Je remarquerai seulement quelques particularités; la première, c'est que si on en croit le duc de *Sulli*, & l'historien *Matthieu*, & tant d'autres, *Henri IV* leur avait souvent raconté, que jouant aux dés avec le duc d'*Alençon* & le duc de *Guise*, quelques jours avant la St. Barthelemi, ils virent deux fois des taches de sang sur les dés, & qu'ils abandonnèrent le jeu saisis d'épouvante. Le jésuite *Daniel*, qui a recueilli ce fait, devait savoir assez de physique, pour ne pas ignorer que les points noirs, quand ils font un angle donné avec les rayons du soleil, paraissent rouges; c'est ce que tout homme peut éprouver en lisant; & voilà à quoi se réduisent tous les prodiges. Il n'y eut certes dans toute cette action d'autre prodige

que cette fureur religieuse, qui changeait en bêtes féroces une nation qu'on a vu souvent si douce & si légère.

Le jésuite *Daniel* répète encor, que lorsqu'on eut pendu le cadavre de *Coligni* au gibet de Montfaucon, *Charles IX* alla répaître ses yeux de ce spectacle, & dit, *que le corps d'un ennemi mort sentait toûjours bon :* il devait ajouter, que c'est un ancien mot de *Vitellius*, qu'on s'est avisé d'attribuer à *Charles IX*. Mais ce qu'on doit le plus remarquer, c'est que le père *Daniel* veut faire croire que les massacres ne furent jamais prémédités. Il se peut que le tems, le lieu, la manière, le nombre des proscrits n'eussent pas été concertés pendant deux années ; mais il est vrai que le dessein d'exterminer le parti était pris dès longtems. Tout ce que rapporte *Mézerai*, meilleur Français que le jésuite *Daniel*, & historien très supérieur dans les cent dernières années de la monarchie, ne permet pas d'en douter ; & *Daniel* se contredit lui-même, en louant *Charles IX* d'avoir bien joué *la comédie*, d'avoir bien fait *son rôle*.

Les mœurs des hommes, l'esprit de parti, se connaissent à la manière d'écrire l'histoire. *Daniel* se contente de dire, qu'on loua à Rome le *zèle du roi*, *& la terrible punition qu'il avait fait des hérétiques*. *Baronius* dit que cette action était nécessaire. La cour ordonna dans toutes les provinces les mêmes massacres qu'à Paris ; mais plusieurs commandans refusèrent d'obéir. Un *St. Herem* en Auvergne, un *la Guiche* à Mâcon, un vicomte d'*Orte* à Bayonne, & plusieurs autres écrivirent à *Charles IX* la substance de ces paroles ; qu'*ils périraient pour son service*, *mais qu'ils n'assassineraient personne pour son service*.

Ces tems étaient si funestes, le fanatisme ou la terreur domina tellement les esprits, que le parlement de Paris ordonna que tous les ans on ferait une procession le jour de la St. Barthelemi, pour rendre

graces à DIEU. Le chancelier de *l'Hôpital* pensa bien autrement, en écrivant, *excidat illa dies*. La procession ne se fit point, & on eut enfin horreur de consacrer la mémoire de ce qui devait être oublié pour jamais. Mais dans la chaleur de l'événement la cour voulut que le parlement fît le procès à l'amiral après sa mort, & que l'on condamnât juridiquement deux gentilshommes de ses amis, *Briquemaut* & *Cavagnes*. Ils furent traînés à la Grève sur la claye, avec l'effigie de *Coligni*, & exécutés. Ce fut le comble des horreurs, d'ajouter à cette multitude d'assassinats les formes de la justice.

S'il pouvait y avoir quelque chose de plus déplorable que la St. Barthelemi, c'est qu'elle fit naître la guerre civile, au-lieu de couper la racine des troubles. Les calvinistes ne pensèrent plus dans tout le royaume qu'à vendre chérement leurs vies. On avait égorgé environ soixante mille de leurs frères en pleine paix: il en restait environ deux millions pour faire la guerre. De nouveaux massacres suivent donc de part & d'autre ceux de la St. Barthelemi. Le siége de Sancerre fut mémorable. Les historiens disent que les réformés s'y défendirent comme les Juifs à Jérusalem contre *Titus*: ils succombèrent comme eux; ils y éprouvèrent les mêmes extrémités: & on rapporte qu'un père & une mère y mangèrent leur propre fille. On en dit autant depuis du siége de Paris par *Henri IV*.

CHAPITRE CENT-SOIXANTE ET DOUZIÉME.

Sommaire des particularités principales du concile de Trente.

C'Est au milieu de tant de guerres de religion, & de tant de désastres, que le concile de Trente fut assemblé. Ce fut le plus long qu'on ait jamais

tenu, & cependant le moins orageux. Il ne forma point de schisme comme le concile de Basle ; il n'alluma point de buchers comme celui de Constance ; il ne prétendit point déposer des empereurs comme celui de Lyon ; il se garda d'imiter celui de Latran, qui dépouilla le comte de Toulouse de l'héritage de ses pères ; encor moins celui de Rome, dans lequel *Grégoire VII* alluma l'incendie de l'Europe, en osant déposséder l'empereur *Henri IV*. Le troisiéme & le quatriéme concile de Constantinople, le premier & le second de Nicée avaient été des champs de discorde. Le concile de Trente fut paisible, ou du moins ses querelles n'eurent ni éclat ni suite.

S'il est quelque certitude historique, on la trouve dans ce qui fut écrit sur ce concile par les contemporains. Le célèbre *Sarpi*, ce défenseur de la liberté Vénitienne, plus connu sous le nom de *Fra Paolo*, & le jésuite *Palavicini* son antagoniste, sont d'accord dans l'essentiel des faits. Il est vrai que *Palavicini* compte trois cent soixante erreurs dans *Fra Paolo* ; mais quelles erreurs ? Il lui reproche des méprises dans les dates & dans les noms. *Palavicini* lui-même a été convaincu d'autant de fautes que son adversaire ; & quand il a raison contre lui, ce n'est pas la peine d'avoir raison. Qu'importe qu'une lettre inutile de *Léon X* ait été écrite en 1516 ou 17 ? que le nonce *Arcimboldo*, qui vendit tant d'indulgences dans le Nord, fût le fils d'un marchand Milanais, ou d'un Génois ? Ce qui importe, c'est qu'il ait fait trafic d'indulgences. On se soucie peu que le cardinal *Martinusius* ait été moine de *St. Basile*, ou hermite de *St. Paul* ; mais on s'intéresse à savoir si ce défenseur de la Transilvanie contre les Turcs, fut assassiné par les ordres de *Ferdinand I* frère de *Charles V*. Enfin, *Sarpi* & *Palavicini* ont tous deux dit la vérité d'une manière différente ; l'un en homme libre, défenseur d'un sénat libre ; l'autre en jésuite qui voulait être cardinal.

Dès l'an 1533 *Charles V* proposa la convocation de ce concile au pape *Clément VII*, qui encor effrayé du saccagement de Rome & de sa prison, craignant que le prétexte de sa bâtardise n'enhardît un concile à le déposer, éluda cette proposition, sans oser refuser l'empereur. Le roi de France *François I* proposa Genève pour le lieu de l'assemblée, précisément dans le tems qu'on commençait à prêcher la réforme dans cette ville. Il est bien probable que si le concile se fût tenu dans Genève, le parti des réformés y eût beaucoup perdu.

Pendant qu'on diffère, les protestans d'Allemagne demandent un concile national, & se fondent dans leur réponse au légat *Contarini*, sur ces paroles expresses, *Quand deux ou trois seront assemblés en mon nom, je serai au milieu d'eux.* On leur accorde que cet article est certain, mais que si dans cent mille endroits de la terre, deux ou trois personnes sont assemblées en ce nom, cela pourait produire cent mille conciles, & cent mille confessions de foi différentes; en ce cas il n'y aurait eu jamais de réunion, mais aussi il n'y eût peut-être jamais eu de guerre civile. La multitude des opinions diverses produit nécessairement la tolérance.

Le pape *Paul III*, *Farnèse*, propose Vicence; mais les Vénitiens répondent que le divan de Constantinople prendrait trop d'ombrage d'une assemblée de chrétiens dans le territoire de Venise. Il propose Mantoue; mais le seigneur de cette ville craint d'y recevoir une garnison étrangère; enfin il se décide pour la ville de Trente, voulant complaire à l'empereur dont il avait très grand besoin; car il espérait alors d'obtenir l'investiture du Milanais pour son bâtard *Pierre Farnèse*, auquel il donna depuis Parme & Plaisance.

Le concile est enfin convoqué par une bulle *de l'autorité du Père, du Fils, du St. Esprit, des apôtres Pierre & Paul, laquelle autorité le pape exerce en terre:* priant l'empereur, le roi de France & les autres

princes de venir au concile. *Charles V* témoigne son indignation de ce qu'on ose mettre un roi à côté de lui, & surtout un roi allié des musulmans, après tous les services rendus par l'empereur à l'église. Il oubliait le pillage de Rome.

Le pape *Paul III* voulant donner l'investiture de Parme & Plaisance à son bâtard, croyait alors avoir besoin du secours de *François I.* Pour intimider l'empereur, pressé à la fois par les Turcs & par les protestans, il menace *Charles V* du sort de *Dathan*, *Coré & Abiron*, s'il s'oppose à l'investiture de Parme ; ajoutant que *les Juifs sont dispersés pour avoir supplicié le maître*, & que *les Grecs sont asservis pour avoir bravé le vicaire.* Mais il ne falait pas que les vicaires de DIEU eussent tant de bâtards.

Après bien des intrigues, l'empereur & le pape se réconcilient. *Charles* permet que le bâtard du pape règne à Parme ; & *Paul* envoye trois légats pour ouvrir à Trente le concile qu'il doit diriger à Rome. Ces légats ont un chiffre avec le pape ; c'était une invention alors très peu commune, & dont les Italiens se servirent les premiers.

Les légats & l'archevêque de Trente commencent par accorder trois ans & cent soixante jours de délivrance du purgatoire à quiconque se trouvera dans la ville à l'ouverture du concile.

Le pape défend par une bulle qu'aucun prélat comparaisse par procureur, & aussi-tôt les procureurs de l'archevêque de Mayence arrivent & sont bien reçus. Cette loi ne regardait pas les évêques princes d'Allemagne, qu'on avait tant d'intérêt de ménager.

Paul III investit enfin son fils *Pierre-Louis Farnèse* du duché de Parme & de Plaisance, avec la connivence de *Charles-Quint*, & publie un jubilé.

Le concile s'ouvre par le ſermon de l'évêque de Bitonto. Ce prélat prouve qu'un concile était néceſſaire, premiérement „ parce que pluſieurs conciles ont „ depoſé des rois & des empereurs, ſecondement „ parce que dans l'*Eneïde* Jupiter aſſembla le conſeil „ des Dieux. Il dit qu'à la création de l'homme, & à la „ tour de Babel, DIEU s'y prit en forme de concile, „ & que tous les prélats doivent ſe rendre à Trente „ comme dans le cheval de Troye : enfin que la porte „ du concile & du paradis eſt la même ; l'eau vive en „ découle, les pères doivent en arroſer leurs cœurs „ comme des terres ſéches ; faute de quoi, le St. „ Eſprit leur ouvrira la bouche comme à *Balaam* & „ à *Caïphe*".

Un tel diſcours ſemble réfuter ce que nous avons dit de la renaiſſance des lettres en Italie. Mais cet évêque de Bitonto était un moine du Milanais. Un Florentin, un Romain, un élève des *Bembo* & des *Caza*, n'eût point parlé ainſi. Il faut ſonger que le bon goût établi dans pluſieurs villes ne s'eſt jamais étendu dans toutes les provinces.

La première choſe qui fut ordonnée par le concile, c'eſt que les prélats fuſſent toûjours revêtus de l'habit de leur profeſſion. La coutume était alors de s'habiller en ſéculièrs, excepté quand ils officiaient.

Il y avait alors peu de prélats au concile, & la plûpart des évêques des grands ſiéges menaient avec eux des théologiens qui parlaient pour eux. Il y avait auſſi des théologiens employés par le pape.

Preſque tous ces théologiens étaient ou de l'ordre de *St. François*, ou de celui de *St. Dominique*. Ces moines diſputèrent ſur le péché originel, malgré les ambaſſadeurs de l'empereur, qui réclamaient en vain contre ces diſputes, regardées par eux comme inu-

tiles. Ces moines entamèrent la grande queſtion, ſi la Vierge mère de JESUS-CHRIST naquit ſoumiſe au péché d'*Adam*? Les dominicains ennemis des franciſcains ſoutinrent toûjours avec *St. Thomas* qu'elle fut conçue dans le péché. La diſpute fut vive & longue, & le concile ne la termina qu'en ſtatuant qu'on ne comprenait pas la Vierge dans le péché originel commun à tous les hommes, mais auſſi qu'on ne l'en exceptait pas.

Duprat évêque de Clermont demande enſuite qu'on prie DIEU pour le roi de France comme pour l'empereur, puiſque ce roi a été invité au concile; mais il eſt refuſé, ſous prétexte qu'il aurait falu prier auſſi pour les autres rois, & qu'on aurait indiſpoſé ceux qu'on eût nommé les derniers. Leurs rangs n'étaient plus réglés comme autrefois.

Pierre d'Anès arrive en qualité d'ambaſſadeur de France. C'eſt alors que dans une des congrégations il fit cette fameuſe réponſe à un évêque Italien, qui dit après l'avoir entendu haranguer, *Vraiment ce coq chante bien.* Les mots de *coq* & de *Français* ſignifient la même choſe dans la langue latine dont ſe ſervait cet évêque. *D'Anès* répondit à ce froid jeu de mots, „ Plût à DIEU que *Pierre* ſe repentît au chant „ du coq.

C'eſt ici le lieu de placer le mot de *Don Barthelemi des Martirs* primat de Portugal, qui en parlant de la néceſſité d'une réformation, dit, „ Les très illuſtres „ cardinaux doivent être très illuſtrement réformés."

Les évêques cédaient avec peine aux cardinaux qu'ils ne comptaient pas dans la hiérarchie de l'égliſe; & les cardinaux alors ne prenaient point le titre d'*Eminence*, qu'ils ne ſe ſont donné que ſous *Urbain VIII.* On peut encor obſerver que tous les

pères & les théologiens du concile parlaient en latin dans les feffions ; mais ils avaient quelque peine à s'entendre les uns les autres ; un Polonais, un Anglais, un Allemand, un Français, un Italien, prononçant tous d'une manière très différente.

Une des plus importantes queftions qui furent agitées fut celle de la réfidence & de l'établiffement des évêques de droit divin. Prefque tous les prélats, excepté ceux d'Italie attachés particuliérement au pape, s'obftinèrent toûjours à vouloir qu'on décidât que leur inftitution était divine ; prétendant que fi *elle ne l'était pas*, ils ne fe voyaient pas en droit de condamner les proteftans. Mais auffi en recevant leurs bulles du pape, comment pouvaient-ils être établis purement de droit divin ? Si le concile conftatait ce droit, le pape n'était qu'un évêque comme eux. Sa chaire était la première dans l'églife latine, mais non le principe des autres chaires ; elle perdait fon autorité ; & cette queftion, qui d'abord femblait purement théologique, tenait en effet à la politique la plus délicate. Elle fut longtems débattue avec éloquence, & aucun des papes fous qui fe tint ce long concile, ne fouffrit qu'elle fût décidée.

Les matières de la prédeftination & de la grace furent longtems agitées. Les décrets furent formés. *Dominique de Soto* théologien dans ce concile, expliqua ces décrets en faveur de l'opinion des dominicains, en trois volumes *in-folio*; mais frère *André Vega* les expliqua en quinze tomes à l'avantage des cordeliers.

La doctrine des fept facremens fut enfuite examinée longtems avec attention, & n'excita aucune difpute.

Après avoir établi cette doctrine telle qu'elle eft reçue par toute l'églife latine, on paffa à la pluralité des

des bénéfices, article plus épineux. Plusieurs voix réclament contre l'abus introduit dès longtems de tant de prélatures accumulées dans les mêmes mains. On renouvelle les plaintes faites du tems de *Clément VII*, qui donna en 1534 au cardinal *Hippolite* son neveu la jouissance de tous les bénéfices de la terre vacans pendant six mois.

Le pape *Paul III* veut se réserver la décision de cette question; mais les pères décrètent qu'on ne peut posséder deux évêchés à la fois. Ils statuent pourtant qu'on le peut avec une dispense de Rome, & c'est ce qu'on n'a jamais refusé aux prélats Allemands; ainsi il est arrivé qu'un curé ne jouit jamais de deux paroisses de cent écus chacune, & qu'un prélat possède des évêchés de plusieurs millions. Il était de l'intérêt de tous les princes & de tous les peuples, de déraciner cet abus; il est cependant autorisé.

Cet article ayant mis quelque aigreur dans les esprits, *Paul III* transfère le concile de Trente à Bologne, sous prétexte des maladies qui régnaient à Trente.

Pendant les deux premières sessions du concile à Bologne, le bâtard du pape *Pierre-Louis Farnése* duc de Parme, devenu insupportable par l'insolence de ses débauches & de ses rapines, est assassiné dans Plaisance, ainsi que *Cosme de Médicis* l'avait été auparavant dans Florence, & *Julien* avant ce *Cosme*, & le duc *Galéas* à Milan, & tant d'autres princes nouveaux. Il n'est pas prouvé que *Charles-Quint* eût part à ce meurtre, mais il en recueillit le fruit dès le lendemain, & le gouverneur de Milan se saisit de Plaisance au nom de l'empereur.

On peut juger si cet assassinat & cette promtitude à priver le pape de la ville de Plaisance, mirent des dissentions entre l'empereur & *Paul III*. Ces querelles

influaient ſur le concile ; le peu d'évêques impériaux reſtés à Trente ne voulaient point reconnaître les pères de Bologne.

C'eſt dans le tems de ces diviſions que *Charles-Quint* ayant vaincu les princes proteſtans dans la célèbre bataille de Mulberg en 1547, & marchant de ſuccès en ſuccès, mécontent du pape, n'eſpérant plus rien d'un concile diviſé, ambitionne la gloire de faire ce que n'avait pu ce concile, de réunir, du moins pour un tems, les catholiques & les proteſtans d'Allemagne. Il fait travailler des théologiens de tous les partis ; il fait publier ſon *inbalt*, ſon *interim*, profeſſion de foi paſſagère en attendant mieux. Ce n'était point ſe déclarer chef de l'égliſe comme le roi d'Angleterre *Henri VIII*, mais c'eût été l'être en effet, ſi les Allemands avaient eu autant de docilité que les Anglais.

Le fondement de cette formule de l'*interim* eſt la doctrine romaine, mais mitigée, & expliquée en termes qui peuvent ne point choquer les réformateurs. On permet aux peuples le vin dans la communion ; on permet aux prêtres le mariage. Il y avait de quoi contenter tout le monde, ſi l'eſprit de diviſion pouvait jamais être content : mais ni les catholiques, ni les proteſtans ne furent ſatisfaits. *Paul III* qui pouvait éclater contre cette entrepriſe, garda le ſilence. Il prévoyait qu'elle tomberait d'elle-même ; & s'il oſait ſe ſervir des armes des *Grégoire VII* & des *Innocent IV* contre l'empereur, l'exemple de l'Angleterre & le pouvoir de *Charles* le faiſaient trembler.

D'autres intérêts, plus preſſans parce qu'ils ſont particuliers, troublent la vie du pape. L'affaire de Parme & de Plaiſance était des plus épineuſes & des plus bizarres. *Charles-Quint* comme maître de la Lombardie, vient de réunir Plaiſance à ce domaine, & peut y réunir Parme.

Le pape de son côté veut réunir Parme à l'Etat Ecclésiastique, & donner un équivalent à son petit-fils *Octave Farnèse*. Ce prince a épousé une bâtarde de *Charles-Quint* qui lui ravit Plaisance ; il est petit-fils du pape, qui veut le priver de Parme ; persécuté à la fois par ses deux grands-pères, il prend le parti d'implorer le secours de la France & de résister au pape son ayeul. Ainsi dans le concile de Trente c'est l'incontinence du pape & de l'empereur qui forme la querelle la plus importante. Ce sont leurs bâtards qui produisent les plus violentes intrigues, tandis que des moines théologiens argumentent. Ce pontife meurt saisi de douleur, comme presque tous les souverains au milieu des troubles qu'ils ont excités, & qu'ils ne voyent point finir. De grands reproches, & peut-être beaucoup de calomnies flétrissent sa mémoire.

Jean del Monté, *Jules III*, est élu, & consent à rétablir le concile à Trente ; mais la querelle de Parme traverse toûjours le concile. *Octave Farnèse* persiste à ne point rendre Parme à l'église ; *Charles-Quint* s'obstine à garder Plaisance malgré les pleurs de sa fille *Marguerite* épouse d'*Octave* ; une autre bâtarde se jette à la traverse & attire la guerre en Italie ; c'est la femme d'un frère d'*Octave*, fille du roi de France *Henri II*, & de la Duchesse de Valentinois ; elle obtient aisément que *Henri* son père se mêle de la querelle. Ce roi protège donc les *Farnèses* contre l'empereur & le pape, & celui qui fait brûler les protestans en France, s'oppose à la tenue d'un concile contre les protestans.

Tandis que le roi très-chrétien se déclare contre le concile, quelques princes protestans y envoyent leurs ambassadeurs, comme *Maurice* nouveau duc de Saxe, un duc de Virtemberg, & ensuite l'électeur de Brandebourg ; mais ces ministres peu satisfaits s'en retournent bientôt. Le roi de France y envoye aussi

un ambassadeur, *Jacques Amiot*, plus connu par sa naïve traduction de *Plutarque*, que par cette ambassade ; mais il n'arrive que pour protester contre l'assemblée.

Cependant deux électeurs, Mayence & Trèves, prennent séance au-dessous des légats ; deux cardinaux légats, deux nonces, deux ambassadeurs de *Charles-Quint*, un du roi des Romains, quelques prélats Italiens, Espagnols, Allemands, rendent au concile son activité.

Les cordeliers & les jacobins partagent encor les opinions des pères sur l'eucharistie comme sur la prédestination. Les cordeliers soutiennent que le corps de DIEU dans le sacrement passe d'un lieu à un autre ; & les jacobins affirment que ce corps ne passe point d'un lieu à autre, mais qu'il est fait, en un instant, du pain transsubstantié.

Les pères décident que le corps divin est sous l'apparence du pain, & son sang sous l'apparence du vin ; que le corps & le sang sont ensemble dans chaque espèce par concomitance, tous entiers, reproduits en un instant dans chaque parcelle & dans chaque goutte, auxquelles on doit un culte de latrie.

Cependant, le prince *Philippe* fils de *Charles-Quint*, depuis roi d'Espagne, & le prince héréditaire de Savoie passent par Trente. Il est dit dans quelques livres concernant les beaux-arts, *que les pères donnèrent un bal à ces princes, que le cardinal de Mantoue ouvrit le bal, & que les pères dansèrent avec beaucoup de gravité & de décence.* On cite sur ce fait le cardinal *Palavicini* ; & pour faire voir que la danse n'est point une chose profane, on se prévaut du silence de *Fra Paolo* qui ne condamne point ce bal du concile.

Il est vrai que chez les Hébreux & chez les gentils, la danse fut souvent une cérémonie religieuse. Mais il n'est pas vrai, comme on le dit, que *Palavicin* parle de cette danse des pères. On réclame en vain l'indulgence de *Fra Paolo*; s'il ne condamne point ce bal, c'est qu'en effet les pères ne dansèrent point. *Palavicin* dans son livre onziéme chap. 15, dit seulement, qu'après un repas magnifique donné par le cardinal de *Mantoue* président du concile, dans une salle bâtie exprès à trois cent pas de la ville, il y eut des divertissemens, des joûtes, des danses; mais il ne dit point du tout que ce président & le concile ayent dansé.

Au milieu de ces divertissemens & des occupations plus sérieuses du concile, *Ferdinand I* roi de Hongrie, frère de *Charles-Quint*, fait assassiner le cardinal *Martinusius* en Hongrie. Le concile à cette nouvelle est plein d'indignation & de trouble. Les pères remettent la connaissance de cet attentat au pape, qui n'en peut connaître; ce n'est plus le tems des *Thomas Becquet* & des *Henri II* d'Angleterre. *Jules III* excommunie les assassins qui étaient Italiens, & au bout de quelque tems déclare le roi *Ferdinand*, frère du puissant *Charles-Quint*, absous des censures. Le meurtre du célèbre *Martinusius* demeure dans le grand nombre des assassinats impunis qui deshonorent la nature humaine.

De plus grandes entreprises dérangent le concile. Le parti protestant défait à Mulberg reprend vigueur; il est en armes. Le nouvel électeur de Saxe *Maurice* assiége Augsbourg. L'empereur est surpris dans les défilés du Tirol, obligé de fuir avec son frère *Ferdinand*; il perd tout le fruit de ses victoires. Les Turcs menacent la Hongrie. *Henri II* toûjours ligué avec les Turcs & les protestans, tandis qu'il fait brûler les hérétiques de son royaume, envoye des troupes en Allemagne & en Italie; les pères du concile s'en-

fuyent en hâte de la ville de Trente, & le concile eſt oublié pendant dix années.

Enfin en 1560, *Medequino*, *Pie IV*, qui ſe diſait de la maiſon de ces grands négocians, & de ces grands princes les *Médicis*, reſſuſcite le concile de Trente. Il invite tous les princes chrétiens, il envoye même des nonces aux princes proteſtans aſſemblés à Naumbourg en Saxe. Il leur écrit, *à mon cher fils*, mais ces princes ne le reconnaiſſent point pour père, & refuſent ſes lettres.

Le concile recommence par une proceſſion de cent douze évêques entre deux files de mouſquetaires. Un évêque de Reggio prêche avec plus d'éloquence que n'avait fait l'évêque de Bitonto. On ne peut relever davantage le pouvoir de l'égliſe; il égale ſon autorité à celle de DIEU: *Car*, dit-il, *l'égliſe a détruit la circonciſion & le ſabat que* DIEU *même avaient ordonnés.* Dans les deux années 1562 & 63 que dura la repriſe du concile, il s'élève preſque toûjours des diſputes entre les ambaſſadeurs ſur la préſéance. Ceux de Bavière veulent l'emporter ſur ceux de Veniſe; mais ils cédent enfin après de longues conteſtations.

Les ambaſſadeurs des cantons Suiſſes catholiques demandent la préſéance ſur ceux du duc de Florence, & l'obtiennent. L'un de ces députés Suiſſes nommé *Melchior Luci* dit qu'il eſt prêt de ſoutenir le concile avec ſon épée, & de traiter les ennemis de l'égliſe comme ſes compatriotes ont traité le curé *Zuingle* & ſes adhérens, qu'ils tuèrent & qu'ils brûlèrent pour la bonne cauſe.

Mais la plus grande diſpute fut entre les ambaſſadeurs de France & d'Eſpagne. Le comte de *Luna* ambaſſadeur de *Philippe II* roi d'Eſpagne, veut être encenſé à la meſſe & baiſer la patène, avant *Ferrier* ambaſſadeur de France. Ne pouvant obtenir cette

distinction, il se réduit à souffrir qu'on employe en même tems deux patênes & deux encensoirs. *Ferrier* fut inflexible. On se menace de part & d'autre; le service est interrompu, l'église est remplie de tumulte. On appaise enfin ce différend, en supprimant la cérémonie de l'encensoir, & le baiser de la patêne.

D'autres difficultés retardaient l'examen des questions théologiques. Les ambassadeurs de l'empereur *Ferdinand* successeur de *Charles-Quint* veulent que cette assemblée soit un nouveau concile, & non pas une continuation du premier. Les légats prennent un parti mitoyen; ils disent, *Nous continuons le concile en l'indiquant, & nous l'indiquons en le continuant.*

La grande question de l'institution & de la résidence des prélats de droit divin se renouvelle avec chaleur; les évêques Espagnols, aidés de quelques prélats arrivés de France, soutiennent leurs prétentions; c'est à cette occasion qu'ils se plaignent que le St. Esprit arrive toûjours de Rome dans la malle du courier, bon mot célèbre dont les protestans ont triomphé.

Pie IV outré de l'obstination des évêques, dit que les ultramontains sont ennemis du St. Siége, qu'il aura recours à un million d'écus d'or. Les prélats Espagnols se plaignent hautement que les prélats Italiens abandonnent les droits de l'épiscopat, & qu'ils reçoivent du pape soixante écus d'or par mois: la plûpart des prélats Italiens étaient pauvres, & le St. Siége de Rome plus riche que tous les évêques du concile ensemble, pouvait les aider avec bienséance; mais ceux qui reçoivent sont toûjours de l'avis de celui qui donne.

Pie IV offre à *Catherine de Médicis* régente de France cent mille écus d'or, & cent mille autres en prêt, avec un corps de Suisses & d'Allemands catholiques, si elle veut exterminer les huguenots de France, faire enfermer dans la Bastille *Monluc* évêque de Valence,

ſoupçonné de les favoriſer, & le chancelier de *l'Hôpital* non moins ſuſpect, mais qui était le plus grand-homme de France, ſi ce titre eſt dû au génie, à la ſcience & la probité réunies. Le pape demande encor qu'on aboliſſe toutes les loix des parlemens de France ſur tout ce qui concerne l'égliſe, & dans ces eſpérances il donne vingt-cinq mille écus d'avance. L'humiliation de recevoir cette aumône de vingt-cinq mille écus montre dans quel abîme de miſère le gouvernement de France était alors plongé.

Ce fut un plus grand opprobre, quand le cardinal *de Lorraine* arrivant enfin au concile avec quelques évêques Français, commença par ſe plaindre que le pape n'eût donné que vingt-cinq mille écus au roi ſon maître. C'eſt alors que l'ambaſſadeur *Ferrier* dans ſon diſcours au concile compare *Charles IX* enfant à l'empereur *Conſtantin*. Chaque ambaſſadeur ne manquait pas de faire la même comparaiſon en faveur de ſon ſouverain; ce parallèle ne convenait à perſonne; d'ailleurs *Conſtantin* ne reçut jamais d'un pape vingt-cinq mille écus de ſubſides, & il y avait un peu de différence entre un enfant dont la mère était régente dans une partie des Gaules, & un empereur d'Orient & d'Occident.

Les ambaſſadeurs de *Ferdinand* au concile ſe plaignaient cependant avec aigreur que le pape eût promis de l'argent à la France. Ils demandaient que le concile réformât le pape & ſa cour, qu'il n'y eût tout au plus que vingt-quatre cardinaux, ainſi que le concile de Baſle l'avait ſtatué, ne ſongeant pas que ce petit nombre les rendait plus conſidérables. *Ferdinand I* demandait encor que chaque nation priât DIEU dans ſa langue, que le calice fût accordé aux laïques, & qu'on laiſſât les princes Allemands maîtres des biens eccléſiaſtiques dont ils s'étaient emparés.

On faiſait de telles propoſitions quand on était mé-

content du siége de Rome, & on les oubliait quand on s'était rapproché.

La dispute sur le calice dura longtems. Plusieurs théologiens affirmèrent que la coupe n'est pas nécessaire à la communion; que la manne du désert, figure de l'eucharistie, avait été mangée sans boire, que *Jonathas* ne but point en mangeant son miel, que JESUS-CHRIST en donnant le pain aux apôtres les traita en laïques, & qu'il les fit prêtres en leur donnant le vin. Cette question fut décidée avant l'arrivée du cardinal de *Lorraine*; mais ensuite on laissa au pape la liberté d'accorder ou de refuser le vin aux laïques, selon qu'il le trouverait plus convenable.

La question du droit divin se renouvellait toûjours & divisait le concile. C'est à cette occasion que le jésuite *Laïnès*, successeur d'*Ignace* dans le généralat, & théologien du pape au concile, dit, *que les autres églises ne peuvent réformer la cour Romaine, parce que l'esclave n'est pas au-dessus de son seigneur.*

Les évêques Italiens étaient de son avis; ils ne reconnaissaient de droit divin que dans le pape. Les évêques Français arrivés avec le cardinal de *Lorraine* se joignent aux Espagnols contre la cour de Rome; & les prélats Italiens disaient que le concile était tombé *della rogna Spagnuola nel mal Francese.*

Il falut négocier, intriguer, répandre de l'argent. Les légats gagnaient autant qu'ils pouvaient les théologiens étrangers. Il y eut surtout un certain *Hugonis* docteur de Sorbonne qui leur servit d'espion. Il fut avéré qu'il avait reçu cinquante écus d'or d'un évêque de Vintimiglia, pour rendre compte des secrets du cardinal de *Lorraine.*

La cour de France épuisée alors par les querelles de religion & de politique, n'avait pas même de quoi

payer ſes théologiens au concile; ils retournent tous en France, excepté cet *Hugonis* penſionnaire des légats; neuf évêques Français avaient déja quitté le concile, & il n'en reſtait plus que huit.

Les querelles de religion faiſaient alors couler le ſang en France, comme elles en avaient inondé l'Allemagne du tems de *Charles-Quint:* une paix paſſagère avait été ſignée avec le parti proteſtant au mois de Mars de cette année 1563. Le pape courroucé de cette paix fait condamner à Rome par l'inquiſition le cardinal de *Châtillon* évêque de Beauvais, huguenot déclaré; mais il enveloppa dans cette condamnation dix autres évêques de France, & on ne voit point que ces évêques en appellent au concile: quelques-uns ſe contentent de ſe pourvoir aux parlemens du royaume. En un mot, aucune congrégation du concile ne réclama contre cet acte d'autorité.

Les pères prennent ce tems pour former un décret contre tous les princes qui voudront juger les eccléſiaſtiques & leur demander des ſubſides. Tous les ambaſſadeurs s'oppoſent à ce décret qui ne paſſe point; la querelle s'échauffe. L'ambaſſadeur de France *Ferrier* dit dans le tumulte: *Quand* JESUS-CHRIST *approche, il ne faut pas crier ici comme les diables, envoyez-nous dans des troupeaux de cochons.* On ne voit pas bien quel rapport ce troupeau de cochons pouvait avoir avec cette diſpute.

Après tant d'altercations toûjours vives & toûjours appaiſées par la prudence des légats, on preſſe la concluſion du concile. On y décrète dans la vingt-quatriéme ſeſſion, que le lien du mariage eſt perpétuel depuis *Adam*, qu'il eſt devenu un ſacrement depuis JESUS-CHRIST, que l'adultère ne peut le diſſoudre, & qu'il ne peut être annullé que par la parenté au quatriéme degré, à moins d'une diſpenſe du pape. Les proteſtans au contraire penſaient qu'on pouvait épouſer ſa couſi-

ne, & qu'on peut quitter une femme adultère pour en prendre une autre.

Le concile déclare dans cette session, que les évêques dans les causes criminelles ne peuvent être jugés que par le pape, & que s'il est besoin, c'est à lui seul de commettre des évêques pour juges. Cette jurisprudence n'est pas admise dans la plûpart des tribunaux, & surtout en France.

Dans la dernière session on prononce anathême contre ceux qui rejettent l'invocation des saints, qui prétendent qu'il ne faut invoquer que DIEU seul, & qui pensent que DIEU n'est pas semblable aux princes faibles & bornés qu'on ne peut aborder que par leurs courtisans.

Anathême contre ceux qui ne vénèrent pas les reliques, qui pensent que les os des morts n'ont rien de commun avec l'esprit qui les anima; & que ces os n'ont aucune vertu. Anathême contre ceux qui nient le purgatoire, ancien dogme des Egyptiens, des Grecs & des Romains, sanctifié par l'église, & regardé par quelques-uns comme plus convenable à un DIEU juste & clément qui châtie & qui pardonne, que l'enfer éternel, qui semble annoncer l'Etre infini comme infiniment implacable.

Dans tous ces anathêmes on ne spécifie ni les peuples de la confession d'Augsbourg, ni ceux de la communion de *Zwingle* & de *Calvin*, ni les anglicans.

Cette même session permet que les moines fassent des vœux à l'âge de seize ans, & les filles à douze; permission regardée comme très préjudiciable à la police des états, mais sans laquelle les ordres monastiques seraient bientôt anéantis.

On soutient la validité des indulgences, première source des querelles pour lesquelles ce concile fut con-

voqué, & on défend de les vendre : cependant on les vend encor à Rome, mais à très bon marché ; on les revend quatre sols la piéce dans quelques petits cantons catholiques Suisses. Le grand profit se fait dans l'Amérique Espagnole, où l'on est plus riche & plus ignorant que dans les petits cantons.

On finit enfin par recommander aux évêques de ne céder jamais la préséance aux ministres des rois, & aux seigneurs.

Le concile est souscrit par quatre légats du pape, onze cardinaux, vingt-cinq archevêques, cent soixante-huit évêques, sept abbés, trente-neuf procureurs d'évêques absens, & sept généraux d'ordre.

On n'y employa pas la formule, *Il a semblé bon au St. Esprit & à nous*; mais, *En présence du St. Esprit il nous a semblé bon.*

Le cardinal de *Lorraine* renouvella les anciennes acclamations des premiers conciles Grecs ; il s'écria, *Longues années au pape, à l'empereur & aux rois.* Les pères répétèrent les mêmes paroles. On se plaignit en France qu'il n'eût point nommé le roi son maître, & on vit dès-lors combien ce cardinal craignait d'offenser *Philippe II* qui fut le soutien de la ligue.

Ainsi finit ce concile, qui dura dans ses interruptions depuis sa convocation l'espace de vingt-un ans. Les théologiens qui n'avaient point de voix délibérative y expliquèrent les dogmes ; les prélats prononcèrent, les légats du pape les dirigèrent ; ils appaisèrent les murmures, adoucirent les aigreurs, éludèrent tout ce qui pouvait blesser la cour de Rome, & furent toûjours les maîtres.

CHAPITRE CENT-SOIXANTE-ET TREIZIÉME.

De la France sous HENRI III. *Sa transplantation en Pologne. Sa fuite. Son retour en France. Mœurs du tems. Ligue. Assassinats. Meurtre du roi. Anecdotes curieuses.*

AU milieu de ces désastres & de ces disputes, le duc d'*Anjou*, qui avait acquis quelque gloire en Europe dans les journées de Jarnac & de Moncontour, est élu roi de Pologne. Il ne regardait cet honneur que comme un exil. On l'appellait chez un peuple dont il n'entendait pas la langue, regardé alors comme barbare, & qui moins malheureux à la vérité que les Français, moins fanatique, moins agité, était cependant beaucoup plus agreste. L'appanage du duc d'*Anjou* lui valait plus que la couronne de Pologne ; il se montait à douze cent mille livres ; & ce royaume éloigné était si pauvre, que dans le diplôme de l'élection on stipula, comme une clause essentielle, que le roi dépenserait ces douze cent mille livres en Pologne. Il va donc chercher avec douleur cette terre étrangère. Il n'avait pourtant rien à regretter en France : la cour qu'il abandonnait était en proie à autant de dissentions que le reste de l'état. C'étaient chaque jour des conspirations, ou réelles ou supposées, des duels, des assassinats, des emprisonnemens sans forme & sans raison, pires que les troubles qui en étaient cause. On ne voyait pas tomber sur les échaffauts autant de têtes considérables qu'en Angleterre ; mais il y avait plus de meurtres secrets, & on commençait à connaître le poison.

Cependant quand les ambassadeurs de Pologne vinrent à Paris rendre hommage à *Henri III*, on leur donna la fête la plus brillante & la plus ingénieuse. Le naturel & les graces de la nation perçait encor à travers tant de calamités & de fureurs. Seize dames de la

cour repréſentant les ſeize principales provinces de France, ayant danſé un ballet accompagné de machines, préſentèrent au roi de Pologne & aux ambaſſadeurs des médailles d'or, ſur leſquelles on avait gravé les productions qui caractériſaient chaque province.

A peine *Henri III* eſt-il tranſplanté ſur le trône de Pologne, que *Charles IX* meurt à l'âge de vingt-quatre ans & un mois. Il avait rendu ſon nom odieux à toute la terre, dans un âge où les citoyens de ſa capitale ne ſont pas encor majeurs. La maladie qui l'emporta eſt très rare; ſon ſang coulait par tous les pores: cet accident, dont il y a quelques exemples, eſt la ſuite ou d'une crainte exceſſive, ou d'une paſſion furieuſe, ou d'un tempérament violent & atrabilaire. Il paſſa dans l'eſprit des peuples, & ſurtout des proteſtans, pour l'effet de la vengeance divine: opinion utile, ſi elle pouvait arrêter les attentats de ceux qui ſont aſſez puiſſans & aſſez malheureux pour n'être pas ſoumis au frein des loix.

Dès que *Henri III* apprend la mort de ſon frère, il s'évade de Pologne, comme on s'enfuit de priſon. Il aurait pu engager le ſénat de Pologne à ſouffrir qu'il ſe partageât entre ce royaume & ſes pays héréditaires, comme il y en a eu tant d'exemples; mais il s'empreſſa de fuir de ce pays alors ſauvage, pour aller chercher dans ſa patrie des malheurs, & une mort non moins funeſte que tout ce qu'on avait vu juſqu'alors en France.

Il quittait un pays où les mœurs étaient dures, mais ſimples, & où l'ignorance & la pauvreté rendaient la vie triſte, mais exempte des grands crimes. La cour de France était au contraire un mélange de luxe, d'intrigues, de galanteries, de débauches, de complots, de ſuperſtition & d'athéiſme. *Catherine de Médicis*, niéce du pape *Clément VII*, avait introduit la vénalité de preſque toutes les charges de la cour,

telle qu'elle était à celle du pape. La ressource utile pour un tems, & dangereuse pour toujours, de vendre les revenus de l'état à des partisans qui avançaient l'argent, était encor une invention qu'elle avait apportée d'Italie. La superstition de l'astrologie judiciaire, des enchantemens, & des sortilèges, était aussi un des fruits de sa patrie transplanté en France. Car quoique le génie des Florentins eût fait revivre dès longtems les beaux-arts, il s'en falait beaucoup que la vraie philosophie fût connue. Cette reine avait amené avec elle un astrologue nommé *Luc Gauric*, homme qui n'eût été de nos jours qu'un misérable charlatan méprisé de la populace, mais qui alors était un homme très important. Les curieux conservent encor des anneaux constellés, des *Talismans* de ces tems-là. On a cette fameuse médaille où *Catherine* est représentée toute nue entre les constellations d'*Aries* & *Taurus*, le nom d'*Ebullé Asmodée* sur sa tête, ayant un dard dans une main, un cœur dans l'autre, & dans l'exergue le nom d'*Oxiel*.

Jamais la démence des sortilèges ne fut plus en crédit. Il était commun de faire des figures de cire, qu'on piquait au cœur en prononçant des paroles inintelligibles. On croyait par-là faire périr ses ennemis; & le mauvais succès ne détrompait pas. On fit subir la question à *Cosme Ruggieri* Florentin, accusé d'avoir attenté par de tels sortilèges à la vie de *Charles IX*. Un de ces sorciers condamné à être brûlé, dit dans son interrogatoire, qu'il y en avait plus de trente mille en France.

Ces manies étaient jointes à mille pratiques de dévotion, & ces pratiques se mêlaient à la débauche effrénée. Les protestans au contraire, qui se piquaient de réforme, opposaient des mœurs austères à celles de la cour; ils punissaient de mort l'adultère. Les spectacles, les jeux leur étaient autant en horreur que les cérémonies de l'église romaine; ils mettaient

presque au même rang la messe & les sortilèges. De sorte qu'il y avait deux nations dans la France absolument différentes l'une de l'autre; & on espérait d'autant moins la réunion, que les huguenots avaient, surtout depuis la St. Barthelemi, formé le dessein de s'ériger en république.

Le roi de Navarre, qui fut depuis *Henri IV*, & le prince *Henri de Condé*, fils de *Louis* assassiné à Jarnac, étaient les chefs du parti; mais ils avaient été retenus prisonniers à la cour depuis le tems des massacres. *Charles IX* leur avait proposé l'alternative d'un changement de religion ou de la mort. Les princes, en qui la religion n'est presque jamais que leur intérêt, se résolvent rarement au martyre. *Henri de Navarre*, & *Henri de Condé*, s'étaient faits catholiques; mais vers le tems de la mort de *Charles IX*, *Condé* évadé de prison avait abjuré l'église romaine à Strasbourg, & réfugié dans le Palatinat, il ménageait chez les Allemands des secours pour son parti, à l'exemple de son père.

Henri III, en revenant en France pouvait la rétablir: elle était sanglante, déchirée, mais non démembrée. Pignerol, le marquisat de Saluces, & par conséquent les portes de l'Italie, étaient encor à elle. Une administration tolérable peut guérir en peu d'année les plaies d'un royaume dont le terrain est fertile & les habitans industrieux. *Henri de Navarre* était toûjours entre les mains de la reine-mère déclarée régente par *Charles IX* jusqu'au retour du nouveau roi. Les protestans ne demandaient que la sûreté de leurs biens & de leur religion; & leur projet de former une république ne pouvait prévaloir contre l'autorité souveraine déployée sans faiblesse & sans excès. Il eût été aisé de les contenir. Tel avait toûjours été l'avis des plus sages têtes, d'un chancelier de *l'Hôpital*, d'un *Paul de Foix*, d'un *Christophe de Thou*, père du véridique & éloquent historien, d'un

Pibrac,

Pibrac, d'un *Harlai* : mais les favoris croyant gagner à la guerre, la firent résoudre.

A peine donc le roi fut à Lyon, qu'avec le peu de troupes qu'on lui avait amenées, il voulut forcer des villes, qu'il eût pu ranger à leur devoir avec un peu de politique. Il dut s'appercevoir, quand il voulut entrer à main armée dans une petite ville nommée Livron, qu'il n'avait pas pris le bon parti ; on lui cria du haut des murs, *Approchez, assassins, venez, massacreurs, vous ne nous trouverez pas endormis comme l'amiral*.

Il n'avait pas alors de quoi payer ses soldats ; ils se débandèrent ; & trop heureux de n'être point attaqué dans son chemin, il alla se faire sacrer à Rheims, & faire son entrée dans Paris sous ces tristes auspices, & au milieu de la guerre civile qu'il avait fait renaître à son arrivée, & qu'il eût pu étouffer. Il ne sut ni contenir les huguenots, ni contenter les catholiques, ni réprimer son frère le duc d'Alençon alors duc d'Anjou, ni gouverner ses finances, ni discipliner une armée ; il voulait être absolu, & ne prit aucun moyen de l'être. Ses débauches honteuses avec ses mignons le rendirent odieux : ses superstitions, ses processions, dont il croyait couvrir ses scandales & qui les augmentaient, l'avilirent ; ses profusions dans un tems où il falait n'employer l'or que pour avoir du fer, énervèrent son autorité. Nulle police, nulle justice : on tuait, on assassinait ses favoris sous ses yeux, ou ils s'égorgeaient mutuellement dans leurs querelles. Son propre frère le duc d'Anjou catholique, s'unit contre lui avec le prince *Henri de Condé* calviniste, & fait venir des Suisses, tandis que *Condé* rentre en France avec des Allemands.

Dans cette anarchie *Henri* duc de *Guise*, fils de *François*, riche, puissant, devenu le chef de la maison de *Lorraine* en France, ayant tout le crédit de

son père, idolâtré du peuple, redouté à la cour, force le roi à lui donner le commandement des armées. Son intérêt était que tout fût brouillé, afin que la court eût toûjours besoin de lui.

Le roi demande de l'argent à la ville de Paris; elle lui répond qu'elle a fourni trente-six millions d'extraordinaire en quinze ans, & le clergé soixante millions; que les campagnes sont désolées par la soldatesque, la ville par la rapacité des financiers, l'église par la simonie & le scandale. Il n'obtient que des plaintes au-lieu de secours.

Cependant le jeune *Henri de Navarre* se sauve enfin de la cour, où il était toûjours prisonnier. On pouvait le retenir comme prince du sang; mais on n'avait nul droit sur la liberté d'un roi; il l'était en effet de la basse Navarre, & la haute lui appartenait par droit d'héritage. Il va en Guienne. Les Allemands appellés par *Condé* entrent dans la Champagne. Le duc d'Anjou frère du roi est en armes.

Les dévastations qu'on avait vues sous *Charles IX* recommencent. Le roi fait alors, par un traité honteux dont on ne lui fait point de gré, ce qu'il aurait dû faire en souverain habile à son avénement: il donna la paix; mais il accorda beaucoup plus qu'on ne lui eût demandé d'abord: libre exercice de la religion réformée, temples, synodes, chambres mi-parties de catholiques & de réformés dans les parlemens de Paris, de Toulouse, de Grenoble, d'Aix, de Rouen, de Dijon, de Rennes. Il désavoue publiquement la St. Barthelemi, à laquelle il n'avait eu que trop de part. Il exempte d'impositions pour six ans les enfans de ceux qui ont été tués dans les massacres, réhabilite la mémoire de l'amiral *Coligni*; & pour comble d'humiliation, il se soumet à payer les troupes Allemandes du prince Palatin *Casimir*, qui le forçaient à cette paix. Mais n'ayant pas de quoi les satis-

faire, il les laisse vivre à discrétion pendant trois mois dans la Bourgogne & dans la Champagne. Enfin il envoye au prince *Casimir* six cent mille écus par *Bélièvre*. *Casimir* retient l'envoyé du roi en ôtage pour le reste du payement, & l'emmène prisonnier à Heidelberg, où il fait porter en triomphe au son des fanfares les dépouilles de la France, dans des chariots traînés par des bœufs dont on avait doré les cornes.

Ce fut cet excès d'opprobre qui enhardit le duc *Henri de Guise* à former la ligue projettée par son oncle le cardinal de *Lorraine*, & à s'élever sur les ruines d'un royaume si malheureux & si mal gouverné. Tout respirait alors les factions, & *Henri de Guise* était fait pour elles. Il avait, dit-on, toutes les grandes qualités de son père, avec une ambition plus effrénée & plus artificieuse. Il enchantait comme lui tous les cœurs. On disait du père & du fils, qu'auprès d'eux tous les autres princes paraissaient peuple. On vantait la générosité de son grand cœur; mais il n'en avait pas donné un grand exemple, quand il foula aux pieds dans la rue Bétisi le corps de l'amiral *Coligni*, jetté à ses yeux par les fenêtres.

La première proposition de la ligue fut faite dans Paris. On fit courir chez les bourgeois les plus zélés des papiers qui contenaient un projet d'association pour défendre la religion, le roi, & la liberté de l'état; c'est-à-dire, pour opprimer à la fois le roi & l'état par les armes de la religion. La ligue fut ensuite signée solemnellement à Péronne, & dans presque toute la Picardie. Bientôt après les autres provinces y entrent. Le roi d'Espagne la protège, & ensuite les papes l'autorisent. Le roi pressé entre les calvinistes qui demandaient trop de liberté, & les ligueurs qui voulaient lui ravir la sienne, croit faire un coup d'état en signant lui-même la ligue, de peur qu'elle ne l'écrase. Il s'en déclare le chef, & par cela même il l'enhardit. Il se voit obligé de rompre mal-

gré lui la paix qu'il avait donnée aux réformés, sans avoir d'argent pour renouveller la guerre. Les états-généraux sont assemblés à Blois : mais on lui refuse les subsides qu'il demande pour cette guerre, à laquelle les états même le forçaient. Il n'obtient pas seulement la permission de se ruiner en aliénant son domaine. Il assemble pourtant une armée, en se ruinant d'une autre manière, en engageant les revenus de la couronne, en créant de nouvelles charges. Les hostilités se renouvellent de tous côtés, & la paix se fait encore. Le roi n'avait voulu avoir de l'argent & une armée, que pour être en état de ne plus craindre les *Guises* : mais dès que la paix est faite, il consomme ce peu de ressource en vains plaisirs, en fêtes, en profusions pour ses favoris.

Il était difficile de gouverner un tel royaume autrement qu'avec du fer & de l'or. *Henri III* pouvait à peine avoir l'un & l'autre. Il faut voir quelles peines il eut à obtenir dans ses pressans besoins treize cent mille francs du clergé pour six années, à faire vérifier au parlement quelques nouveaux édits bursaux, & avec quelle rapacité le marquis d'*O*, surintendant des finances, dévorait cette subsistance passagère.

Il ne régnait pas. La ligue catholique, & les confédérés protestans se faisaient la guerre malgré lui dans les provinces. Les maladies contagieuses, la famine, se joignaient à tant de fléaux : & c'est dans ces tems de calamités, que pour opposer des favoris au duc de *Guise*, ayant créé ducs & pairs *Joyeuse* & d'*Epernon*, & leur ayant donné la préséance sur leurs anciens pairs, il dépense quatre millions aux noces du duc de *Joyeuse*, en le mariant à la sœur de la reine sa femme, & en le faisant son beau-frère. De nouveaux impôts pour payer ses prodigalités excitent l'indignation publique. Si le duc de *Guise* n'a-

vait pas fait une ligue contre lui, la conduite du roi suffisait pour en produire une.

C'est dans ce tems que le duc d'Anjou son frère va dans les Pays-Bas chercher, au milieu d'une désolation non moins funeste, une principauté qu'il perdit par une tyrannique imprudence. Comme *Henri III* permettait à son frère d'aller ravir les provinces des Pays-Bas à *Philippe II*, à la tête des mécontens de Flandre, on peut juger si le roi d'Espagne encourageait la ligue en France, où elle prenait chaque jour de nouvelles forces. Quelle ressouce le roi crut-il avoir contr'elle ? celle d'instituer des confréries de pénitens, de bâtir des cellules de moines à Vincennes pour lui & pour les compagnons de ses plaisirs, de prier DIEU en public tandis qu'il outrageait la nature en secret, de se vêtir d'un sac blanc, de porter une discipline & un rosaire à la ceinture, & de s'appeller *Frère Henri.* Cela même indigna & enhardit les ligueurs. On prêchait publiquement dans Paris contre sa dévotion scandaleuse. La faction des seize se formait sous le duc de *Guise*, & Paris n'était plus au roi que de nom.

Henri de Guise devenu maître du parti catholique, avait déja des troupes avec de l'argent de son parti, & il attaquait les amis du roi de Navarre. Ce prince, qui était, comme le roi *François I*, le plus généreux chevalier de son tems, offrit de vuider ce grand différend en se battant contre le duc de *Guise*, ou seul à seul, ou dix contre dix, ou en tel nombre qu'on voudrait. Il écrit à *Henri III* son beau-frère : il lui remontre que c'est à lui & à sa couronne que la ligue en veut, bien plus qu'aux huguenots ; il lui fait voir le précipice ouvert ; il lui offre ses biens & sa vie pour le sauver.

Mais dans ce tems-là même le pape *Sixte-Quint* fulmine contre le roi de Navarre & le prince de *Condé*,

cette fameuse bulle, dans laquelle il les appelle *génération bâtarde & détestable de la maison de Bourbon :* il les déclare déchus de tout droit, de toute succession. La ligue fait valoir la bulle, & force le roi à poursuivre son beau-frère qui voulait le secourir, & à seconder le duc de *Guise*, qui le détrônait avec respect. C'est la neuviéme guerre civile depuis la mort de *François II.*

Henri IV, (car il faut déja l'appeller ainsi, puisque ce nom est si célèbre & si cher, & qu'il est devenu un nom propre) *Henri IV* eut à combattre à la fois le roi de France, *Marguerite* sa propre femme, & la ligue. *Marguerite* en se déclarant contre son époux, rappellait ces anciens tems de barbarie, où les excommunications rompaient tous les liens de la société, & rendaient un prince exécrable à ses proches. Ce prince se fit connaître dès-lors pour un grand-homme, en bravant le pape jusques dans Rome, en y faisant afficher dans les carrefours un démenti formel à *Sixte-Quint*, & en appellant à la cour des pairs de cette bulle.

Il n'eut pas grand' peine à empêcher son imprudente femme de se saisir de l'Agénois, dont elle voulut s'emparer ; & quant à l'armée royale qu'on envoya contre lui sous les ordres du duc de *Joyeuse*, tout le monde sait comment il la vainquit à Coutras, combattant en soldat à la tête de ses troupes, faisant des prisonniers de sa main, & montrant après la victoire autant d'humanité & de modestie que de valeur pendant la bataille.

Cette journée lui fit plus de réputation qu'elle ne lui donna de véritables avantages. Son armée n'était pas celle d'un souverain qui la soudoye & qui la retient toûjours sous le drapeau ; c'était celle d'un chef de parti ; elle n'avait point de paye réglée. Les capitaines ne pouvaient empêcher leurs soldats d'aller faire leurs moissons ; ils étaient

obligés eux-mêmes de retourner dans leurs terres. On accusa *Henri IV* d'avoir perdu le fruit de sa victoire, en allant dans le Béarn voir la comtesse de *Grammont* dont il était amoureux. On ne fait pas réflexion qu'il eût été très aisé de faire agir son armée en son absence, s'il avait pu la conserver. *Henri de Condé* son cousin, prince aussi austère dans ses mœurs que le Navarrois avait de galanterie dans les siennes, quitta l'armée comme lui, alla comme lui dans ses terres, après avoir resté quelque tems dans le Poitou, ainsi que tous les officiers, qui jurèrent de se retrouver le 20 de Novembre au rendez-vous des troupes. C'était ainsi qu'on faisait la guerre alors.

Mais le séjour du prince de *Condé* dans St. Jean d'Angeli fut une des plus fatales avantures de ces tems horribles. A peine a-t-il soupé à son retour avec *Charlotte de la Trimouille* sa femme, qu'il est saisi de convulsions mortelles, qui l'emportent en deux jours. Le simple juge de St. Jean d'Angeli met la princesse en prison, l'interroge, commence un procès criminel contr'elle; il condamne par coutumace un jeune page nommé *Permillac de Belle-Castel*, & fait exécuter *Brillaud* maître-d'hôtel du prince, qui est tiré à quatre chevaux dans St. Jean d'Angeli, après que la sentence a été confirmée par des commissaires que le roi de Navarre a nommés lui-même. La princesse appelle à la cour des pairs; elle était enceinte; elle fut depuis déclarée innocente, & les procédures brûlées. Il n'est pas inutile de réfuter encor ici ce conte répété dans tant de livres, que la princesse accoucha du père du grand *Condé* quatorze mois après la mort de son mari, & que la Sorbonne fut consultée pour savoir si cet enfant était légitime. Rien n'est plus faux, & il est assez prouvé que ce nouveau prince de *Condé* naquit six mois après la mort de son père.

Si *Henri de Navarre* défit l'armée de *Henri III* à la journée de Coutras, le duc de *Guise* de son côté

diſſipa dans le même tems une armée d'Allemands qui venaient ſe joindre au Navarrois, & il fit voir dans cette expédition autant de conduite que *Henri IV* avait montré de courage. Le malheur de Coutras, & la gloire du duc de *Guiſe*, furent deux nouvelles diſgraces pour le roi de France. *Guiſe* concerte avec tous les princes de ſa maiſon une requête au roi, par laquelle on lui demande la publication du concile de Trente, l'établiſſement de l'inquiſition, avec la confiſcation des biens des huguenots au profit des chefs de la ligue, de nouvelles places de ſûreté pour elle, & le banniſſement de ſes favoris qu'on lui nommera. Chaque mot de cette requête était une offenſe. Le peuple de Paris, & ſurtout les *Seize*, inſultaient publiquement les favoris du roi, & marquaient peu de reſpect pour ſa perſonne.

Rien ne fait mieux voir la malheureuſe adminiſtration du gouvernement, qu'une petite choſe qui fut la ſource des déſaſtres de cette année. Le roi pour éviter les troubles qu'il prévoyait dans Paris, fait défenſe au duc de *Guiſe* d'y venir. Il lui écrit deux lettres; il ordonne qu'on dépêche deux couriers. Il ne ſe trouve point d'argent dans l'épargne pour cette dépenſe néceſſaire : on met les lettres à la poſte; & le duc de *Guiſe* vient à Paris, ayant pour excuſe apparente, qu'il n'a point reçu l'ordre. De-là ſuit la journée des *Barricades*. Il ſerait ſuperflu de répéter ici ce que tant d'hiſtoriens ont détaillé ſur cette journée. Qui ne ſait que le roi quitta ſa capitale, fuyant devant ſon ſujet, & qu'il aſſembla enſuite les ſeconds états de Blois, où il fit aſſaſſiner le duc & le cardinal de *Guiſe* ſon frère, après avoir communié avec eux, & avoir fait ſerment ſur l'hoſtie qu'il les aimerait toûjours.

Les loix ſont une choſe ſi reſpectable & ſi ſainte, que ſi *Henri III* en avait ſeulement conſervé l'apparence, ſi quand il eut dans ſon pouvoir le prince

& le cardinal dans le château de Blois, il eût mis dans dans sa vengeance, comme il le pouvait, quelque formalité de justice, sa gloire, & peut-être sa vie, eussent été sauvées. Mais l'assassinat d'un héros & d'un prêtre le rendirent exécrable aux yeux de tous les catholiques sans le rendre plus redoutable.

Je crois devoir réfuter ici une erreur qui se trouve dans beaucoup de livres, & principalement dans l'*Etat de la France* qu'on réimprime souvent. On y dit que le duc de *Guise* fut assassiné par les gentilshommes ordinaires de la chambre du roi: & le déclamateur *Maimbourg* prétend dans son *histoire de la ligue*, que *Lognac* le chef des assassins était premier gentilhomme de la chambre. Tout cela est faux. Les régistres de la chambre des comptes, qui ont échappé à l'incendie, & que j'ai consultés, font foi que le maréchal de *Rets*, & le comte de *Villequier*, tirés du nombre des gentilshommes ordinaires, avaient le titre de premier gentilhomme, charge de nouvelle création instituée sous *Henri II* pour le maréchal de *St. André*. Ces mêmes régistres font voir les noms des gentilshommes ordinaires de la chambre, qui étaient alors des premières maisons du royaume. Ils avaient succédé sous *François I* aux chambellans, & ceux-ci aux chevaliers de l'hôtel. Les gentilshommes nommés les *quarante-cinq*, qui assassinèrent le duc de *Guise*, étaient une compagnie nouvelle formée par le duc d'*Epernon*, payée au trésor royal sur les billets de ce duc; & aucun de leurs noms ne se trouve parmi les gentilshommes de la chambre.

Lognac, *Saint Capautet*, *Alfrenas*, *Herbelade*, & leurs compagnons, étaient de pauvres gentilshommes Gascons, que d'*Epernon* avait fournis au roi, des gens de main, des gens de service, comme on les appellait alors. Chaque prince, chaque grand seigneur, en avait auprès de lui dans ces tems de troubles. C'était par des hommes de cette espèce que la maison

de *Guise* avait fait assassiner *St. Mégrin*, l'un des favoris de *Henri III.* Ces mœurs étaient bien différentes de la noble démence de l'ancienne chevalerie, & de ces tems d'une barbarie plus généreuse, dans lesquels on terminait ses différends en champ clos à armes égales.

Tel est le pouvoir de l'opinion chez les hommes, que les mêmes assassins, qui n'avaient fait nul scrupule de tuer en lâches le duc de *Guise*, refusèrent de tremper leurs mains dans le sang du cardinal son frère. Il falut chercher quatre soldats du régiment des gardes, qui le massacrèrent dans le même château à coups de hallebarde. Il se passa deux jours entre la mort des deux frères ; c'est une preuve invincible que le roi aurait eu le tems de se couvrir de quelques apparences d'une forme de justice précipitée.

Non-seulement il n'eut pas l'art de prendre ce masque nécessaire, mais il se manqua encor à lui-même, en ne courant pas dans l'instant à Paris avec ses troupes. Il eut beau dire à la reine *Catherine* sa mère, qu'il avait pris toutes ses mesures ; il n'en avait pris que pour se venger, & non pour régner. Il restait dans Blois inutilement occupé à examiner les cahiers des états, tandis que Paris, Orléans, Rouen, Dijon, Lyon, Toulouse, se soulèvent presque en même tems comme de concert. On ne le regarde plus que comme un assassin & un parjure. Le pape l'excommunie. Cette excommunication, qui eût été méprisée en d'autres tems, devient terrible alors, parce qu'elle se joint aux cris de la vengeance publique & paraît réunir Dieu & les hommes. Soixante & dix docteurs assemblés en Sorbonne le déclarent déchu du trône, & les sujets déliés du serment de fidélité. Les prêtres refusent l'absolution aux pénitens qui le reconnaissent pour roi. La faction des seize emprisonne à la Bastille les membres du parlement affectionnés à la monarchie. La veuve du duc de *Guise* vient demander justice du meurtre de son époux & de son beau-frère.

Le parlement à la requête du procureur-général nomme deux conseillers, *Courtin* & *Michon*, qui instruisent le procès criminel contre *Henri de Valois*, *ci-devant roi de France* & *de Pologne.*

Ce roi s'était conduit avec tant d'aveuglement, qu'il n'avait point encor d'armée : il envoyait *Sanci* négocier des soldats chez les Suisses, & il avait la bassesse d'écrire au duc de *Mayenne*, déja chef de la ligue, pour le prier d'oublier l'assassinat de son frère. Il lui faisait parler par le nonce du pape ; & *Mayenne* répondait au nonce : *Je ne pardonnerai jamais à ce misérable.* Les lettres qui rendent compte de cette négociation sont encor aujourd'hui à Rome.

Enfin le roi est obligé d'avoir recours à ce *Henri de Navarre* son vainqueur & son successeur légitime, qu'il eût dû dès le commencement de la ligue prendre pour son appui, non-seulement comme le seul intéressé au maintien de la monarchie, mais comme un prince dont il connaissait la franchise, dont l'ame était au-dessus de son siécle, & qui n'aurait jamais abusé de son droit d'héritier présomptif.

Avec le secours du Navarrois, avec les efforts de son parti, il a une armée. Les deux rois arrivent devant Paris. Je ne répéterai pas ici comment Paris fut délivré par le meurtre de *Henri III.* Je remarquerai seulement, avec le président de *Thou*, que quand le dominicain *Jacques Clément*, prêtre fanatique, encouragé par son prieur *Bourgoin*, par son couvent, par l'esprit de la ligue, & muni des sacremens, vint demander audience pour l'assassiner, le roi sentit de la joie en le voyant, & qu'il disait que son cœur s'épanouïssait toutes les fois qu'il voyait un moine. Je ne vous fatiguerai point de détails si connus, ni de tout ce qu'on fit à Paris & à Rome ; je ne dirai point avec quel zèle on mit sur les autels de Paris le portrait du parricide ; qu'on tira le canon à Rome ; qu'on y pro-

nonça l'éloge du moine. Mais il faut obſerver que dans l'opinion du peuple ce miſérable était un ſaint & un martyr ; il avait délivré le peuple de DIEU du tyran perſécuteur, à qui on ne donnait d'autre nom que celui d'*Hérode*. Ce n'eſt pas que *Henri III* roi de France eût la moindre reſſemblance avec ce petit roi de la Paleſtine ; mais le bas peuple toûjours ſot & barbare, ayant ouï dire qu'*Hérode* avait fait égorger tous les petits enfans d'un pays, donnait ce nom à *Henri III. Clément* était à ſes yeux un homme inſpiré ; il s'était offert à une mort inévitable : ſes ſupérieurs, & tous ceux qu'il avait conſultés, lui avaient ordonné de la part de DIEU de commettre cette ſainte action. Son eſprit égaré était dans le cas de l'ignorance invincible. Il était intimement perſuadé, qu'il s'immolait à DIEU, à l'égliſe, à la patrie ; enfin ſelon le ſentiment de ſes théologiens, il courait à la gloire éternelle, & le roi aſſaſſiné était damné. C'eſt ce que quelques théologiens calviniſtes avaient penſé de *Poltrot* ; c'eſt ce que les catholiques avaient dit de l'aſſaſſinat du prince d'Orange.

Il n'y eut aucun pays catholique (à l'exception de Veniſe) où le crime de *Jacques Clément* ne fût conſacré. Le jéſuite *Mariana*, qui paſſait pour un hiſtorien ſage, s'exprime ainſi dans ſon livre de l'Inſtitution des Loix. *Jacques Clément ſe fit un grand nom ; le meurtre fut expié par le meurtre, & le ſang royal coula en ſacrifice aux manes du duc de Guiſe, perfidement aſſaſſiné. Ainſi périt Jacques Clément âgé de vingt-quatre ans, la gloire éternelle de la France.* Le fanatiſme fut porté en France juſqu'à mettre le portrait de cet aſſaſſin ſur les autels, avec ces mots gravés au bas ; *St. Jacques Clément, priez pour nous.*

Un fait très longtems ignoré, c'eſt la forme du jugement contre le cadavre du moine parricide ; ſon procès fut fait par le marquis de *Richelieu*, grand prévot de France, père du cardinal ; & loin que le procureur-général *La Guêle*, témoin de l'aſſaſſinat, & qui

avait amené frère *Clément* à *Henri III*, fit les fonctions de sa charge dans ce jugement, il ne fit que celle de témoin, il déposa comme les autres. Ce fut *Henri IV* qui porta lui-même l'arrêt, & qui condamna le corps du moine à être écartelé & brûlé, de l'avis de son conseil, signé *Rusé*.

Ce qu'on ne savait pas encore, c'est qu'un autre jacobin nommé *Jean le Roy*, ayant assassiné le commandant de Coutance en Normandie, *Henri IV* jugea aussi ce malheureux, le jour même qu'il jugea *Clément*. Il condamna le moine *Jean le Roy* à être mis dans un sac, & à être jetté dans la rivière, ce qui fut exécuté à St. Cloud deux jours après. C'était une chose très rare qu'un tel jugement & un tel supplice; mais les crimes qu'on punissait étaient encor plus étonnans.

Fin du tome troisième.

TABLE DES CHAPITRES

contenus dans ce volume.

CHAP. CX. *Du pape* ALEXANDRE VI, *& du roi* LOUIS XII. *Crimes du pape & de son fils. Malheurs du faible* LOUIS XII. . . . . . Pag. 1.

CH. CXI. *Attentats de la famille d'*ALEXANDRE VI, *& de* César de Borgia. *Suite des affaires de* LOUIS XII *avec* FERDINAND le catholique. *Mort du pape.* . . . . 7.

CH. CXII. *Suite des affaires politiques de* LOUIS XII. . . . . 13.

CH. CXIII. *De la ligue de Cambrai, & quelle en fut la suite. Du pape* JULES II, *&c.* . . . . . . 15.

CH. CXIV. *Suite des affaires de* LOUIS XII, *de* FERDINAND le catholique, *& de* HENRI VIII *roi d'Angleterre.* 24.

CH. CXV. *De l'Angleterre & de ses malheurs après l'invasion de la France. De* MARGUERITE D'ANJOU *femme de* HENRI VI, *&c.* . . . . . . 29.

CHAP. CXVI. *D'*EDOUARD IV. *De* MARGUERITE D'ANJOU, *& de la mort de* HENRI VI. . . . . Pag. 36.

CH. CXVII. *Suite des troubles d'Angleterre sous* EDOUARD IV, *sous le tyran* RICHARD III, *& jusqu'à la fin du règne de* HENRI VII. . . 39.

CH. CXVIII. *Idée générale du seizième siècle.* 46.

CH. CXIX. *Etat de l'Europe du tems de* CHARLES-QUINT. *De la Moscovie ou Russie. Digression sur la Lapponie.* . 50.

CH. CXX. *De l'Allemagne & de l'empire, aux quinzième & seizième siècles.* 75.

CH. CXXI. *Usages des quinzième & seizième siècles, & de l'état des beaux arts.* . 79.

CH. CXXII. *De* CHARLES-QUINT *& de* FRANÇOIS I, *jusqu'à l'élection de* CHARLES *à l'empire en* 1519. *Du projet de l'empereur* MAXIMILIEN *de se faire pape. De la bataille de Marignan.* . 91.

CH. CXXIII. *De* CHARLES-QUINT *& de* FRANÇOIS I. *Malheurs de la France.* 95.

CH. CXXIV. *Prise de* FRANÇOIS I. *Rome saccagée.* SOLIMAN *repoussé. Principautés données. Conquête de Tunis. Question si* CHARLES-QUINT *voulait la monarchie universelle?* SOLIMAN *reconnu roi de Perse dans Babilone.* . 102.

CH. CXXV. *Conduite de* FRANÇOIS I. *Son entrevue avec* CHARLES-QUINT. *Leurs que-*

relles, leur guerre. Alliance du roi de France & du sultan SOLIMAN. *Mort de* FRANÇOIS I. Pag. 110.
CHAP. CXXVI. *Troubles d'Allemagne. Bataille de Mulberg. Grandeur & disgrace de* CHARLES-QUINT. *Son abdication.* 121.
CH. CXXVII. *De* LÉON X, *& de l'église.* 125.
CH. CXXVIII. *De* Luther *& de* Zuingle. *Des indulgences. De l'avanture des dominicains qui causa le changement de religion dans la moitié de la Suisse.* 134.
CH. CXXIX. *De* Zuingle, *& de la cause qui rendit la religion romaine odieuse dans une partie de la Suisse.* 143.
CH. CXXX. *Progrès du luthéranisme en Suède, en Dannemarck, & en Allemagne.* 149.
CH. CXXXI. *Des anabatistes.* 153.
CH. CXXXII. *Suite du luthéranisme & de l'anabatisme.* 155.
CH. CXXXIII. *De Genève & de* Calvin. 158.
CH. CXXXIV. *De* Calvin *& de* Servet. 161.
CH. CXXXV. *Du roi* HENRI VIII. *De la révolution de la religion en Angleterre.* 168.
CH. CXXXVI. *Suite de la religion d'Angleterre.* 179.
CH. CXXXVII. *De la religion en Ecosse.* 186.
CH. CXXXVIII. *De la religion en France sous* FRANÇOIS I *& ses successeurs.* 187.
CH. CXXXIX. *Des ordres religieux.* 197.
CH. CXL. *De l'inquisition.* 214.
CH. CXLI. *Des découvertes des Portugais.* 224.

CH. CXLII.

CHAP. CXLII. *Du Japon.* . . Pag. 233.
CH. CXLIII. *De l'Inde en deçà & delà le Gange. Des espèces d'hommes différentes, & de leurs coutumes.* . . 239.
CH. CXLIV. *De l'Ethiopie, ou Abissinie.* . 248.
CH. CXLV. *De* Colombo, *& de l'Amérique.* . 251.
CH. CXLVI. *Vaines disputes. Comment l'Amérique a été peuplée. Différences spécifiques entre l'Amérique & l'ancien monde. Religion. Antropophages. Raisons pourquoi le nouveau monde est moins peuplé que l'ancien.* . . 262.
CH. CXLVII. *De* Fernand Cortez. . . 269.
CH. CXLVIII. *De la conquête du Pérou.* . 277.
CH. CXLIX. *Du premier voyage autour du monde.* . . . . . . 285.
CH. CL. *Du Bresil.* . . . 288.
CH. CLI. *Des possessions des Français en Amérique.* . . . . 291.
CH. CLII. *Des isles Françaises, & des flibustiers.* . . . . . . 298.
CH. CLIII. *Des possessions des Anglais & des Hollandais, en Amérique.* . 305.
CH. CLIV. *Du Paraguai. De la domination des jésuites dans cette partie de l'Amérique, de leurs querelles avec les Espagnols & les Portugais.* . . 312.
CH. CLV. *Etat de l'Asie au tems des découvertes des Portugais.* . . . 319.
CH. CLVI. *Des Tartares.* . . . 325.

CHAP. CLVII. *Du Mogol.* . . Pag. 327.
CH. CLVIII. *De la Perse, & de sa révolution au seizième siècle. De ses usages, de ses mœurs, &c.* . . 333.
CH. CLIX. *De l'empire Ottoman au seizième siècle. Ses usages, son gouvernement, ses revenus.* . . . 339.
CH. CLX. *De la bataille de Lépante.* . 347.
CH. CLXI. *Des côtes d'Afrique.* . . 351.
CH. CLXII. *Du royaume de Fez & de Maroc.* 354.
CH. CLXIII. *De* PHILIPPE II *roi d'Espagne.* . . . . . 357.
CH. CLXIV. *Fondation de la république des Provinces-Unies.* . . 365.
CH. CLXV. *Suite du règne de* PHILIPPE II. *Malheur de* DON SEBASTIEN *roi de Portugal.* . . . 378.
CH. CLXVI. *De l'invasion de l'Angleterre, projettée par* PHILIPPE II. *De la flotte invincible. Du pouvoir de* PHILIPPE II *en France. Examen de la mort de* Don Carlos, *&c.* . . . . 385.
CH. CLXVII. *Des Anglais, sous* EDOUARD VI, MARIE, *&* ELIZABETH. . 393.
CH. CLXVIII. *De la reine* ELIZABETH. . 397.
CH. CLXIX. *De la reine* MARIE STUART. 403.
CH. CLXX. *De la France vers la fin du seizième siècle, sous* FRANÇOIS II. . 409.

CH. CLXXI. *De la France. Minorité de* CHARLES IX. . . . Pag. 414.
CH. CLXXII. *Sommaire des particularités principales du concile de Trente.* . 426.
CH. CLXXIII. *De la France sous* HENRI III. *Sa transplantation en Pologne. Sa fuite. Son retour en France. Mœurs du tems. Ligue. Assassinats. Meurtre du roi. Anecdotes curieuses.* 445.

